N° 375 — Tome CI 1er Février 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, LOUIS AUFAUVRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, MARCEL COULON, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GASTON HOCHARD,
GUSTAVE KAHN, MADAME LAFARGE, JEAN MARNOLD,
CHARLES MERKI, EUGÈNE MONTFORT, CAMILLE PITOLLET, PIERRE-PAUL PLAN,
RACHILDE, A. RÉMOND (de Metz) et C. SOULA,
THÉODORE STANTON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

—

No 375. — 1er FÉVRIER 1913

Mme LAFARGE	*Lettres inédites à son Directeur de conscience (1845-1846)*, publiées par M. Boyer d'Agen	449
MARCEL COULON	*Le Symbolisme d'Ephraïm Mikhaël.*	476
PIERRE-PAUL PLAN	*Racine traducteur*, fragments inédits	501
LOUIS AUFAUVRE	*Sonnets*	520
A. RÉMOND (de Metz) et C. SOULA	*Faust et saint Sébastien*	524
GASTON HOCHARD	*Ingres à Meung-sur-Loire*	536
EUGÈNE MONTFORT	*Les Noces folles*, roman (Deuxième partie : IX-XVII, fin)	542

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : M. Croquant*	572
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	575
RACHILDE	*Les Romans*	579
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	583
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	589
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	594
CHARLES MEREI	*Archéologie. Voyages*	598
JOSÉ THÉRY	*Questions juridiques*	604
JACQUES BRIEU	*Ésotérisme et Sciences psychiques.*	608
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	613
R. DE BURY	*Les Journaux*	621
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	624
JEAN MARNOLD	*Musique*	629
GUSTAVE KAHN	*Art*	636
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	640
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	645
RICCIOTTO CANUDO	*Lettres italiennes*	650
THÉODORE STANTON	*Lettres américaines*	659
CAMILLE PITOLLET	*Variétés : Une lettre de Chateaubriand inconnue de l'éditeur de sa Correspondance*	664
MERCURE	*Publications récentes*	666
—	*Echos*	668

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

GYP

LE GRAND COUP

ROMAN

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Depuis quelques années on parle beaucoup d'un grand coup qui doit se faire prochainent et qui ne se fait jamais.

C'est ce grand coup que GYP raconte tel qu'il l'imagine, avec bonne humeur et gaîté !

C'est très amusant, sans prétention, et surtout d'un esprit bien français...

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

Docteur G. DROMARD

LE RÊVE ET L'ACTION

Un volume in-18 — Prix..... 3 fr. 50

Le livre de M. Dromard, *Le Rêve et l'Action*, répond aux plus graves préoccuions de l'heure actuelle. Tout le monde parle de l'action, mais pour agir il faut bord penser. Quel doit être l'équilibre à réaliser entre le rêve et l'action, c'est ce que Dromard étudie dans son livre.

GORON

Ancien chef de la Sûreté

LES CHAUFFEURS DE L'AN VIII

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

L'auteur retrace en une étude mouvementée les faits et gestes effroyables de ces «Chauffrs » du Directoire dont les habitants des campagnes ont gardé si longtemps le terrint souvenir. Au travers de ce récit passe la troublante figure du Ministre de la Police, uché.

ouvelle Édition

VICTOR HUGO

Collection in-16. — Prix du volume broché..... 3 fr. 50

Reliure toile pleine.. 4 fr. » — Reliure amateur.. 6 fr. »

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Viennent de paraître :

Un Romantisme utilitaire. *Etude sur le mouvement pragmatiste.* Tome II : *Le pr matisme chez Bergson,* par **R. BERTHELOT,** mem de l'Académie de Belgique. 1 vol. in-8 ..... 7 fr.

Précédemment paru : Tome I. *Le pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré.* 1 vol. in-8 ..... 7 fr.

Les Idéalistes passionnés, par le Dr **Maurice DIDE,** médecin en chef des as 1 vol. in-16 ..... 2 fr.

L'Ennui. Etude psychologique, par **Emile TARDIEU.** *Deuxième édition,* revue et corri 1 vol. in-8 .....

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Viennent de paraître :

Les Aspirations autonomistes en Europe, par MM. **J. AULNE F. DELAISI, Y.-M. BLET, R. HENRY, H. LICHTENBERGER, A. MALET, A. MARVAUD, Ad. VIMA** Préface de **Ch. SEIGNOBOS.** 1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise 6

La question albanaise. — La nationalité serbo-croate. — La question macédonienne. — L'autonomie îles grecques. — La Finlande : la défense d'une constitution protectrice d'une nationalité. — L'autonomi l'Alsace-Lorraine. — Le mouvement catalan. — L'autonomie irlandaise.

Les Divisions régionales de la France, par MM. **Camille BLOC L. LAFFITTE, J. LETAC NOUX, M. LEVAINVILLE, F. MAURETTE, P. DE ROUSIERS, M. SCHWOB, C. V LAUX, P. VIDAL DE LA BLACHE.** 1 vol. in-8, cart. à l'anglaise 6

La relativité des divisions régionales. — La nouvelle formation territoriale de la France en 1789. — transformation des moyens de transport. — Les agglomérations urbaines. — Le développement et la tr formation des ports de mer et des transports maritimes. — La Bretagne. — La région nantaise. — Comm grandit un port. — Rouen et la région rouennaise. — La région lorraine, son évolution, son essor.

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

Viennent de paraître :

Les Atomes, par **Jean PERRIN,** professeur de chimie physique à la Sorbonne. 1 volume in- avec gravures ..... 3 fr.

La Question de la population, par **Paul LEROY-BEAULIEU,** de l'Insti professeur au Collège de France. 1 volume in-16 ..... 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Viennent de paraître :

L'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemand

par **J. NOVICOW.** Préface de M. le professeur Ch. Richet. 1 vol. in-16 avec portrait hors texte... 3 fr.

L'Italie économique et sociale (1861-1912), par **E. LEMONON.** 1 in-8 .....

Rappel d'actualité :

Nos Hommes d'Etat et l'œuvre de réforme, par **F. MAU** *M. Raymond P*

caré. M. Alexandre Ribot. M. Paul Deschanel. M. Joseph Caillaux. Le contrôle financier des affa d'Etat. Les retraites ouvrières et paysannes. Le syndicalisme. L'éducation nationale. 1 vol. in-16. 3 fr.

Vient de paraître :

Le Logement dans les villes : la crise parisienne, par **GEORGES-CAH** maître des requêtes au Conseil d'Etat. 1 vol. in-16 ..... 3 fr.

BERT MESSEIN, Libraire-éditeur, 19, Quai Saint-Michel. PARIS
Successeur de **LÉON VANIER**

Vient de paraître :

HONORÉ DE BALZAC

CRITIQUE LITTÉRAIRE

CHATEAUBRIAND. — A. DE VIGNY. — V. HUGO.
NTE-BEUVE. — A. DE MUSSET. — GEORGE SAND. — STENDHAL. — SAINT-SIMON, ETC.
Introduction de LOUIS LUMET
vol. in-8° avec hors textes de Daumier, Grandville, Plattier, etc. Prix..... 7 50

ANNIE DE PÈNE

C'ÉTAIENT DEUX PETITES FILLES...
Roman
vol. in-12, broché..... 3 50
mouvante histoire de deux fillettes mêlées toutes petites à de grands drames, la ruine, hour. Inquiètes, troublées, elles regardent passer la vie, déconcertées, par les ndes personnes qui ne savent pas ce qu'elles veulent.

IANSONS INÉDITES DE GAUTHIER D'ARGIES
TROUVÈRE PICARD DU XIII[e] SIÈCLE — **Publiées par Eugène VAILLANT**
de de Eugène VAILLANT sur les origines de la Chanson française. La langue d'oïl, les trouvères. In-8 tiré à 400 exemplaires, broché 3 50

LOUIS THOMAS

URIOSITÉS SUR CHARLES BAUDELAIRE
vol. in-16 broché, tiré sur papier d'Arches à 400 exemplaires numérotés.... 4 »

LES GRANDES AMOURS TRAVAILLENT POUR LE CIEL
OU L'AMOUR CHEZ
int François d'Assise, Sainte Claire et Jacqueline de Settesoli
Par Jean de TOKARY-TOKARZENSKI-KARASZENWICZ
1 volume in-8 avec préface du Baron CARL DE CRISENOY, notice et illustrations du ère Angel, de la Confrérie esthétique « *La Rosace* »..... 5 »

SOCIÉTÉ DES "TRENTE"
Collection de 30 volumes in-8 écu, tirés à 530 exemplaires tous numérotés — 500 sur pier d'Arches à 5 fr.; 20 sur Japon à 15 fr. et 10 sur Chine à 20 fr.
Ces 30 volumes seront publiés à raison de six par année

Déjà parus :

aurice Barrès (de l'Académie française). *Pour nos Églises.*
nile Bernard. *Souvenirs et Lettres sur Paul Cézanne.*
enri Martineau. *L'Itinéraire de Stendhal.*
André Salmon. *La Jeune Peinture Française.*
Remy de Gourmont. *Le Chat de la misère.*
Lucile de Chateaubriand. *Œuvres complètes* (Préface par Louis THOMAS).

A paraître : PREMIÈRE ANNÉE

lfred Capus. *Boulevards et Coulisses*
les Destrée. *La Wallonie.*
Sériex. *Vincent d'Indy.*
André Hallays. *Charles Bordes.*

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

ALEXANDRE MERCEREAU, GRÉGOIRE LE ROY
MAURICE DES OMBIAUX, STÉPHANE MALLARMÉ, GEORGES DELAW
GUILLAUME APOLLINAIRE, ANDRÉ SALMON
TANCRÈDE DE VISAN, JULES ROMAINS, ADRIEN REMACLE
PAUL FORT, OLIVIER-HOURCADE
SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, TRISTAN DÉRÈME : *sur* JULES LAFORGUE
FRITZ VANDERPYL, VALENTINE DE SAINT-POINT, NICOLAS DENIKER
CHARLES-ALGERNON SWINBURNE (Mme H. DU PASQUIER *trad.*) JUNIA LETTY
JACQUES NAYRAL, FRANCIS CARCO
ARCHAG TCHOBANIAN, OTTO KNAAP, CAMILLE CÉ, MIES KIEVITZ
OCTAVE BÉLIARD : *sur* PAUL FORT

Critiques et Notes :

A. MERCEREAU, DORSENNUS, OLIVIER-HOURCADE, T. DE VISAN, LOUIS MANDIN, E. COTTINET, M.

TOME XXXI — **OCTOBRE-NOVEMBRE DÉCEMBRE 1912**

PRIX D'ABONNEMENT POUR UN AN (quatre volumes)
à l'édition sur simili hollande :

Dix francs

Etranger : Douze francs

ABONNEMENT pour DEUX ANS (8 volumes). *Prix réduit :*
FRANCE : **17** fr. | ÉTRANGER : **21** fr.

ABONNEMENT pour TROIS ANS (12 volumes). *Prix Réduit :*
FRANCE : **23** fr. | ÉTRANGER : **27** fr.

Le Recueil ne se vend que par abonnement

ADMINISTRATION : Paul Fort, 15, rue Racine, Paris

Dépositaire général de la Revue
E. FIGUIÈRE, éditeur, 7, rue Corneille, Paris.

JEAN DES COGNETS

La Vie intérieure de Lamartine, d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami, J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents. Vol. in-18..... 3 50

JULES ROMAINS

Odes et Prières. Vol. in-18..... 3 50

PHILÉAS LEBESGUE

Les Servitudes, Poèmes. (Le Cœur attendri. Les Silencieux. Les Travaux et les Songes. Les Métiers. Evasion). Vol. in-18..... 3 50

PIERRE LASSERRE

La Doctrine officielle de l'Université. Critique du haut enseignement de l'État. Défense et Théorie des humanités classiques. Vol. in-18..... 3 50

JEAN DUBRETON

La Disgrâce de Nicolas Machiavel. Florence (1469-1527). Vol. in-18..... 3 50

HENRI MALO

Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart. Des Origines à 1662. Ouvrage orné de plusieurs portraits et de reproductions de documents. Vol. in-8..... 7 50

HAVELOCK ELLIS

Membre de la Société de Médecine légale de New-York.

La Sélection sexuelle chez l'homme. Toucher. Odorat. Ouie. Vision. (*Etudes de Psychologie sexuelle : IV.*) Edition française, revue et augmentée par l'auteur. Traduite par A. Van Gennep, Directeur de la *Revue des Etudes Ethnographiques*. Vol. in-8..... 5 »

EUGÈNE DEFRANCE

La Conversion d'un Sans-Culotte. Gabriel Bouquier, Peintre, Poète et Conventionnel (1739-1810). Documents inédits sur la Révolution et l'Histoire de l'art au XVIII^e siècle, tirés des Archives de l'Assistance publique de Paris. Vol. in-18..... 3 50

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

Œuvres de Arthur Rimbaud. Vers et Proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. **Poèmes retrouvés.** Préface de Paul Claudel. Vol. grand in-18, sur beau papier (0,20 × 0,135)..... 7 »

ALBERT SAMAIN

Contes. Frontispice de Aug. H. Thomas. Vol. in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés..... 12 »
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25 »

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demand

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in 4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demand

bliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, PARIS (6e)

Vient de paraître :

HECTOR FLEISCHMANN

L'Enfer de la Galanterie à la fin de l'ancien Régime

E CÉNACLE LIBERTIN
de Mademoiselle Raucourt
(de la Comédie Française)

D'après des Documents inédits tirés des Archives de la Comédie Française, des Archives nationales, des Archives de la Préfecture de la Seine, les Pamphlets galants, les Mémoires et les témoignages des contemporains.

1 volume in-8° carré de plus de 320 pages sur papier simili hollande, orné de frontispices et de lampe et de douze illustrations hors-texte, couverture artistique en couleur de Rapeno. ge limité, fr..... 7,50

ŒUVRE BADINE DE L'ABBÉ DE GRÉCOURT

Rosine, le Cadenas, l'Horoscope de Perrette, l'Art d'aimer, Pilotanus, etc...

vol. in-8 sur papier Alfa *(tirage limité)*..... 7 50

GUILLAUME APOLLINAIRE

LA ROME DES BORGIA

C'est l'époque la plus violente et la plus raffinée de la Renaissance italienne, époque d'art, de rtres et de lubricité Les crimes des Borgia, leurs incestes, la cantarelle, ce fameux poison s avaient inventé, constituent le fond de ce récit historique, le pape Alexandre VI, le fratricide ır Borgia, duc de Valentinois, le pâle et mélancolique François duc de Gandie, assassiné par frère, la belle Lucrèce Borgia, les cardinaux, les courtisanes romaines, les spadassins, le sul- Gème, sont les principales figures qui revivent dans cet ouvrage. On y trouvera le détail des s, des orgies trop communes à une époque — qui malheureusement n'a pas trouvé son ntôme.

roduction en double page hors texte du célèbre tableau de Jules Garnier : "Borgia s'amuse".

L'ouvrage forme un volume in-8° carré de 300 pages, sur papier alfa bouffant, orné de frontis- s, culs-de-lampe et 14 illustrations hors texte, Couverture artistique en couleurs..... 5 fr.

Le Coffret du Bibliophile

Vient de paraître :

E SOUPER DES PETITS MAITRES

Conte composé de Mille et un Contes, par *Cailhava de l'Estendoux*

Récemment parus :

Le Canapé couleur de Feu -:- De Sodomia

OLOÉ ET SES DEUX ACOLYTES *Par le Mis DE SADE*

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (V
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTR

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé ; tient au courant de tout, littérature, beaux-arts, sciences, politique, etc. ; forme le complément indéfini de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du nº de Février

Anciennes démocraties des Pays-Bas (*Litt. Hist.*), par M. Henri FROIDEVAUX.
Anthinea (*Litt.*), par M. Félix GUIRAND.
Bailly (Le P.) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
Butti (*Biogr.*), par M. Jean BONCLÈRE.
Canalejas y Mendez (*Biogr.*), par M. J. MOZEL.
Capecelatro (Cardinal) [*Biogr.*], par M. AJEN DE L'ISLE.
Casanova (Lettres de femmes a Jacques) [*Litt.*], par M. Louis COQUELIN.
Chaalis (Abbaye de) [*B.-A.*], par M. Jean BAYET.
Coton (Production et consommation) [*Econ. pol.*], par M. Camille MEILLAC.
Dernier ami de J.-J. Rousseau (Le) [*Litt.*], par M. Jacques BOMPARD.
Detaille (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Dupuis (*Biogr.*), par M. Gustave REGELSPERGER.
Gœrgey (*Biogr.*), par M. Henri TRÉVISE.
Hydrogène (*Chim. industr.*), par M. Marcel MOLINIÉ.
Idée de Françoise (L') [*Théâtr.*], par M. Louis GOURBEYRE.
Jacquemart (Mme Edouard André) (*Biog*) par M. J.-M. DELISLE.
Jean-Christophe (*Littérature*), par GAUTHIER-FERRIÈRES.
Jouets antiques (*Archéologie*), par André BAUDRILLART.
Keller (Helen) (*Biogr.*), par M. Gé HARRY.
Lure (Mal de) [*Art. vétér.*], par M. Jean CHAON.
Maisons (Le moulage des) [*Génie civ.*], M. Jacques BOYER.
Mollusques marins comestibl (*Zool.*), par M. F. FAIDEAU.
Ordination (L') [*Litt.*], par M. André GAY
Pare-boue (*Automob.*), par M. J. AUVI NIER.
Pôle Sud (Voyage d'Amundsen au) [*Géog* par M. Henri FROIDEVAUX.
Police politique (*Litt.*), par M. Pi RAIN.
Sabran-Pontevès (*Litt.*) par M. H TRÉVISE.
Temps qu'il fait, le temps qu'il f (Le) [*Météorol.*], par M. P. KLEIN.

Le numéro illustré de 86 gravures : 75 centimes

Le **Larousse mensuel illustré** paraît le premier samedi de chaque mois. Chaque numéro forme au m 24 pages grand in-4 (32 × 26), imprimées sur trois colonnes (72 colonnes) et illustrées de nombreuses grav

ABONNEMENT D'UN AN

France..... 8 fr. | **Étranger** (Union postale)... 9 fr.

(Ajouter 0 fr. 90 centimes si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

PUBLICATIONS NOUVELLES

Littérature allemande.

Par W. Thomas, professeur à l'Université de Lyon. — Précis remarquablement docume présentant un tableau très net et très complet de l'évolution littéraire en Allemagne depuis origines jusqu'à nos jours. Un volume in-8º *Bibliothèque LAROUSSE*, illustré de 57 vures. Broché, 1 fr. 20 ; rel. t. souple..... 1 fr.

Paru précédemment : Littérature anglaise, par W. Thomas (br., 1 fr. 20 ; rel., 1 fr. 5 — Littérature italienne, par G.-M. Gatti (br., 1 fr. ; rel., 1 fr. 30) ; Littérature russe, L. Leger (br., 0 fr. 75 ; rel., 1 fr. 05) ; — Littérature française au XIX siècle, par Le Go (br., 1 fr. 75 ; rel., 2 fr. 25).

L'Évolution de la Chimie au XIXe Siècle.

Par M. Duval. — Pages choisies des grands chimistes accompagnées de commentaires leur œuvre et leurs théories. Un volume in-8º, *Bibliothèque LAROUSSE*, illustré de 16 traits hors texte. Broché, 1 fr. 50 ; relié toile souple..... 1 fr.

Paru précédemment : L'Evolution de l'Astronomie au XIXe siècle, par P. Basco (bro 1 fr. 50 ; rel., 1 fr. 90) ; — Qu'est-ce que la science ? par Le Dantec (br., 1 fr. 20 ; r 1 fr. 50), etc.

LETTRES INÉDITES DE Mme LAFARGE

A SON DIRECTEUR DE CONSCIENCE

(1845-1846)

—

Les lettres qu'on va lire ici, pour la première fois, furent écrites par la célèbre héroïne du Glandier, — cette attendrissante Iphigénie du crime que la loi française commit sur sa *condamnée à perpétuité,* si cette femme riche et belle fut réellement innocente d'avoir empoisonné son mari pauvre et laid. Elles furent écrites par cette autre Ariane d'un amour malheureux dans un autre labyrinthe de Crète que la prison de Montpellier représenta si tristement pour Marie Cappelle, depuis le 11 novembre 1841 où elle y fut incarcérée, jusqu'au 19 février 1851 où elle en fut élargie. Pages perdues et jusqu'à présent ignorées, dans le nombre indéfini de celles où la recluse de la Maison Centrale ne cessa de crier son innocence à son siècle ému et hésitant, ces lettres, qu'en toute confidence de son âme croyante Mme Lafarge écrivit au directeur de sa conscience très chrétienne, ne serviront-elles pas enfin de fil conducteur dans cet autre labyrinthe qu'est, plus impénétrablement que le palais du Minotaure ou la prison de Montpellier, la mystérieuse psychologie de cette femme ?

Comment le fil libérateur est venu dans nos mains, après plus d'un demi-siècle qu'il fut tressé par la main du démon ou de l'ange qui le composa de ses pensées les plus intimes et dont il demanda la destruction à laquelle il échappa heureusement ? Il nous suffira de quelques mots pour le faire savoir.

§

Notre époque qui, ayant l'audace de tant de crimes, a aussi le courage de quelques réhabilitations, entreprend, par la voix des journalistes précédant celles des jurisconsultes, la revision du pro-

cès de Mme Lafarge, faussement accusée et injustement condamnée, disent-ils. S'appuyant sur des données qu'on doit au temps, — ce révélateur patient de bien des mystères d'une heure, qui ne résistent pas à la lente et sûre pénétration des années, — ces partisans de la justice immanente des choses, qui vaut bien à son tour la justice amovible et même inamovible des tribunaux, affirment que, si les potions et les témoins de 1840 ne sont plus là pour prouver leurs allégations d'empoisonnement, les passions humaines ont aussi fait silence autour de ce procès trop retentissant qui divisa en deux la France entière : celle du Nord, plus rassise, disputant le Midi moins réfléchi en ses partis-pris de primesaut; mais surtout celle de Paris, défendant l'esprit plus librement formé en l'une de ses filles dont la Province, avec son esprit étroit et resserré, ne comprenait ni l'élégante légèreté de ses manières ni la foncière honnêteté de son intacte conscience.

— Et puis, osait écrire Alexandre Dumas sur une parenté qu'il ne redoutait pas de reconnaître publiquement, le roi Louis-Philippe, — dont Marie Cappelle pouvait aussi revendiquer la parenté secrète, — ne fut pas de conscience assez libre pour faire, de sa royale et franche main, le geste libérateur que se refusa d'esquisser, après lui, la main de la Justice froide, comme l'ivoire emblématique de son sceptre.

— Et encore, ajoutait François Raspail dans un dossier resté secret que vont reprendre les héritiers de ses papiers posthumes, l'expertise anodine du doyen de la Grande Faculté, qui trouva un demi-milligramme d'arsenic dans les viscères précédemment expertisés par trois autres spécialistes qui n'y avaient rien découvert, ne conclut, non plus, à rien. Or, ce même Orfila, disqualifié, dans la suite, par un tripotage d'argent dont il bénéficia en faisant contracter par un des siens un mariage que lui interdisait sa position, ne fut-il pas exclu, après le procès de Tulle, de toute expertise légale dont son titre de Grand Maître de la Faculté de Médecine le faisait cependant le bénéficiaire officiel ?

— Et enfin, peut-on conclure avec un document de l'époque, qui apporte aujourd'hui un cas formel d'annulation aux partisans de la revision, n'a-t-on pas oublié de mettre sous scellés les matières de l'expertise médicale ? Et, pour reprendre les débats de ce procès entaché d'illégalité par le faux témoignage du domestique du Glandier, Denis de nom, celui-ci n'affirma-t-il pas, devant témoins et après le procès, que l'arsenic, par lui acheté à Uzerche, avait aussi par lui été jeté au vent et remplacé par une inoffensive poudre blanche ?

L'opinion émue en était là, dans les recherches faites et dans les découvertes opérées, quand la lecture des journaux m'amena per-

sonnellement à apporter aussi une fleur posthume sur la tombe de cette malheureuse qui, sortie de prison fin mai 1852, prit quatre mois à peine de soleil pour aller reposer au petit cimetière d'Ornolac où, depuis le 7 septembre de la même année, elle dort son éternel sommeil. « La liberté me monte à la tête, avait-elle écrit à Emile de Girardin, qui l'avait aidée à sa libération finale. Je ne sais ce que mon cœur écrit. Il y a cinq minutes que j'étais morte, et je vis !... » Un autre libérateur avait aidé cet ange de l'arsenic et cette muse des prisons à ouvrir ses ailes noires, comme une hirondelle de mai à qui l'été ne ferait grâce que jusqu'aux premiers ciels gris de l'automne. C'était Jacques Jasmin, notre bon et grand poète gascon, dont la muse populaire ne s'attendrissait que pour les pauvres et qui, pour eux, allait chanter ses vers chez les heureux du monde et jusque chez les rois. Louis-Philippe lui avait fait les honneurs du Château, et Napoléon III ceux des Tuileries, où tous les yeux pleurèrent, affirme Sainte-Beuve en ses *Lundis*, à entendre *l'Aveugle* et *Marthe l'Innocente*.

— Ce fut un succès de mouchoirs ! dit l'Empereur ému qui y était allé aussi de ses larmes.

Entre ces deux visites royales, Jasmin, de passage à Montpellier, avait visité Marie Cappelle dans sa prison ; et ce sont les deux lettres que l'éloquente prosatrice avait écrites, en 1849, au glorieux poète, — un de ses protecteurs, les plus dévoués à sa libération prochaine, — que j'avais extraites, du fonds posthume de notre troubadour Agenais, pour les publier au *Gaulois* du 28 décembre dernier. Car éloquente, elle le fut dans la moindre de ses insconscientes et innombrables lettres, à la manière de l'oiseau qui chante comme il pleure et qui vit aujourd'hui, comme s'il ne faudrait pas mourir demain. « Nous vivons pour mourir ! » dit-elle, quelque part. Et ailleurs : « Hélas ! je mets des larmes dans les yeux que j'aime ». Et plus loin : « Je me souviens de choses que je n'ai jamais vues... Mes yeux semblent regarder en dedans. Je me comprends à peine moi-même. » Et à la mort, qu'elle s'est apprise à aimer dans son cachot, comme une sœur du grand Leopardi dont Marie Cappelle plus connue et mieux lue deviendra la commentatrice inespérée dans notre littérature de pessimistes de parade : « O mort, tu ne m'effrayes pas. Viens, je t'écoute. Dis-moi si, pour trancher nos existences, tu te sers d'un glaive, d'un souffle ou d'un baiser. » Le douloureux poète de Recanati n'avait-il pas écrit, avant elle :

Fratelli a un tempo stesso
Ingenero la sorte,
Amore e morte !

J'en étais là de mon hommage personnel et discret, quand un lecteur de cet article me demanda si je ne voudrais pas prêter ma bonne

volonté, — sans engager mon incompétence notoire, — dans le procès que les partisans de l'innocence de Marie Cappelle entreprenaient devant l'opinion et les tribunaux, pour la réhabilitation de la mémoire de celle dont on peut même assimiler physiologiquement le cas à celui de Mme Récamier, si l'on veut prouver l'impossibilité matérielle de cette prétendue amoureuse d'un bénéficiaire de son prétendu crime passionnel. Cette complaisance de journaliste consisterait à aller chercher en Belgique un lot précieux de lettres que Marie Cappelle avait écrites à un vicaire général de Limoges, M. l'abbé P. B..., qui fut, depuis 1845, son directeur de conscience. Ces lettres, confiées par ce prêtre à une de ses pénitentes, pour servir à l'édification d'une âme survivante, par une autre âme supérieure qui lui parlerait ainsi de l'au-delà, furent remises par Mme M..., née B..., à l'érudit et généreux archiviste de la ville de Spa, M. Albin Body, qui, répondant aussitôt à ma prière, m'a fait part de ce dépôt sacré, vierge encore de toute divulgation publique.

§

C'est cette divulgation édifiante qu'en guise de préface à la louable tentative de réhabilitation posthume je n'hésite pas à produire, comme le plus noble hommage, — le plus littéraire aussi, — que l'infortunée héroïne d'un crime qu'elle n'a peut-être pas commis pouvait espérer d'elle-même. Marie Cappelle, qui avait appris dans sa prison à lire dans leurs textes les chefs-d'œuvre de l'antiquité, aurait, en son âme latine et sa langue classique, comparé ces reliques d'une pauvre morte qu'un souvenir pieux voudrait ressusciter à un de ces gâteaux de miel ou à une de ces couronnes d'asphodèle qu'au temps des dieux tutélaires les mains pures déposaient sur des tombeaux sans tache. Mais, au petit cimetière d'Ornolac, la croix qui couvre de son ombre libératrice ce qui reste ici-bas d'une femme sanctifiée par la douleur qui sacre les plus misérables choses de ce monde, — *res sacra miser*, — cette croix, renversée sur sa tombe et que Marie Cappelle porta si lourdement, onze ans, durant ses trente-six ans de vie, ne nous reproche-t-elle pas, comme une profanation, d'avoir rappelé le sacrifice d'Iphigénie ou l'abandon d'Ariane ; quand la lecture de ces lettres évoquera plus chrétiennement celles d'une Thérèse d'Avila qui, pour souffrir davantage vivante, demandait à ne pas mourir.

— Comme on souffre, pour vivre ! Comme on souffre, pour mourir !

Ce furent les dernières paroles que cette Sainte de l'Arsenic prononça, le 7 septembre 1853, en remettant à Dieu son âme saturée du poison d'amertume dont ses contemporains l'abreuvèrent douze ans. Et maintenant que le vase des uns et la coupe de l'autre sont brisés

entre la vénérande recluse de la cellule volontaire et la prisonnière maudite du cachot forcé, lisez ce qui suit et prononcez.

BOYER D'AGEN.

MARIE CAPPELLE A L'ABBÉ B. P. (1)

I

Prison de Montpellier, 1845.

Hier, après votre départ, Monsieur, je me suis mise à genoux et j'ai remercié Dieu du secours qu'il m'avait envoyé, en murmurant tout bas les douces paroles de son saint Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés! » Oui, bien heureux les consolés ; mais bien plus heureux encore ceux qui consolent, plus heureux ceux qui rendant la foi aux esprits abattus et qui rattachent à nos âmes les saintes ailes de l'espérance et de l'amour! Plus heureux ceux dont les bonnes pensées deviennent de bonnes actions !

Je devrais vous remercier, Monsieur, mais je veux garder toute entière la dette de ma reconnaissance ; et je veux l'augmenter encore en osant mettre toute ma pauvre vie sous l'égide de ma pensée. En augmentant votre charge d'âme d'une pauvre âme en peine, j'ajoute à toutes les pieuses filles que l'Eglise vous a confiées une sœur que le malheur vous recommande.

(1) Au livre V, chapitre XVIII, de ses *Heures de Prison*, Marie Cappelle écrit : « La Supérieure m'a fait une petite visite, ce soir. Elle revenait de l'église, tout émerveillée d'un prédicateur qu'elle avait entendu pour la première fois :

— Si vous saviez, m'a-t-elle dit, comme sa voix gronde et touche en même temps. Il nous a fait pleurer toutes.

— Pleurer ?... Pourrais-je le voir ?

— Cela ne me paraît pas impossible. Voulez-vous que j'en parle à M. le Directeur ?

— Je vous en prie.

. . . . . .

« Ah ! combien je me sens plus tranquille. Cette voix sereine et lumineuse que je cherchais, je vais la trouver ! Cet éclair de vérité qui pouvait seul illuminer mes ténèbres, une parole bénie va la faire briller à mes yeux ! Les forts sont doux. Je vais oser pleurer haut toutes mes faiblesses : je vais oser souffrir haut toutes mes douleurs... Demain, j'aurai un ami que je ne devrai qu'à Dieu ; demain mon âme aura trouvé un père.

. . . . . .

« M. Chap... n'a pas rejeté ma prière. Sœur Philomène vient m'annoncer pour demain la visite de M. l'abbé ***. Je souffrais tant ! Merci, mon Dieu, merci ! »

Marie Cappelle n'en dit pas davantage. Nos recherches nous ont fait retrouver, dans l'*Ordo* du diocèse de Limoges pour l'année 1845, la présence de M. Pierre Brunet, grand-vicaire, et de M. Paul Brun, chanoine et supérieur du séminaire. Ces deux noms portant les mêmes initiales, l'identité du correspondant de Mme Lafarge reste douteuse.

Dans ce monde, il y a la parenté du sang, la parenté du cœur. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi celle de l'âme, parenté immortelle venant de Dieu, s'inspirant de Dieu, retournant à Dieu, pour revivre sur cette jeune terre glorieuse de pureté et d'innocence, paradis de nos âmes, récompense de nos vies d'ici-bas?

En vous écoutant, dimanche matin, soulever le voile des plus sublimes mystères, il me serait impossible de vous exprimer ce que je ressentis. Il me semblait que vous élargissiez mon cœur et que chacune de vos paroles ait dû, en y tombant, le rendre plus profond. Il me semblait vous entendre entraîner mon âme vers l'orient du ciel; pour faire apparaître devant elle ce triangle de feu, suprême soleil de l'éternité. J'aurais voulu m'incliner devant votre bénédiction, vous dire mes faiblesses, vous demander du courage : je ne l'osais pas. Mais, le soir, lorsque votre bonté fut si grande et si touchante pour mes larmes, Dieu porta sur mes lèvres le mot qu'il avait mis dans mon cœur. Me voici, Monsieur, avec toutes mes révoltes, toutes mes inquiétudes, toutes mes tristesses : voulez-vous les transmettre à mon frère ?

Peut-être avant de me diriger vers l'avenir, avez-vous besoin de savoir la vie de mon passé. J'entends cette vie qui se passe sous l'œil de Dieu seul, au fond de nos cœurs ; et non cette existence au soleil, souvent si trompeuse dans ses apparences. La voici en quelques mots.

Je suis née avec un besoin extrême d'affection, avec une tête trop vive pour ne pas être mauvaise.

L'éducation que je reçus fut celle qu'on reçoit en ce monde, je fus à peu près formée pour son usage. On m'apprit à croire les vérités religieuses, sans m'apprendre comment on fait servir ces simples et sublimes enseignements du christianisme à la conduite journalière de la vie. Restée orpheline à dix-huit ans, on voulut me faire faire un mariage de convenance. Il arriva ce qui devait arriver, dans l'état de vide de mon pauvre cœur. J'aimais, j'aimais sincèrement celui auquel je me croyais destinée. J'appris qu'il était ruiné, forcé de s'expatrier. Je lui offris tout ce que j'avais de fortune pour acquitter ses dettes, et tout ce que j'avais de jeune courage pour l'aider à gagner notre vie et notre bonheur.

On ne me crut pas digne de partager une adversité. Oh!

je souffris cruellement. Mais, hélas! loin de demander des forces à Celui seul qui peut les accorder, je voulus les trouver en moi-même. Je crus possible de sceller à tout jamais un cœur de vingt ans, et d'en finir avec la vie mondaine que je voyais vivre autour de moi. Je consentis à me laisser marier, comme j'avais vu se laisser marier près de moi ma sœur, mes cousines, mes amies.

Hélas! ce que je vais vous dire vous semblera le comble de la folie et la moins excusable des fautes. Je n'étais plus une enfant. Oh! bien pendant trois semaines, j'ai tout préparé autour de moi pour mon mariage, sans qu'il me vînt dans l'esprit une réflexion sérieuse et protectrice. J'écoutais les avis du monde, je voyais devant moi un mari jeune dans une position soi-disant honorable, et j'étais assez insensée pour ne m'interroger que sur mes dispositions à devenir une aimable maîtresse de maison, une femme honorable. Je me sermonnais sur mes devoirs d'économie, d'ordre, de douceur et d'aménité domestique : ils me semblaient faibles et, comme on y revenait sans cesse, autour de moi, j'y revenais aussi sans cesse, j'en étouffais ma conscience. Je voulais être heureuse, comme tout le monde, rien de plus ; mais quand je me retrouvai devant Dieu en arrivant devant son autel, quand j'écoutai tomber une à une sur mon âme et sur ma conscience les paroles si graves en enseignement de la messe de mariage, un désespoir inoui s'empara de moi. Je compris qu'un mariage sans amour était une dégradation plus infâme que celle de la pauvre fille se vendant pour un morceau de pain. Je me dis que, se sentir souillée et porter partout avec soi, dans le monde, comme dans la solitude, cette tache ineffaçable, c'était un supplice au-dessus de mes forces morales. Je l'avouai à celui que je venais d'épouser et, comme c'était ma dot qu'il avait voulu épouser en moi, de même que c'était une position que j'avais cru pouvoir trouver en lui, on me laissa maîtresse absolue de moi-même.

Hélas! Monsieur, si vous ne laissez pas lire ce qui précède au père et à l'homme en même temps que vous le lirez, vous me jugerez bien coupable dans ma folie. Cependant ce seul fait vous expliquera mieux que mille paroles mon caractère, cette force inébranlable quand il s'agit du *moi moral*, cette faiblesse sans bornes dans tout ce qui se rapporte à la vie ordinaire, cette

faiblesse qui fait que je n'ai pas eu le courage de quitter M. Lafarge en découvrant l'état de mon esprit, parce qu'il me disait que je perdais son existence industrielle et que je n'ai jamais su affronter une demande faite avec douceur, quand elle n'hypothèque que sur ma vie, — cela vous expliquera toutes les armes que j'avais données contre moi à la famille dans laquelle j'entrais, d'une si étrange manière.

Cependant je n'y fus pas très malheureuse. La trahison est sourde,... je ne crois pas au mal et, quand l'horrible réveil qu'on me préparait arriva, le coup fut terrible et inattendu.

Depuis mon arrestation jusqu'à l'heure de mon procès, je fus soutenue surtout par la force de réaction produite par l'*injustice* sur les plus faibles créatures. Après ma condamnation, je vous l'avoue, j'eus une période de désespoir et de haine bien coupable et trop longue. Peu habituée aux idées religieuses, je trouvai Dieu injuste, la Providence sourde ; j'aurais presque accepté d'échanger mon rôle d'opprimée contre celui de mes oppresseurs. « Comment, me disais-je, Dieu sait tout et il laisse la vérité méconnue, l'innocent persécuté jusqu'à la fin! Il sait tout et il n'a pas glacé la main de ces faux témoins qui ont juré leurs mensonges homicides, sur la foi même de la croix de son Christ! » C'est dans cette disposition que j'écrivis mes « Mémoires ». — En toute *vérité*, mais sans respect humain, comme sans humilité dévotieuse, disant tout et coupable de ne jamais éviter les vérités préjudiciables au prochain, éloignée plus tard des premières amies qui m'avaient assistée sur mon Calvaire d'angoisse, jetée ici seule, désolée, mourante, *enterrée vive*, repoussée même d'entre les bras de la religion, je me réfugiai dans le sein de Dieu.

Pour première résolution, je me défendis la haine ; pour premier devoir, j'ouvris mon cœur à tous les malheureux de ce monde. La famille en était si grande que j'espérais en combler tous les vides de mon cœur Peut-être ne sais-je pas bien aimer, car mon cœur ne fut pas comblé ; peut-être, est-ce toute la vie que j'aurais dû user en action. Oh! qu'il est difficile de mourir!...

Maintenant, si je mets la main sur ma conscience, voilà ce que j'y trouve. Une force très grande et que j'ose espérer très ferme pour les grandes choses ; une faiblesse désolante, pour les petites ; le courage de subir le martyre, — et pas

celui de l'obéissance, — des sentiments que je crois bons et dévotieux, une ardeur d'élan qui, dans la mise en action de ces mêmes sentiments, me rend impossible d'en calculer la portée et, par conséquent, de prévoir s'ils me porteront en deçà ou au delà de la ligne du bien. Ainsi, en moi, tout est contraste. Je n'aime pas la vie qui se vit en ce monde, et cependant je suis attirée par une attraction douloureuse, comme le mal du pays, vers la nature, le soleil, l'*être* de mon *être*.

Je dédaigne les joies, les plaisirs de la Société humaine civilisée, et cependant j'aspire vers je ne sais quelles autres joies, quels autres bonheurs que je comprends par cœur et que mon esprit ne peut pas se formuler. Je demande, chaque soir, à Dieu, de me rendre ma liberté chérie ; et cependant j'ai peur, à l'idée d'être libre. Mon espérance s'envole où vont mes rêves et ne s'arrête sur aucun projet, sur aucun désir réalisable d'avenir.

Mon Dieu ! peut-être, Monsieur, qu'en vous disant ces misères de mon âme, vous ne tendrez plus les sympathies de votre charité vers moi. J'ai peur que vous ne la détourniez de mon malheur. Pourtant, votre mission sur la terre est si sainte, si belle, que je n'oserais vous faire perdre des moments précieux, sans vous donner les moyens de les perdre utilement pour le salut d'une âme. Vous m'avez permis d'écrire à un guide, à *un frère;* je le fais — car vous ne sauriez comprendre combien j'aurais besoin qu'on dirige vers le ciel toutes ces forces vives, si longtemps inoccupées. Combien j'ai besoin qu'on m'écoute avec une sollicitude amie, pour m'aider ensuite à savoir *ce que je suis et ce que je puis être, ce que je veux et ce que je dois vouloir*, vers quelle route mes dispositions m'appellent et mon devoir de chrétienne m'obligerait à marcher.

Je vous l'ai dit, j'ai ici une famille pieuse, dévouée à moi jusqu'à l'adoration. J'ai des amis excellents, qui savent bien m'honorer et bien m'aimer. Ils m'écoutent avec des larmes dans la pensée, des dévouements tout prêts à m'offrir leur cœur ; mais ils ne me comprennent pas mieux que je ne me comprends moi-même. Si je parle de ma terreur pour l'avenir, ils croient que je regrette ma fortune perdue, et les chers aimés m'offrent, les uns de partager la leur avec moi, à titre de sœur ou d'enfant, les autres me supplient de partager avec eux jusqu'à ma réprobation. Si j'avoue que mon cœur est vide, ils croient

qu'en m'aimant trop l'illusion du moment change l'aspect des objets. Ainsi votre haute raison, Monsieur, saura, en me connaissant, hélas ! telle que je suis, remettre les choses dans leur véritable jour et ma détermination dans sa véritable voie sage et chrétienne. D'ailleurs, une fois cette connaissance faite avec la pauvre recluse, ses lettres n'abuseront plus de votre bonté. La politesse est le respect des lèvres ; la confiance, le respect du cœur.

Maintenant, puis-je ajouter quelques mots sur mes affaires ?

M. M. C., me dit-on, doit venir ici au mois de juillet. Vous savez ce qu'il désire et l'assurance qu'il paraît donner, en échange de me faire sortir dans une année. — Oh ! qu'on me demande un dévouement utile à toutes ces souffrances qui pleurent, comme moi et autour de moi, dans cette prison. Ce dévouement me sera facile. S'il faut tous mes jours, je les consacrerai à soigner les malades ; s'il faut toutes mes nuits, je les passerai à les veiller. S'il faut ma vie, je la donnerai sans un regret. Mais accepter la livrée du vice, pour ainsi dire, me reconnaître assez coupable pour la porter ; mais sentir cette robe se coller sur mes épaules, comme une tache : je sens que je ne le ferais jamais, sans retomber dans un désespoir qui a manqué me tuer, il y a trois ans, et qui m'achèvera. Depuis mon entrée en prison, je n'ai pas quitté les vêtements de deuil les plus communs. Faut-il porter une bure plus grossière même ? Oh ! sans peine, je la vêtirai. Mais ces couleurs infâmes, cette impureté symbolique qui enserrerait ma poitrine : c'est horrible !

Et pourquoi accepter cette torture ? Pour rentrer dans le monde où nul ne m'attend et ne m'appelle, où je ne suis plus fille, où je n'ai jamais été épouse, où je ne serai jamais mère ; dans un monde où mon affection restera toujours en dehors de tous les cercles d'affections domestiques, tracés par la destinée autour de ceux que j'aime. Si vous aviez une sœur, — une sœur qui souffre ce que je souffre, — que lui diriez-vous ? Hélas ! j'oublie l'immense différence qui existe, entre cette belle illusion et ma pauvre destinée. Si vous aviez une sœur, elle pourrait vouloir vivre pour vous être utile et suivre, comme une humble Marthe, les traces de votre pieuse vie ; tandis qu'en s'adressant à moi il faut que je prie surtout

votre conseil de s'adresser à l'*orpheline* et à l'*abandonnée*.

Je crois que vous n'avez pu lire que la première partie de la lettre de M. Ballard, ancien ami de mon père, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Besançon et de Bourbonne-les-Bains. Je vous l'envoie, Monsieur, afin que vous sachiez ce qu'on espère et ce qu'on veut tenter pour moi.

Vous allez à Paris. Peut-être pourriez-vous trouver l'occasion de dire un mot, en faveur de l'innocence de la pauvre Marie. Je ne vous le demande pas : ce serait presque douter de votre touchante bonté. Et, d'ailleurs, vous savez sous quel titre mon âme se souvient et vous bénit. Je ne vous dirai donc qu'un mot : « J'espère, je me souviens, je me confie. » Croyez-vous qu'il serait bien difficile de faire parvenir une lettre justificative à la reine et, mieux encore, s'il se pouvait, *au roi*, dont la haute raison et la lucide expérience sauraient bien vite découvrir la vérité dans l'exposé succinct des faits de mon procès ? Ne croyez-vous pas que le vénérable curé de Saint-Philippe-du-Roule pourrait m'aider à faire parvenir directement et confidentiellement ces notes justificatives ? Si vous le voyiez à Paris, votre bonté serait-elle assez grande pour le sonder sur le résultat d'une semblable démarche, de ma part, près de lui ?

Je vous dirai, *sous le sceau du secret*, que l'excellent abbé Coural voulait aller lui-même à Paris, plaider ma cause, auprès de ces augustes arbitres de la justice humaine. Mais un ecclésiastique connu de Leurs Majestés ne les approcherait-il pas plus facilement ? Et un Mémoire très court, mais basé sur des *faits certains*, ne frapperait-il pas plus profondément ces royales consciences, que des paroles qui peuvent être arrêtées sur les lèvres par la timidité, l'embarras ?

Parmi les personnes dont vous parlez, outre monsieur Ballard, se trouve M. Pontier, le propre frère de madame Lafarge mère. C'est un chirurgien militaire, brave et loyal cœur qui, connaissant les affaires terribles de son neveu, le genre de ses secrètes maladies,... a toujours été convaincu de mon innocence et veut, aujourd'hui, être le premier à en protester pour demander ma liberté au ministre du roi. Cette démarche, faite par l'un des membres de la famille Lafarge, ne serait-elle pas significative si, au lieu de rester perdue dans les bureaux, elle pouvait parvenir *en haut* ?

En ce moment même, on vient de juger à Montpellier un procès qui semble démontrer, par des faits, la mort naturelle de M. Lafarge et, par conséquent, mon innocence. Ainsi le poison, donné en une seule fois et à dose modérée, amène une mort *immédiate* et laisse des traces *palpables* qu'on retrouve, après dix-huit mois d'inhumation. Comment donc expliquer qu'un empoisonnement, comme celui qu'on me reproche, un empoisonnement qui aurait duré treize jours, qui aurait été commis à doses énormes, capable chacune de *tuer trente personnes* et analysables lors des expertises chimiques; comment expliquer qu'un empoisonnement pareil ait suivi le cours normal d'une maladie allant, non par accès, mais par gradation, comme toutes ces affections inflammatoires ? Il reste inconnu à trois médecins et n'est soi-disant reconnu que par un quatrième docteur, jeune docteur imberbe, à qui l'on dit, devant l'agonie du malade, que ce malade a été empoisonné, à qui l'on montre partout cette poudre blanche jetée à pleines mains et qui croit voir ce qu'on lui *dit* et non ce qui est ? Les experts, chargés de résumer les expertises provoquées par ce procès de Montpellier. disent :

L'arsenic a la propriété de conserver les corps. Ainsi, tandis que les parties inférieures du cadavre étaient décomposées, l'estomac était parfaitement intact et frais.

Eh bien ! dans mon procès, c'est précisément. au contraire, l'estomac et les parties affectées de l'inflammation qui se trouvent toutes décomposées.

Les experts d'ici disent :

L'arsenic a dose forte tue, en une ou deux heures.

La maladie de monsieur Lafarge, dans les tisanes duquel on avait jeté l'arsenic accusateur par grammes, cette maladie dure quatorze jours. Trois médecins se succèdent journellement près de lui et ne voient rien qui dénonce un crime. Et cependant, l'un de ces médecins avait fait lui-même, à ma prière, la demande de l'arsenic pour détruire les rats ; circonstance qui aurait, à elle seule, éveillé ses soupçons, s'il lui eût été possible, en présence des symptômes, d'en concevoir consciencieusement aucun.

Dans tous les procès d'empoisonnement, on a soin de cacher son crime en jetant le résidu du poison. Moi, au contraire, *je signe*, dit-on, mon crime et j'apprête à plaisir ma

condamnation. L'arsenic *se retrouve partout* en masse, partout, excepté où il devrait être, c'est-à-dire dans le corps et dans les vomissements qui, analysés, n'ont rien produit de suspect. Un gramme suffit pour tuer sur-le-champ. J'en fais acheter 96 grammes, en trois fois, ouvertement, *sur des billets signés de ma main ;* et je charge de cette commission qui doit me mener à l'échafaud, non pas mon valet de chambre qui m'est dévoué, non pas ma fidèle Clémentine, mais Denis, ami intime de la famille Lafarge et mon *intime* ennemi. Et de tout, il en est ainsi !

Dans quel intérêt suis-je criminelle, moi? Dans quel paroxysme de la passion ai-je joué mon honneur, ma vie, mon éternité ?

J'ai commis ce crime sans *but*, sans intérêt.

De la fortune ?... M. Lafarge n'en avait pas, et j'en avais.

De l'amour pour un autre, une intrigue? M. (De Cou...) lui-même n'a pas osé m'en accuser ; car, Dieu soit loué ! d'un seul mot, j'aurais pu et je pourrais confondre toute calomnie s'adressant à l'honneur de la femme.

Que reste-t-il donc contre moi? Cette apparence impondérable de poison trouvé à la quatorzième expertise, avec l'appareil de Morsh, par M. Orfila. Mais, pendant deux ans et après six cents expériences aussi parfaites, M. Orfila déclara avoir trouvé de l'arsenic dans tous les bouillons de Paris (2 avril 1839, séance de l'Académie), et il fut forcé de déclarer, plus tard, qu'il s'était trompé. Mais tous les chimistes s'accordent à dire que la potasse, qui a servi de réactif à M. Orfila, peut renfermer de l'arsenic; tous commandent aux experts légaux de l'examiner avant de s'en servir et de constater sa pureté. Or, M. Orfila ne l'a pas fait.

Enfin, il est reconnu que les deux maladies cachées qu'avait M. Lafarge se traitent par des onguents arsenicaux et des médicaments dans lesquels il peut entrer de l'arsenic. Comment donc faire servir avec justice, à la condamnation à mort d'une femme, des traces qui ne peuvent s'analyser, qui peuvent provenir du réactif, qui peuvent être le résultat d'un traitement secret, enfin qui ne se rapportent pas à la dose de poison énorme ingérée durant quatorze jours consécutifs?

L'effet dérive de la cause. Or, comment, si une seule dose d'arsenic produit des taches arsenicales énormes et ramenées

à l'état de métal, comment peut-il se faire que 96 grammes de poison ne donnent aucune *trace appréciable* dans le corps et *aucune trace* dans les vomissements? Hélas! ma douleur l'emporte. Je vous dis, ce que vous savez, sans doute : je vous le dis avec une fièvre de désespoir qui vous empêchera peut-être de me lire. Pardon, Monsieur! votre bonté est mon excuse ; peut-être, est-ce parce que je ne sais pas assez l'oublier, que je suis si indiscrète... Pardon!

Chez vous, tout est calme. Vos saintes et douces filles font du bien, en paix. Je suis heureuse de vous le dire, et cependant, si j'osais rêver, je rêverais *révolution*.

J'ai vu Mme de V..., qui m'a fait part du procédé incroyable du préfet. « Son mari n'aurait pas cédé! *Elle m'en répondait* ». Pauvres femmes! je ne sais si nous sommes perfides; mais je m'aperçois que notre règne est un règne de dupes.

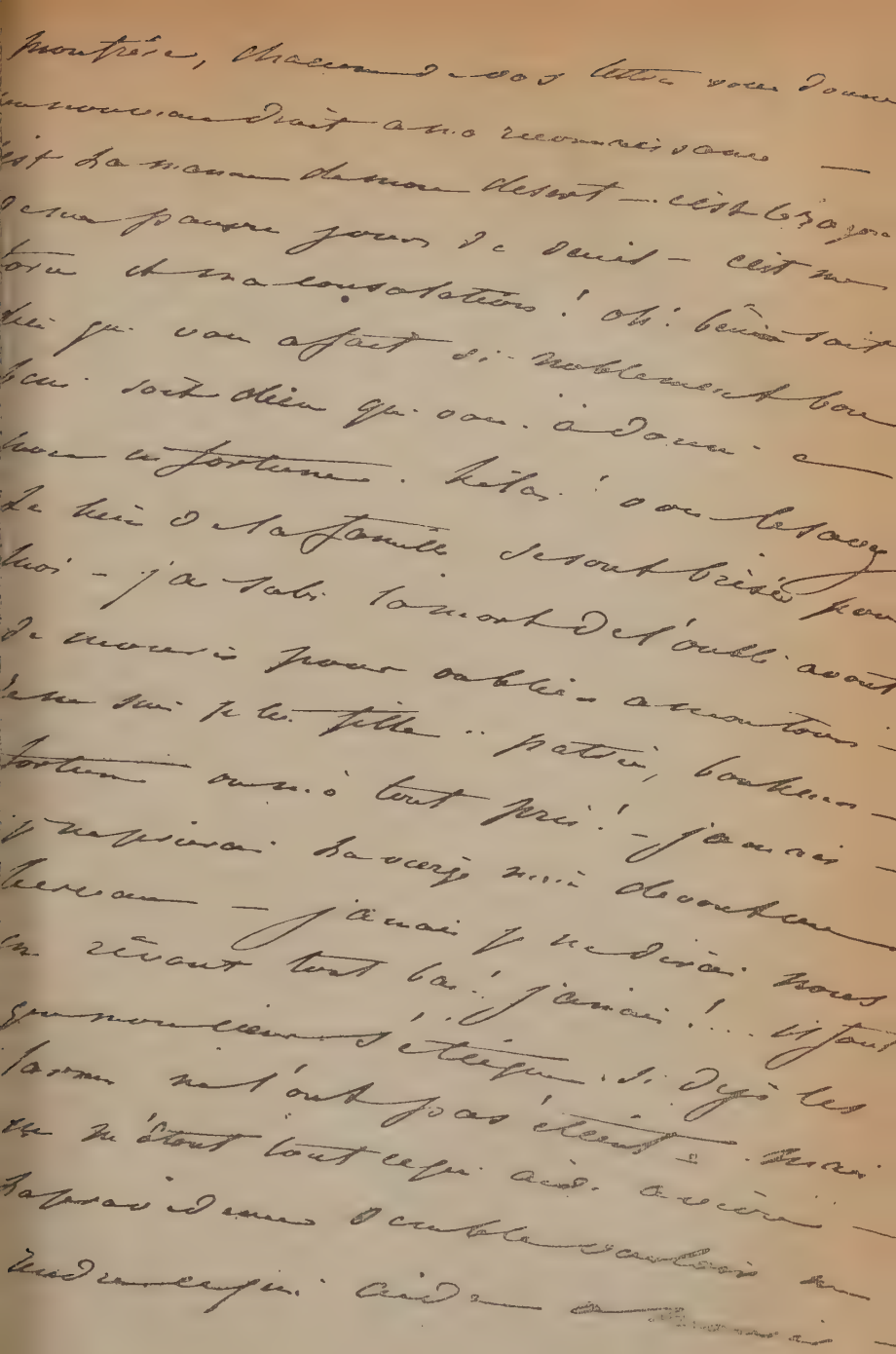
Adieu, Monsieur! En vous écrivant, je regarde le ciel, je prie le Seigneur, dont la providence me regarde par les yeux de feu des étoiles, de se charger d'acquitter envers vous la dette de ma reconnaissance. Vous ne voyez plus ces montagnes, ces champs, ces arbres d'alentour; mais le ciel qui couvre votre tête, couvre aussi la tête de tous les malheureux que vous avez consolés. Et cette pensée, qui élève mon âme, me semble encore une consolation. Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération, et permettez que mon malheur s'incline devant la bénédiction de vos prières.

MARIE CAPPELLE.

Si vous êtes assez bon, Monsieur, pour me répondre et doublement bon en n'attendant pas (pour m'envoyer cette précieuse réponse) les rares occasions que vous pouvez avoir pour Montpellier, voici sous quel couvert on m'écrit : *M. Collard, directeur de l'Hospice des Aliénés, Hôpital général, à côté du cachot* xx. C'est ainsi que les lettres de mes meilleures amies m'arrivent intactes.

II

Mon frère, chacune de vos lettres vous donne un nouveau droit à ma reconnaissance. C'est la manne de mon désert, c'est



Autographe de Mme Lafarge.

le rayon de mes pauvres jours de deuil, c'est ma force et ma consolation. Oh! béni soit Dieu, qui vous a fait si noblement bon; béni soit Dieu, qui vous a donné à mon infortune. Hélas! vous le savez, les liens de la famille se sont brisés pour moi; j'ai subi la mort de l'oubli, avant de mourir pour oublier, à mon tour. Je ne suis plus fille : patrie, bonheur, fortune, on m'a tout pris. Jamais je ne prierai la Vierge Marie devant un berceau, jamais je ne dirai nous en rêvant tout bas! jamais !... Il faut que mon cœur s'éteigne, si déjà les larmes ne l'ont pas éteint. Mais en m'ôtant tout ce qui aide à vivre, la Providence semble vouloir me rendre ce qui aide à mourir. Mon âme hérite des affections perdues, votre pieuse amitié lui accorde le titre de sœur. Vous me montrez, mon frère, comment la prière jette ses voix bénies, entre la terre et le ciel, entre la mort et la vie; vous me montrez, comment ces saintes amours deviennent l'arc en ciel qui unira la terre à l'éternité. Ah! je ne suis qu'une faible femme, je traîne souvent la croix que je devrais porter; mais déjà je vous dois, ô mon frère, de comprendre la douceur de ce fardeau imposé par la charité; déjà j'avais le bonheur de ceux qui acceptent la croix de Jésus, comme Jésus l'accepta de son père; déjà, je voudrais être assez oublieuse de moi-même pour prendre les persécutions et les oppositions que je rencontre, dans l'esprit du divin Maître qui a voulu mourir pour nous sauver.

J'ai déposé religieusement les reliques de l'humble patronne des pauvres Carmélites, près du petit autel que vous avez pu voir à mon chevet. Elles me sont doublement précieuses, car c'est votre éloquente parole qui en a inspiré les saintes devises, car elles ont été vôtres, et vous avez daigné les sacrifier à la pauvre calomniée! Mon frère, me pardonnerez-vous d'avoir fait, à mon tour, un petit travail de patience pour vous les remplacer? Je ne vous rends rien, je vous prie en grâce d'accepter l'occupation de quelques-unes des heures de ma captivité, c'est une plume tressée en fil d'argent et de soie, portant votre chiffre P. B., une croix et votre devise.

Me rappelant la prédiction de Mme de Villars, j'ai mis la soie violette. Cependant laissez-moi vous avouer mon égoïsme : vous seriez trop loin de moi, si vous étiez si haut ; et je préfère, à cet honneur d'être protégée par Votre Eminence, le bonheur d'être la sœur de votre noble et pieuse bonté.

J'ai lu avec bien de la gratitude le mandement de Monseigneur de Limoges. Votre pensée y est tombée, comme une perle dans les profondeurs de l'Océan. Quelle magnifique oraison funèbre pour les pauvres âmes en peine, creusées, limées, brisées par l'injustice du monde, ses passions, ses lois ! Vous soulevez pour elles l'angoisse la plus terrible, celle de l'inutilité du néant auquel la destinée les condamne, en apparence. Si vous saviez, mon père, que de lettres désespérées pourrester sous la voûte du ciel, sans qu'un rayon vous atteigne, sans qu'une étoile vous sourie, sans que le souvenir d'hier ou l'espoir de demain vous aident à triompher des douleurs du moment présent ! Si vous saviez ce que pèse ce mot : *à perpétuité !* Si vous saviez combien de morts il faut subir, en attendant la mort dont on ne se réveille plus !

Le frottement de la réalité use et détruit les illusions, les mirages de la jeunesse. On se réveille des plus beaux rêves, on est déçu des plus doux espoirs ; mais être enterrée vive, avec ses illusions, ses rêves, ses espérances, laisser aux larmes le triste soin d'effacer ce que le temps et l'expérience effacent sans peine, mourir à une vie que l'on n'a pas vécue, ô mon père, c'est une terrible épreuve ! C'est une épreuve que le regret peut rendre stérile : aidez-moi à en triompher.

Je suis mécontente de mon courage. Depuis quelques semaines, je ne me meurs ni plus lentement ni plus vite : je ne souffre pas. Cependant je ne sais quelles angoisses me serrent le cœur. Il me semble que j'attends, il me semble que j'espère ; et cependant, quand je veux faire un retour sur moi-même, je reconnais qu'il ne me manque rien, que nulle espérance ne m'est possible, que mon désir ne se fixe sur rien. Ne trouvant rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche à se désaltérer à la *source vive* de tout secours et de toute consolation. Mais si je puis quelquefois attacher des ailes à ma pensée, je n'ai jamais pu élever mon cœur jusqu'à ces extases mystiques qui détachent de la vie active dont les voies me sont fermées. Je crois que le dévouement actif serait plutôt ma vocation et que, pour moi, l'inaction deviendrait la porte du péché et de la mort.

Ah ! je m'aperçois, mon père, que c'est l'examen de ma conscience que je fais tout haut, près de vous. Loin d'effacer un mot de mes faiblesses, mon devoir doit être de toutes vous

les confier. A ce prix seul, j'oserai accepter les touchantes paroles de sympathie de vos lettres. Laissez-moi vous l'avouer, j'ai peur quelquefois que vous ne m'accordiez votre pieuse amitié, qu'en me croyant plus forte que je ne le suis, et je préférais mille fois être grondée par vous de mes défauts que de recevoir vos chères louanges pour des qualités qui me seraient étrangères. Tenez, mon frère, j'ai un secret qui me pèse. Par pitié ! prenez-le. Je voulais vous le confier, mais peut-être n'en aurais-je pas le courage. Vous brûlerez cette page de ma lettre, n'est-ce pas ?

Vous savez combien je suis aimée par ma famille, avec quel dévouement adorable ma tante (ma mère aujourd'hui) a passé quarante nuits à mon chevet. Ma pauvre tante avait perdu une fille à dix-huit ans qui me ressemblait, dit-elle ; deux de ses fils sont morts à vingt-cinq ans, victimes d'indignes créatures. Il y a deux ans, elle apprit qu'un autre de ses fils, — le plus jeune qui sert en Afrique avec distinction, — que son fils, un cœur d'or et une tête de feu, s'était, hélas! aussi laissé charmer par je ne sais quel dangereux amour. On obtint un congé pour mon cousin. Je fus chargée de le prêcher. Il venait avec ma tante et ma cousine, passer de longues heures dans la prison. Je le guéris ; mais, le jour de son départ, comme je le forçais en riant de faire œuvre de sagesse entre mes mains, il m'avoua qu'il était trop guéri et qu'il n'aimait plus que sa cousine. Oh ! dans ce moment je fis mon devoir : je lui dis la vérité, que je ne vivais plus, que ma vie était un deuil que je ne partagerais jamais. Mais il m'écrivit, d'Afrique, ce qu'il m'avait dit. Ma tante me supplie de ne pas risquer l'avenir de son fils, en disant positivement non. Et depuis ce temps, je reçois des lettres pleines d'une affection que je ne partage pas. Je ne dis pas oui, sans doute, mais je n'ose dire non. Je laisse mon pauvre cousin se tromper pour ne pas désoler sa famille ; je laisse pénétrer dans ma pensée des pensées dangereuses pour une pauvre morte. J'ai ouvert mon cœur à notre bon abbé. Il m'a dit que ce n'était pas un péché que de sauver une âme, que les rêves de mon cousin étaient légitimes et moi, ne l'aimant que comme un parent, il n'y avait aucun danger. Oh ! je ne crains pas mon cousin, mais je me crains moi-même. J'ai peur de revivre aux affections d'un monde qui m'a renié et que je renie, à mon tour. Libre

moi-même, je ne veux plus rentrer dans le cercle d'un de ces pauvres bonheurs humains perdus pour moi, par la veille et le lendemain, par la mort de l'oubli et celle de la tombe. Que faire?... Me brouiller avec ma famille que j'aime tant, à laquelle je dois tout, qui est ma consolation unique?... Laisser mon cousin dans l'erreur et, parce que je ne l'ai pas trompé, me croire innocente de le laisser se tromper?.. Risquer son avenir qu'un dépit jetterait dans des liens indignes, risquer mon repos ?.. Je suis forte, sans doute, contre ce danger. Je n'aime pas, je ne puis rien craindre de cette affection, le rêve et son objet n'est pas bien terrible. Mais après avoir lu ces lettres, je sens un vide désolant dans moi; tout est plus sombre, plus désespéré, mon mal du pays augmente. Que faire?.. Mon frère,vous me le direz à votre retour et j'obéirai. Ce que je vous demande en grâce, c'est de ne pas juger trop sévèrement cet aveu; après avoir lu ces notes, c'est de les brûler.

Ah! croyez-moi, la plus grande punition de ma faiblesse, c'est d'oser vous la confier. Votre estime m'est plus chère qu'aucune estime du monde, je veux la mériter, je ne veux pas la devoir à votre indulgence un peu aveugle pour la pauvre Marie. Grondez-moi, prêchez-moi, ordonnez seulement que ce soit encore, que ce soit toujours à votre sœur que vos sermons s'adressent, mon bon frère. Mr (?) croit un peu avec moi qu'ayant été, Dieu merci! invulnérable, je le serai toujours. Mais : *Dominus novit cogitationes sapientium quoniam vanæ sunt.* Et puis, vous savez ce que dit Horace :

Incedo per ignes
Suppositos doloso...

Oh! pardon! Ce n'est pas moi qui parle cette belle et savante langue, lettre morte pour les filles d'Eve; c'est mon souvenir et ma mémoire, hélas ! Que voulez-vous : je donne à l'étude les instants que mes sœurs, restées dans la vie, donnent au bonheur. On ne le sait pas et j'évite, ainsi, la vilaine tache d'encre dont on décore la (illisible) des pédantes, tout en ayant le bénéfice d'écouter parler les bouches d'or de toute (*illisible jusqu'à la phrase suivante*). Encore un secret que je vous donne à garder.

Notre excellent père l'abbé Coural est si préoccupé de ses projets de voyage à Paris, qu'il oublie ses griefs contre M. de

Villars qui, de son côté, me semble beaucoup plus près de comprendre le secours qu'il vous doit, ainsi que le dévouement de vos pieuses filles. Notre bon abbé vous voulait ici et vous désire maintenant pour compagnon de route. Je partagerais son premier vœu ; mais, franchement, je serais désolée qu'il soit exaucé de son second désir.

Si vous alliez à Paris, vous vous éloigneriez de Bordeaux et vous oublieriez Montpellier. Et chaque fois que j'entends prêcher Monsieur l'aumônier, j'attends le printemps et j'espère que nous aurons aussi notre jour de fête. Car je ne suis pas bien sûre que toutes les abeilles se soient posées sur les lèvres d'Origène. Les abeilles vivent de soleil et de fleurs. Toulouse est la capitale du Midi : je n'ose pas finir mon compliment, je le pense. Cependant l'orgueil n'est un péché qu'à titre d'amour-propre. Une sœur ne peut-elle pas avoir de l'orgueil pour un frère ?

Adieu ! c'est dans huit jours, la fête du Roi de l'avenir, du salut et de l'espérance. L'étoile brille vers l'Orient, déjà se dresse l'échelle qui laisse descendre les anges près du berceau de l'Enfant-Dieu !... Le péché fuit devant son vainqueur. Priez pour moi, mon frère. Les biens de la terre m'étreignent de toutes parts : je souffre !... Obtenez-moi l'amour. Je n'ai que des larmes à offrir ; unissez-les à votre sacrifice, mon frère, afin qu'elles soient moins indignes du Seigneur et m'obtiennent la grâce d'oser toujours me dire

Votre sœur,
MARIE C.

Ce 20 décembre [1845]

Ma petite plume vous arrivera par une occasion.

III

Pardonnez-moi, mon frère ! J'ai douté de vous. Je vous ai pleuré, non pas comme on pleure les morts, mais comme on pleure ceux dont l'oubli nous sépare. L'oubli ! cette mort qui n'a pas d'adieu, qui brise les liens des plus saintes parentés de l'âme pour le temps et pour l'éternité ; l'oubli, je vous en ai accusé. Mon frère, me le pardonnerez-vous ?

Je souffre en vous avouant ma faute, car non seulement j'ai été injuste, mais encore j'ai été présomptueuse en pleurant

votre silence. Vos pensées sont si précieuses, vous avez tant de bien à faire, tant de prières à élever vers Dieu pour les douces âmes qui vous ont été données en garde que je ne devrais pas compter avec votre souvenir, mais l'attendre et le recevoir comme une chère bénédiction. Je ne pécherai plus contre vous par le doute, et lorsqu'il y aura trop longtemps que je n'aurai vu sur une feuille blanche l'ombre de la pensée que vous accordez à votre pauvre sœur, je prierai Dieu, de tout mon cœur et de toutes mes actions, afin qu'Il vous dise : « Souviens-toi : ta sœur l'a gagnée ! » Cependant, je vous le demande en grâce, n'allez pas faire de trop grands yeux ; n'allez pas laisser tomber un regard trop noir sur ce péché de lèse-amitié que je vous confie, pour en obtenir le pardon. Les heureux vivent d'actions, ils attachent leurs espérances sur des événements ; ils ont des devoirs, des occupations, des succès, des revers, pour user leur vie. Moi, qui suis morte, inutile,... moi, qui suis restée trop en arrière de l'existence pour y rentrer jamais, j'ai amassé une expérience de douleurs, une inquiétude vague, qui m'ont fait prendre le deuil avant l'heure même de la déception de tous les espoirs que je rêve, de toutes les consolations qui me sont chères, de tout ce que Dieu me donne et de tout ce que j'aime, soit avec mon âme, soit avec mon cœur, soit avec ma pensée.

Me permettez-vous aussi de vous l'avouer ? Il y a dans la respectueuse amitié que je vous ai vouée, il y a dans la touchante indulgence que vous m'avez témoignée, quelque chose de si providentiel, qu'il me semble souvent me tromper et que j'ai besoin de lire vos pieuses et chères lettres, pour me rassurer sur la réalité de cette douce grâce d'amitié que le Seigneur a fait fleurir à l'ombre de mes deuils, comme il choisit la nuit pour attacher au ciel les étoiles.

Le premier jour où je vous vis, mon frère, je fus calme, rassurée, sereine ; je sentais que, pour vous, comme pour mon bien vénéré et cher abbé Coural, ma conscience était sur mon front. En causant avec votre haute pensée, je ne me trouvais pas intimidée. Seulement je vous reconnus, comme *mon aîné ;* votre supériorité, loin de m'effrayer, m'élevait à elle. Enfin, lorsque bien malheureuse je vous priai, dans un élan irréfléchi de ma douleur, de me conseiller, comme vous eussiez conseillé *votre sœur*, vous ne fûtes pas blessé de ma confiance et

moi-même je n'en fus pas repentante, car j'avais dit ce que mon âme avait pensé.

Depuis ce jour, quand je faiblis sous ma croix, je demande au souvenir de vos paroles de me relever jusqu'à Dieu ; et vos paroles me prêchent, me soutiennent, me ramenant à Celui qui a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent ils seront consolés ! »

Depuis ce jour, je vous écris en pensant tout haut, en laissant ma plume s'inspirer des idées qui se pressent sous mon front, ou des sentiments qui battent dans mon cœur. Depuis ce jour, j'espère et je sens que, si quelque chose en moi vous déplaisait ou vous semblait blâmable, vous seriez assez sincèrement mon frère pour me prévenir, me gronder, me le défendre ; mais je sens aussi que vous ne me retireriez pas votre sainte amitié sans me donner le temps de me corriger, en obéissant à ce que vous attendez de votre sœur. Oh ! je ne saurais accepter l'idée du hasard pour expliquer certaines rencontres prédestinées des âmes, certaines amitiés qu'on ne cherche pas, qu'on ne demande pas, qu'on ne se donne pas, mais que Dieu donne.

Votre lettre me dit que, dans quinze jours, vous serez à Limoges où vous attendrez ma lettre. Il faut donc que je retarde le départ de ces pensées qui ont donné, hier, la bienvenue aux vôtres. Le soir, quand j'aurai mes heures noires, j'évoquerai votre respecteux souvenir, je pleurerai devant lui ou je lui sourirai, — et si je devenais indiscrète, dites-le-moi· Alors, je penserais tout bas et mes prières iraient à vous, sans que vous puissiez les surprendre.

J'ai compté avec une joie d'enfant les pages de votre dernière lettre. Il est vrai que chacune d'elles me reproche mon injustice, mais je suis bien heureuse d'avoir tort. Souvent, je reprends ces pieuses et belles pages et je les médite. Elles m'aident à prier. Laissez-moi vous le confier, je ne sais pas réciter à des heures données des prières toutes faites, mon esprit reste inattentif à ce que mes lèvres murmurent : il faut, ou les sublimes formules que notre Seigneur Jésus et ses Apotres nous ont laissées, pour émouvoir mon cœur et le prosterner vraiment recueilli devant Dieu : ou bien, il faut qu'un esprit supérieur au mien me détache de la terre, prête les ailes de sa force à ma faiblesse et me fasse entrer dans cette alliance sainte

de l'âme avec son Créateur qui nous purifie pour le temps et pour l'éternité. L'Evangile a cela d'admirable que, plus on le lit, plus on veut le lire et plus on a besoin d'y puiser comme à la source vive de toute bonté, de toute vérité, de tout amour. Ses paroles répondent à toutes les vibrations du cœur, à tous les élans de la pensée, à toutes les espérances inquiètes indéfinies de l'âme, pareilles aux échos. L'esprit qui nous a transmis ses saints préceptes répond, dans une langue différente, aux différents esprits qui l'interrogent. Pour les uns, — les simples par exemple, — il met le ciel si près du cœur que le cœur surprend les secrets que l'intelligence ne saurait même soupçonner et comprendre. Pour les autres, il ouvre de nouveaux horizons à l'esprit, l'élève et cependant ne se laisse jamais atteindre. Le prolétaire peut y lire qu'un trésor a été caché, de toute éternité, pour lui, dans le travail; la faible femme, qui a détourné son âme de la terre promise pour adorer ses idoles, peut y trouver des promesses de miséricorde et de pardon. Les peuples, les rois, les puissants peuvent y chercher leurs droits, leurs devoirs, leur mission. Ai-je tort de penser qu'une Religion dont le Verbe a dicté, en actions et en paroles, par toute sa vie et par sa mort, ces admirables Tables de la Loi, ai-je tort de penser que cette Religion ne devrait accorder qu'aux aînés de ses fils seuls le privilège d'écrire des formulaires de prières pour les âmes, des exercices, des pratiques à l'usage des fidèles ; ai-je tort de ne pas trouver quelques-uns de ces ouvrages à la hauteur de leur destination ?

Tout ce qui s'adresse à Dieu doit être encens ou parfums, harmonie ou beauté. N'y a-t-il pas une censure ecclésiastique ? Je sais que Dieu écoute la pensée, à travers l'expression, mais en est-il de même du monde? N'avons-nous pas les Livres Saints, les Pères de l'Eglise, ses orateurs ? N'avons-nous pas les Martyrs qui dictent, en souffrant jusqu'à la mort, les plus sublimes épopées à leurs frères ; les Saints dont les exemples ont une éloquence divine? N'avons-nous pas assez de poésie sur la terre, où Dieu a créé les lacs pour refléter les étoiles, les fleurs pour imprimer les rayons du soleil ? Les plus saintes, les plus douces prières me semblent celles que nous répétons par cœur, dès l'enfance, à genoux, devant ceux qui nous apprennent comment se gagne et se sanctifie cette pauvre vie qu'ils nous ont donnée.

Ma grand'mère, dont vous avez peut-être remarqué le portrait dans ma pauvre cellule, ma grand'mère, — qui était pleine de grâces et que Dieu rappela jeune au ciel, — ma grand'mère m'apprenait mes prières ; et j'étais si enfant que je les apprenais lentement, tant je voulais longuement les écouter d'elle. La veille de sa mort, elle me fit venir sur son lit, prit mes mains dans les siennes déjà refroidies et voulut me faire réciter une dernière fois sa prière de prédilection, celle que je devais, me dit-elle, redire, en son souvenir, chaque matin de ma vie. Déjà, ma mère, mes tantes, un prêtre, se tenaient en pleurant auprès de ce lit mortuaire. L'impression que je reçus fut si profonde que jamais, un seul jour, je n'ai oublié de prier Dieu avec les paroles que ma pauvre sainte grand'mère m'avait apprises en mourant ; et jamais, dans mes plus horribles angoisses, je ne les ai murmurées en pleurant, sans me sentir consolée. Sans doute, vous connaissez, mon frère, cette pauvre petite oraison des enfants et des mères ; cependant je ne résiste pas au désir de vous la faire connaître, si ses mots sont restés étrangers pour vous. La voici :

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur. Prenez-le, s'il vous « plaît, afin qu'aucune créature n'en dispose sans votre ordre, « afin que vous le rendiez pour moi à ceux que votre divine « volonté m'ordonnera de servir, comme à ceux que votre « sainte providence m'accordera le bonheur d'aimer. »

Maintenant, si vous me demandez pourquoi je vous ai écrit ces dernières pages, c'est pour m'arracher le souvenir de quelques petits livres de piété nouveaux, qui m'ont fait mal. La vie de la Vierge devrait être un cantique, plutôt qu'une histoire. Elle était pleine de grâces. Elle a souffert, pleuré, aimé, prié. Son pied a écrasé le serpent, et sur son front s'est posée la plus pure des étoiles, l'étoile du matin. Pourquoi expliquer ces augustes mystères ? Demande-t-on aux lys comment ils ont tissé leur tunique ? Pourquoi est-elle sans tache ? Leur demande-t-on quelle est la brise matinale qui a distillé ses parfums dans leur sein ? Le demande-t-on ?... Alors, pourquoi écrire *la Vie de la Sainte Vierge* ?

Etes-vous encore au Dorat, ou puis-je envoyer ma lettre à Limoges ? En mettant de côté tout égoïsme, je voudrais que vous fussiez dans ce petit oasis où les heures sont chantées par le retour des mêmes prières, où chaque joie est gagnée pour

le ciel, où tout est jeune, doux, gracieux, où les cœurs prennent le deuil à la mort des colombes et se font miséricordieux pour pardonner au crime du plus noir des [*illisible*].

Si, au contraire, je calcule le temps que mettra ma lettre à vous arriver et le temps qu'il me faudra attendre votre réponse, je vous désire dans vos grands jardins de l'Evêché, plus tristes mais plus calmes, dans lesquels peut-être il y a place pour les échos qui disent au souvenir le nom des absents.

Vous demander de me répondre vite, ce serait indiscret: je ne le demande pas... Mais je vais laisser ma plume vous énumérer tous les ennuis qui m'ont fait la grimace, cette semaine; et, parce que j'ai souffert, il me semble que votre plume voudra me consoler. Le ministre a trouvé mauvais que j'aie mis le costume sans son ordre, on a voulu me le faire ôter. Le préfet est venu me prévenir que *cela ne me conduirait à rien.*

— *A rien qu'à Dieu !* ai-je répondu, à Dieu pour qui je l'ai mis et pour qui je le garde !

Ensuite, on voulait m'interdire le chevet de mes chers malades, sous prétexte que c'était un moyen de me tuer en m'exposant à la fièvre et une sorte de *suicide*. Ensuite on m'a interdit d'aller à Vêpres, parce que c'est l'heure où les étrangers peuvent entrer dans la maison. Ensuite, ç'a été la messe du jeudi. Ensuite... Pourquoi compter les coups d'épingle? J'ai lutté, réclamé, souffert, on m'a rendu mes malades et la messe ; mais cette suite de contrariétés m'a rendu la fièvre, mon crachement de sang. Je suis confinée dans ma chambre, je n'ai pas mon compte de bonnes actions à vous offrir. Je suis redevenue inutile. En vain je frotte mes joues, pour les rendre roses ; en vain je me fais plus forte que je ne le suis réellement. M. Pourchet m'empêche de descendre :

— Voulez-vous donc gagner une fluxion de poitrine ? me dit-il ?

Je ne dis mot, mais je pense au fond du cœur : « Qui ne dit mot, consent ! » Tout à l'heure, notre excellent abbé était là, assis au chevêt de mon lit, me prêchant *la nécessité de vouloir* vivre, comme on prêche aux heureux celle de *vouloir mourir.* Et nous nous sommes mis à faire, non pas des châteaux en Espagne, mais des hermitages bien à l'ombre. Quand j'aurai l'âge canonique, je veux qu'il se fasse curé de campagne, pour être l'heureuse servante de lui et de ses pauvres.

Je *nous* rêve une petite maison couverte de chaume, comme un nid, avec un jasmin pour servir de rideau à ma fenêtre, une vigne pour se festonner devant la sienne, un rosier pour sourire aux pauvres sur le seuil. Nous aurons deux poules, une chèvre, des pigeons, un chien bien gros, bien bon, bien fidèle. Nous aurons, tout le jour, des devoirs à remplir : le soir, un sourire à nous donner et à nous rendre, une pensée à partager, une prière à unir. Chaque soir, nous pourrons nous endormir avec cette sainte confiance d'avoir fait un pas de plus vers Dieu. N'est-ce pas, que mon projet est beau ! Je crains cependant que M. Coural n'aime mieux sa solitude de *Nazareth*, que mon rêve. S'il se réalisait, vous viendriez vous asseoir à notre humble foyer. Les jours de vos visites seraient nos jours de soleil...

Hélas ! hélas ! pourquoi rêver, quand il n'y a pas de rêves sans réveil ?

Notre excellent frère me charge de vous annoncer une lettre de lui. Il désire par-dessus tout que la maison de Paris prenne le nom de *Solitude de Nazareth*, afin que cette belle, que cette touchante Institution, fondée par le génie du cœur des Sœurs de Marie-Joseph, devienne une bonne œuvre qui leur appartienne en propre. Et ce sera une sorte de rayonnement bienfaisant qui trahira, un jour, au dehors de toutes les prisons de France qu'elles dirigent, les salutaires effets de leur première influence sur l'esprit des prisonniers.

Vos filles se portent bien, sœur Judith souffre moins de ses rhumatismes ; sœur Stéphanie, ma sœur de l'Infirmerie, vient me consoler, me guérir de force, en me faisant avaler des bouillons, « pour l'amour de Dieu ! » C'est un cœur intelligent, profond, d'une naïveté d'esprit charmante. Elle croit, elle aime, elle prie et me dit quelquefois : « Vous êtes bien heureuse d'être si savante et de si bien penser, mais je n'en ai pas le temps. » Bien heureuse ?... Oh ! non. Et cependant, mon frère, je ne partage pas votre ambition d'ignorance. Je crois que le véritable amour que nous devons à Dieu doit être un amour de l'âme qui se souvient, un amour du cœur qui sert son maître par les actes de la charité et des dévouements humains qu'il nous prescrit par ses commandements ; enfin, un amour de la pensée, de l'intelligence, de l'esprit qui s'élève à la connaissance de Dieu pour arriver à l'adoration. Les plus

grands saints ont réuni cette triple foi, ce triple amour. Lorsque Notre Seigneur a voulu de préférence appeler à lui les simples, c'est pour faire descendre son Esprit, l'Esprit-Saint, sur leurs fronts. Il est plus difficile de donner la vraie science d'en haut à de faux savants selon le monde qu'à des cœurs simples mais de *bonne volonté*. Ah! ce qui nous rend si malheureux en ce monde, c'est que nous n'y avons que des éducations fausses, comme des amours faux. Si j'étais à Dieu, comme vous êtes à lui, mon frère, je serais heureuse d'avoir des ailes. Voyant le ciel, je m'y éléverais et je n'envierais pas ceux qui n'aiment que de cœur et d'âme, quand on peut aimer de cœur, d'âme et d'esprit.

J'ai passé une heure, hier, avec Mère Saint-Louis. Je ne crois pas qu'elle et le directeur se comprennent très bien. Le Directeur est un humanitaire qui admet la Religion comme *moyen* et non comme *fin*. Je le vois très peu. Mère Saint-Louis est une digne et respectable supérieure. L'élévation l'a rendue aimable; je la trouvais froide, maintenant je l'aime véritablement.

Adieu, mon frère ! Priez pour moi qui m'incline avec respect devant votre sainte bénédiction.

MARIE CAPPELLE.

(*A suivre.*)

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de l'évêché de Limoges les renseignements suivants sur le directeur de conscience de Marie Cappelle.

M. Brunet (Prosper-Antoine) était venu à Limoges avec Mgr Bernard Buissas, chanoine et archiprêtre de la cathédrale de Toulouse, qui fut nommé évêque de ce diocèse en 1844. Ce prêtre, fort distingué s'était surtout donné à la prédication, où il réussissait pleinement, et c'est pour ses talents oratoires qu'il fut décoré de la Légion d'honneur. Il était né en 1813 et mourut, chanoine de la cathédrale de Limoges, le 1er mars 1861. Il n'était pas le vicaire-général du diocèse reconnu par le gouvernement; mais Mgr Buissas, dans l'intimité de qui il vivait, put lui donner les pouvoirs de vicaire-général pour ce qui regarde le spirituel.

LE SYMBOLISME D'ÉPHRAIM MIKHAËL

I

Mikhaël est né le 26 juin 1866, il est mort le 5 mai 1890, et son œuvre ne tient pas matériellement plus de place que sa vie. Cent vingt-cinq pages de vers, cent cinquante de prose, à peine de quoi remplir le petit volume dans lequel, pieusement, au lendemain de sa mort, ses amis l'ont enfermé (1). Encore a-t-on dû utiliser ses moindres reliques, ébauches et fragments. De plus, un cinquième environ de ses vers est constitué par une pièce dont je ferais bon marché : *le Cor fleuri*, féerie en un acte représentée en 1888 au Théâtre Libre. Exercice brillant, sonnant, charmant et vain... de la hauteur où Mikhaël mérite qu'on se place pour le juger. Il proclamerait la facilité du poète, mais n'apparaît-elle pas aussi bien dans le moins long de ses poèmes qui tous sont courts ? — Oui, et il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que, s'il a produit peu, ce n'est pas parce qu'il n'eût pu produire beaucoup. Souci de la perfection et non pas difficulté ni sécheresse. Moins scrupuleux, il fût aisément devenu un abatteur de vers et de prose. Car sa prose, si lyrique que ses éditeurs ont pu légitimement appeler « poèmes en prose » tout ce qu'il n'a pas écrit en vers, il l'adaptait à tous les genres : contes, légendaires ou modernes, drames, roman même. Et nous verrons combien ses formules poétiques, celle en tout cas que dégage son étonnant *Florimond*, prêtaient au développement. Mais il poussait la délicatesse jusqu'à douter de son génie et il a exprimé ce doute dans un poème qui, placé en tête de son volume, lui sert de préface et même de clef. Ce poème s'intitule *Rêves et Désirs* :

> Comme un bruit très lointain des cloches et des vagues,
> J'entends dans mon Esprit chanter des rythmes vagues ;
> Je rêve des sonnets divinement sculptés

(1) Œuvres de Ephraïm Mikhaël : Poésie. Poèmes en prose (Lemerre).

Et des strophes dansant, langoureuses almées,
Un pas lascif, et des vers pleins de voluptés,
Des vers câlins, ayant le son de voix aimées.

J'aime ces sons lointains, ces poèmes rêvés,
Et je voudrais finir ces vers inachevés,
Qui fantastiquement passent dans mes pensées,
Et pendant de longs jours j'écoute avidement
Les rythmes inconnus de strophes commencées
Chanter en moi, comme un bizarre bercement.

Je cherche. Et la Beauté vague, aux formes troublantes
Que je vêts du manteau des rimes rutilantes,
Perd sa divinité subtile entre mes mains :
Mes vers ne valent pas les vers rêvés : l'idée,
Lorsque je l'ai saisie entre mes bras humains,
N'a plus son charme amer de vierge impossédée.

Je sens ainsi toujours, idéaux ou charnels,
Vivre au fond de mon cœur les Désirs éternels,
Et chacun d'eux, désir d'amant, désir d'artiste,
Pourra s'éteindre ainsi que les soleils pâlis :
Mais je n'endormirai jamais mon âme triste
Dans la sérénité des rêves accomplis.

Nul poème achevé, nulle douce amoureuse
Ne remplira jamais de somnolence heureuse
Mon cœur que rien n'apaise et que rien n'assouvit.
Car après tous mes vers et toutes mes étreintes,
Indicible et profond, dans mon Ame survit
Le Regret des Désirs morts et des Soifs éteintes.

Angoisse funeste et bienfaitrice ! Elle a empoisonné la courte existence de Mikhaël ; elle est, je crois bien, l'une des formes mentales de l'affection qui causa sa mort et elle a fait son génie. En l'obligeant à polir sans cesse et à repolir, elle lui a permis de n'être poète qu'à ses heures, de ne chanter que sous le coup de l'émotion, d'attendre l'inspiration au lieu de la poursuivre par les moyens maladroits auxquels leur habileté incite souvent les rimeurs habiles. Mais ce *Cor fleuri* est une pièce de circonstance, écrite — si l'on m'a bien renseigné — en quelques jours. Il s'agissait de saisir une occasion qui peut-être ne se représenterait pas. Il s'agissait d'assurer pour un soir aux fées, aux sylphes, aux lutins une scène promise aux protagonistes du théâtre « rosse » : parisiennes de Becque, paysans de Brieux, marâtres de Jules Renard, boubouroches, filles-Elisa. De remplacer par un fragment de rêve les « tranches de vie » qui saignaient, il y a vingt-cinq ans, sur l'étal naturaliste.

Mikhaël accepta l'entreprise dans les conditions immédiates où elle s'offrait. Mais sa féerie rappelle trop *le Passant* et *les Baiser* parnassiens et pas assez, encore qu'y dialoguent Oriane et Obéron, *le Songe d'une Nuit d'été*, ce modèle quasi obligé et tellement inimitable :

ORIANE

Obéron, Obéron, je t'appelle, ô mon roi !

OBÉRON

Que veux-tu donc Vas-tu me demander encore
Une robe trempée au gouffre de l'aurore ?
Veux-tu boire du clair de lune ? Te faut-il
Quelque voile tissé d'une brume d'avril ?
Faut-il que pour parer ton front et tes oreilles
Je prenne aux nuits d'été des étoiles vermeilles ?...

Moins pressé, il eût fait tenir aux fées un langage plus di gne d'elles et de lui. Il les adorait ; elles ne le méprisaient point : plus d'un de ses vers l'attestent. Elles lui eussent accordé sinon la même confiance qu'à leur seul Shakespeare, du moins une confiance analogue à celle qu'Henri Heine leur inspira. Son coreligionnaire Heine, à qui Mikhaël ressemblerait si l'amertume et la haine avaient pu entrer dans son cœur ; ce Heine aux antipodes de qui sa douceur, son exquise pudeur, son désintéressement le placent. Des accents moins fades que ceux que l'on vient d'entendre résonnent dans *la Forêt sacrée*, autre féerie dont il ne nous a laissé qu'une longue scène, mais qui tient plus du poème que de la pièce. Et peut-être était-il trop lyrique pour se plier au théâtre. Le théâtre cependant l'attirait ; il a écrit (pièces qui ne sont pas dans son volume) une légende dramatique en trois actes, en prose, *la Fiancée de Corinthe* ; un drame lyrique, en vers, *Briséis* : l'une en collaboration avec Bernard Lazare, l'autre avec Mendès. Quoi qu'il en soit, je ne compte pas *le Cor fleuri* dans son œuvre utile. Cette défalcation faite, on voit avec quel léger bagage il a su heureusement accomplir le voyage pour lequel tant de voyageurs, qui restent en route, encombrent le train des Muses. Mais ce que je garde de lui est admirable dans son entier.

« Merveilleuses pages que les plus grands poètes de notre âge seraient fiers de signer et dont la perfection ne saurait être dépassée », écrit Catulle Mendès dans son *Rapport sur le Mouvement poétique*. C'est presque cela. D'un bout à l'autre

de son œuvre Mikhaël approche la perfection. C'est-à-dire une perfection, car l'esthétique elle-même ne connaît pas l'absolu. Il y a « des » perfections comme il y a « des » vérités. Chaque grand poète a la sienne. Mikhaël, poète-né, poète constant, devenait un grand poète. A force d'audace et de soin, de sincérité et d'intelligence, il atteignait, quand la lyre tomba de ses doigts, un sommet comme l'orographie poétique n'en connaîtrait peut-être pas un nombre très considérable de plus hauts, si... — Ce sommet est resté dans les nuages. Nous pouvons l'imaginer, mais nous ne saurions le voir. Un fût tronqué se dresse parmi les lauriers sur cette tombe déplorable; et quels que soient le galbe de la colonne, sa blancheur, la pureté de son grain, hélas! ce qui la rendrait parfaitement belle manque. En d'autres termes, si ses promesses valent mieux que beaucoup de réalisations, Mikhaël n'a laissé que des promesses. Le contester serait oublier qu'il est mort à 23 ans, après une dernière année gâtée par la maladie. Ce serait nier le bien fondé de ses torturants efforts et ces efforts mêmes, sa qualité la plus belle: le goût et la possibilité du progrès. Ne pas apercevoir les étapes de son évolution du bien au mieux, vers la force, la précision, la concision et le difficile, vers l'idéal classique, en un mot. Etapes bien marquées cependant, sinon dans la partie subjective de son œuvre — encore qu'entre *Clair de lune mystique* (1885) et *A Celle qui aima le Cloître* (décembre 1889), pour prendre des poèmes qui se ressemblent, il y ait à l'avantage du second des différences notables, — du moins dans la partie objective, celle qui va par *la Dame en deuil*, *la Reine de Saba*, *le Mage*, *l'Etrangère*, de *l'Hiérodoule* à *Florimond ;* tous ces beaux poèmes symbolistes, dont chacun semble indépassable tant qu'on n'a pas lu celui qui le suit. Ce serait ne pas être digne d'aimer Mikhaël, de ne pas sentir que ce qu'il a fait est peu, par rapport à ce qu'il était en train de faire. Loin de reconnaître qu'il s'est dépensé, comme tant d'enfants prodiges, je soutiendrais qu'il n'avait pas entamé sa véritable fortune, celui qui, quelques jours avant de mourir, peignit d'un pinceau pareil et dans une forme aussi neuve (il y a là ses seuls vers libres; il y a là un accord nouveau entre les deux forces : rythme et couleur, plastique et musique qui se disputèrent son art) le dernier coucher de soleil qui vint éclairer son lit :

Le ciel, ce soir, est un rideau de fière pourpre
Et d'or féroce et d'orageuses broderies.
Ecoute! au-delà des champs, on entend sourdre
Je ne sais quel bruit de magiques cavaleries.

Peut-être le rideau solennel et sanglant
Va s'ouvrir, brusquement déchiré de lumière,
Et les chevaux cabrés, les grands chevaux fauves et blancs,
Comme une écume d'or secouant leurs crinières,
Vont peut-être jaillir hors des clartés terribles
Tels que des monstres élancés des eaux marines...

Nous ne le mettons pas aux premiers rangs. Nous pensons que là eût été sa place si le destin lui accordait huit ou dix saisons encore.

II

Cette hypothèse ne paraîtra pas absurde — et c'est tout ce qu'on peut demander à une hypothèse — après quelques citations. Qu'on relise le poème que j'ai copié. Bercé par la musique de ces cinq strophes, on peut ne pas s'être aperçu de leur originalité intérieure. Or, cherchez dans vos souvenirs un poème d'idée analogue. Vous n'en découvrirez peut-être point. Il vous rappellera au contraire maints chants de victoire, ces brevets et certificats que se décernent volontiers les poètes : Exegi monumentum d'Horace ; « Moi que la noble Athènes..» de Moréas ; orgueilleuses protestations de Ronsard et de Malherbe, de Hugo et Lamartine, de Baudelaire ou Vigny. Instinctivement Mikhaël a pris le contrepied du thème commun et fourni au lyrisme un accent sinon inédit, du moins, rare. En même temps il nous fait mesurer la profondeur de son inspiration et il jette quelque jour sur le mystère poétique. Il nous montre d'où provient la substance qu'élabore le poète ; comment il saisit, rassemble et fixe, sous une forme durable : sons, lignes, couleurs, cette réalité insaisissable au vulgaire que sourd inépuisablement la nature. Il met à nu non pas le cerveau d'un poète, mais du Poète à l'instant le plus secret de son travail ; ses strophes sont un peu comme ces ruches de verre où nous voyons, sans les gêner, les abeilles produire leur miel. Or ce poème porte la date de juillet 1884. Mikhaël vient d'achever ses dix-sept ans. J'en retiens qu'il fut précoce entre les précoces, non pas seulement dans la versification, mais dans la poésie ; non point dans l'imitation, mais dans la

création pure ; non pas seulement à rimer, mais à penser. Lui trouverait-on, à cet égard, des égaux ? Jamais poète de 17 ans composa-t-il un poème à ce point achevé et plein ? Je ne le crois pas, et pour lui trouver un maître, il faut envisager ce monstre invraisemblable, cette exception très exceptionnelle qui s'appelle Arthur Rimbaud.

Encore y a-t-il moins de distance entre l'auteur du *Bateau ivre* et Mikhaël qu'entre ce dernier et les plus précoces printemps poétiques, un Musset, un Hugo, par exemple. Car la précocité de ces grands poètes, quelque étonnante qu'elle soit, laisse apparaître leur jeunesse. Les *Contes d'Espagne*, les *Odes*, on sent bien que leurs auteurs n'ont pas derrière eux une longue expérience de la métrique et, en tous cas, de la vie. Musset l'a dit :

> Mes premiers vers sont d'un enfant ;
> Les seconds, d'un adolescent.

Les premiers vers de Mikhaël ont été d'un homme, et d'un homme mûr. Je dirais qu'ils n'ont point d'âge, si j'étais sûr de ne pas leur faire ainsi un compliment équivoque. Du moins ne signalent-ils par aucun soupçon de puérilité, d'inexpérience l'extrême jeunesse de leur auteur. D'autres arbustes furent hâtifs à fleurir, celui-ci donne des fruits à l'époque où ils donnèrent leurs fleurs. Et même on peut dire que Mikhaël ne nous est point connu à l'état d'arbuste, mais d'arbre. Et le seul de ses poèmes qui, à la rigueur, trahirait sa juvénilité, est justement celui que nous commentons. Des poèmes contemporains le signalent — tout est relatif — comme une œuvre de jeunesse. C'est le cas de la pièce qui immédiatement suit : *Dimanches Parisiens*.

> Sous le ciel gris lavé d'opale
> Et qu'un soleil aux rayons lents
> Poudre d'or vaporeux et pâle,
> Elles vont à pas nonchalants ;
>
> Roses de froid sous les voilettes,
> Elles passent, laissant dans l'air
> Une senteur de violettes
> Mourantes et de blonde chair...

A regarder ces promeneuses, qui dirait qu'un dessin arrêté et coloré avec cette adresse soit d'une main collégienne ? Ce n'est

pas ainsi que nous griffonnions des images sur nos livres d'écoliers.

Elles ne vont ni vers l'église
Où sur les mystiques autels,
L'encens qui monte symbolise
L'élan des esprits immortels,

Ni vers les discrètes alcôves
Où le mousseux déroulement
Des rideaux jusqu'aux tapis fauves,
Ruisselle langoureusement.

Sur les promenades banales,
Elles vont montrer leurs velours
Et les richesses hivernales
Des manteaux orgueilleux et lourds.

Non, dans de pareils corps, nos meilleurs poètes, à l'âge de celui-ci, n'ont pas enfermé leur âme. Car avec ces vers dignes de Gautier (trop dignes, je le veux bien), Mikhaël prouvait une virtuosité psychologique étonnante comme sa virtuosité verbale a personnifié sa nature. Nature aussi ardente, aussi impuissante à la prière qu'à l'amour ; impuissante aussi (croyait-il) à tenter les cimes ; capable uniquement de « chiffonner des poèmes », d'étaler avec vanité un insolent « manteau de rimes », comme ses promeneuses ne songent qu'à bien cambrer leurs souples reins, « qu'à faire entrevoir leur chair d'ambre et leurs cheveux d'or... ».— Métier de disciple, soit, en attendant qu'il se soit forgé une langue et une forme ; mais pensée déjà de maître. Les larges alexandrins de *Réminiscences épiques* n'offrent guère moins de science et pareille personnalité. Ce degré de perfection, cependant, ne le satisfaisait pas, puisqu'il n'a pas compris ces poèmes, non plus que *Clair de Lune mystique* et *Effet de soir*, dans le recueil qu'il publie en 1886. Que voulait-il donc de plus, dans l'art du paysage, qu'une toile comme :

Ce soir, au fond d'un ciel uniforme d'automne,
La lune est toute seule ainsi qu'un bâtiment
Perdu sur les déserts marins, et lentement
Vogue dans l'infini de la nuit monotone.

Ce n'est pas la clarté des monotones nuits
Brillantes d'or fluide et de brume opaline...

ou bien comme :

Cette nuit, au dessus des quais silencieux
Plane un calme lugubre et glacial d'automne;
Nul vent. Les becs de gaz en file monotone
Luisent au fond de leur halo, comme des yeux...

Ce recueil intitulé *l'Automne* doit son titre à la pièce initiale. Elle est belle. Trop longue pour être citée, trop une pour être coupée sans commentaires qui ne seraient pas à leur place ici, elle exprime avec ampleur et subtilité une âme qui ne chante que pour se dire. Mais je la soupçonne d'être postérieure de quelques mois — période considérable dans cette chronologie — à d'autres pièces du recueil. Par exemple à *Tristesse de Septembre*. Ces tierces rimes ont date certaine. Elles ont paru au numéro de décembre 1884 d'une petite revue, *la Basoche*, que Mikhaël contribua à fonder.

... Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants;
Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,

Sur la rigidité blanche des grands étangs,
Je verrai reparaître à l'heure convenue —
Comme un fantôme impitoyable — le printemps;

O les soleils nouveaux ! la saison inconnue !

Encore de sa dix-huitième année, *Impiétés*, *Crépuscule pluvieux*, et, preuve que le prosateur ne s'est pas laissé devancer par le poète, *le Magasin de jouets*, publié en mars 1885 par la susdite revue. En lisant ces quelques pages, on se demandera si Mendès eut tellement tort de croire que Baudelaire aurait été « fier de signer » ce poème en prose.

Je ne me rappelle plus à présent ni le temps, ni le lieu, ni si c'était en rêve... Des hommes et des femmes allaient et venaient sur une longue promenade triste ; j'allais et je venais dans la foule, une foule riche, d'où montaient des parfums de femmes. Et, malgré la splendeur douce des fourrures et des velours qui me frôlaient, malgré les rouges sourires des lèvres fraîches, entrevues sous les fines voilettes, un ennui vague me prit de voir ainsi, à ma droite, à ma gauche, défiler lentement les promeneurs monotones.

Or, sur un banc, un homme regardait la foule avec d'étranges yeux, et, comme je m'approchais de lui, je l'entendis sangloter. Alors je lui demandai ce qu'il avait à se plaindre ainsi, et, levant vers moi ses grands yeux enfiévrés, celui qui pleurait me dit : Je suis triste, voyez-vous, parce que, depuis bien des jours, je suis enfermé ici dans ce magasin de jouets...

Là se cache cette phrase qui me parlait, à l'âge où Mikhaël l'écrivit et qu'encore je ne trouve pas muette : « Ces belles Poupées vêtues de velours et de fourrures et qui laissent traîner derrière elles une énamourante odeur d'iris... »

Leurs ressorts (ajoute-t-il) sont bien plus délicats que les autres, et, quand on sait les faire jouer, on a l'illusion de la Vie.

III

Voilà de quoi connaître la physionomie de cette Muse. Elle a le type parnassien net, mais sans exagération. C'est qu'elle bénéficie de la qualité suprême de son poète, la discrétion ; et qu'à son sang parnassien, en apport discret, le sang symboliste se mêle.

Parnassien — et tributaire comme tous les parnassiens, hormis le plus grand, de Gautier et de Baudelaire, Mikhaël évite l'écueil qui menaçait son génie : l'esclavage de ce Leconte de Lisle si bien bâti pour lui plaire. Mais influencé aussi par Banville, par Heredia, il a évité de faire à l'auteur des *Poèmes Barbares* emprunt excessif. Cependant sa nature sentimentale le mettait à même de profiter de Sully-Prud homme et de Coppée. Harmonieuse fusion qui fait partie de son charme ! Il n'est point de maîtres de son heure qu'il n'évoque : Anatole France, Dierx, Mendès — jusqu'à Richepin (si j'en crois le lecteur de la Bibliothèque Nationale qui, sur l'exemplaire de *l'Automne*, en marge de *Tristesse de Septembre*, a écrit : « Voy. *les Blasphèmes* »). C'est dire qu'il ne rappelle personne de façon fâcheuse. Ses vers sont d'un qui a lu et retenu, mais l'étendue, l'impartialité de sa culture parnassienne lui ont permis d'être original. Car, avec ses éditeurs, nous affirmerons — sous la réserve... métaphysique que nous faisions tout à l'heure — « son absolue originalité ». Ses réminiscences (sauf un hémistiche par ci par là) sont, au fond, vagues et lointaines. Je relis *Dimanches Parisiens* et les trouve plus éloignés de Gautier que nous avions dit. D'abord ce n'est pas du marbre, mais de la peinture. Peut-être du Gautier verlainisé ?... Mais je n'ai cité que ses poèmes premiers. Plus il va, plus il est indépendant. *Celle qui aima le Cloître*, son point le plus avancé dans la voie subjective, est une chose neuve, au sens relatif du mot « neuf », en poésie :

Tu parlais du jardin, où les roses claustrales
Pour les bouquets d'autel fleurissaient doucement ;
Des nonnes dans l'enclos lumineux et dormant,
Cueillant des fruits au son des cloches vespérales...

Cette belle pièce n'est pas d'un autre que son auteur, même par les caractères externes, car nous allons voir comme est personnel le sentiment qui l'anime, comme son mysticisme se différencie.

Ses poèmes objectifs font songer à Leconte de Lisle. — Oui, mais quand on presse la ressemblance, elle disparaît. Ils sont loin du caractère, par exemple, qui rend Dierx si peu lisible aux familiers du maître. *Florimond* et les autres ne ressortissent aux *Poèmes Barbares* que par leur aspect épique, « légende-des-siècles ». Ils ne sont pas davantage tributaires du *Lévrier de Magnus* ou du *Barde de Temrah*, que ce Lévrier et ce Barde d'*Éviradnus* ou d'*Aymerillot*. Moins, peut-être. Car, pour affranchir Mikhaël, le symbolisme apparaît. Et non seulement dans leur partie idéologique, où nous le rencontrerons, mais corporelle. Le sujet, le ton, ni la conduite du récit n'appartiennent au grand lyrique. Laissons de côté les personnages. Masculins ou féminins, qu'ils se nomment l'Étrangère, le Mage, la Dame en deuil ou Florimond, ils sont Mikhaël lui-même, des symboles, de claires traductions de son âme mystérieuse. Mais même leur milieu, le décor, la figuration échappent à la dépendance. Car historiques chez Leconte de Lisle, avec des prétentions scientifiques assez justifiées, ils sont ici du domaine légendaire.

Les tueurs de dragons et les rois chevaliers,
Dont le pennon de pourpre est brodé d'une guivre,
Heurtèrent tout le jour avec de lourds béliers
Le rempart de sardoine et la porte de cuivre.

Ils se pressaient devant la magique prison
Où leur frère asservi s'enivre d'amours vaines.
Les chars guerriers, lâchés sur le calme gazon,
Fauchaient au loin les fleurs de sauge et de verveines.

Les durs soldats campés dans les champs saccagés
Meurtrissaient pesamment l'herbe surnaturelle ;
Les hérauts effrayaient de leurs cris étrangers
Les fabuleux oiseaux qui gardaient la tourelle...

Des troupeaux de lions et de griffons domptés...

C'est le début de *Florimond*. Vous reconnaissez la faune et

la flore : tout l'animal, le végétal et le minéral d'un moyen âge fabuleux que le romantisme avait à peine entrevu. Importées vers 1885, elles régneront bien chez nous quinze ans, rares d'abord, puis abondantes, puis communes jusqu'à devenir un fléau ou simplement un bric-à-brac. Elles peupleront, par ordre de date, les *Cantilènes* de Moréas, *les Épisodes* d'Henri de Régnier et plusieurs autres de ses livres, *les Serres chaudes* de Maeterlinck, *les Cygnes* de Vielé-Griffin, *les Fastes* de Stuart Merrill, *le Jardin de l'Infante* et d'autres jardins moins notoires, délivrant à leurs initiés, chaque jour, hélas ! moins circonscrits, cet air de « chevalerie sentimentale » qui est comme la vignette symboliste. Mikhaël fut un des premiers à les élever et cultiver amoureusement. Nuls poèmes n'en sont davantage ornés que les siens. — Oui, chère Muse, avec tant d'éloquence que tu ne nous en as point lassés,

Tu parlais de choses anciennes,
De riches jardins somnolents
Que de nobles musiciennes
Troublent, le soir, d'échos dolents ;

Et de chapelles où s'attardent
Des princesses en oraison ;
Et de lits féodaux que gardent
Toutes les bêtes du blason...

Voilà ce qui t'éloigne d'abord du Parnasse, en particulier de Leconte de Lisle, soucieux de ne marcher qu'avec Buffon et Jussieu, Burnouf ou Champollion.

. . . . . .

Être symboliste, en ce temps, c'est avant tout se ranger sous la bannière de ces parnassiens dissidents que sont Mallarmé ou Verlaine. Mikhaël n'y manque pas. Mais comme le Symbolisme l'empêche d'être parnassien excessif, le Parnasse l'a gardé des exagérations contraires. Tout en admettant le grand principe symboliste, ou plutôt romantique, de la liberté de l'art, si désobéi par les parnassiens, il reste fidèle à la métrique traditionnelle. Jamais de licence aux préceptes que Banville codifia. Ni singulier qui rime avec un pluriel, ni masculin à un féminin accolé. Nulle assonance en place de rimes, à fortiori nul vers blanc, sauf l'ultime pièce dont j'ai cité le début. S'engageait-il dans la voie révolutionnaire ? Ou ces mètres libertins sont-ils formes provisoires qu'un coup de pouce devait régulariser ? Je suppose que, s'il avait voulu faire

des vers libres, il n'aurait pas attendu d'être si près de la mort. En tout cas, ce n'eût pas été en jurant — comme tant d'ouvriers maladroits qui accusent leurs outils — que le vers orthodoxe est un instrument défectueux. Son libertinage eût rendu un hommage aux règles, pareil à celui qu'un La Fontaine ou un Moréas leur ont rendu. A ce point de vue, on peut regretter qu'il n'ait point accompli parmi le domaine de la fantaisie métrique quelques promenades savantes.

Dans une étude publiée en août 1885 (1), à l'époque où les symbolistes ne s'appelaient encore que les « *décadents* », tout en assumant la responsabilité du titre, il a marqué le point où s'arrêtait son imitation des deux maîtres de l'école et même celui que son admiration ne franchissait pas. Il y nie courageusement « la divinité de Notre Seigneur Paul Verlaine » et prophétise à l'aide de quelques citations (dont l'une à mon gré dénote un grain d'excessive orthodoxie) l'abîme où sombreront les dix lamentables dernières années du prodigieux chanteur des *Romances sans Paroles*. D'autres prendront au sérieux « l'impair », la « méprise », le « faux exprès », ces attrape-nigauds que prêchait malignement le fameux *Art poétique*. D'autres, pour qui les raisins sont trop verts répéteront que « tout le reste est littérature ». Ses restrictions quant à Mallarmé semblent aussi prévoir la paralysie intellectuelle qui punira l'audacieux thaumaturge de la *Prose pour des Esseintes*. Plus haut que ses idoles, Mikhaël plaçait la clarté, l'ordre, la raison et le bon sens au-dessus du sens commun à son cénacle. Cependant la tendresse du Pauvre Lélian, son ingénuité, ses qualités féminines (je ne parle pas de l'habileté, devant laquelle il était évidemment à genoux) ont agi sur lui. Sans elles, il n'eût peut-être pas obtenu ces délicatesses de rythme et de sentiment qui viennent amollir au bon endroit sa dureté parnassienne, mêler des gestes câlins à ses cris de guerre et de l'élégie à ses épopées. Verlaine en a fait aussi un musicien, le compositeur notamment de *l'Ile Heureuse* et de *la Bonne Fenêtre*. Il l'a placé dans cette catégorie douce à notre oreille qui, avant lui, Verlaine, ne comptait que Lamartine et Baudelaire et la roucoulante Marceline un peu, et qui comprend aujourd'hui les Laforgue, les Samain, les Charles Guérin, Lerberghe, un certain Rimbaud...

(1) Dans *la Jeune France*.

Mais Mikhaël a suivi avant tout, dans ce maître-là l'auteur des harmonies mystiques de *Sagesse*, l'évocateur, comme il dit, l'incessant évocateur de « tableaux d'église où resplendit au-dessus des palais couleur d'or la gloire azurée des ciels pleins d'archanges ». Quant à Mallarmé, il a signifié tout ce qu'il lui doit en le nommant « prince du monde féerique » — et le mot prend de l'ampleur sous sa plume. « Prince du monde féerique, qui en notre exil nous parle des Titania vaporeuses... Qui donc mieux que Mallarmé a rendu les resplendissements de pourpre et d'or des royaux couchers de soleil? »

Somme toute, Mallarmé et Verlaine ont agi davantage sur son imagination que sur son art, resté parnassien quand même. Ou plutôt ils n'influencèrent son art que par leur attraction parnassienne. Sur son esprit, au contraire, ils ont fait pleinement leur belle œuvre de symbolistes. En le munissant des clefs du symbole, l'un lui a livré les portes du rêve, l'autre celle des cathédrales et des cloîtres. Car c'est sur les thèmes catholiques et légendaires que Mikhaël a symbolisé.

IV

De son catholicisme, il sera question. Mais l'un des motifs pour lesquels il apporte tant de cœur, cet incroyant, à la religion, c'est le caractère symbolique de ses dogmes et de son culte. Le symbole était dans son sang. Il en a donné une preuve quand, au lendemain de la mort de Hugo, il l'a représenté dans l'attitude du Christ des Cènes offrant le pain et le vin aux jeunes poètes assemblés autour de la sainte table. Il n'a pas symbolisé que dans ses poèmes objectifs. Quand il parle de lui, c'est presque toujours par l'intermédiaire de l'allégorie. Celle « qui aima le cloître » peut bien avoir été un être réel, c'est aussi et surtout le poète ; c'est à Mikhaël que Mikhaël dit :

> ... Nous avons trop longtemps contemplé
> Les nuages en fuite et les roses du cloître,
> Notre cœur restera divinement troublé.

Le symbole nourrit *Dimanches Parisiens*, *Impiétés*, où il s'est mis en scène, ici en qualité de rimeur, là en qualité d'amant. Mais dans ces pièces l'explication côtoie le signe, la moralité suit la fable. Ses poèmes épiques contiennent plus de

mystère. Marquons encore la différence entre le grand parnassien et lui. Au lieu de ne voir dans le récit que le récit même, — c'est le cas de neuf sur dix des chefs-d'œuvre lisliens (neuf sur dix, seulement, car Leconte de Lisle a, la dixième fois, admirablement symbolisé, ainsi dans *la Fontaine aux lianes*), Mikhaël emploie l'anecdote à la démonstration de son âme. Parler de soi-même à l'aide d'autrui, dévoiler sa nudité en se couvrant de vêtements, voilà ce que le Symbolisme permit à des natures à la fois pleines d'égotisme et de pudeur, incapables de traiter d'autres sujets qu'elles et rougissantes de se confesser crûment à la manière d'un Baudelaire ou d'un Verlaine. Tel fut Mikhaël. Symboliste non point d'occasion, mais de naissance, sa Muse ne se serait pas affranchie du voile et du masque avec la désinvolture que la majeure partie de ses contemporaines nous ont fait voir. On peut contester qu'il fût devenu un grand poète, on admettra bien que, l'un des premiers tenants du symbole, il en fût resté le dernier. Oui, ce grand imaginatif nous laissait une suite de poèmes objectivo-symbolistes analogue en importance à celle que Leconte de Lisle donna dans le genre objectif pur !..C'est qu'il avait à la disposition de sa manière une personnalité riche et rare. On mesurera l'étendue et la profondeur de la mine qu'il ouvrait à l'allégorie en comparant la somme de sens que laissent ses poèmes à celle que déposent (pour ne pas choisir mon exemple bas) ceux du Régnier des *Poèmes anciens et romanesques* et de *Tel qu'en Songe*. D'un côté, guère de matière et beaucoup de résidu ; de l'autre... Toutes choses égales d'ailleurs, par rapport à la distance auto-psychologique que Mikhaël couvre, le Régnier dont s'agit piétine sur place. C'est un Prométhée qui n'a pas de quoi nourrir son aigle ; l'aigle de l'allégorie est un grand dévorateur, mais chez notre adolescent il avait bien sa pâture. Comparez aussi la longue œuvre de Stuart Merrill, le seul symboliste, peut-être (je dis de ceux d'avant-garde) qui n'ait point encore lâché le pas, à l'ouvrage à peine entamé de son ancien compagnon. Si le Symbolisme, moins heureux que d'autres écoles, n'a pas laissé un représentant tout à fait significatif, s'il ne s'est point résumé sur une seule tête, c'est peut-être que Mikhaël n'a pas vécu.

Chaque symboliste, à proportion de son génie, a mis dans la masse commune un apport personnel. Mikhaël se distingue

de ses pairs par l'accent biblique. Ce Sémite a versé au débat la mythologie de sa race. L'Orient qui évolue autour des royaumes de Juda et d'Israël revit poétiquement par lui, non pas dans des faits, mais dans des gestes, des traits de visage, un je ne sais quoi vague et significatif. Ce n'est pas, comme chez Hugo ou chez Vigny, le produit de la culture, de la curiosité, de la lecture de l'Ancien Testament. C'est de l'atavisme. Le cas n'est pas rare chez les grands artistes juifs. Mikhaël est un Juif (ou un Madianite) contemporain de Gédéon, comme Marcel Schwoba vécu au temps des Croisades. Poète épique, il évoque ces cavaliers, ces archers de Babylone et de Ninive dont les poèmes hébreux sont fourmillants. Nous apercevons leur nez busqué, leur œil de faucon, leur pommette mate, leur lèvre rouge entre la tiare où luisent les gemmes et la barbe de bitume artificieusement frisée. Moitié guerriers, moitié prêtres: *mages*, c'est leur nom, nous les voyons frapper par l'épée et lire les astres. Mais non prétendant à la vérité, peu soucieux de couleur locale, les héros de Mikhaël, dans le même temps, ressemblent aussi aux chevaliers moyen âgeux et à bien d'autres habitants de l'histoire et de la légende. Il n'y a pas chez lui que des réminiscences du *Livre des Rois* ou de Flaubert. Il y a de l'Arioste (*Florimond*, c'est l'épisode de Roger chez Alcine), des personnages de la mythologie grecque, du cycle wagnérien. Rassemblés dans la forêt de Shakespeare, tout cela fait, passez-moi le mot, une cuisine inattendue mais délicate, car le cuisinier, s'il mélange les épices en nombre, ne manque ni de dosage ni de bonheur.

Pour en finir sur ce chapitre, je pense que Mikhaël n'a pas connu que les livres. Il a aimé les tableaux. Ses quelques notes de critique le démontrent. ses paysages encore mieux. Il faut avoir connu la nature chez elle, mais aussi dans les musées pour la peindre aussi intelligemment. Ses paysages réalistes sont composés comme des toiles. Le mieux réussi, à mon goût, *Lueurs*, où nous voyons les ténèbres noyer progressivement les rues, les toits, les clochers, le ciel, c'est un peu plus de la peinture, semble-t-il, qu'on ne l'entend d'ordinaire quand on dit d'un écrivain qu'il est « peintre ». Mais à propos de ses grands poèmes surtout, le mot se fait prononcer. Là, on saisit ses dons de coloriste quasi sur le vif. Cette « Hiérodoule » accoudée

Dans le triomphe bleu d'un soir oriental;

ces femmes « leurs seins nus, traversés de clartés »

Dans un grand parc planté d'hiératiques chênes;

ces cavaliers qui,

dans l'Occident enflammé
Secouant les crins d'or des casques héroïques,
Semblaient, en élevant au ciel leur bras armé,
Attiser le soir rouge avec leurs longues piques;

et tous les couchants qu'a fait saigner Mikhaël, on a une seconde l'illusion qu'ils sont avec de la vraie couleur. Dès qu'il se mêle de décrire, on croit le travail de la palette et des pinceaux. J'ai cité le début de *Florimond;* regardez la fin, le départ de cette armée que nous vîmes se briser contre le rempart de sardoine et la porte de cuivre derrière lesquels leur chef est prisonnier de la magicienne. Le héros leur a expliqué l'impossibilité de sa délivrance :

Tel le captif, parmi les roses des balcons,
Parle aux guerriers. L'armée invincible recule,
Les casques d'or, cimés d'aigles et de faucons,
S'éloignent. Des hérauts, dans le fier crépuscule,

Proclament le départ vers les combats nouveaux.
Et le prince, enfermé dans son palais de rêve,
Regarde, au loin parmi les furieux chevaux,
S'enfuir le char désert où se rouille son glaive.

Tant de mouvements et de relief ne semble-t-il pas obtenu par un procédé voisin du plastique? Mais voici où je veux en venir. Parmi ses multiples pères, Mikhaël ne compte pas que des littérateurs. Il est l'héritier d'un artiste qui, influencé par la littérature, a rendu à la littérature autant qu'il lui prit. J'ai nommé Gustave Moreau, ce mythologue, ce légendaire, ce symboliste. Ceux qui le connaissent ne me démentiront pas. Les fragments épiques du jeune poète sont des transpositions de son art. Voyez *l'Hiérodoule*, *l'Etrangère* (qui évoque le tableau du Luxembourg : *la Tête d'Orphée*), *le Mage*, etc. Voyez *la Mort des Amazones*, ce poème inachevé, comme bien des toiles audacieuses du maître :

Pâles et merveilleux dans le parc enchanté,
Où neigent sur les fleurs des vols clairs de colombes,
Les deux amants, surgis de leurs lointaines tombes,
S'enivrent de ciel calme et de sauvage été...

... Akhilleus ! Héléné... Le cortège des cygnes
Les guide vers la mer d'ombre bleue et d'or brun,
Et le rivage et le vent du large et l'embrun
Ont pour eux des parfums de moissons et de vignes.

De grands aigles charmés leur apportent des cieux
Une offrande de fruits et de branches fleuries ;
Les ruches s'entr'ouvrant comme des nefs meurtries...

... Mikhaël a fait mieux. Il donne ici dans cette facilité de son école, dont il aurait dû se défendre pour devenir vite un grand poète. Mais je ne connais rien qui traduise aussi littéralement l'art du savant peintre poétique. Si : un assez beau sonnet de Heredia. Mais il est précisément dédié à Gustave Moreau et la copie textuelle d'une de ses toiles.

V

Pour animer sa belle substance, pour faire des corps vivants avec son plasma, Mikhaël puise à une source unique les sentiments et les émotions. Elle écoule, par le canal de l'ennui, une perpétuelle tristesse. *Tristesse*, *Ennui*, ces mots et leurs adjectifs, il n'est pas un de ses poèmes qui ne les contienne ou signifie. Il leur emprunte une couleur prépondérante auprès de qui ses autres couleurs ne sont que nuances, un accent qui domine tous ses autres bruits. Sa Muse acquiert d'eux une monotonie singulière. Il a su rendre cette monotonie puissante, douce et... variée.

Dans les faits grands ou petits de la vie quotidienne, dans l'amour, l'art, la religion, la nature, il puise avec entêtement sa nourriture cruelle. Oui, la Nature elle-même, celle dont Leconte de Lisle a proclamé l'absence de parti pris, il ne la voit que sous les formes correspondantes à son mal. Tous ses paysages sont du soir ou de la nuit, du moins ceux qu'il a directement copiés sur le grand modèle. Soirs de brume, de pluie, nuits de froides ténèbres ou de lumière glaciale enveloppent hermétiquement son cœur soit pour l'opprimer :

L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne
Que le soir épaissit de moment en moment ;
Un ennui lourd, accru mystérieusement,
Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone...

soit pour l'alléger :

Voici la bonne paix obscure
D'un étrange soir automnal...

Ciels brouillés, soleils languissants et pâles à moins qu'ils ne succombent dans la gloire de leurs pourpres et de leurs ors ; jamais d'aurores ni de midis, voilà son image de l'atmosphère, le fond qu'il place contre ses portraits. Et ses heures s'accommodent avec ses saisons. L'Hiver d'abord, un hiver où les jours semblent des dimanches, dimanches longs au va-et-vient de ses promeneuses symboliques ! Elles sont belles et parées.

Mais le long dimanche plus triste
Que les plus monotones nuits,
Dans leurs yeux de froide améthyste
A mis la fièvre des ennuis.

Cependant sa saison élue est celle dont il a inscrit le nom sur son recueil de vingt ans. L'Automne ! entre Baudelaire et Moréas, Mikhaël s'inscrit comme son servant le plus fidèle. Il l'a aimée, la déesse protéenne, sous ses multiples visages, « parmi les rameaux d'or de la riche forêt » et quand elle préside aux vendanges, ces vendanges, rendez-vous des rares élans d'allégresse que le spectacle direct du monde lui ait valus. Sentiments rares, mais d'un lyrisme assez haut :

Au dehors, par delà mon vespéral domaine,
La terre a des parfums puissants et ténébreux ;
Dans les vignes, le vent vibrant de joie humaine
Disperse des clameurs de vendangeurs heureux.

C'est l'altière saison des grappes empourprées.
Des splendeurs de jeunesse éclatent dans les champs.

Mais il l'aime davantage quand elle se rapproche de l'hiver et souffle « un vent grave » sur les arbres et les fleurs. L'Eté, il ne l'a guère aperçu, sinon au moment où l'été expire,

Dans le mois où la faux couche les blés épais.

Mais le Printemps, mortel aux paysages qu'il aime, « c'est un fantôme impitoyable » — ô Botticelli ! — ses « floraisons prochaines » lui causent « l'ineffable horreur » dont *Tristesse de Septembre* nous a parlé. « Printemps décevant », dit un autre de ses poèmes. Il le nomme encore ce « haineux et rouge printemps » !

Il y a cependant chez lui des flammes et de l'azur, des

aurores, des printemps et des étés éternels, des ciels libres où le zéphir joue. Il y a des lys et des roses, des chants et des ailes, des nudités voluptueuses, des musiques, des parfums. Mais femmes, fleurs, oiseaux, rayons, ce n'est pas à la nature, c'est à l'art que Mikhaël les demande. Répandus dans la partie objective et symboliste, ils font avec la partie subjective et réaliste de son œuvre contraste comme le jour et la nuit. Le désir, l'espérance, le bonheur, la volupté encadrés dans leurs paysages coutumiers, il les a trouvés hors du réel, en ce domaine féerique sur lequel il s'est ouvert « la bonne fenêtre » du songe. Pour le chanter, il s'est souvenu de sa naissance méridionale, de son ascendance d'Orient:

Dans le golfe aux jardins ombreux,
Des couples blonds d'amants heureux
Ont fleuri les mâts amoureux
De ta galère ;
Et caressé du doux été,
Notre beau navire enchanté,
Vers les pays de volupté
Fend l'onde claire...

Transcription mélancolique, cependant, des Embarquements de Wateau, plus mélancolique invitation que l'Invitation baudelairienne. C'est bien l'été qui caresse les voiles du beau navire, mais un été prometteur de la véritable saison du pilote ; c'est l'automne que le poète abordera en même temps que son île et l'instant de ce départ pour Cythère se place, remarquons-le, au déclin du jour.

Voilà les conditions du paradis artificiel à la gloire duquel il emploie avec une profusion digne du peintre auquel je l'ai comparé « les mots couleur de ciel, d'aurore et de printemps » dont il s'est justement flatté que ses coffres étaient remplis. Il a réservé au monde réel, séjour de l'ennui et de la tristesse, le pâle, l'aride, le glacé, le monotone, le solitaire. Si la poésie est vraiment un moyen d'échapper à la réalité, rarement son but aura été plus volontairement, plus avidement poursuivi, et mieux atteint : dès longtemps avant sa mort, Mikhaël ne connaissait plus, ne dépeignait plus, en tous cas, que sa nature de visionnaire.

Du moins en langue des dieux — comme disait La Fontaine. Regardez les deux proses datées de février et de mars

1890, ces arbres vus de la plate-forme du tramway, « raides, grêles, qui s'épandent en ramures infiniment maigres et tristes », ce marché en plein air au coin du boulevard de Clichy où l'on ne vend que « des choses ternes, grises, vilaines ; des poissons, des herbes tristes », où « de vieux hommes douloureux offrent leur marchandise avec tant de tristesse !... Le ciel est d'un gris profond. On songe qu'il en sera toujours ainsi ».

Ici, nous ne sommes point au Moreau, mais à un Raffaëlli doublé du Steinlen le plus excessif.

VI

Distinguons cependant de ses frères cet ultime descendant de René. Ce n'est ni un furieux ni un sombre. Il n'est pas de ceux qui reprochent au monde leur propre malheur, qui généralisent leur exemple, renards à la queue coupée désireux de nous dégoûter de la vie parce que la vie les dégoûte. Ces biens dont il ne peut pas jouir, il ne les accuse pas et l'on ne rencontrera pas dans son œuvre une parole amère ou moqueuse. Dire qu'il a parlé de la femme, ce prétexte aux pessimismes vulgaires, sans injures, ne suffirait pas. Il a fait valoir ses charmes avec une émotion communicative, au temps où l'enchantement qui captivera ses yeux leur laissait encore apercevoir la beauté humaine. Il a employé pour décrire la nature — sous les formes, il est vrai, qui parlèrent à son cœur — une active corde de sa lyre. Il n'a nié aucune des valeurs terrestres et, bien des fois, il a tenté de se mettre à l'unisson de la vie.

Une de ces tentatives est exprimée dans son poème de *l'Automne*. Pareil, moins les années, au magicien de Gœthe, Faust à la joue imberbe, il a entendu, du fond de son parc bien clos, que le soir et que l'automne idéalisaient les clameurs de la vendange et tendu ses mains vers les grappes.

> Si j'allais me mêler aux foules enivrées
> De clairs raisins et si j'allais chanter leurs chants !

C'est aussi le cri que *la Dame en deuil* poussera, dont la chair inoccupée a tressailli devant le cavalier au manteau d'écarlate. « L'horizon des matins » lui a paru « rouge de flammes ». — : « Si c'étaient mes péchés qui brûlent dans

l'aurore ! » Mais chez le poète et chez l'héroïne le rêve a poussé bien vite une voix plus convaincante que la réalité.

L'Hiérodoule ne connaît pas ces faiblesses. A la veille du jour où l'armée assiégeante emportera les remparts, tandis que ses sœurs « s'attardent à rêver aux souillures prochaines et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés » du sac effroyable, la prêtresse virginale s'accoude sur la terrasse de Salammbô pour contempler les étoiles froides, pures, distantes de la terre autant que son cœur.

Une autre transposition de l'âme de Mikhaël nous est fournie dans *la Reine de Saba*. Avec un cortège miraculeux, la reine chargée de joie se dirige vers le monarque ascétisé, stérilisé par la méditation, mais celui-ci repousse farouchement « le bonheur qui vient sur sa maison » et supplie son dieu de frapper « l'étrangère » avant qu'elle ne pénètre sur son territoire, afin qu'il n'entende pas sortir de sa bouche les « paroles qui le rendraient heureux ».

C'est que Mikhaël n'est pas un désespéré. Savamment entretenu, son malheur est devenu un bien. Il trouve dans sa solitude, dans sa chasteté une sensualité véritable. Il jouit de l'automne, de la pluie, de la nuit, en artiste consommé.

> Mais le ciel gris est plein de tristesse câline
> Ineffablement douce au cœur chargé d'ennuis.

Et de tous ses poèmes symbolistes, d'un objectivisme si... subjectif, on le voit, le dernier que j'ai raconté lui serait le moins applicable. Pour garder son étrange bonheur, le héros de ce poème nous a dit de quoi il serait capable : mais de prière assassine, Mikhaël n'a pas besoin. Pourquoi redouterait-il le démon ? Pourquoi même verrait-il sous la forme du démon, la femme ?

> Tu sais que nul baiser libérateur, mon âme,
> Ne rompt l'enchantement de tes subtils ennuis.

Un orgueil tranquille l'assure contre les tentations et, dans le jardin « pur de floraisons charnelles », il

> Regarde croître l'ombre avec sérénité,
> Tandis qu'au ciel des mains blanches et fraternelles
> Font dans le crépuscule un geste de clarté.

Il puise dans l'admiration de son âme le dédain des ivresses humaines :

Laisse les vendangeurs en leurs mauvaises vignes ;
Tu ne t'enivres pas du vin de leur pressoir.

Mais il est loin d'avoir ce qu'il faut pour que, l'exaltation passée, sa confiance demeure. Il est trop intelligent pour croire longtemps avoir raison lui seul contre tous, pour ne pas sentir la faiblesse logique, l'étroitesse de son point de vue. La raison lui enseigne la modestie et l'équité. Il persiste dans son attitude, mais il soupçonne qu'elle n'a pas tous les mérites. Il admet que la terre est belle ; que ce n'est ni une sottise, ni un péché de mordre à ses fruits. Un pas de plus et sa condition d'être humain se rappelle à sa mémoire. Fils d'une race combative et revendicatrice, il voit combien il manque au devoir altruiste ; et alors il prononce contre lui-même, contre sa « soif de souffrance et de renoncement » absurde en droit, délicieuse en fait, une condamnation d'autant plus sévère qu'il sait que son égoïsme persistera, qu'il veut que son égoïsme persiste, qu'il entend vider jusqu'à la dernière goutte la coupe de son poison et puis la remplir encore. Tous ces sentiments sont contenus avec netteté et mystère dans sa prose et dans ses vers, particulièrement dans *Florimond*.

Donc ni haine, ni mépris, ni indifférence, mais inappétit. Encore qu'une pareille attitude soit autrement offensante pour la vie que les lamentations et les blasphèmes, il ne faut pas parler sans précautions du « pessimisme » de Mikhaël. Et voici une preuve qu'il ne joue pas, même sur le ton discret, les Léopardi. Non seulement il n'a jamais souhaité la mort, mais il n'a jamais parlé d'elle. Il est le seul de la lignée romantique qui n'ait point posé sur sa table, à côté du sablier, le crâne et les tibias en croix ; le fait est remarquable, quand on sait à quel point il était nourri de Baudelaire. Mais s'il n'y a pas eu chez lui le dégoût de vivre, n'y a-t-il pas eu impuissance à vivre, inaptitude à jouir ? La raison de cette tristesse, la cause de cet ennui, si librement accepté, si jalousement retenu, ne sont-elles pas physiologiques ? Je pense que oui, et Mikhaël m'a donné raison par un argument sans réplique, celui de sa mort. Mais il est mort, je pense, sans le vouloir et sans le savoir et, plutôt que d'attribuer sa tristesse à un défaut de force vitale, il a apporté beaucoup de subtilité et de lyrisme à lui bâtir des raisons de pure psychologie. Il a commencé par se rendre compte qu'il n'était pas une victime, que

l'amour ni l'ambition ne l'avaient blessé, puis il a éprouvé pour cet ennui inexplicable et cependant tellement certain l'admiration qu'on éprouve pour un prodige. Ce qui paraissait à la sensualité, à la sociabilité de Verlaine « la pire peine », a paru à ce chaste, à ce solitaire, le plus délicat plaisir ; et chérissant son ennui, il a chéri tout ce qui en était la conséquence — ou la cause, comme vous voudrez, c'est tout un. Il n'a eu de cesse qu'il le dépouillât du caractère orgueilleux qui l'avait d'abord séduit. Il a chéri l'humilité, l'effacement, la résignation ; il a aimé sa tristesse sous toutes les formes douces et silencieuses qu'elle devait nécessairement revêtir chez une nature aussi délicate. Il s'est réjoui d'avoir un cœur

Divinement élu pour les douleurs obscures ;

et ce cœur obscur, l'éclairant avec la lampe de son imagination, il y a découvert des abîmes dont le fond, délicieusement, fuyait sous la sonde. Il a été avec *Florimond* l'aventurier dédaigneux « qui méprise la guerre à cause de la gloire ». Mais c'est dans son conte d'*Armentaria* qu'il s'est le mieux montré abstracteur de sa quintessence. Là, il donne au concept pudeur des nuances véritablement insoupçonnables : « Ne divulgue rien, mon Florentius (dit l'héroïne de ce conte à son lit de mort) ; la vertu n'est entière que si elle est secrète, et c'est peu encore qu'elle soit secrète, il vaut mieux qu'elle soit niée... Pour que nos âmes soient saintes, renonçons à toutes les gloires et surtout à celle d'être sanctifiés sur la terre. Soyons purs sur la terre et allons au ciel silencieusement. »

Comme un grand nombre des pièces de Mikhaël, *Armentaria* nous transporte dans le domaine de la religion catholique. En aimant le catholicisme, il a obéi aux tendances de sa génération. La philosophie parnassienne avait été trop ouvertement anticléricale. Une réaction devait se produire. Les poèmes de Verlaine l'ont hâtée. Elle se fait jour vers 1884 et provient précisément — on comprend à merveille pourquoi — des jeunes poètes que la forme de Leconte de Lisle influence. A la Bibliothèque Nationale, où Mikhaël vient d'être attaché, à l'Ecole des Chartes dont il sort, en Sorbonne où il prépare l'agrégation des lettres, il fréquente des esprits plus ou moins religieux, mais tous intéressés par le catholicité moyen âgeuse.

Il s'est engagé dans la voie commune, mais on ne s'étonnera pas, avec les qualités de son âme, que la religion lui ait été un aliment plus nourrissant et durable qu'à beaucoup. Il a catholicisé son amour de la solitude, sa chasteté, son inappétence à la vie. Il a vécu mentalement l'existence que la religion offrit jadis à ceux qui lui ressemblaient, à lui Mikhaël. Il a promené son esprit dans les lieux où ils promenèrent leur corps, guidé par sa science des textes, par son goût architectural. Il y a pris leurs habitudes et quelques-uns de leurs gestes. Si la façon dont il évoque les cloîtres émeut, ce n'est pas à cause de son talent, c'est grâce à la sincérité de son émotion. Vous ne trouverez pas chez lui ces cris sortis des entrailles que pousse un Verlaine, ni les appels à la fois pleins d'hésitation et de confiance que jette Charles Guérin et non plus la ferveur méditative qui vivifie l'œuvre de Louis Le Cardonnel. Mikhaël ne croit pas ; les dogmes ne lui sont d'aucun secours ; sa mysticité cependant n'est pas toute intellectuelle, elle répond à un besoin sinon de son cœur, du moins de son âme : elle est une nécessité de sa psychologie. Ces distinctions ne sont pas très claires... en tous cas le côté esthétique du catholicisme, je ne vois pas qu'il ait jamais été rendu avec une reconnaissance plus respectueuse. *Celle qui aima le Cloître* fera comprendre l'empreinte profonde qu'il avait reçue de la religion. Notons aussi la curiosité avec laquelle il a regardé le combat du christianisme et du paganisme sur le terrain de l'amour. Sa *Fiancée de Corinthe*, sa *Briséis* traitent le même sujet : la victoire du Christ sur les divinités de l'Olympe dans le cœur d'une belle vierge, à la veille de ses noces (précisément le sujet de la tragédie d'Anatole France).

L'impossibilité de croire l'a tourmenté comme l'impossibilité d'aimer. La « Dame en deuil » repousse le prêtre pour les mêmes raisons et presque avec les mêmes mots qu'elle vient de faire le beau cavalier. Dans *Impiétés*, il s'est comparé à un évêque qui, le « cœurplein de doute », ne célèbre le culte que pour tracer dans l'air de beaux gestes, proférer des mots somptueux, et respirer l'orgue et l'encens. Il sentait trop qu'il ne voyait du sentiment religieux que le petit côté, pareil à un amant qui ne connaîtrait de sa dame que le visage et la robe. Il se disait qu'à défaut de la foi à la terre, la foi dans le ciel suffit à donner le goût de vivre ou tout au moins un sens à

la vie ; et lui, qui aurait voulu un cœur assez large pour y loger l'une et l'autre foi, il le voyait trop étroit pour accueillir seulement l'une d'entre elles. Et il se sentait déchiré entre deux forces antagonistes, trop mystique pour accepter sans scrupules la terre, pour « vaincre » sur ses lèvres d'amant « la saveur de la première hostie », et trop libertin pour le ciel.

A l'impossibilité de croire, à l'impossibilité d'aimer, ajoutons l'impossibilité de haïr. Cet aliment qu'un Henri Heine — avec qui, répétons-le, Mikhaël offrirait tant de rapports s'il ne lui était pas si opposé (les contraires se ressemblent puisque les extrêmes se touchent) — cet aliment quotidien dont Heine apaisa sa sensibilité saignante, Mikhaël le trouvait insupportable à son estomac. Je l'avoue, c'est beaucoup cela qui fait que je l'aime. *Le Mage* met en relief, toujours à la mystérieuse façon symboliste, un des motifs de son penchant au pardon, motif qui n'a rien de chrétien — que ceux qui n'aiment pas la banalité se rassurent. Et ce qui double le prix de la bonté de Mikhaël, c'est qu'il n'est nullement dupe de la valeur utilitaire de la bonté et de la pitié. Au degré où il les entretenait en lui, il savait bien qu'elles conduisent au suicide. Il l'a signifié impitoyablement, oserai-je dire, dans *Halyartès*. Et c'est dans ce chef-d'œuvre de sa prose qu'il s'est finalement, je crois bien, expliqué le mieux.

Que devenait-il s'il eût vécu ? Problème absurde pour qui pense qu'il était rigoureusement déterminé pour ne pas vivre ; problème qui s'impose chaque fois que je médite sur lui. J'y réponds chaque fois d'une façon toute simple. Victime d'un bourreau cruel, Mikhaël aurait fini par s'en faire un bienfaiteur. Ce que la volupté et le renoncement ne lui avaient pas procuré, la philosophie le lui eût offert. Comme l'intelligence l'avait purgé des passions, elle l'aurait libéré de cette tristesse que fit naître chez lui l'absence de désir. Mais la mort l'a libéré plus vite et, soit dit sans te manquer de respect, ô faculté de comprendre ! — plus sûrement.

MARCEL COULON.

JEAN RACINE TRADUCTEUR

FRAGMENTS INÉDITS

La bibliothèque de Toulouse conserve, comme le disait récemment M. Paul Zahori dans le *Temps* — et le *Mercure* l'a relaté (1) — une quarantaine de volumes ayant appartenu à Jean Racine et dont les marges portent de nombreuses annotations de la plume élégante du grand poète. La Bibliothèque nationale et celle du Musée Condé possèdent également quelques ouvrages de la même provenance, et d'autres ont figuré dans les catalogues de diverses collections privées. Il y aurait, certes, un intérêt capital à ce que fût recueilli l'ensemble de ces notes marginales, qui donnerait de précieuses indications sur la manière dont se cultiva un des plus purs artistes des temps modernes. M. Paul Zahori annonce qu'un travail de ce genre sera prochainement publié, touchant les volumes conservés à Toulouse, travail que prépare M. Georges Ville, membre du comité d'inspection de la bibliothèque.

J'ai la chance de posséder un livre annoté par Racine, petit in-8° qui m'est tombé entre les mains il y a quelques années, à l'époque où l'on faisait encore des trouvailles sur les quais, et je pense qu'on me saura gré de donner ici un relevé des inscriptions dont la plupart de ses marges sont couvertes. On y verra non pas, comme dans les livres de Toulouse, un Racine commentateur, mais un Racine traducteur de grec.

Je dois dire que mon petit volume n'est pas dans un état entièrement satisfaisant : son titre manque, ainsi qu'un feuillet final. Il devrait porter sur la première page les lignes suivantes : *Ex Menandri comœdiis quæ supersunt, accedunt e comicis XLI deperditis sententiæ. Parisiis apud Guil. Morelium M. DLIII.* C'est un recueil de maximes et sentences tirées de Ménandre et de quarante et un autres comiques grecs, imprimé — texte grec et traduction latine en regard — à Paris, par Guillaume Morel en 1553. Complet, il devrait se composer de 148 feuillets, avec cette particularité que les feuillets portant le texte grec ne sont pas numérotés, tandis que ceux qui portent la traduction latine sont paginés au recto et au verso.

(1) Voir le *Temps* du 30 novembre 1912 et le *Mercure de France* du 1er janvier 1913, pages 176-178.

Les sentences extraites des *Reliquiæ* de Ménandre occupent plus du tiers du recueil ; plusieurs des quarante et un autres auteurs ne sont représentés que par quelques pages, voire par quelques lignes. C'est surtout dans la première partie du volume que les marges sont couvertes des annotations de Racine, desquelles s'ensuit le répertoire :

MÉNANDRE

Tous les autres animaux sont mille fois plus heureux et plus sensez que l'homme. Car voyez moy l'Asne si vous voulez. C'est sans doute le plus malheureux de tous. Mais au moins il ne se rend point malheureux luy mesme. Il souffre les infortunes ou la nature la condamné. Mais nous, avec les maux qui sont de nostre nature, nous nous en acquerons bien d'autres. Nous prenons en mauuaise part si nous esternuons, nous nous mettons en colère si on dit du mal de nous, nous nous tourmentons d'un songe, nous avons peur si une choüette a crié. Les chagrins, les opinions, la vanité, les lois, tout cela sont autant de maux que nous ajoustons a nostre nature.

—

Si quelque Dieu me venoit dire, il faut que tu reuiues encore après ta mort. Tu seras ce que tu voudras, chien, mouton, bouc, homme, cheual. Car il faut que tu reuiues. Le destin le veut ainsi. Choisy ce que tu voudras. Je croy pour moy que je luy dirois de me faire toute autre chose que de me faire homme. C'est le seul des animaux qui est heureux ou mal heureux injustement. On a plus de soin d'un excellent cheual que d'un autre. Soyez honneste chien, on vous caresse plus qu'vn mauuais chien. Vn bon coc est mieux nourry qu'vn autre. Le lasche mesme cede au genereux. Mais qu'un homme soit honneste, bon, bien né, genereux, tout cela ne sert de rien dans le siecle ou nous viuons. Le flatteur est le plus heureux, apres luy le sycophante, et le troisième est le fourbe. Non il vaudroit mieux estre asne, que de voir dans la fortune des gens qui ne nous valent pas.

—

Tous ceux qui semblent heureux le sont au dehors. Mais au dedans tous les hommes sont d'égale condition.

—

Amour. Les gueux ne sont point amoureux.

—

Ne cherchez jamais a estre juge entre deux de vos amis.

—

Ne dites point d'injure a vne femme ny de conseil.

—

Ne cherchez point a gagner sur tout. N'estes vous pas honteux de vouloir estre riche par d'injustes voyes. Quelle vie peut mener vn malheureux, qui auec vne longue espargne a amassé de la haine le double de son bien !

—

Je hais vn sophiste qui n'est pas sage pour luy mesme.

—

En vérité on peut bien dire que la bonté sert a bien des choses, et que c'est vne prouision bien nécessaire pour la vie. Je n'ay parlé a cet homme là qu'vne heure en ma vie, et voila que je luy veux tout le bien du monde. Le Discours est quelque chose qui persuade, disent les sçauans. Ouy, comme si je ne haïssois pas la pluspart des autres qui se meslent de parler. Certes, ce sont les mœurs de celuy qui parle et non pas les paroles qui persuadent.

—

Etant né prudent ne cherchez point a estre fin.

—

Qui que ce soit, celuy la qui afflige nostre pauureté est vn malheureux homme. Il deshonore vne chose qui peut estre luy arriuera. Quelque riche qu'il soit il est insolent de peu de chose. Car le cours de la fortune passe bien viste.

—

Epicharme met au nombre des Dieux, le feu, le soleil, la terre, l'eau, les vents, les Estoiles. Et moy je tiens que l'or et l'argent sont des Dieux tres puissans. Placez les dans vostre maison et demandez leur ce que vous voudrez, vous aurez tout. Champs, maisons, valets, vaisselles d'argent, amis, Juges, tesmoins. Donnez seulement.

—

Honnorer la pauureté.

—

Or, argent sont des Dieux.

—

Y

Une belle femme est quelque chose de bien superbe

Ὑπὲρ γυναικὸς καὶ φίλου πονητέον.
Ὑπὲρ σεαυτοῦ μὴ φεδόμενος εἰς κόμμα.
Ὑπερήφανον πρᾶγμ' ὄντιν' ἐρημία γυνή.

Le sommeil est un des mystères de la mort.

Ὕπνος δ' ἐστὶ πᾶσιν ὕγιεια βίου.
Ὕπνος ἡ πενίαν πολὺ κρείσσονα δαμάζει
Ὕπνος τὰ μυρία τῶν θανάτων μυήματα.
Ὑπὸ τοῦ αὐλίσκης παίεται δολοῦμαι ταχύ.
Ὑπόνοια δεινόν ὄντιν' αὐτοῖσι κακόν.

*

Les Scelerats croyent que les honnestes Dieus sont des meschans.

Il faut tousjours fuir vn maistre en colere.

Ἀεὶν χαλεπὰς οἱ πενηροὶ τὰς καλάς.
Φεύγαν χρὴ δεῖ διώκοντας τὸ μὴ μένειν.
Φιλίας δικαίας κτῆσις ἀσφαλεστάτη.

Il n'y a point de meuble plus seur que l'amitié d'vn honneste homme.

Φίλων βέβαιον οὐκ ἔχοι μὴ φόβου.
Φίλος μὲ ἐλάπλων, ἔδιεν ἐχθρὸ διαφέρει.
Φίλος φίλῳ χρὴ συμπονεῖν εἰς τὸ πονεῖν.
Φίλων ἔπαινον μᾶλλον, ἢ σαυτοῦ λέγε.

Quand on vous a fait plaisir a propos

Χ

La femme est à l'homme vn orage domestique

La main lave la main

Le temps seul fait connoistre vn bon de bien.

Ἀεὶν λαβὼν ἀνάμνησον, σὺ χάριν δὸς δέ.
Χάριν λαβὼν, μὴ μνῆσο, καὶ δὸς, ἐπιλάθου δέ.
Χάριν χαρίζου καθ' ὅσον ἰσχύεις ὅμως.
Χάριτας δικαίας ἢ, δίδου, καὶ λάμβανε.
Χειμὼν κατ' οἶκους ὄντιν' αὐθάδη γυνή.
Χειμῶν μεταβάλλει ἐαδίως εἰς εὐδίαν.
Χρόνος δ' αὐαιρεῖ πάντα τὴν λήθην ἄγει.
Χαῖρε χαῖρε νίπτε. δάκτυλός τε δάκτυλον.
Χρόνος δίκαιον αἴδρα δεινὸν μόνος.
Χρόνῳ τὰ πάντα γίγνεσθαι καὶ κρίνεσθαι.
Χρυσὸς δ' αὐδὲν εἰ πάντα, καὶ ἀΐδου πύλας.
Χωρὶς τύ τ' ἐστὶν ἀλλὰ καὶ τὰ χαίρια.

* Je m'imagine qu'il y auoit les petits et les grands mysteres de Ceres, et qu'il fallait passer par les petits auant que d'estre initié aux grands. Ainsi cette pensée est belle comme le Sommeil n'est autre chose que les petits mysteres de la mort.

Beaucoup de vin fait estre peu sage.

—

Celuy qui condamne auant que d'estre bien instruit est méchant luy mesme, croyant le mal.

—

Pere seuere.

—

le Sommeil nourrit celuy qui n'a pas de quoy manger.

Bacchus parle

Ie ne verse que trois coupes aux gens sages. la premiere est la coupe de santé, la seconde est la coupe d'amour et de plaisir, la troisiéme est la coupe de Sommeil. s'il n'en a une 4.e Ce n'est point moy qui le verse, c'est la coupe de desbauche, la 5.e est la coupe de tumulte et de crierie, la sixiéme est la coupe de fureur.

Femmes de bien opposees aux meschantes. Femmes On dit que Clytemnestre estoit meschante, je lui oppose Alceste qui estoit bonne je lui oppose vne sage personne qui? Malheureux que je suis, je me voy deja au bout de bien, et j'en ay encore bien des meschantes a nommer.

ΕΥΦΡΟΝΟΣ.

Le père le plus seuere dans ses reprimendes est rude en paroles, mais il est pere dans ses actions.

—

Le sycophante est un vn loup dans la ville.

—

L'enuieux n'a point de plus grand ennemy que luy mesme. Il s'embarrasse tousiours dans des malheurs volontaires.

—

Celuy que les Dieux aiment meurt jeune.

—

N'assure rien auec serment non pas mesme la vérité.

—

Quiconque veut espouser vne femme riche heritiere, ou a encouru la colère des dieux, ou veut estre appelé heureux estant en effet très malheureux.

—

Quiconque croit aisément la médisance, ou est meschant luy mesme, ou a l'esprit faible comme vn enfant.

—

Tout homme qui estant pauure veut demeurer dans la ville a bien envie de se rendre miserable (de se décourager). Toutes les fois qu'il voit deuant luy vn homme riche, et qui vit dans les plaisirs (qui peut ne rien faire) c'est alors qu'il voit combien il est misérable et mal a son aise. Mon maistre a esté mal conseillé. S'il fut demeuré a la campagne, il ne s'aperceuoit pas beaucoup de sa petite condition. La solitude luy estoit un voile.

—

Ce n'est point tant la quantité de vin qui ennyure que le genie de celuy qui boit.

—

Il ne faut point negliger la calomnie. Il y a des gens qui la sçauent augmenter. Et c'est à cause d'eux qu'il faut auoir soin de se défendre.

—

Jamais la colere ne conseilla bien.

—

Personne n'est deuenu riche en peu de temps étant homme de bien.

—

Jamais les menasses d'vn Pere ne s'accomplissent ny celles d'vn amant.

—

Vne Courtisane ne se soucie point de la vertu. Elle a le vice pour reuenu.

—

Le vertueux est de bonne maison, et le meschant est roturier.

—

On ne peut estre homme de bien, et deuenir riche en peu de temps.

—

Il n'y a rien de plus miserable qu'vn vieillard amoureux, si ce n'est vn autre vieillard amoureux.

—

Il ne naist pas beaucoup de reconnoissance dans vne Femme.

—

Il n'y a rien de plus doux a entendre que le discours d'vn Pere qui louë son Fils.

—

Il n'y a rien de plus malheureux qu'vn Pere si ce n'est vn Pere qui a plus d'enfans que luy.

—

Je n'ay jamais enuié vn mort qui fait vne grande despense.

—

Celui là est le plus braue qui sçait souffrir le plus d'injustices.

—

Tout homme qui n'a point de sens aime le faste et le bruit.

—

La fortune est tousjours du parti de ceux qui ont bon esprit.

—

Pour estre heureux il faut estre riche du bien de son Pere. Le bien qui entre avec vne femme dans une vne maison n'est ny seur ny agréable a posseder.

—

Il n'y a que le sage qui puisse supporter la pauureté.

—

La pauureté et la vieillesse ensemble sont bien difficiles a supporter.

—

C'est vn animal bien difficile a nourrir qu'vn vieillard qui ne bouge de la maison.

—

Il vaut mieux irriter vn chien qu'vne vieille.

—

Ne faites jamais vostre amy d'vn meschant homme.

—

Le pauure n'ose presque rien entreprendre, il croit que tout le monde le mesprise.

—

Vn mot dit mal a propos renverse toute la vie.

—

Ayez soin quand vous estes heureux de l'estre avec vos amis.

—

L'argent trouue des amis à l'homme.

—

Ce n'est pas estre homme que de louër et de blasmer les mesmes choses.

—

Ceux qui diffèrent d'aimer jusqu'à la vieillesse payent alors de grosses vsures.

—

Vous vous plaignez du plus petit des maux, qui est la pauureté. Appelez vous vn grand mal vne chose dont vn seul de vos amis peut estre le médecin.

—

Tout le monde voit de bon œil vn homme qui est à son aise.

—

On croit volontiers qu'vn homme heureux est sensé.

—

J'appelle heureux, o Parmenon, celuy qui estant venu voir et ayant veû sans douleur ces belles choses, s'en retourne bien viste d'où il est venu, j'entens ce soleil, ce ciel, cette eau, ce feu, ces nuées. Quand il viuroit encore cent ans il les verra tousjours de mesme, et ne verra jamais rien de plus beau.

—

Imaginez vous que la vie est vne grande foire, vne assemblée publique où l'homme arrive. Il y trouve de la foule, vn marché, des joüeurs, des filoux, des rendez-vous de conuersation. Si vous partez le premier, les viures ne vous [*ont*] point encore manqué, vous partez aimé et regretté. Mais si vous demeurez longtemps après bien des chagrins vous manquez d'argent, vous vieillissez miserablement, vous souffrez l'indigence, vous allez vagabond, trouuant dans vostre chemin des ennemis qui vous tendent des embusches. Enfin vn homme ne sort point heureusement de la vie quand il a esté engagé trop auant.

—

Sçauoir bien parler est quelque chose qui approche de la tyrannie.

—

Les discours des pauures n'ont point de sens. Jamais les grands seigneurs ne sont amis des misérables. Soyez heureux, tout le monde est vostre parent.

—

La Volupté est naturellement superbe et desdaigneuse. Et la Richesse destourne bientost vn homme du droit chemin.

—

Fuy tousjours ton maistre en colère.

—

Connoissez les défauts de vos amis et ne les haïssez pas.

—

Le temps efface et ramene toute chose.

—

Je pensois, o Phanias, que ces Riches qui ne doivent point de grosse vsures ne gemissoient point la nuit, qu'ils ne se tournoient point de costé et d'autre, et ne disoient jamais, hélas ! Et je croyois qu'il n'y avoit que de pauures gens qui viuoient ainsi. Mais a ce que je voy vous autres gens qu'on appelle heureux, vous ne viuez point autrement que nous.

—

Il faut bien croire que la vie et la douleur sont estroittement liez l'vne avec l'autre. La douleur accompagne la vie voluptueuse. Elle ne quitte point la vie éclatante et qui est dans les honneurs. Et elle vieillit avec la vie indigente.

—

L'agréable chose que la bonté jointe auec l'esprit.

—

La campagne est bonne pour vn homme de bien.

—

Vn bon maistre vaut mieux qu'vne liberté incommodée.

—

Mortel n'ayez point vne haine immortelle.

—

L'esperance est la nourrice des hommes de peu d'esprit.

—

Vn homme a bientost oublié la compassion qu'on a euë de luy.

—

Le caractere d'vn homme se connoist a son discours.

—

Nous sommes tous sages quand il s'agit de reprendre.

—

Vne vie qui cherche sa vie n'est pas une vie. C'est viure que d'estre bien aise de viure.

—

Nous voulons tous estre riches, mais nous ne le pouuons pas tous.

—

La conscience est le Dieu de tous les hommes.

—

Avant que de vous marier, regardez ce qui se passe chez vostre voisin.

—

Le langage d'vn vieillard est agreable a vn vieillard. Un enfant se plaist avec vn enfant, vne femme avec vne femme, vn malade avec vn malade. Et vn homme qui est dans le malheur est vn Enchanteur pour vn malheureux.

—

Vne femme aime naturellement la despense.

—

Vn homme qui a de l'estude voit le double de celuy qui ne sçait rien.

—

Tout le monde esbranche vn chesne tombé.

—

Il est aisé d'estre humain lorsqu'on est a son aise.

—

Mortel ayez les desseins d'vn mortel.

—

Si les larmes guerissoient le malheur, et qu'vn homme en fut quitte pour pleurer, on acheteroit les larmes au pois de l'or. Mais, Monsieur, les affaires n'ont point d'esgard aux larmes. Elles vont d'vn mesme train soit que vous pleuriez ou non. Pourquoy donc pleurer ? Qu'y gagnez, rien. Mais la douleur est vn arbre qui pousse des pleurs.

—

Le maistre est le seul esclave dans sa maison.

—

Perisse celuy qui se maria le premier, et puis le second, et puis le troisième, et tous ceux qui l'ont suivy.

—

Vn homme qui vit de la table d'autruy doit avoir soin de ne point choquer.

—

J'ay beaucoup de bien, tout le monde dit que je suis riche, personne ne m'appelle heureux.

—

Le repentir apprend aux hommes a se juger.
Le repentir est vn jugement que l'on donne contre soy mesme.

—

Ne faites rien qu'il faille cacher, ou faites le tout seul.

—

Rien n'est plus doux que d'estre heureux auec du bon sens.

—

Si Dieu veut vous passerez la mer sur vn osier.

—

Mortel n'insulte point a vn mort.

—

Vn medecin jaseur est vne seconde maladie.

—

Le conseil est quelque chose de sacré.

—

Recherchez l'égalité.

—

Les toiles sont les ouvrages des femmes et non pas les assemblées de ville.

—

Les présens d'vn meschant homme ne profitent point.

—

C'est vn bon tresor qu'vn bienfait bien placé.

—

C'est vn beau spectacle qu'vn ami dans la prosperité.

—

Les bonnes mœurs portent de bons fruits.

—

Vn honneste homme dans le bonheur (la fortune) est vn bien public.

—

Rendez ce qu'on vous preste et on vous prestera encore.

—

Si vous aimez beaucoup, vous n'aurez point d'amy.

—

Respondez des raisons à celuy qui tasche a vous persuader par raison.

—

Vne femme est vne douleur tousiours presente.

—

La vieillesse est vne belle chose, il est beau aussi de ne point vieillir.

—

Heureux le serviteur qui est a vn maistre heureux.

—

La reconnoissance vieillit bientost apres le bienfait.

—

Vn vieillard parmy de jeunes gens est vn Fascheux.

—

La Pauureté fait bien des Ingrats.

—

Les cheveux blancs marquent les années et non pas la sagesse.

—

Il y a bien des amis de la table et peu de la vérité.

—

L'entrée de plusieurs Medecins me fait mourir.

—

Les affaires dorment en seûreté, ronflent, quand la fortune s'en mesle.

—

On ne ratrappe plus vn discours qu'on a vne fois lancé.

—

Le temps met au jour bien des hommes qui n'estoient point.

—

C'est Sagesse que d'apprendre ce qu'on ne sçait pas.

—

Hantez les sages vous deuiendrez sages.

—

Les gains infames engendrent des infortunes.

—

Le hazard raisonne mieux que nous.

—

La Femme est a l'homme vn mal agréable.

—

Tout est esclave de la diligence.

—

Il n'appartient qu'a vn meschant homme de loüer et de blasmer le mesme homme.

—

Tout pays est la Patrie d'vn homme né heureux.

—

Vne belle Femme est quelque chose de bien superbe.

—

Le sommeil est (le nouiciat) un des mystères de la mort. Je m'imagine qu'il y auoit les petits et les grands mystères de Ceres, et qu'il falloit passer par les petits avant que d'estre initiez aux grands. Ainsi cette pensée est belle. Le sommeil n'est autre chose que les petits mystères de la mort.

—

Les Scelerats croyent que les honnestes gens sont des meschans.

—

Il faut toujours füir vn maistre en colere.

—

Il n'y a point de meuble plus seur que l'amitié d'vn honneste homme.

—

Quand on vous a fait plaisir a propos, reconnoissez le a propos.

—

La femme est a l'homme vn orage domestique.

—

La main lave la main.

—

Le temps seul fait connoistre vn homme de bien.

—

L'or ouvre tout et mesme les portes de l'Enfer.

—

Qu'il est difficile de viure heureux avec de mauses mœurs.

—

La Calomnie est la Peste de la vie.

—

Accoustumez votre ame aux actions de vertu.

—

Le discours est le remede de l'esprit malade.

—

O Terre, mere des hommes, que ta possession est précieuse aux gens de bons sens ! Qu'il seroit juste de condamner vn homme qui a mangé les terres paternelles a estre toute sa vie sur la mer et a ne plus mettre le pié sur la terre pour lui apprendre de quel bien il s'est privé.

—

Qu'il est doux aux sages de se souuenir de leurs malheurs.

—

Qu'vn petit bienfait est grand quand on le fait a propos.

—

Qu'vn homme qui aime souffre impatiemment qu'on le néglige !

—

Que la science est peu de chose sans le bon esprit !

—

Homme qui estant prié a disner a Midy venoit avant le jour ayant veû Midy a vn Cadran que marquoit la Lune.

—

Si je ne luy rend la face plus molle qu'vne esponge.

—

Putain. Muse chante moy cette femme, hardie, belle, et qui persuade si bien, injuste qui ferme sa porte, qui demande tousiours, qui n'aime personne, et qui feint d'aimer tout le monde.

—

Vieillard voluptueux.

—

Mort d'un gourmand.

EPICRATE

Lais vieille Courtisane. Belle image d'une vieille coquette

Quand elle estoit jeune vous eussiez plus facilement eu audience de Pharnabaze. Elle s'effarouchoit dès qu'on parloit de lui présenter un talent, et maintenant elle est si privée qu'elle tend la main pour prendre ce qu'on lui veut donner.

—

Académie sérieusement appliquée à definir vne citrouille. C'est vn legume, c'est vne herbe, c'est vne plante.

EUBULE

D'ou vient que les Courtisannes aiment tant le vin vieux et estiment si peu les vieux amis.

—

Grecs plus larges que la ville qu'ils auoient prise.

—

Perisse celuy qui le second a espoussé vne femme. Car pour le premier je lui pardonne, il ne sçauoit pas ce qu'il alloit faire.

—

Le sommeil nourrit celuy qui n'a pas de quoy manger.

—

Bacchus parle: Je ne verse que trois coupes aux gens sages, la première est la coupe de santé, la seconde est la coupe d'amour et de plaisir, la troisiéme est la coupe de sommeil; s'il y en a vne 4e, ce n'est point moy qui la verse, c'est la coupe de desbauche, la 5e est la coupe de tumulte et de crierie, la sixiéme est la coupe de fureur.

—

Femmes de bien opposées aux meschantes Femmes. On dit que Clytemnestre estoit meschante, je lui oppose Alceste qui estoit bonne. On dit que Phèdre ne valoit rien, et je lui oppose vne sage personne. Qui? Malheureux que je suis, je me voy déja au bout des femmes de bien, et j'en ay encore bien des meschantes a nommer.

EUPHRON

Trouvez moy de nouveaux Dieux,afin que vous ne parjuriez pas tant de fois les anciens.

—

O Juppiter, pourquoy nous ayant donné vne vie si courte ne nous permets tu pas de la passer sans chagrin.

PHILIPPE

Il est facile a vn homme qui est a table et qui mange bien de dire a vn autre de ne guere manger pour sa santé.

PHILÉMON

Vne femme maistresse de son mary est vn grand mal.

—

Vn homme inconnu est bien heureux.

—

Le Laboureur est tousiours riche l'année qui vient.

—

Tout est Esclave.

—

Il n'y a point de medecin qui souhaite que ses amis se portent tousiours bien, ni de soldat qui souhaitte que son pays soit en repos.

—

Vn homme qui ne dit rien à propos est vn grand causeur quand il ne diroit que deux syllabes. Mais vn homme qui dit tout a propos n'est jamais long. Voyez Homere quoy qu'il ait fait tant de milliers de vers on ne dira jamais qu'Homère soit long.

PHILIPPIDE

Vous avez espousé une femme laide et riche. Dormez mal a vostre aise et mangez tout vostre soul (1).

ANTIPHONE

Tout le reste est vne sottise, il n'y a que l'or qui est solide.

(1) Racine avait d'abord écrit, puis il a biffé : *Vous dormirez a vostre aise et mangerez avec degoust.*

Il ne change jamais de couleur. Car, pour les Amis, ils sont en vérité de la couleur que la fortune les veut peindre.

—

La faim rend tout agréable, excepté elle mesme.

—

Ma maistresse, quiconque ne croit point aux sermens d'un homme qu'il n'a point surpris en parjure, a bien la mine d'auoir fait lui mesme quelque faux serment.

—

Il n'y a point de plus pesant fardeau qu'vne femme qui apporte vne grande dot.

—

Grands Seigneurs. Tous les hommes sont faits comme les autres.

—

Il faut pleurer moderément les amis, ils ne sont pas morts, ils sont partis deuant nous pour aller au rendez vous ou nous allons tous.

—

Philoxene est vn Poëte excellent entre les Poëtes. Non seulement il se sert partout d'expressions propres et nouuelles. Mais il jette en tous ses ouurages vne diversité et vne infinité de peintures viues, comme vn Dieu pourroit faire entre les hommes. On pourroit dire qu'il possedoit veritablement la musique. Mais tout ce qu'on appelle Poetes aujourd'hui sont des ravaudeurs qui, ne parlant dans leurs poesies que de füeillages, de fontaines, de fleurs, de ruisseaux et de pareilles vieilles phrases rebattües, ne font que retourner les vers des autres.

—

Vn homme qui perd la veuë a vne consolation dans son malheur, il ne verra plus de femme.

—

Tous les maux se donnent rendez-vous dans la vieillesse comme dans leur arsenal.

—

Nostre vie est veritablement semblable au vin. Quand il n'en reste plus guere, le reste s'aigrit.

—

Que dites-vous ? vous voulez que vostre affaire soit secrete et vous la confiez a vne femme. Vous feriez aussi bien de la dire en place publique par vn Heraut.

—

Braues. N'est-ce pas estre aux gages de la mort, que de s'aller faire tuer pour viure ?

—

La vieillesse est un azyle ou tous les maux se refugient.

—

Nostre souper est vn pain bis, quelque plat de legumes, quelques champion, petits mets qu'un champ pauure fournit a de pauures gens comme nous. Mais au moins cette sorte de vie est exempte de fieure et de pituite.

—

Qu'esce viure ? C'est boire. Voyez ces grands chesnes qui ont le pied dans vn ruisseau, comme ils deuiennent beaux et puissans (1).

—

Fanfaron. Vous sçauez mon humeur. Je suis bon homme a mes amis, mais si on m'irrite, je suis vn fer rouge, si je frappe, je suis vn foudre, j'aueugle comme vn esclair, j'emporte comme le vent, j'estrangle comme vne corde, je suis vn tremblement de terre pour faire sauter les maisons, etc. On n'a que dire, je me fais obéir, je tuë, je mets en justice. Aussi m'appelle-t-on vn foudre. Mais je me moque des brocards, je suis bon amy et je le suis d'effet plus que de parole.

—

Les paons estoient rares, on en a fait venir vne paire, il y en a maintenant plus que de cailles. Mais s'il y a vn homme de bien, il en produira cinq qui ne vaudront rien.

—

Car pour quelle autre chose voudrions nous estre riches plus que pour faire plaisir à nos amis, et pour semer le fruit le plus agréable qui soit au monde, qui est la reconnoissance. Car la volupté de boire et de manger est égale entre tous les hommes, et vn grand festin, des viandes exquises ne rassasient pas plus la faim que des viandes communes.

—

(1) Ici, d'une écriture du dix-neuvième siècle, que je n'ai pu identifier, on lit : *Quid est vivere? Bibere. Quid esse? esse. Pour les Gascons, c'est boire, pour les Italiens, c'est manger, pour les Français, c'est imiter : Etre, je suis, sequor.*

MNESIMACHE

Sçauez vous a qui vous auez affaire ? A des hommes qui mangent des espées pointuës, qui se nourrissent de poignards, qui pour entremets mangent des fricassées de restes de dards.

TIMOCLES

Vtilité de la Tragédie.

—

La Table. La mère nourrisse de la vie, l'Ennemie de la faim, la Gardienne de l'Amitié.

DIODORE

Il n'y a rien de plus facile que de se reconcilier avec vn mort.

M. Paul Zahori fait remarquer, dans l'article du *Temps* auquel il est fait plus haut allusion, qu'il serait à désirer que des spécialistes réussissent à assigner une date aux annotations raciniennes, de façon à ce qu'on pût, au moyen d'elles, assister à l'évolution du cerveau du poète.

A ce propos, on peut utilement compulser un important dossier de plusieurs volumes, à la Bibliothèque Nationale. Ce dossier est formé de lettres autographes et de manuscrits divers de Racine, classés chronologiquement. Ce qui frappe tout de suite, quand on le feuillette, c'est que, sans perdre jamais son élégance, et toujours reconnaissable aux mêmes traits caractéristiques, l'écriture de Racine, d'abord très fine et serrée, a grandi progressivement au cours des années. Peut-être y a-t-il là un moyen de supputer approximativement les dates de lecture des divers volumes que conserve la bibliothèque de Toulouse. A en juger ainsi, celui que je possède aurait été annoté dans la jeunesse du poète, vers les années 1660 à 1662.

Mais il faut tenir compte du fait que les marges d'un livre offrent peu de place et que, même à la fin de sa vie, alors que, sur une feuille de papier, il usait d'une grande écriture, Racine était tenu, là, à recourir à des caractères plus petits.

PIERRE-PAUL PLAN.

SONNETS

—

TON AMOUR A PASSÉ...

Ton amour a passé sur moi comme un sourire,
Comme un parfum du soir subtil et vaporeux,
Comme la voix d'un luth calme et mélodieux
Qui très loin dans la nuit se réveille et soupire.

Ton amour a passé sur moi comme les fleurs
Aux émanations douces et langoureuses
Qu'on respire, le soir, sur les routes brumeuses
Qui mènent au pays des suprêmes bonheurs.

Ton amour a passé sur moi comme un mystère,
Comme un refrain voilé que l'on ne comprend pas,
Comme un murmure lent et discret de prière.

Et quand je m'endormais à l'aube entre tes bras
J'avais l'illusion d'être un enfant encore...
Ton amour a passé sur moi comme une aurore.

VA CHERCHER QUELQUES FLEURS.....

Va chercher quelques fleurs pour parer notre couche,
Va chercher des jasmins, va chercher des lilas,
Cueille-les doucement de ton beau geste las,
Et reviens lentement le sourire à la bouche.

Dispose-les sans bruit sur la mousse fragile,
Mets tout au bord le lys et les muguets troublants,
Puis disperse l'œillet poivré, les lilas blancs
Qui berceront d'azur notre sommeil tranquille.

Répands à flots aussi la simple violette,
J'aime de sa pudeur la présence muette
Quand le rêve irréel vient entourer mon front.

Et puis étendons-nous sur la couche odorante,
Pose tes cheveux bruns sur ma poitrine aimante
Et dors entre mes bras de ton sommeil profond.

CHAQUE JOUR QUI S'EN VA...

Chaque jour qui s'en va prend un peu de notre âme
Par un effleurement mélancolique et las,
Et c'est comme un baiser donné par une femme
Qui nous aurait bercés longtemps entre ses bras.

On ne se doute pas que chaque instant nous leurre
D'un bonheur, d'un espoir, d'un chagrin, d'un désir,
On reste indifférent à la fuite de l'heure
Sans comprendre qu'un peu de nous vient de mourir.

Mais plus tard, lorsque l'âme est complètement vide,
Que sous les cheveux blancs on se sent très avide
De tout ce qu'on n'a plus et qu'on voudrait encor,

On se souvient des jours qui passaient en silence,
On voit ce qu'ils nous ont volé sans qu'on y pense
Et l'on s'entretient d'eux, tout bas, comme d'un mort.

VOIS-TU, IL EST DES JOURS...

Vois-tu, il est des jours où l'on se sent plus las,
Où le cœur vous remonte en un flot de tristesses,
Où l'on est assoiffé d'ineffables caresses,
Où des sanglots cruels se distillent tout bas.

Ces jours-là, je voudrais te trouver sur ma route
Soudainement parue au détour du chemin.
Et lors, t'ayant menée humblement par la main
Vers un lieu solitaire et doux, t'enlacer toute,

Oui toute, et les yeux clos, bercé par ton étreinte,
Appuyé sans effort dans une extase sainte
Sur ton cou d'ambre fin souple et mystérieux,

Dans les parfums grisants de ta chair adorable,
Me sentir un pauvre être étrange et pitoyable,
Et là, pleurer sans fin, sans fin, dans tes cheveux.

LAISSEZ...

Laissez. Le ciel est beau ce soir et je sens naître
Des flots inespérés d'angoisse et de bonheur.
Et c'est comme un vertige infini de mon cœur,
Comme un poison subtil et doux qui me pénètre...

Laissez. Je croyais morte à tout jamais l'extase,
Le frisson dont j'avais souffert en soif d'espoir
Et voici que soudain m'emprisonne le soir
De son voile irréel et mauve et qui m'écrase...

Laissez. Cela vaut mieux et mon âme se noie
Sans fin dans le flot lourd et gris qui se déploie
Des désirs d'autrefois si troublants et si vains...

Laissez. Je veux rêver ce soir à tant de choses!...
Peut-être que demain elles seront décloses...
Laissez. Je veux rêver à tant de lendemains!

COMME UN VASE TROP PLEIN...

Comme un vase trop plein mon âme a débordé :
C'est que le ciel là-bas s'est revêtu de rose,
Et l'hiver rejetant son cortège morose
Laisse flotter ce soir comme un souffle enchanté.

Le temps clair, un peu doux, et l'air paraît mouillé
Et c'est comme une fleur prochainement éclose
Que le pressentiment de sa métamorphose
Redresse en un arôme hardi de puberté.

On se dirait un soir où les germes s'animent,
Où dans le sol fécond et fort qui les comprime
Travaillent les ferments de la conception.

Et je crois distinguer leur ardeur qui ruisselle
Clamant l'hymne éternel de la Création
Et vibrant comme un chant très pur de chanterelle.

LE SOIR GRIS TOMBE LOURD...

Le soir gris tombe lourd sur notre affliction.
Viens appuyer ton front à la fenêtre close
Et rêvons tous les deux en ce couchant morose
Dont le brouillard étreint comme une obsession.

La pluie à nos carreaux, mate vibration,
Frappe à nos cœurs des coups très lugubres, sans cause,
Et nous avons l'esprit inondé de névrose
Et traînant sans répit sa lamentation.

Viens ! car je sens déjà dans la chambre sans lampe,
Comme un fantôme noir qui se glisse et qui rampe,
La nuit mystérieuse envahir chaque mur.

Et ce sera languide un peu, pesant et morne,
De rêver en silence en ce gris presqu'obscur,
Le front à la fenêtre, à l'avenir sans borne.

LOUIS AUFAUVRE.

FAUST ET SAINT SÉBASTIEN

Les œuvres littéraires ont ceci de particulier, qu'au contraire des œuvres scientifiques elles sont essentiellement fonctions de l'homme qui les crée. Alors que l'importance même d'une découverte en fait la propriété de tous, et laisse peu de place à la personnalité de l'artisan, l'œuvre littéraire ne se saurait comprendre en dehors du poète qui l'enfanta, du milieu et du temps qui la virent naître. Ce sont de telles considérations qui nous ont amené à rapprocher ici le *Martyre de saint Sébastien* du *second Faust*.

De même que Gœthe, ayant assisté au déclin d'un siècle et à l'aurore d'un autre, contemporain à la fois de la fin de la monarchie et de la chute de l'empire, après avoir exprimé dans Werther la « désespérance » (ce dont Musset lui fit plus tard un grief), chercha dans le second Faust à critiquer l'inanité des efforts métaphysiques de son temps, et à trouver une formule qui permît aux enlisés de cette agitation sans but de se ressaisir, de même M. d'Annunzio, après avoir célébré la Venise du passé, et dans ses *Vierges aux rochers* le lugubre effondrement des races anciennes, après avoir chanté la gloire du mécanisme qui enlève l'homme matériellement et moralement au-dessus de ses misères, de même M. d'Annunzio a cherché dans la glorification d'un héros chrétien la contrepartie du négativisme nietzschéen douloureux qui régnait dans ses œuvres.

Les progénérés littéraires que domine et que mène l'instinct sexuel ne font qu'exprimer dans leurs œuvres les difficultés de cet instinct à se satisfaire. Cet instinct vise un but idéal et aspire à en conserver la jouissance. L'amour est donc un seuil que les poètes cherchent à atteindre, et leur pessimisme ne traduit souvent que l'impuissance de leurs efforts pour y accéder. Ils restent ainsi des amoureux perpétuels de l'amour en soi.

Mais de même que, comme le raconte P. Loti, dans les vieux temples de l'Inde se superposent les terrasses et les

sanctuaires, d'accès d'autant plus difficile et d'autant plus redoutable que l'on monte plus haut, de telle sorte que la plupart des fidèles restent en dessous du séjour où règnent les idoles du faîte, de même la plupart des poètes se contentent d'aspirer sans cesse vers leur idéal et parfois de le saisir sans chercher plus haut une inspiration plus divine à leur génie. Gœthe et d'Annunzio ont commencé tous deux par parcourir le cycle de l'amour humain, et ils en ont ressenti à la fois l'orgueil et le néant : Werther, *il Fuoco*, le premier Faust, *Forse che* si, donnent de manière égale l'impression de l'effort surtendu et de l'impuissance à rencontrer une formule définitive dans l'amour humain. Soit que l'effort fût trop puissant pour ne pas dépasser le but, soit que la nature elle-même du poète, trop foncièrement orgueilleuse, les ait empêchés de se plier à l'adaptation nécessaire, Faust, Stellio Effrena ne savent ni l'un ni l'autre conserver la femme qu'ils ont choisie et fuient tous deux vers des destinées nouvelles. Mais tandis que dans une occurrence semblable le simple poète, Musset, fait partir Octave désemparé, comme meurtri par une chute, et que l'amoureux dégringole les degrés du temple en attendant de se saisir à quelque nouveau mirage, Gœthe et d'Annunzio se détournent comme des héros blessés en s'abritant sous le manteau de leur orgueil et s'évadent en montant plus haut.

Plus haut : c'est Dieu.

Or l'idée qu'un homme se peut faire de Dieu n'est que la projection extérieure de sa propre nature. Comme toute idée métaphysique, l'idée de Dieu subit lourdement l'influence du coefficient personnel et résulte de toutes les contingences d'éducation, de milieu, d'époque et de civilisation, où l'individu se trouve placé. Mais si l'œuvre, suivant les influences qui présidèrent à sa formation, est éminemment variable dans sa trame et dans son style, les grandes lignes en sont toujours les mêmes, car les problèmes du cœur humain sont d'essence éternelle. Quels que soient le philosophe et la note personnelle qu'il imprime à son œuvre, toutes les productions de l'esprit humain nées dans ces conditions présenteront de telles analogies que, pour n'être point des redites, elles ne seront cependant que des répliques extrêmement comparables.

L'odyssée satanique du docteur Faust ou la course au mar-

tyre de l'illuminé Sébastien ne sont que l'histoire d'un homme qui cherche à sortir du cadre étroit des limites de son milieu, à perpétuer sa vie en la liant indissolublement à quelque force éternelle.

Un premier élément de comparaison entre nos deux poètes est l'orgueil. Ils apparaissent tous deux comme des manifestations isolées de l'activité intellectuelle et du génie propre de leurs races, à des époques qui, comme nous le disions au début, sont assez analogues. Alors comme maintenant, au seuil de ces deux siècles successifs on peut retrouver les mêmes malaises. A la philosophie compliquée, impuissante, pessimiste de la fin du XVIII^e^ siècle en Allemagne, correspond le catholicisme étroit et fétichiste de la fin du XIX^e^.

L'unité morale allemande était beaucoup plus avancée que l'unité politique, après les tourmentes successives de la révolution et de l'empire ; il y avait donc un malaise considérable, dû à la multiplicité des centres intellectuels et à leur séparation par des barrières conventionnelles et des régimes différents qui empêchaient les hommes de mentalités analogues de se rapprocher, et parfois même de penser librement ; d'autre part la forme politique elle-même de ces petits états ne pouvant justifier leur durée et la diversité de leurs formules respectives que par la minutie des détails, les manifestations de l'idée exigeaient, pour être un peu libres, une valeur assez grande de l'homme qui les soutenait pour que cet homme fût relativement affranchi des contingences et de la forme. La plupart des universitaires et par conséquent des intellectuels étaient ainsi bridés et retenus dans des cadres limitatifs de tout essor. Gœthe, très affranchi, sentait profondément l'inanité des efforts de ce milieu, qui était pourtant un milieu pensant, et son émancipation philosophique fut à la fois la cause et l'effet de l'orgueil qu'il présenta toujours.

En Italie, l'unité politique est une chose réalisée ; l'unité intellectuelle est loin d'avoir atteint à la même simplicité. Entre les provinces émancipées du Nord et de l'Adriatique et la mentalité obscurcie de la région romaine ou sauvagement superstitieuse du sud, existent encore les mêmes différences qu'Edmond About signalait dans la *Question Romaine* ; ces différences sont suffisantes pour créer des courants d'idées hostiles les unes aux autres, de véritables croisades intérieures propi-

ces elles-mêmes à des malaises excessifs se répercutant de l'une à l'autre extrémité. Les uns, très affranchis, ont sans cesse à se défendre contre l'agressivité déguisée et patiente de l'esprit romain; les autres, encore asservis, sont sans cesse heurtés dans leur conservatisme de dogmes et d'intérêts par les poussées libératrices des premiers. Il ne s'agit plus seulement des états du pape, et de la différence de vitalité respective des versants de l'Apennin, comme dans l'œuvre d'About, mais de la diffusion de ce dualisme, qu'il signalait entre les deux côtés des montagnes, à toute la masse du peuple. L'homme qui pense risque donc infailliblement un conflit dès qu'il extériorise sa pensée, et devant l'inévitable attaque ne peut échapper à la géhenne commune qu'à la seule condition de trouver dans son orgueil un piédestal qui le mette assez haut pour dominer les foules.

L'orgueil est donc une condition nécessaire à la libre manifestation du génie chez les deux hommes qui nous occupent. Il leur fallait cette conception plus qu'humaine de leur personne pour échapper aux multiples entraves de leur milieu.

Tous deux sont les contemporains à la fois d'un crépuscule et d'une aurore; tous deux sont comme cet « homme dont la maison tombe en ruines; il l'a démolie pour en bâtir une autre »... et « n'ayant plus sa vieille maison et pas encore la maison nouvelle, ne sait..... ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir. » (A. DE MUSSET, *Confessions.*)

Pour Gœthe, c'est la fin du formalisme et le triomphe de l'esprit critique qui semble être la caractéristique mentale supérieure de son époque; pour d'Annunzio, c'est la lassitude de la critique et un fétichisme néocatholique qui représente la mentalité moyenne des classes affranchies par la fortune. Gœthe est donc d'origines chrétiennes profondes sur lesquelles ont réagi les idées philosophiques très anciennes de la Grèce et de Rome; nous disons chrétiennes avec intention parce qu'il importe peu au point de vue général que le milieu ait été soumis au catholicisme ou au protestantisme dogmatique; sa philosophie païenne est essentiellement contraire à l'un et à l'autre et le culte de la nature leur est aussi profondément étranger.

D'Annunzio est de nature païenne, car le paganisme a imprégné assez longtemps les origines de son milieu pour que son génie soit fonction, non de la civilisation, mais de la terre

italienne elle-même. Les instincts du premier sont conditionnés par une mentalité appartenant à des ascendants plus ou moins directs, le second est formé d'une sève plus ancienne, émanée du sol et non de la race. Gœthe est un païen par éducation, d'Annunzio l'est de naissance et tend à devenir le chrétien que Gœthe a cessé d'être. Il y tend parce que, sur cette nature, tout entière sentimentale, qui, en fait d'analyse psychologique, ne peut fournir que des observations prises en lui-même, la fatigue détermine l'effort vers un repos que seule une idée de nature analogue à ce qui est la foi religieuse peut fournir.

Leur œuvre à tous deux portera donc nécessairement cette double empreinte à la fois de leurs tendances et de leurs origines, qui emporteront le paganisme de Gœthe vers la véritable idée chrétienne qui est la bonté, et feront échouer le christianisme de d'Annunzio aux pieds des autels du seul dieu païen qui soit éternel : la beauté.

Pour tous deux il est nécessaire de parcourir la même étape, celle de l'amour, dont nous avons déjà parlé. Faust devient amoureux d'Hélène après un épisode dont nous retrouverons l'équivalent mystique et matériel dans d'Annunzio. L'amour d'Hélène, d'un être à proprement parler immatériel ou, si l'on veut, fantômal, représente une réalité dont la partie objective est tirée tout entière de l'élément vivant du couple, c'est-à-dire de Faust. L'amour est donc assez puissant pour créer de toutes pièces l'objectivité du sujet aimé. Cela a toujours été vrai pour l'amour chrétien mystique. Les grands illuminés : sainte Thérèse, saint Antoine, saint François, Marie Alacoque, ont donné à l'objet divin de leur amour une réalité suffisante pour en être stigmatisés matériellement, c'est-à-dire pour pouvoir constater sur leur propre chair l'action qu'ils jugaient divine. Là le phénomène matériel reste cependant uni-latéral, tandis que Gœthe a voulu que l'amour de Faust fût assez puissant pour que, sans qu'il soit nécessaire de faire boire à l'ombre d'Hélène le sang d'aucune brebis noire, elle eût cependant une existence réelle. Il est vrai que toujours l'amour a été créateur de mirages et que si les anciens l'ont voulu aveugle, c'est qu'il n'a besoin d'aucun témoignage pour croire aux splendeurs de l'objet choisi ; mais ils ne l'ont guère jugé assez puissant pour transférer à la femme aimée la matérialité même de

son amant. Faust aime Hélène et parce qu'il l'aime il en tire non seulement les mêmes sensations que d'une femme réelle, mais encore en a un enfant : Euphorion.

Euphorion, ni ombre, ni vivant, constitue le lien auquel se rattache l'équilibre instable du couple, tant qu'il restera dans les conditions adéquates à la vie matérielle et aux lois de la pesanteur. Hélène, ainsi doublement attachée à la vie de la terre, continuera à pouvoir donner à Faust les satisfactions de sa présence, mais Euphorion — ombre et homme — sent le besoin de jouir des facultés de lévitation qui se rattachent à l'une des constituantes de son être, et, malgré la prière de ses parents, s'envole et se trouve entraîné vers le ciel, tandis que son enveloppe matérielle s'anéantit. Ainsi, comme le dit Hélène, « le lien de la vie et de l'amour est déchiré », et, comme son fils, elle retourne vers Perséphone.

La flèche de saint Sébastien échappe aussi aux lois de la pesanteur, et, parce qu'elle part vers le ciel sans retomber, donne le signal de la rupture du saint avec le passé plein d'amour païen, d'ailleurs aussi indécis comme sexe que pouvait l'être celui d'une ombre, et marque dans la vie du héros de d'Annunzio un épisode aussi important que la disparition d'Euphorion dans la vie de Faust. Dans les deux cas, c'est le fait surnaturel qui vient décider d'une vocation.

> Je suis libre !
> Souvenez-vous. Je suis la cible !
> Souvenez-vous de ce terrible
> Espoir, et que je serai digne
> De demander à Dieu des signes
> Plus éclatants.
>
> (*Le Saint*, p. 18.)

D'Annunzio fait entrer Sébastien dans la période active de son amour mystique pour le Christ par une scène que nous retrouvons dans Gœthe comme préparation à la rencontre de Faust et d'Hélène. Tandis que les Mères voguent dans le domaine de l'Irréel, ne voyant que ce qui n'est pas encore, les sept magiciennes de d'Annunzio, attachées aux foyers de leur œuvre par des chaînes d'or qui sont des chaînes mystiques, puisqu'elles se rompront plus tard à l'apparition de l'objet sacré, ne contemplent que ce qui représente le culte du passé. Le trépied que Faust va chercher équivaut au voile empreint

de la Sainte Image que la fille malade des fièvres cache dans son sein : l'un et l'autre sont le fétiche devant lequel tout cède et tandis que l'Hadès rend ses ombres à Faust, le voile étendu fait s'ouvrir les portes de bronze et se rompre les liens qui rattachaient les magiciennes à leur culte païen.

L'une et l'autre scène, qui se terminent d'une façon symétrique, ici par l'apothéose de la beauté païenne,là par la main-mise de la Vierge sur les domaines bleus de Samas, s'accompagnent de mouvements de foule sensiblement comparables, soit dans la cour du roi, qui s'agite autour de Méphisto, soit dans la tourbe des affranchis et des esclaves, qui hurlent dans la chambre magique.

Sébastien est donc entré dans le paroxysme de son amour pour le Christ avec la même fureur sacrée qui s'empare de Faust quand,armé du trépied, il frappe l'ombre de Paris pour lui arracher Hélène; puis cette fureur tombe et le Saint se trouve devant l'empereur, comme Faust à la fin de sa carrière devant les problèmes auxquels Méphisto lui a donné la faculté de se consacrer, dans le royaume mystérieux créé aux dépens de la mer. A ce moment,tous deux ont abandonné le culte de la beauté païenne et se trouvent en présence de la même tentation de toute-puissance que leur offre le protagoniste.

Le rôle de l'Empereur et celui de Méphisto présentent en effet de grandes analogies. La toute puissance de l'un et le satanisme de l'autre les rendent constamment présents au cours du développement de la pièce : c'est la puissance impériale qui protège saint Sébastien, dans toute la première partie, contre le résultat de ses violations de la loi païenne, de même que chaque fois que Faust enfreint les lois sociales ou qu'il se trouve dans un mauvais pas, c'est la puissance satanique qui l'arrache au danger. L'envahissement de la Chambre magique, qui n'est que le résultat d'un marché, parce que Sébastien a promis la guérison au préfet, risquerait, s'il n'était pas l'ami de l'empereur, de le faire considérer autrement que comme un thaumaturge; de même Méphisto sauve Faust de l'imprudence qu'il commet devant la cour en voulant séparer Hélène et Paris, et lui évite l'accusation de sorcellerie.

L'Empereur tente saint Sébastien en lui offrant la divinité et Sébastien se laisse un instant séduire : ici d'Annunzio a

cherché à rappeler la tentation du Christ quand Satan lui offre l'empire de la terre.

Cependant Méphisto a donné à Faust cet empire de la terre; seulement il a peuplé cette terre de créatures d'illusion, lui donnant ainsi une puissance analogue à celle dont l'empereur dispose sur les divinités de son temps.

D'ailleurs le rapprochement de Méphisto et de l'Empereur est encore plus facile quand on étudie la façon dont se terminent leurs interventions respectives. L'Empereur a condamné, mais regrette assez l'exécution pour permettre au saint des funérailles plutôt glorieuses, de telle façon qu'après l'avoir frappé au nom de la religion païenne il lui pardonne assez pour lui permettre de retrouver dans l'Hadès les honneurs nécessaires; il ne veut pas en faire une ombre errante, soit qu'il eût été touché par l'héroïsme du jeune homme, soit que son scepticisme païen le laisse sans colères suffisantes devant le culte de ce qui, pour lui, n'est qu'un numéro de plus dans l'Empyrée. Méphisto, qui a longuement, à la suite de Faust, erré parmi les ombres de l'ancien monde, qui a beaucoup causé avec elles au hasard des aventures de son pupille, a fini par acquérir à leur école le même scepticisme dont l'empereur est imprégné, et ne fait qu'une vague résistance lorsque les anges viennent lui arracher l'âme de Faust, dont la damnation se trouve ainsi évitée par un geste analogue à celui qui a épargné aux mânes de saint Sébastien d'être privés de sépulture. Méphisto et l'Empereur procèdent ainsi du même sentiment, de la même absence de certitude. Pour Méphisto, les choses vont même plus loin, puisque Gœthe laisse vaguement entrevoir qu'il pourrait bien, à la longue, échapper lui-même à la condition satanique.

La mort des deux héros caractérise également un même mouvement de l'âme chez les deux poètes : Faust, plus réfléchi, âgé, fatigué d'avoir tout essayé, tout vu, tout éprouvé, même l'amour asexué d'Hélène, saint Sébastien, enthousiaste, grisé, exalté au point de vue mystique, ne conservent ni l'un, ni l'autre ce que nous pourrions appeler le leitmotiv qui a conditionné leur existence antérieure. Faust n'a demandé jusque-là à Méphisto que des jouissances matérielles; il a bien touché à l'amour surnaturel ou, si l'on préfère une formule qui est peut-être plus opportune, à l'amour en soi, il a bien

éprouvé toutes les joies de la puissance humaine, mais il reste inquiet, et il suffit d'un incident presque insignifiant en lui-même pour le ramener au point de départ. Après avoir, écrasé par la sensation du néant des doctrines, fait un acte de foi négative en se vouant au satanisme, la sensation qu'il a du néant des réalités le ramène à faire, vers l'idée chrétienne, un mouvement qui est un acte de foi active, implicite. De même saint Sébastien parti d'un milieu sentimental, formé tout entier par l'amour qu'il inspire aux archers d'Emèse, peut-être après en avoir inspiré à l'empereur, s'évade dans le mysticisme chrétien, mais sans y perdre son essence asexuée, aimant le Christ comme les archers et les adoniastes l'aimaient lui-même. Ce qui le touche n'a rien à voir avec la doctrine philosophique du christianisme.

O fiévreuse, où les as-tu vues,
Ces choses ? Elles ne sont pas
Dans le livre.

(*Le Saint*, p. 32.)

Il est tout entier empoigné par l'idolâtrie matérielle du Sauveur et s'émeut non de l'idée de rédemption, mais de celle du martyre et de l'automutilation par renonciation aux joies du monde. Ce que lui apporte la fille malade des fièvres n'est en rien la parole fraternelle, mais le signe matériel des souffrances du Sauveur, dont la valeur religieuse lui échappe, et dont il ne sait saisir que le seul symbole charnel.

Ils l'ont frappé à coups de poing,
Ils l'ont tout meurtri de soufflets,
Ils ont craché sur lui. Sa face
Est défigurée. Sur ses joues
Coulent les crachats et le sang.
Sa bouche est livide et gonflée.
Ses dents sont toutes ébranlées,
Et ses paupières, et ses yeux,
Hélas! hélas !

(*Le Saint*, p. 30.)

Il sort donc de l'amour païen, comme Faust de la philosophie chrétienne, pour trouver non une doctrine nettement opposée à celle qui lui servait de guide, mais une déformation de son état mental primitif. Le satanisme de l'un, le christianisme de l'autre, ne sont en somme que la confession déformée de leur foi primitive. Puis saint Sébastien retrouve le flam-

boiement de ses amours primitives dans la dernière scène qui le remet en contact avec la cohorte de ses amants. Sa mort et ses obsèques sont l'apothéose, non plus de son christianisme, mais ici encore de l'amour en soi, non sexué.

C'est que, en réalité, les auteurs ont un point commun que nous allons trouver dans cette caractéristique amoureuse dont nous avons déjà dit qu'il leur avait fallu franchir l'étape de l'amour féminin sans s'y briser pour accéder l'un comme l'autre au seuil de mystères plus voisins des dieux que des hommes. Gœthe à 38 ans s'était échappé de la cour grand-ducale de Weimar et de la tendresse berceuse de Charlotte de Stein pour aller passer deux ans en Italie. Là il écrivit deux poèmes, deux élégies à propos d'un jeune garçon qu'il avait rencontré à Rome et que, dit-on, il avait aimé. Qu'il fût arrivé à cette imprécision de l'amour sous l'influence du milieu ou plus particulièrement grâce à l'effet que lui produisirent les œuvres de Michel-Ange, il n'en reste pas moins certain que ce fut de sa part une véritable envolée vers le génie et vers la beauté absolue. Plus tard, dans son « divan oriental », il se laissa aller à écrire des poèmes que les uranistes revendiquent comme une œuvre uni-sexuelle. D'ailleurs il pratiquait pour Antinoüs la même admiration que l'Empereur Adrien et l'empereur Frédéric et l'on a pu dire (Raffalowich) que, à l'époque des Grecs ou de la Renaissance, « Gœthe aurait aimé l'homme et la femme sensuellement et également ». C'est cette unisexualité, nous disons intentionnellement *uni* et non *homo*, que nous retrouvons dans saint Sébastien où l'idée amoureuse s'indiffère du sexe pour ne se rattacher qu'à la beauté.

Est-ce une honte,
Si ma vie brûle pour l'amour
De l'Amour
. . . . . .
(P. 32.)

Amour, que je sois assouvie !
Seigneur Amour, voici ma vie.
(*La Sainte*, p. 35.)

Des profondeurs, des profondeurs
J'appelle votre amour, élus !
(*Le Saint aux Archers*, p. 48.)

Nous avons tué notre amour.
(*L'archer Sanaé*, p. 48.)

L'idée de la Beauté, surhumaine et divine, domine toute la foule masculine et féminine qui s'agite dans la pièce. Les dieux païens, comme le Christ, s'effacent et tombent tour à tour devant elle. Or l'amour de la beauté en soi, de la beauté physique à l'exclusion de toute idée morale, n'a jamais été une idée chrétienne, et c'est pour cela que le paganisme de d'Annunzio et celui de Gœthe se sont ainsi côtoyés et superposés malgré des points de départ et des civilisations entièrement différents. L'épisode d'Hélène est à vrai dire celui où ce culte du beau asexué éclate le plus dans l'œuvre de Gœthe, on trouve chez lui plus que dans d'Annunzio le souci du beau moral dans l'effort de civilisation que Faust tente à la fin de sa vie, mais la beauté est une chose tellement païenne que Gœthe est obligé, pour ramener Faust dans les voies de la rédemption, de terminer sa vie par un retour à la bonté. Saint Sébastien n'est jamais bon. Il reste cruel, égoïste, sans altruisme dans l'amour, et c'est pourquoi, malgré la magie blanche dont l'entoure son poète, il ne peut finir qu'en paganisme. L'apothéose finale, logique dans Faust, est ici surajoutée ; Adonis ne peut monter au ciel chrétien.

Nous n'insisterons pas sur les moyens de magie blanche employés par les deux auteurs pour donner au public la sensation du surnaturel. De cet ordre sont, par exemple, la pluie d'or en feu dont Méphisto arrose la foule et le brasier de la Cour des Lys sur lequel le saint danse sans se brûler en mimant à la fois la « saltation guerrière et la jubilation nuptiale ». Ailleurs les moyens scéniques de Gœthe ont plus d'ampleur ; la course de l'homunculus à travers le monde païen, et sa disparition, par la fusion amoureuse de son essence avec les éléments, aux pieds de Galathée, comporte un symbolisme philosophique dont il n'est pas possible de retrouver la puissance dans aucune des parties du Saint Sébastien. L'amour asexué, celui dont Musset a dit qu'il entraîne les mondes dans leurs orbites, prend dans Gœthe une allure suffisamment sublime pour devenir divin. C'est l'Eros, antérieur à toutes les divinités, qu'il symbolise ainsi, et son retour au paganisme est en somme une sorte de prière supérieure adressée à l'essence mystérieuse des choses. Il embrasse ainsi tout le passé et ce qui peut être tout l'avenir : le dieu inconnu.

Dans Saint Sébastien l'essor est moins puissant ; il n'est

plus l'expression de la recherche anxieuse de l'éternel inconnu, mais l'effort vers la glorification suprême de ce qui n'est qu'un chapitre, très restreint dans le temps et dans l'espace, de l'histoire des Dieux. Saint Sébastien monte aussi haut que le peut porter la double décadence des deux Romes : la païenne et la chrétienne ; Faust, ni païen, ni chrétien, domine toutes les théocraties du haut de la critique, qui est la manifestation suprême de la liberté de l'homme.

A. RÉMOND (de Metz) ET C. SOULA.

INGRES A MEUNG-SUR-LOIRE

Meung est une charmante petite ville, située à quelques lieues d'Orléans. Ses maisons et ses jardins se reflètent dans les eaux de la Loire, qui s'étire nonchalamment entre ses longs bancs de sable doré, sous de grands ciels lumineux, presque toujours tachés de nuages. Au pied des murs et des talus, disparaissant sous le lierre et la mousse, murmurent « les Mauves », qui font tourner les roues de nombreux moulins. Ce chef-lieu de canton est tout rempli de souvenirs historiques. La vieille église romane, surmontée d'une tour puissante à flèche de pierre, est d'un caractère sévère à l'extérieur, comme à l'intérieur. La porte d'Amont, quelques ruines de forteresse, sur lesquelles s'appuie l'église, sont les derniers vestiges de la cité moyenâgeuse, qui joua un rôle important pendant la guerre de Cent ans, et fut enlevée par Jeanne d'Arc après la délivrance d'Orléans. Un château à tourelles du XVI^e^ siècle, à grands logis d'une architecture plus récente, disparaît sous les arbres d'un immense parc.

C'est la patrie de Jean de Meung, continuateur du *Roman de la Rose* commencé par un autre Orléanais, Guillaume de Lorris. Dans une de ses vieilles tours, François Villon, le délicieux poète, fut mis en charte privée sur l'ordre de l'évêque d'Orléans, Thibaut d'Aussigny y resta prisonnier, une année, jusqu'au jour où le roi Louis XI, entrant dans Meung au retour du sacre de Reims, lui rendit la liberté. Villon y composa *le Grand Testament* et plusieurs de ses ballades vibrantes d'émotion sous leur apparence railleuse.

Ingres, qui a emprunté à l'histoire de nombreux sujets de peinture, devait se plaire dans cette ville remplie des souvenirs de la vieille France. Mais il est curieux de savoir comment l'illustre maître, méridional d'origine, fut amené à vivre sur les bords de la Loire et y devint propriétaire d'une maison, où il séjourna plusieurs mois chaque année, de 1853 jusqu'à sa mort en 1867.

Le 27 juillet 1849, Ingres perdait sa première femme,

Marie-Madeleine Chapelle, et le 15 avril 1852, âgé de 27 ans, il épousait Mlle Delphine Ramel, née à Paris le 26 décembre 1808, fille de M. Jean-Baptiste-Joseph-Dominique Ramel, conservateur des Hypothèques à Versailles, et de dame Marie-Anne-Philippine-Delphine Bochet. Jean-François Guille, époux de Léonie-Marie-Joséphine Ramel, sœur de Mme Ingres, était notaire à Meung, et dans sa maison la famille Ramel venait passer les mois d'été. Peu de temps après le mariage de Ingres, le docteur Hache épousait son autre belle-sœur, Mlle Mathilde Ramel, et achetait une propriété, près de Meung, sur l'autre rive de la Loire, à Lailly. C'est donc une vie toute familiale que le maître vint chercher dans l'Orléanais.

La maison où il vécut s'appelle la maison du Change, dans les anciens titres. L'acte authentique, passé le 19 août 1853 par Me Landron, notaire à Meung, établit sans conteste que Ingres possédait la maison conjointement avec son beau-frère. Il en mentionne la vente par M. Marie-François Carré, propriétaire à M. et à Mme Ingres, et à M. et à Mme Guille demeurant à Paris et à Meung moyennant la somme de 20.000 fr. Dans l'acte sont énumérés les titres du maître : membre de l'Institut, commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre du mérite de Prusse, professeur à l'Ecole des Beaux-arts, ancien directeur de l'Académie de France à Rome et membre de plusieurs académies. Ingres avait alors son domicile à Paris, rue de Lille, nº 49.

Cette maison est située sur le quai, au coin d'une rue qui porte aujourd'hui le nom du peintre. Elle se compose d'un large bâtiment, sans style bien défini, élevé d'un étage, avec deux pavillons composés d'un rez-de-chaussée et d'un mansard, entre une vaste cour ombragée d'arbres superbes et un jardin du côté de la Loire. Dans ce vaste immeuble, M. et Mme Ingres avaient aménagé au premier étage un appartement distinct de celui qu'occupait leur famille. Les premières années, le maître avait converti en atelier le pavillon de droite sur le jardin et, plus tard, il travailla dans une chambre du premier étage. Ingres, malgré la vieillesse, avait encore toute la robustesse d'un homme jeune. Une de ses amies, la comtesse Georges Mniszech, née Hanska, belle-fille de Balzac, dit de lui dans une lettre : « Il avait conservé des yeux excel-

lents, un regard véritablement lumineux, ce qui lui permettait l'année même de sa mort, à un si grand âge, de faire des dessins d'une finesse extrême, d'une délicatesse inouïe. » Dans une lettre datée de Meung, en 1858. Ingres nous dit qu'il travaillait six heures par jour, et au dire des familiers de sa maison qui vivent encore, c'était surtout le matin. Il se levait très tôt, revêtait une robe de chambre en cachemire marron, un pantalon blanc à pont et à sous-pieds, et, coiffé d'un bonnet de coton blanc, il se mettait à la besogne, sans avoir mangé quoi que ce soit. Vers onze heures, il interrompait son travail pour déjeuner invariablement de deux œufs sur le plat, et d'un grand bol de café au lait. Il ne prenait plus rien jusqu'à six heures du soir, heure à laquelle il dînait copieusement.

Ingres peignit à Meung plusieurs de ses toiles fameuses, entre autres « la Vierge à l'Hostie », dont il existe de sa main une réplique, le portrait de sa femme en robe bleue et un des derniers portraits de lui-même. Il y fit de nombreux dessins, notamment le portrait de Mlle Guille, enfant, signé « Baby, offrant le pain bénit à la chapelle de la vierge dans l'église de Meung, le 15 août 1856, son parrain Ingres del. » et le portrait du docteur Norbert Hache, signé « à sa chère belle-sœur Mme Mathilde Ramel. Ingres del. 1856 ». Ces deux dessins appartiennent aujourd'hui, le premier à la collection Léon Bonnat, le second à la collection de M. Gustave Régnier et figurèrent à la fameuse exposition de l'œuvre du maître organisée dans les galeries Georges Petit, du 26 avril au 14 mai 1911, par les soins de M. Henri Lapauze, le distingué conservateur du palais des Beaux-Arts de la ville de Paris.

Quand Ingres ne travaillait pas, il lisait dans sa chambre ou au salon commun de la famille. Il consacrait aussi de nombreuses heures à la musique, interprétant sur le violon les œuvres de ses auteurs favoris : Mozart, Beethoven, Haydn, Gluck et Mendelssohn. Mme Ingres, excellente musicienne, accompagnait au piano son mari. Souvent aussi, le maître passait ses soirées à jouer aux dominos avec sa femme, et ne se couchait guère avant onze heures.

Dans ses rares promenades, il était toujours vêtu d'une redingote noire, d'un pantalon noir ou blanc. Un col blanc à pointes dépassait légèrement une haute cravate noire, et

invariablement, quelle que soit la température, le chapeau de soie à la mode de l'époque, était sa coiffure. « C'était un petit bonhomme avec un gros parapluie », suivant les souvenirs d'un vieux paysan magdunois. Quand le parapluie était absent, Ingres avait à la main une canne à pomme d'argent, sur laquelle il ne s'appuyait nullement, car il se redressait autant que sa petite taille le lui permettait. Il marchait à petits pas pressés, regardant rarement de face, les yeux presque toujours fixés haut et absorbés dans de lointaines réflexions. Il n'y a pas à décrire longuement sa figure rasée que ses propres portraits ont rendue populaire. Les cheveux noirs, retombant en longues mèches, ne laissaient voir, malgré l'âge, que quelques fils blancs. L'endroit favori de ses promenades était le bord de la Loire, sous les hauts platanes qui ornent les quais pittoresques de Meung. Le dimanche, il se rendait régulièrement à la grand'messe, soit à pied, soit en voiture. Le suisse l'attendait à la porte de l'église et le conduisait au banc d'œuvre. A ce propos, grande fut un jour sa colère, quand il entendit un jeune abbé tonner en chaire contre l'immoralité en art, et la représentation du nu. La diatribe ne le visait nullement, mais le maître dont « la Source » aujourd'hui exposée au Louvre faisait alors grand bruit y vit une attaque contre sa peinture et ne voulut plus s'asseoir à la même table que le prêtre.

Pendant l'été, les notabilités d'Orléans et des environs étaient reçues dans la demeure de M. et Mme Guille, qui donnaient de brillantes réceptions en l'honneur de leur beau-frère. Chaque année, monseigneur Dupanloup, membre de l'Académie française, rendait visite à son illustre collègue de l'Institut, et plusieurs fois, Ingres présida la distribution des prix au Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin, maison d'éducation à laquelle la personnalité de l'évêque d'Orléans donnait à cette époque un très vif éclat.

En 1859 et en 1860, il quitta Meung pour faire un court séjour au Croisic, en compagnie de sa femme, de la famille Guille et d'un jeune séminariste aujourd'hui doyen de Notre-Dame-de-Cléry. Ce sympathique ecclésiastique se souvient de ses causeries artistiques, où Ingres mettait une animation et un enthousiasme juvéniles, causeries rares d'ailleurs, car le maître était un silencieux. Il se rappelle aussi ses colères non

moins rares, mais terribles. Un jour, il entra en fureur contre des chasseurs qui avaient tué des mouettes, leur reprochant de faire « de la belle chose vivante qu'est un oiseau une loque, un chiffon ». Ingres d'ailleurs avait horreur de la mort, et peut-être ce sentiment lui inspirait-il sa répulsion pour les études anatomiques. La présence du mal dans la nature lui semblait une énigme qui longtemps l'éloigna des idées religieuses. Etre spectateur de la souffrance lui était insupportable et un jour, à Meung, il pleura en voyant autour d'un petit paysan qui avait déniché des oiseaux leur mère voleter en criant. Il se refusait à manger d'un poulet qu'il avait vu dans sa basse-cour.

Ingres a laissé à Meung le souvenir d'un homme très bon et fort généreux, aimant à semer le bien autour de lui. Chaque année, avant de rentrer à Paris vers la Toussaint, il consacrait une somme de mille francs à l'achat de bois de chauffage, le faisait scier dans la cour de sa maison, et le distribuait aux indigents. Au cours de ses promenades, il donnait des secours aux pauvres qu'il rencontrait. Il affectionnait particulièrement les petits Italiens, musiciens ambulants, chanteurs, montreurs de marmottes, nombreux alors dans les villes et campagnes du centre. Penché à la fenêtre de son atelier, ouvrant sur la rue, il prenait longuement plaisir à voir et entendre ces enfants, qui lui rappelaient le pays où il avait passé les plus heureuses années de sa jeunesse, et il leur jetait de bonnes pièces.

A tous, il laissa le souvenir d'un homme très simple. Meung le vit une seule fois, dans toute la splendeur du personnage officiel, quand Napoléon III l'eut nommé sénateur de l'Empire. Son beau-frère, maire de la petite ville et conseiller général du Loiret, à la tête de la municipalité et des autorités, alla le chercher à la gare, devant laquelle se dressait un arc de triomphe. Dans les rues, ornées de drapeaux et de feuillage, au milieu d'une foule curieuse, aux accords de la musique locale, derrière les pompiers en grande tenue, les notables endimanchés, et les dames de la société magdunoise enchâssées dans des châles multicolores et des crinolines, le petit homme défila. Ingres bombait la poitrine, sous l'habit brodé des pères conscrits, et constellé de nombreuses décorations, et se redressait dans sa culotte et ses bas blancs, qu'une courte épée battait à chaque pas. On le nomma marguillier d'honneur, et,

en remerciement, le maître donna le vitrail qui représente son patron saint Dominique et qui se voit encore dans la belle église romane de Meung. Au-dessous de ce vitrail, dans un médaillon, cette réception est représentée, et une inscription rappelle l'événement.

Ingres fut habitant des bords de la Loire pendant treize années. Le 14 janvier 1867, victime d'une imprudence, il mourait dans son appartement du quai Voltaire, et le 4 juin 1868, sa veuve, qui ne voulait plus revenir dans cette maison témoin de son calme bonheur, en vendit sa part à son beau-frère, moyennant un prix de douze mille francs.

GASTON HOCHARD.

LES NOCES FOLLES

(*Suite*[1])

—

IX

Elle arriva.

Elle portait une voilette épaisse, brodée de ramages, qui la défigurait. Elle avançait d'un pas craintif, en regardant à droite et à gauche, comme si elle se fût imaginée qu'il y eût de tous côtés des gens cachés pour l'épier.

Elle passa devant moi comme si elle ne m'avait pas reconnu, puis se dirigea vers une statue colossale derrière laquelle elle se réfugia, et m'attendit. Je m'approchai. Elle ne me dit pas bonjour, elle dit :

— Ah ! c'est très imprudent ! c'est très imprudent ce que je fais là !...

Je m'écriai :

— Mais non ! vous voyez bien qu'il n'y a personne...

Et c'était vrai, on n'apercevait dans cette vaste galerie qu'un gardien qui se promenait d'un air accablé, et un Allemand à lunettes, lisant passionnément son Baedeker devant un dieu à trompe d'éléphant. Cette salle dallée, avec tous ces plâtres baroques, respirait le plus paisible ennui. Elle dit :

— Ça ne fait rien, il peut venir quelqu'un !... Ah ! c'est très imprudent !...

Je voulus la distraire de son inquiétude, et je commençai à faire le bel esprit aux dépens des sculptures qui nous entouraient. Mais je ne trouvais rien de drôle, je me jugeais parfaitement stupide, et d'ailleurs elle ne m'écoutait pas : elle surveillait toujours la porte ; bien vainement, car il était clair que maintenant il n'entrerait plus personne. Trois visiteurs, à coup sûr c'était le maximum.

Elle parut enfin se rassurer un peu. Cependant elle restait soucieuse. Elle me dit :

— Remerciez-moi d'être venue...

(1) Voy. *Mercure de France*, n^os^ 372, 373, 374.

J'ouvris la bouche pour protester de ma reconnaissance, mais elle continuait sans s'interrompre :

— Remerciez-moi d'être venue, car j'avais bien envie de vous écrire de ne pas m'attendre. J'ai réfléchi, j'ai beaucoup réfléchi... Dans ma situation... Non, vraiment, ce n'est pas sérieux, il ne faut pas, vous comprenez... Je suis venue aujourd'hui pour vous l'expliquer. J'ai pensé que c'était mieux que de vous écrire...

Je lui répondis :

— Comment ! vous ne voulez pas !... vous ne voulez plus me voir !... Mais quel mal y a-t-il ? Voyons, Suzanne, pourquoi, quel mal faisons-nous ?

— Il n'y a aucun mal. Cependant, soyez bien tranquille : qu'on nous rencontre ensemble et nul ne doutera qu'il n'y en ait... Non, je ne peux pas. Et puis pourquoi faire ? A quoi bon nous revoir ?... J'ai réfléchi, c'est ridicule. J'ai cédé au plaisir de retrouver un camarade, un camarade presque d'enfance. Et vous aviez été très convenable avec moi, quand j'étais jeune fille. Alors j'ai eu confiance. Mais une fois, c'est bien. Ensuite, où cela nous mènerait-il ?... Et quel sens y trouver ? Supposer que votre femme, par exemple, apprenne ces rendez-vous, que penserait-elle ?... Non, Edouard, ce n'est pas raisonnable, songez-y ; il ne faut pas.

J'étais démonté. Toute ma joie s'était envolée. Je baissai la tête, et je murmurai :

— Oh ! Suzanne ! Suzanne ! vous ne savez pas quel chagrin vous me causez ! Non, vous n'auriez pas agi ainsi, si vous m'aviez compris... Je vous avais pourtant dit que je n'étais pas heureux.... Cela m'avait tant fait de bien de vous revoir... Et vous m'aviez donné une grande espérance, et maintenant...

Je lui avais pris la main et je la pressais tendrement. Elle s'écria :

— Mais enfin ! vous dites toujours que vous êtes malheureux !... Vous êtes peut-être un malheureux imaginaire. Je ne connais pas votre femme, mais je n'en ai jamais entendu faire que de grands éloges...

Je me mis alors à raconter à mon amie ce qui s'était passé depuis mon retour en France. Elle m'écoutait avec attention. Quand je m'arrêtai, elle fit :

— Je ne vois rien dans tout ceci de bien grave. Vous pos-

sédez au contraire tous les éléments de bonheur. De quoi vous plaignez-vous, en somme?... Votre femme n'est pas parisienne? Elle le deviendra... Non, la vérité, c'est qu'elle vous aime trop, et puis vous êtes inoccupé, vous ruminez un tas de petites choses, auxquelles vous attribuez plus d'importance qu'elles n'ont. Si vous travailliez, vous ne songeriez plus à tout cela. Vous seriez très heureux.

Mais je lui déclarai que justement je ne pouvais pas travailler, parce que j'étais trop préoccupé de tout cela. Et que, d'ailleurs, j'ignorais pourquoi je lui avais raconté ces détails, car en les exprimant ils perdent leur sens, leur parfum s'évapore, et il faut les sentir soi-même pour comprendre. Et que si ma femme m'aimait, c'était bien le pire, si je ne l'aimais pas. Et qu'en admettant même que tous mes maux fussent imaginaires une réalité, c'est que je n'étais pas heureux, cela je le savais, et c'était là l'important, hélas !...

Suzanne, maintenant, se taisait. Elle ne pouvait point se tromper à mon accent. Il était clair que tout ce que je lui confiais était vrai, et que ma plainte montait du fond de moi-même. Elle avait pitié de moi, elle eût désiré me consoler. Mais elle tenait à dire ce qu'il fallait qu'elle dît, à faire ce qu'il fallait qu'elle fît. Elle se taisait donc, elle n'osait ajouter encore à ma peine... Et pourtant, elle devait parler.

Elle se décida. Elle commença, presque bas :

— Mon pauvre ami, voilà que je vais regretter de vous avoir revu chez Mme Dumas. Je voudrais ne pas aggraver votre tristesse, car je vois bien que vous en avez... Vous m'êtes sympathique, nous avons passé de bonnes heures ensemble autrefois, dans un temps où nous ignorions le chagrin l'un et l'autre, où nous étions encore des enfants, où rien n'avait encore d'importance, où la vie tenait tout entière dans une partie de tennis ou un bain de soleil sur le sable... J'avais gardé un souvenir excellent de ces vacances-là... J'ai été heureuse de me les rappeler un peu en votre compagnie. Et tout ce que vous me dites aujourd'hui confirme d'ailleurs la sympathie que je sens pour vous. Il me serait donc agréable de vous revoir encore, de bavarder avec vous, d'essayer de vous consoler, puisque vous êtes triste, enfin d'être une véritable amie pour vous... Cela me serait très agréable... Comment faire? Ce n'est pas possible.

— Vraiment, est-ce que ce n'est pas possible, Suzanne? Mais pourquoi, voyons, pourquoi?

— Vous le savez bien, mon ami. Parce que le monde est méchant. Parce qu'il ne croirait pas à l'innocence de nos relations. Parce que, dans ma situation, cela me compromettrait irrémédiablement, sans compter la peine que votre femme pourrait éprouver, si jamais elle apprenait... Et du reste ce que vous m'avez conté m'eût décidé, si je ne l'avais pas été... En ce moment-ci, — fit-elle avec douceur, — vous êtes particulièrement dangereux... Ce cœur si malheureux hésite, vogue, flotte... où abordera-t-il ? Il me paraîtrait infiniment imprudent d'entreprendre à présent des relations même simplement amicales avec vous. On ne sait pas bien comment cela finirait...

J'interrompis Suzanne pour l'assurer de la pureté de mes intentions.

— Je ne veux pas douter de cette pureté, me répondit-elle en souriant légèrement. Mais vous me paraissez très désemparé. Et je craindrais qu'un sentiment d'amitié pour moi ne se transformât dans la suite... Ce n'est pas du tout que je croie à la puissance de mes charmes, je suis la première à les juger bien modestes, ajouta-t-elle avec une modestie très coquette. Mais aussi bien, dans l'état où vous me paraissez, toute femme peut redouter que vous ne vous enflammiez pour elle...

J'interrompis encore une fois Suzanne. Je lui jurai que si elle acceptait de me revoir, jamais elle n'aurait un reproche à m'adresser, je lui rappelai quel *flirt* convenable j'avais été au bord de la mer, elle le reconnaissait elle-même. Elle m'avait dit tout à l'heure qu'elle avait confiance en moi... Non, c'est une amie que je lui demandais d'être, une amie dans le sens le plus candide du mot.

— Une amie, s'écria-t-elle, c'est entendu! Mais cette amie-là je ne puis pas, encore une fois, l'être pour vous. Allons, parlons sérieusement...

— Vous ne faites pas autre chose depuis que vous êtes là, observai-je avec quelque dépit.

— Ah ! mon pauvre ami, continua-t-elle, c'est qu'il faut bien. Voyons! nous ne sommes plus des enfants! Nous devons voir les choses telles qu'elles sont. Je ne puis demeurer tou-

jours dans la situation où je me trouve. Ce n'est point une existence normale pour une femme. J'ai fait un mauvais mariage une fois, j'ai eu affaire à un homme qui n'avait, ma foi, que des défauts. Mais je ne pense pas avoir épuisé toute ma chance sur une seule carte. Je mérite autant de bonheur qu'une autre, en somme. J'ai le droit d'aspirer, comme les autres femmes, à une existence naturelle et honorable, à un mari, une famille, des enfants... Eh quoi ! j'ai confiance : cela viendra ! Je ne suis pas encore à un âge où je doive renoncer à tout espoir. Vous voyez, mon ami, que je vous parle bien franchement. Je ne désire pas vous faire de la peine par caprice, et pour le plaisir de vous en faire. Mais j'ai réfléchi. Eh bien ! non, il ne serait pas raisonnable que je vous revoie. Voyons, pour me remarier, il faut que je garde mon entière indépendance... Je dois avoir les mains et le cœur absolument libres. Réfléchissez, vous verrez que j'ai raison. Vous êtes droit, vous êtes honnête. Mettons que vous vous attachiez à moi, que vous trouviez trop de douceur à notre amitié, je puis connaître des scrupules, ne plus oser me marier, me dire : que va-t-il devenir si je l'abandonne, si je me marie ?... Et puis, il y a le monde... Et puis enfin, je parle toujours de vos sentiments, mais les miens comptent aussi un peu, n'est-ce pas. Et moi, dites, si je m'attachais trop à votre amitié?...

En débitant ces derniers mots, elle me regarda d'un air si malicieux que je ne pus savoir si elle parlait sérieusement ou par plaisanterie. Aussi n'y attachai-je point d'importance. Je voyais d'ailleurs qu'elle était décidée. Je présentai encore quelques objections, mais seulement pour ne pas sembler vaincu, et avec mollesse... Non, évidemment, nous ne nous reverrions pas. Nous nous dirigions vers la porte de sortie, entre les deux lignes immobiles de sculptures, seuls témoins de notre entretien. Le gardien, d'ailleurs, criait d'une voix lugubre : « On.., ferme !... On... ferme !... »

Nous arrivions au seuil, nous nous serrâmes rapidement la main.

— Adieu, Suzanne, murmurai-je.

Et elle disparut très vite.

X

Ainsi que je l'avais dit à Suzanne : elle m'avait donné une

grande espérance !... Je partais pour ce rendez-vous joyeux, rajeuni, enthousiaste. Il n'existait plus au monde une seule pensée triste, tout chantait, tout était en fête. J'allais me renouveler, j'allais revivre !... D'avance je rêvais aux pays que je parcourrais ; tous étaient délicieux ; des surprises charmantes m'attendaient, une succession d'incidents exquis, et chaque jour, la plus aimable aventure. Je partais avec confiance, j'étais heureux... Et ç'avait été tout de suite fini, avant même que de monter dans le train, je m'étais cassé une jambe, on me ramenait à la maison : il n'y avait pas de voyage.

Oui, je retrouvais ma vie. J'étais condamné à continuer à la vivre... Ah ! cela fut dur ! Quelle déception ! Et... je ne cessai plus, alors, de penser à Suzanne. Tandis que j'allais la retrouver, et quand je ne doutais pas de la réussite, l'épisode ne me paraissait point fort sérieux : c'était une distraction. Suzanne était une très plaisante petite femme, qui n'était pas disposée à s'enterrer vivante, elle avait pensé qu'avec moi peut-être elle pourrait s'entendre, moi de mon côté, qui m'ennuyais, j'étais enchanté de me payer une petite fugue... tout cela n'était pas bien grave. Un caprice, quelque chose d'amusant, une de ces passades plus ou moins courtes, en tout cas jamais bien longues, à la française, comme j'en avais connu quand j'étais jeune homme... Cela nous mènerait peut-être, en mettant les choses au plus sérieux, jusqu'au printemps. Et voilà !... C'était un tout petit voyage...

Un tout petit voyage...

Maintenant, après notre entretien, si décevant, ce n'était plus cela du tout. Ce n'était plus un caprice... Suzanne, maintenant, ne quittait plus ma pensée. Cette boutade devenait de l'amour. J'aurais voulu la revoir, j'aurais donné beaucoup pour la revoir. Tous mes beaux raisonnements, avant, mes comparaisons de l'amour français et de l'amour italien venaient de ce que je n'aimais plus Lina et que je n'aimais pas encore Suzanne. Mais à présent, j'aimais celle-ci, j'ignore si c'était à la française ou à l'italienne, en tout cas, c'était à ma façon : passionnément. Elle ne me sortait plus de l'esprit. Je la trouvais adorable. Je revoyais les traits de son visage, un à un, lentement, avec attention : elle était très jolie. Je revoyais chacun de ses gestes, ses attitudes : elle était infiniment gracieuse... Ah ! la sentir me donner ses lèvres, la tenir

dans mes bras, lui entendre murmurer malgré elle, vaincue, qu'elle m'aimait! Quelle ivresse!... Quel bonheur si jamais elle m'appartenait!... Je me remémorais tout ce qu'elle m'avait dit, je songeais à la loyale explication qu'elle m'avait apportée. Elle était parfaitement raisonnable, elle était sage et honnête. Ce qu'elle alléguait était juste et mûrement réfléchi. Et elle avait exprimé tout cela, gentiment, amicalement, sans que je pusse me froisser, avec un tact qui vraiment me touchait. Ah! elle était exquise, cette petite Suzanne!... Et elle avait d'ailleurs mille fois raison. Puisqu'elle était honnête, impossible de me parler autrement : nous ne devions pas nous revoir. Qu'aurait-on pensé si l'on avait appris ces rendez-vous ? Evidemment on n'eût pas hésité un instant. Est-ce que moi-même j'avais le moins du monde hésité quand elle m'avait dit qu'elle viendrait me retrouver ?... Dans sa situation et la mienne, de simples rapports d'amitié entre nous deux, cela eût paru bien improbable.

Et ses derniers mots me revenaient aussi : « Voyons ! mon ami, si je m'attachais trop moi-même à votre amitié!... » Suzanne! Suzanne!... Je sais bien qu'elle avait souri en disant cela. Et que, sur l'instant, son sourire m'avait empêché d'y attacher de l'importance. Mais on dit souvent la vérité en riant... Ainsi, elle pensait qu'elle pourrait peut-être m'aimer!.. Ah! quel malheur : j'étais marié!.. Avec elle, je le sentais, j'eusse été heureux, elle était jolie, charmante, et nous nous entendions si parfaitement! Quelle vie agréable! quelle existence constamment douce et gaie!

Eh oui! voilà l'existence que j'aurais pu mener si je n'avais pas commis cette folie à Naples ! Non point une passion de trois ou de six mois, mais toute une vie de bonheur!... Oh! quelle sottise!...Je repensais à mon mariage, je revoyais les circonstances dans lesquelles il s'était décidé. D'abord, se marier en conclusion d'une aventure, mais c'est absurde!... Et puis se marier aussi jeune!... Je n'étais pas beaucoup plus vieux aujourd'hui, je n'avais guère gagné que quelques mois, mais il me semblait que j'avais beaucoup vieilli, beaucoup mûri depuis... Se marier, c'est fermer la porte sur soi! clore toutes les possibilités,chasser tous les rêves, barrer le hasard, limiter sa vie... Et alors un mariage comme celui-là, un mariage forcé, le couteau sur la gorge, ah ! non ! vraiment ! celui-

là ressemblait un peu trop à un guet-apens!... Mon excellent beau-père, le Marquis de Baiano, s'était montré vraiment un peu excessivement Napolitain. Ah! il avait exagéré!... Il était extraordinaire, ce bonhomme-là!... Il avait pris son parti de mon offense à son honneur avec une facilité prodigieuse, du moment que cela restait caché, du moment qu'on ne savait rien, ça ne comptait pas, tout allait bien... Mais il m'avait forcé, en somme, à épouser Lina! Contraint, forcé... C'était tout de même raide!

Je ne voyais plus autre chose que ceci à présent : que j'étais marié, et que j'avais été marié, au total, contre mon gré. Je ne voulais même point me souvenir que, si les circonstances n'avaient pas fait que j'eusse épousé Lina, il était très probable que je l'aurais enlevée. L'ayant enlevée, ensuite, aurais-je pu davantage la laisser que l'ayant épousée?... Mais non! Pas plus qu'aujourd'hui je ne songeais à divorcer!...Car, au fond, je savais très bien, malgré mon irritation, que j'étais responsable de tout, et que j'avais un devoir à remplir envers Lina.

Seulement je me parlais comme si je ne l'avais pas été, et comme si je n'avais eu envers elle aucun devoir. J'en arrivais même à rejeter sur ma femme toute la responsabilité de notre amour...Je n'hésitais pas à lui reprocher en moi-même de m'avoir cédé; je lui opposais l'exemple de Suzanne, qui était si raisonnable, qui savait si bien ce qu'elle voulait, qui était sage enfin... Je n'observais point que les conditions n'étaient plus les mêmes : d'abord, je n'entrais point, la nuit, dans la chambre de Suzanne ; ensuite, ici, nous n'étions pas à Naples, dans cette chaude atmosphère voluptueuse, et, enfin, ces comparaisons étaient absurdes... Mais, au lieu de me sentir pénétré de reconnaissance pour le grand amour de Lina qui jamais ne s'était démenti une seconde, je devenais fou, injuste, odieux au point de me dire : enfin! on n'a pas idée de ces femmes qui s'amourachent à la démence d'un homme qu'elles ont vu une fois à la fenêtre!...

Et cependant, d'autres jours, j'avais pitié d'elle. Je la regardais, et j'éprouvais un mouvement d'attendrissement. Je devinais qu'elle souffrait tant!... Certes, elle souffrait plus que moi. Elle souffrait de toutes parts. Elle se rendait compte que je m'éloignais d'elle de plus en plus. Elle souffrait dans son amour, et elle souffrait de son exil... Quelquefois, au crépus-

cule, quand les jours finissaient, — ils étaient si courts, cette saison était si triste, — j'étais envahi par un grand découragement, par une profonde détresse. Tout me semblait sans goût, tout était gris et morne. Je m'apitoyais alors sur le monde entier, sur moi-même, et sur Lina aussi...

XI

Mais enfin, que faire?... Hélas! je ne voyais qu'un seul parti à prendre : Oublier, — m'efforcer d'oublier... C'est ce que je me répétais chaque jour. Je me disais : Une crise, j'aurai subi une crise, mais avec de l'énergie, j'en sortirai. Il est certain que je me dois à Lina. Je suis un honnête homme, je ne trahirai pas mon devoir...Je ressens maintenant de la froideur à son égard, mais quoi! celle-ci peut n'être que passagère, je connaîtrai peut-être ensuite un regain d'amour. Et en admettant que non, ce que je ressens aujourd'hui pour elle, je le dois à une transformation de mes sentiments dont l'aboutissement définitif sera tout de même une bonne et sérieuse affection... Je me suis affolé parce que je n'éprouvais plus pour Lina l'amour des premiers jours, mais l'amour n'est pas éternel, et dans le mariage il se change presque toujours en amitié. Quand je serai plus paisible, quand cette crise aura pris fin, je serai tout étonné de découvrir dans mon cœur un nouveau sentiment pour Lina, très doux, et qui, celui-là, ne variera plus... Et, alors que je me répétais cela, je remerciais le ciel d'avoir voulu que ce fût Suzanne que je rencontrasse, Suzanne qui était honnête... Puis, peu à peu, ma pensée s'égarait, je songeais à Suzanne, et je ne songeais plus qu'à elle.

J'aurais voulu suivre son conseil, travailler, mener une vie active, afin de me distraire. Mais rien ne m'intéressait, rien ne m'attirait, et je ne me sentais le courage d'entreprendre quoi que ce fût. On eût dit que j'étais entouré par des brumes ; tout était atone et insipide. Et sur aucun point je n'apercevais d'éclaircie.

Le temps d'ailleurs, ce morne temps d'hiver, contribuait à mon découragement ; des cieux gris tombait une avare lumière, le soleil ne luisait jamais. L'île où nous demeurions était plus triste et plus abandonnée. On levait le rideau, on regardait à travers la vitre, et un paysage désolé s'offrait : les arbres noirs aux branches dépouillées, le quai désert, l'eau du fleuve jaune

et limoneuse. Ou bien la pluie, une petite pluie fine et qui ne cessait point de plusieurs jours...

Lina était sombre, je la sentais rongée par un mal qui s'étendait chaque jour. J'en avais pitié, et le remords rendait ma tristesse amère. Je la regardais avec accablement. Et ainsi, dans cette maison muette, nous vivions affaiblis, exténués, comme si nous ne vivions plus, comme deux ombres. Et nous ne savions plus où nous allions, et nous nous demandions avec angoisse si cela, si cette torture, devait ainsi durer toujours.

Je ne mangeais plus, j'étais tombé dans une langueur affreuse. Je ne dormais plus, et je me rappelle des nuits épouvantables, car, à mon côté, j'entendais Lina qui ne dormait pas non plus. Nous essayions mutuellement de nous abuser : nous ne bougions pas, nous respirions également, nos deux souffles s'élevaient régulièrement dans le silence et l'obscurité de la chambre. Mais soudain un soupir profond, presque un sanglot, éclatait : l'un de nous n'avait pas eu la force de feindre plus longtemps. Nous voyions alors, tous les deux, que le sommeil nous fuyait, que nous ne dormions pas, que ce n'était pas vrai, que nous étions bien éveillés et en proie à une pensée infatigable. Alors je prenais Lina dans mes bras, je la serrais contre moi, le cœur brisé, avec désespoir... Ah! l'aimer! Que n'aurais-je, mon Dieu! pas donné pour l'aimer encore!...

Des jours funèbres suivaient de telles nuits. Nous gardions le silence. Nous ne voulions pas le rompre, de peur d'en trop dire. Chacun de nous sentait dans l'autre une douleur à laquelle il ne fallait pas toucher. Nous comprenions qu'une explication, ce serait la ruine, ce serait la fin, que nous prononcerions des paroles trop graves, des mots irréparables... Il se jouait constamment, dans cette demeure, une tragédie muette et sans gestes.

Un jour enfin, je n'y pus plus tenir. Je courus chez Suzanne.

XII

Elle me reçut. Elle ne me parut pas surprise. Tout de suite elle dit en m'apercevant :

— Quelle imprudence! Voyez : Mme Dumas sort d'ici. Elle aurait pu vous rencontrer...

Puis elle me regarda avec douceur et demanda :

— Eh bien, mon ami, ce pauvre cœur ?... Va-t-il un peu mieux ?

Je m'écriai :

— Ah ! Suzanne ! je n'en puis plus ! C'est horrible ! Je viens de vivre les jours les plus douloureux de ma vie !...

Et je lui décrivis l'existence que j'avais menée avec Lina, depuis que je l'avais vue. Je lui répétai les réflexions que j'avais faites, ma résolution d'avoir du courage, de lutter, et de triompher de moi-même, je lui dépeignis les phases de cette lutte, mes efforts sincères et comment, à la fin, j'avais été vaincu. Je conclus :

— Oh ! non ! je ne puis continuer à vivre ainsi, c'est impossible !... Ah ! Suzanne ! sauvez-moi ! tendez-moi la main !... J'ai besoin d'une aide, ne me la refusez pas... Ou bien, en vérité, je ne sais comment tout cela finira, il arrivera quelque malheur !...

Elle était un peu effrayée de mon exaltation. Elle murmura :

— Soyez sage ! voyons ! soyez sage !

— Sage ! sage ! sage ! me mis-je à crier. Vous croyez donc que je suis un enfant ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche. Vous n'avez donc jamais rien senti ! Vous ne savez donc pas qu'il y a des moments où l'on ne peut plus être sage, qu'il arrive qu'on ne puisse plus se contenir et qu'on devienne fou !... Je vous aime, Suzanne. Il faut que je vous voie, je ne peux plus vivre sans vous voir.

Elle pâlit extrêmement, et dit, à voix presque basse :

— Taisez-vous, Edouard. Pour Dieu, taisez-vous !

C'était la première fois qu'elle me nommait ainsi par mon prénom. Il lui avait échappé. Je m'arrêtai. Jusque-là je parlais au hasard ; j'avais d'ailleurs couru chez elle sans calculer ce que je lui dirais. Soudain, il me semblait poindre quelque chance de la toucher. Je me tus, je la regardai. Elle m'examina elle-même avec compassion, avec une expression dans le regard que je n'y avais pas encore aperçue, et qui me donna chaud au cœur. L'idée me vint alors qu'elle ne le disait pas, mais qu'elle aussi, de son côté, avait pensé à moi.

Elle faisait d'une voix plaintive :

— Ah ! pourquoi êtes-vous revenu ! Je vous l'avais dit, qu'il ne fallait pas. Il ne fallait pas nous revoir. Il ne fallait pas.

Et elle recommença comme l'autre jour à raisonner. Elle répétait son antienne. Mais elle parlait maintenant avec hésitation, elle paraissait plaider par acquit de conscience : elle ne me semblait pas croire à ses paroles.

Je ne l'écoutais pas. J'avais pris sa main dans la mienne. Elle essayait de la retirer. Mais comme je la tenais, et qu'elle ne pouvait se dégager, elle me la laissa. J'étais tombé à ses pieds, et je lui murmurais tendrement :

— A quoi sert donc de tant raisonner, Suzanne ! Il ne faut pas toujours réfléchir. On ne peut sans cesse dominer la vie. Et c'est quand on s'oublie, quand on s'abandonne à elle, qu'on éprouve les plus pures joies. Ecoutez seulement cette voix, mon amour : je vous aime, je vous aime !...

Je couvrais ses mains de baisers passionnés. Elle était troublée, elle dit d'une voix tremblante :

— Je vous en prie, relevez-vous, laissez-moi. Ah ! je ne sais plus où j'ai la tête !... C'est bien mal... Laissez-moi, Edouard, je vous en prie.

Je lui obéis. J'étais debout, je chuchotai :

— Ecoutez, demain, je serai à trois heures, au Trocadéro, je vous attendrai. Vous viendrez ?

— Il ne faut pas, il ne faut pas, fit-elle faiblement.

Elle m'accompagnait dans l'antichambre. Sur le palier, je lui pressai longuement la main :

— A demain.

— Mon Dieu ! Ah ! quelle folie !... balbutia-t-elle.

Elle me suivit des yeux un instant, tandis que je descendais l'escalier.

Puis elle rentra chez elle.

XIII

En quittant Suzanne, je me fis conduire dans le quartier du Trocadéro. J'y cherchai quelque appartement meublé où, le lendemain, je pusse la mener, si elle manifestait encore, comme l'autre fois en arrivant au musée, la même crainte qu'on la rencontrât. Je ne vis rien qui me plût : froideur, banalité, prétention, d'épais vilains tapis, des meubles riches et de mauvais goût, partout un faux luxe choquant.

Pour elle j'aurais voulu telle retraite délicate, où chaque console, chaque vase, chaque bibelot, chaque gravure fût

choisi, où le moindre détail eût révélé un tendre soin, où l'on se fût senti bien chaudement et intimement. Je sais que pareil intérieur ne se rencontre guère en location, mais si j'avais seulement découvert un endroit où rien n'étant bien aimable, rien du moins ne fût agressif !... Tout ce que je voyais offensait vraiment l'amour.

Je dus donc me décider — encore que j'eusse résolu de ne placer personne dans mes secrets — à aller trouver un de mes amis, que, depuis mon retour, j'avais revu (il était venu à la maison deux ou trois fois), et qui possédait, je le savais, une petite garçonnière... Je m'ouvris à lui, je lui exposai mon embarras, il s'offrit aussitôt à m'en tirer, et me promit naturellement une discrétion absolue.

Je visitai le rez-de-chaussée qui lui appartenait, il n'était pas tout à fait arrangé comme je l'eusse arrangé moi-même, mais il n'était point non plus déplaisant. Je le fis orner de fleurs.

§

... Dans la galerie du musée qui donne sur les jardins, je guettais son arrivée. On était aux jours les plus courts. Trois heures n'avaient pas encore sonné : déjà l'on pensait à la nuit. Le ciel était gris et pesant; les buissons sans feuilles, les arbres noirs avaient l'air mort. Un instant, je m'étais oublié à regarder, à travers la baie vitrée, le mélancolique aspect de toutes les choses, quand j'entendis sur les dalles le bruit d'un petit pas pressé. Je me retournai : elle approchait, non moins pâle, non moins tremblante, non moins émue que la première fois.

— Ah! que j'ai peur! murmura-t-elle... On peut très bien nous voir ici...

Je n'hésitai pas, je lui parlai aussitôt de l'idée que j'avais eue. C'était tout près. Là, nous serions plus en sûreté que dans ce musée ouvert aux passants. Hein?... N'est-ce pas?...

— Oh! n'importe où! s'écria-t-elle. Mais allons-nous-en, ne restons pas ici!

Il fut convenu rapidement que nous gagnerions l'endroit chacun de notre côté.

J'y parvins avant elle. J'avais la clé, j'ouvris, puis je l'attendis derrière la porte. Quand elle parut, je la pris dans mes bras, et je la portai doucement sur le divan d'un petit salon

attenant à la chambre... Elle se laissa faire, abandonnée, comme sans force. Quand elle fut assise, elle poussa un grand soupir. Je lui enlevai son chapeau, que je plaçai sur une petite table, puis je l'aidai à retirer sa jaquette.

Nous ne disions pas un mot... Elle ôtait ses gants machinalement, en regardant le feu qui brûlait dans la cheminée devant le divan. Elle était très troublée, et j'étais surpris d'une telle émotion chez une femme qui m'avait paru ordinairement si maîtresse d'elle-même.

Je me l'expliquais en considérant qu'elle était jeune, inexpérimentée, et qu'elle n'avait encore jamais fait ce qu'elle faisait aujourd'hui : cela lui semblait criminel, elle était bouleversée.

Je m'assis auprès d'elle, et j'esquissai un geste pour prendre sa main dans la mienne, mais elle eut un mouvement de recul instinctif, et, me regardant soudain, elle parut se réveiller ; alors elle nous vit nettement tous les deux là, sur un divan, dans une pièce close, elle dit avec froideur :

— C'est mal ce que je fais... Et pourquoi? Mais pourquoi suis-je venue ici ...

Je me mis alors à lui parler tendrement. Je lui répétai que j'avais tant, tant pensé à elle, que je ne pouvais plus vivre sans la voir, que je souffrais trop, qu'elle était parfaite, qu'elle possédait tout ce qui me touchait, qu'elle me ravissait, qu'elle avait autant d'esprit que de grâce, que je ne rêvais plus que d'un seul bonheur, être avec elle, et qu'elle m'avait compris, qu'elle avait eu pitié de moi, qu'elle était venue, et que j'étais heureux, heureux comme je ne l'avais jamais été...

Mais tandis que je prononçais ces mots, je ne me sentais pas heureux... Quand elle s'était éloignée de moi, j'avais eu tout à coup l'impression que nous étions étrangers l'un à l'autre, que je m'étais trompé, que nous nous connaissions fort peu, en somme, et qu'il n'existait aucun lien entre nous... Elle n'avait pas d'élan vers moi... Nous ne nous *retrouvions* pas. Nous ne nous jetions pas dans les bras l'un de l'autre comme des amants... Au contraire, quelque chose nous séparait... Mais je me disais aussi : c'est la gêne, la gêne d'une première rencontre si intime. Allons! il faut dissiper ce sentiment!... Et je parlais avec plus d'ardeur, avec plus de passion, je tombais aux pieds de Suzanne et je lui criais que je l'adorais.

Elle demeurait soucieuse. Je l'embrassais. Mais je ne la sentais pas touchée par mes baisers. Elle était inquiète, et l'ivresse n'entrait pas en elle. Sa froideur me glaçait moi-même, et m'humiliait un peu... Elle se donna, d'ailleurs, ou plutôt elle se laissa prendre, mais sans bonheur, et seulement, semblait-il, parce qu'il eût été choquant pour la raison, absurde, en étant venue là, de se refuser.

Cependant, comme elle se rajustait, elle ne disait rien. Elle ne s'écria même pas : « Vous allez bien me mépriser ! » Non, et cela me parut plus grave. Car je devinai qu'elle se méprisait elle-même, elle se sentait amoindrie, elle avait déchu à ses propres yeux.

J'essayai de parler, de la distraire. Elle ne m'écoutait pas. Elle dit seulement, avec un rire pénible :

— Alors, c'est ça, avoir un amant !...

Je m'étais assis dans un fauteuil. Je n'avais pas su la séduire, dire ce qu'il fallait dire et, en apaisant ses scrupules, éveiller ses désirs. Je n'avais pas su endormir sa pudeur d'honnête femme, lui faire oublier ses habitudes chastes, et l'animer. Eh quoi ! j'avais perdu la bataille !...

Je pensais à ma pauvre Lina, je me rappelais nos baisers, nos caresses... Quelles joies ! Quels dons et quelles possessions !..

Mon amie arrangeait son corsage, elle était debout devant la glace, tenant entre ses lèvres serrées deux petites épingles à tête bleue.

— Ma chère Suzanne ! fis-je en m'approchant.

Elle leva les yeux sur moi dans la glace, et elle me dit :

— Ah ! vous ! vous m'avez fait faire une belle sottise !..

Eclairée par l'électricité, la chambre était moins intime que tout à l'heure, on ne se sentait pas chez soi, nous ignorions la place des objets, il fallait chercher... Et tout cela avait servi à d'autres...

Suzanne, maintenant, était prête. Elle avait mis son chapeau. Elle s'était poudrée, elle s'était passé un peu de rouge aux lèvres. Je la sentais impatiente de partir. Elle ne voulait même pas manger un petit gâteau. Elle me dit qu'il y avait trop de fleurs, que l'odeur lui faisait mal à la tête, qu'elle avait besoin d'air.

Je la reconduisis dans l'antichambre. Je m'étais penché sur elle et je lui disais :

— Mon amie, m'aimez-vous ? m'aimez-vous un petit peu... un tout petit peu ?...

Elle resta une seconde sans répondre. Puis, brusquement, elle dit :

— Non, je ne crois pas. Je ne crois pas que je vous aime du tout.

Elle ouvrit vivement la porte, et sortit.

XIV

Et cependant... nous nous revîmes...

Pourquoi ?... Elle avait senti qu'elle ne m'aimait pas, et, quant à moi, je n'avais guère avec elle éprouvé de plaisir. Mais combien de liaisons parisiennes sont pareillement infirmes ! est-ce la passion, toujours, qui attache l'un à l'autre un homme et une femme, la passion qui lie deux amants ?...

Elle me revit, parce que tout de même elle avait été à moi, et qu'elle ne l'avait été à personne autre ; j'étais tout de même devenu l'être le plus proche d'elle, le seul avec qui elle gardât un secret. Je crois bien qu'elle n'éprouvait aucun amour pour moi, je ne sais pas si, même, elle me portait de l'amitié. Mais, en tout cas, j'étais l'homme auquel nécessairement elle pensait le plus, puisque les circonstances avaient voulu qu'elle devînt ma maîtresse. Et maintenant, d'ailleurs, il ne lui restait plus rien à perdre avec moi. Peut-être se disait-elle, au contraire, qu'elle avait quelque chose à gagner. Si, à présent, elle parvenait en effet à m'aimer, cela justifierait presque à ses yeux la sottise qu'elle avait commise, lui retirerait ce qu'elle y voyait d'absurde...

Pour moi, que je n'eusse pas éprouvé de grandes joies avec elle, c'est peut-être la raison qui m'attachait à elle... J'étais piqué et mortifié de n'avoir pas su la prendre : elle demeurait à conquérir, et il fallait que j'y parvinsse, j'avais besoin d'une revanche.

Enfin je m'ennuyais, j'étais désorienté, je passais une mauvaise période... Si incomplète que fût cette distraction, et si loin du bonheur, c'en était une pourtant. Et je m'élançais, les yeux fermés, sans vouloir réfléchir à toutes les désillusions, à

toutes les tristesses, à tous les chagrins qui pouvaient sortir de là.

En quittant Suzanne, lorsque j'étais rentré chez moi avec ma déception, avec le sentiment aussi de celle qui l'avait frappée, il ne m'était pas venu à l'idée que nous dussions poursuivre une aventure qui avait si mal débuté. Faux départ. Elle avait trébuché : elle reprendrait son chemin tout droit. Nous partions chacun de notre côté, sans nous retourner... Pour ma part, la flamme dont j'avais brûlé pour elle depuis que je l'avais revue chez Mme Dumas, et dont l'éclat, jusqu'à hier même, n'était allé à chaque instant qu'en augmentant, était éteinte. Je rentrais dégrisé, après une malheureuse expérience. Je comptais trouver au dehors un amour qui m'apporterait encore une raison de vivre, qui, dans le désarroi où je me sentais, m'offrirait une consolation : je m'étais trompé. Eh bien : je ne chercherais plus! C'était fini...

Et je songeais à Lina avec plus de douceur. Je me remémorais les détails de notre existence, tous ses sacrifices, toutes nos joies. Par bonheur, elle n'avait rien soupçonné, et quand je rentrai, elle était pareille à elle-même. Elle m'accueillit simplement. Je frémis en pensant à ses paroles, à ses larmes, à son désespoir, si elle avait pu deviner ce qui s'était passé aujourd'hui. J'étais content de la retrouver, elle et ses beaux mouvements, et le don d'elle-même qui se lisait sur son visage... Je passai plusieurs jours assez bons... Je m'étais rendu à elle, et dans ses bras, sur son sein frémissant, je me livrais à des comparaisons qui me la faisaient furieusement presser contre moi. Ah ! sa façon de se donner tout entière avec ivresse, avec transport! Ah ! ma Lina !

Peut-être allais-je nourrir pour elle un regain d'amour, et reconnaître vivant en moi toutes les raisons qui m'imposaient de l'adorer, de n'adorer jamais qu'elle. J'étais gonflé d'une tendre espérance...

Mais un matin, dans le petit salon, j'étais seul, je lisais. On entra. Un télégramme. C'était de Suzanne ; une phrase : un rendez-vous...

Depuis notre fâcheuse rencontre, une semaine s'était écoulée et pendant ce temps, me rapprochant davantage chaque jour de Lina, je m'étais éloigné à mesure de Suzanne, je l'avais presque oubliée. Dès que je tins ce papier entre mes

doigts, quand j'eus lu cette phrase, il ne fut plus question de Lina, tout disparut. Je ne pensai plus qu'à cette Suzanne que je n'aimais point, que j'avais eue si mal, mais que je verrais dans quelques heures... Car je n'hésitais pas, évidemment j'allais au rendez-vous, j'y courais. Il fallait seulement combiner quelque sortie, inventer un bon prétexte qui me donnât tout mon temps sans éveiller de soupçons.

...J'avais loué un pied-à-terre discret. Nous nous y rejoignions aussi souvent qu'il était possible sans imprudence... J'avais retrouvé une Suzanne différente de la première fois ; évidemment elle avait beaucoup réfléchi pendant la semaine : d'ailleurs, elle ne me dit rien de ses réflexions. Elle ne me sembla pas, non plus, m'aimer davantage que lorsque nous nous quittions l'autre jour; mais elle n'avait plus cet air fermé, ce silence, et toute cette apparence qui témoignait qu'elle se sentait alors diminuée, humiliée, déchue. Elle ne fit aucune allusion à l'autre jour. Du reste, elle ne parut pas émue, ni telle que j'avais eu le bonheur de la voir chez elle, quand j'y étais retourné, après un mois d'absence. J'ignorais ce qu'elle pensait... Oui, mais elle était redevenue gaie, spirituelle, et j'avais l'impression que nous allions former une de ces agréables liaisons à la française dont j'avais rêvé un instant. Elle avait retrouvé son équilibre, elle avait pris son parti. Pas de reproches, point de regrets : sans doute était-elle trop fine pour récriminer, elle savait qu'on est toujours un peu ridicule, ici, lorsqu'on se plaint. Ce qui lui était arrivé, c'était sa faute : tant pis pour elle...

Il me sembla d'ailleurs qu'elle demeurait moins indifférente que le premier jour, je crus distinguer qu'elle ne restait pas tout à fait insensible à mes efforts pour lui donner du plaisir. Je ne m'étais donc pas trompé quand, un jour, en la regardant, je songeais qu'elle devait posséder une sensualité agréable? Mais elle ne me rendait guère mes baisers, elle se laissait caresser avec une mine froide de petite reine, s'appliquant à me cacher ses émotions, à n'en rien laisser paraître, éclatant de rire aussitôt après ses transports, et tout de suite parlant d'autre chose, au point que, chaque fois, j'en étais à me demander si je l'avais véritablement touchée.

Ah ! elle ne ressemblait pas à ces femmes que l'instinct do-

mine, qui demeurent un peu animales, qui sont dociles et soumises à l'homme, qui lui témoignent tendrement leur reconnaissance, lui prodiguant ainsi ses plus vives satisfactions d'amour-propre !...

Et peu à peu, de semaine en semaine, Suzanne se découvrit à moi, me montra son vrai caractère, et je commençai à souffrir.

Ce qui m'irritait, c'était son parti pris de ne rien dire d'elle, de ne point se livrer. Je la sentais résolue à ne pas me laisser pénétrer dans son existence plus qu'elle ne l'avait décidé, à me tenir presque à la porte. Mais alors qu'étais-je pour elle, et que serais-je jamais? Rien qu'un étranger, un passant?... Elle ne me révélerait pas ses secrets, elle ne me ferait nulle confidence, elle ne m'ouvrirait point le livre de sa vie. Elle ne consentirait pas à ce que je crusse posséder des droits sur elle. Naguère, elle ne voulait pas avoir d'amant : les circonstances, un entraînement passager, une minute de faiblesse lui en avaient octroyé un. Bien, elle se soumettait. Cela pouvait la distraire, lui servir de passe-temps. Mais du moins cela ne l'engagerait pas davantage que si elle n'en avait point eu... Si elle n'en voulait pas, c'était afin de rester libre, afin de garder la disposition de son existence, de son avenir. Elle en avait un, elle acceptait, mais, du moins, cet amant n'en serait un que dans les plus étroites proportions et presque comme s'il n'en était pas un du tout. Puisque je ne pouvais pas lui donner toute ma vie, elle ne me donnerait que fort peu de la sienne. Je sentais ces idées-là au fond d'elle-même, je la sentais égoïste et raisonnable.

Et je m'irritais de deviner à quel point je lui restais impersonnel. Je n'étais pas *moi*, j'étais celui avec qui « cela » lui était arrivé !... Elle ne pensait pas à moi, elle pensait à ce qu'elle faisait avec moi. Par hasard avec moi. Pas par volonté, pas par choix... Je me disais qu'elle ne tenait pas à *moi*, qu'il n'y avait rien en moi qui la touchât ou l'attirât particulièrement, et que si j'avais été très différent, un autre homme tout à fait, cela ne lui eût fait ni froid, ni chaud.

Et plus tard, quand elle comprit combien son attitude me touchait, et quel âpre désir, parce qu'elle s'obstinait à se tenir éloignée, quel âpre désir de la voir se rapprocher était né en

moi, quand elle sut bien que par cette indifférence elle me stimulait, qu'elle m'avait conquis, elle accentua encore son attitude. Je crois que, comme tout de même, au fond, elle m'avait gardé rancune de l'avoir conduite à prendre un amant, elle se mit à satisfaire sa rancune en me faisant souffrir. Elle n'était pas fâchée de pouvoir tirer de moi une infinité de petites vengeances. Et je suppose qu'elle prit goût peu à peu à me torturer. En elle se développa une sorte de petit sadisme moral qui, je pense, n'est pas très rare; elle éprouvait du plaisir à me sentir en son pouvoir, à exercer sur moi une tyrannie. Et alors elle continua à me voir pour l'agrément d'avoir un souffre-douleur; satisfactions assez aiguës, menus triomphes de vanité, car si je me révoltais, mes révoltes n'étaient jamais longues, elle savait me réduire vite, et bientôt, vaincu, je lui rendais mes armes.

Elle avait un mot qui m'était particulièrement pénible, un petit mot qui me glaçait, et qu'elle m'assénait d'une voix douce, lorsque je la pressais un peu.

Je lui disais, par exemple :

— Mais quand nous nous sommes revus chez Mme Dumas, que nous avons causé de nos jeunes années, qui ne sont pas si anciennes... et que je vous ai retrouvée enfin, alors vous paraissiez contente... Voyons! Suzanne, je ne vous déplaisais pas tant? Pourquoi maintenant ne m'aimez-vous pas mieux?...

Elle me regardait d'un air gentiment excédé, puis elle disait d'un ton futile : « Comme ça !... » Elle détournait la tête et parlait d'autre chose. Comme ça! Cela closait tout. *Comme ça !...* C'est-à-dire : Voyons, laissez-moi : cela me fatigue de vous répondre, vos questions n'offrent pas d'intérêt.

Quand je lui disais, impatient d'éprouver un peu de joie, d'entendre un mot qui me fît du bien :

— Mais dites-moi, Suzanne, je vous en prie... je ne vous suis tout de même pas absolument indifférent, vous m'aimez bien un petit peu?...

Elle répondait : « Non ! » et d'une façon si simple, d'un accent tellement sincère et naturel qu'il ne restait plus rien à ajouter.

Jamais je ne l'entendis m'exprimer une gentillesse, une douceur, la moindre parole qui me permît de croire que je lui

étais de quelque prix, ou si, par hasard, il lui arrivait d'en prononcer une, c'était par moquerie. Tout de suite après, elle riait. Elle avait voulu voir mon visage s'éclairer instantanément et jouir une seconde de son empire. Ensuite, aussitôt, elle trouvait quelque chose de bien sec, de finement cruel pour éteindre tout mon plaisir.

Elle était mauvaise et mettait beaucoup d'art dans ses méchancetés.

Par exemple, racontant une soirée où elle était allée, elle disait : « On m'a fait beaucoup la cour. » Elle n'insistait pas, elle n'appuyait pas, elle passait et poursuivait son récit. Mais en glissant sa petite phrase inquiétante, sans avoir l'air d'y toucher, elle m'observait du coin de l'œil, et moi, qui aurais dû ne pas broncher, me mettre un masque et rester froid, je ne pouvais : malgré moi ma figure changeait; elle le voyait : elle était contente.

Ou encore elle disait, d'un air réfléchi :

— Vous savez, on m'a proposé un parti assez séduisant. Ma foi, j'y songe, je ne sais si je ne me laisserai pas tenter. Je suis tout à fait libre, je n'aurais aucune raison de ne pas me marier... J'ai vu le Monsieur, il ne me déplaît pas...

Alors je passais une journée épouvantable. Je rentrais chez moi sombre, amer, découragé. Je ne dormais pas. J'étais poursuivi par l'idée de ce mariage. Je ne pensais qu'à elle, je ne tenais plus en place, je sortais pour essayer de la rencontrer. Je n'y réussissais point. Je la maudissais. Je lui écrivais des lettres passionnées. Et, à côté de ma femme qui m'observait, qui souffrait, qui avait le sentiment qu'il s'agitait en moi des pensées qui me tenaient loin d'elle, je passais des jours empoisonnés.

Je m'étais dit, au début : « Ce sera charmant, un petit amour à la française, léger, un peu frivole, sans trop d'importance. Cela m'ôtera de ma tristesse. Cela me distraira, l'hiver sera plus facile à passer. » Mais à l'usage, et devant cette coquetterie parisienne, à demi naturelle, à demi calculée, je voyais que ce n'était pas là une distraction pour moi. Était-ce parce que j'avais pris l'habitude d'un autre amour, plus passionné, plus profond, et qu'il était devenu chez moi un besoin, et que je ne pouvais plus me satisfaire d'une petite intrigue modérée et prudente, mon union avec Lina m'avait-elle rendu plus

sensible et plus vulnérable par la femme, ou bien est-ce que, vieillissant, j'avais besoin plus qu'autrefois d'un sentiment sincère, et attachais plus d'importance à des choses qui, lorsque j'étais plus jeune, ne me semblaient pas en avoir ?... Ou encore était-ce simplement un phénomène normal du cœur, lequel voulait que la façon d'être de Suzanne dût amener sur tout homme les réactions dont je souffrais ?... Je l'ignore, mais je sais que mes rapports avec elle ne m'apportaient guère que blessures et tristesses, et que j'aurais beaucoup donné pour voir le jour où elle m'eût dit enfin, dans un grand élan : « Ah ! je t'aime ! je n'aime que toi, et de toute la vie ton amour seul a du prix pour moi !... »

Cependant, je me raisonnais. J'examinais ma conduite avec Suzanne, et j'apercevais bien que j'avais commis faute sur faute. Il n'eût fallu jamais lui adresser de reproches, jamais me montrer triste, il fallait lui cacher l'étendue de son pouvoir sur moi... Mais quoi ! je n'étais pas maître de mes sentiments, et ils étaient trop forts pour que je réussisse à les dissimuler !.. Je me demandais si elle n'eût pas aimé à la folie un homme qui eût paru se moquer d'elle? Dans un couple d'amants, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre ; si j'avais paru moins aimer, c'est peut-être elle qui eût joué le rôle que j'avais pris, et qui eût aimé davantage. Je me disais en même temps que non, qu'elle était une petite parisienne équilibrée, mesurée, raisonnable, et qu'elle ne devait être capable d'aimer à la passion personne. Et je me répétais que si elle continuait à me voir, c'était bien peut-être, au contraire, parce qu'elle sentait qu'elle me dominait et qu'elle-même n'était pas atteinte... Avec son caractère, serait-elle revenue, si elle avait senti qu'elle allait être prise, et ne plus savoir où elle allait ?

Pourtant, parfois, quand je m'étais trop livré à sa merci et qu'elle en avait abusé, je me disais : Cela ne peut pas durer. Il faut que cela change... et je prenais la résolution, la prochaine fois, de jouer l'indifférent, de faire l'insolent.

Seulement elle s'apercevait aussitôt de mon projet, elle me disait :

— Tiens, vous n'êtes guère aimable aujourd'hui !... Si vous prenez ce nouveau genre, je ne reviendrai plus.

Alors je me troublais. Je n'osais poursuivre. Je répondais :

— Ah ! Suzanne ! je voudrais tant que tu m'aimes ! je ne sais comment me conduire avec toi !... Mon Dieu ! que faire ?...

Il arrivait qu'elle dît :

— Vous vous montez trop la tête, mon ami. Prenez donc ce que je vous donne. Vous devriez déjà vous estimer bien heureux que je vous supporte.

Bien heureux, hélas !... Ce n'est pas trop m'avancer de dire que j'avais perdu, à cause d'elle, toute paix, toute tranquillité d'esprit. Je menais une existence affreuse. Le matin, quand je m'éveillais, tout de suite elle me venait à la pensée. Elle se tenait au fond de moi, immuable, comme le ciel sur lequel passent les nuages,...quelque distraction survient, un entretien nécessaire, une lettre à lire, un ordre à donner, nuage passant sur le fond,...mais ensuite, aussitôt, elle reparaît : elle n'a pas bougé, elle est toujours là. Et cette pensée constante n'est pas douce ni joyeuse, elle est amère et impatiente... Il arrive que les larmes me montent aux yeux et que, pendant des heures, je me sente le cœur gros, comme un enfant.

Je me demande où elle est à présent, ce qu'elle fait. Je passe dix fois par jour dans une rue où j'ai supposé qu'elle viendrait. Si j'aperçois de loin une silhouette qui ressemble à la sienne, je me hâte, je me précipite, plein d'espoir. Mais ce n'est pas elle !

J'attends toujours... Quand je dois la voir, les heures me semblent interminables, je suis énervé, je ne sais comment tuer mon temps, j'ouvre un livre, mais je ne peux lire, et je le referme aussitôt. J'allume une cigarette, mais à peine entamée, je la jette... Je me mets à marcher à grands pas dans mon bureau, et il arrive, quand j'attends ainsi, quand j'ai la fièvre en pensant que je vais la voir tout à l'heure, qu'on entre : on me remet un petit bleu : Elle ne viendra pas, aujourd'hui elle ne peut pas... Je suis assommé, je me jette dans un fauteuil... Ah ! quel dégoût, quel dégoût de tout je ressens !

Et dire que j'ai besoin maintenant de la complicité des domestiques... J'ai dû recommander à la femme de chambre qu'elle ne remette qu'à moi, et quand je suis seul, les enveloppes portant une certaine écriture. Ils sont au courant, à l'office, ils en parlent... Tout cela me répugne... A leur mine,

à leurs regards, je vois bien qu'ils me désapprouvent. Leur sympathie va à ma femme... Un jour ils me trahiront, c'est certain : je le sais ; je le sens... Cette situation-là ne peut pas durer. D'une minute à l'autre, il faut que ça craque !...

XV

Et d'ailleurs, est-ce que Lina vraiment ne sait rien?... Elle se doute, en tout cas. Si elle ne connaît pas de faits précis, si elle ne possède aucune preuve, elle a rassemblé une foule d'indices, de symptômes, auxquels il est impossible qu'elle se trompe. Elle voit bien que j'ai changé, que je ne suis plus le même... Si elle n'a pas encore surpris de lettres, et si, chaque fois que je suis sorti, j'ai pu lui fournir un prétexte auquel elle ne croit guère sans doute, mais qui est vraisemblable, ce qui se passe en moi n'a cependant point dû lui échapper.

Elle est agitée, elle me questionne, elle me fait des reproches. Je me sens constamment surveillé par elle. Quand je rentre, elle m'examine d'un œil investigateur, elle me considère longuement, essayant de lire ma pensée sur mon visage qui se ferme. Elle voudrait me convaincre de mensonge. A la façon dont elle détaille mon costume et ma mine, le nœud de ma cravate, la raie de mes cheveux, la courbe de ma moustache, je distingue toute la force de ses soupçons. Je voudrais l'égarer, me montrer gai, plaisanter, témoigner d'un esprit libre et sans préoccupations, je ne puis ; j'ai le cœur trop sombre et trop blessé ; à peine ai-je le courage d'ouvrir la bouche, de répondre avec calme à ses questions, de lui assurer que sa jalousie est absurde et de m'en montrer excédé. Elle voit bien le pli triste qui contracte mes lèvres, les larmes qui sont si près de mes yeux et le fond désolé de moi-même. Elle voit bien que je souffre, que je souffre d'amour, et pour une autre!... Elle éclate en cris passionnés. Sa nature ardente la pousse hors d'elle-même. La douleur et la rage la transportent à tel point qu'elle ne peut plus trouver de paroles que dans sa langue. Elle me jette en italien des mots sanglants, elle me couvre d'imprécations... Son visage est bouleversé, ses yeux sont éclairés d'une lumière effrayante, elle se tord les bras, la chevelure dénouée, elle se roulerait sur le sol!... Elle est vraiment superbe dans sa colère, mais d'une beauté tragique qui me bouleverse et m'accable.

Après ces grands éclats, je la vois tomber dans une prostration complète... Elle a de longues heures de silence absolu. Elle ne me regarde plus. Je ne suis plus là... Elle est seule, et affaissée, terrassée par l'excès de ses sentiments.

D'autres fois, je la trouve agenouillée devant une madone qu'elle a rapportée de Naples, et qu'elle a mise dans notre chambre. Je ne veux pas la troubler, je marche sur la pointe des pieds. Elle pleure... Et je l'entends qui dit, au milieu de ses larmes : « J'ai péché, j'ai péché ! Et maintenant j'expie... Ah ! je le savais bien, Immacolata, qu'un jour je serais punie !... Mais c'est trop... Pitié ! Pitié pour moi, Madone !... »

La souffrance de Lina m'inspirait une profonde compassion; je la comprenais si bien; c'était, au fond, la même que la mienne. Nous étions tous les deux blessés, malades du même mal... Je la regardais avec amitié, avec attendrissement, j'avais des élans vers elle, j'aurais voulu pleurer avec elle sur notre commune misère. J'aurais voulu l'embrasser avec désespoir.

Je croyais distinguer en moi que je ne lui portais plus d'amour mais un grand sentiment fraternel. Ah ! pourquoi son cœur n'avait-il pas suivi la même voie que le mien, pourquoi ne s'était-il pas transformé en même temps ? Nous aurions pu encore puiser l'un en l'autre un certain bonheur, nous aurions pu nous appuyer l'un sur l'autre. Quand je revenais, découragé, de voir Suzanne, il m'était arrivé d'avoir envie de me faire consoler par ma femme. Elle si bonne, elle ma seule amie véritable, n'aurait-elle pu trouver les mots pour m'apaiser, pour endormir ma peine ?... Mais, hélas ! je le savais, malgré l'excellence de son cœur, si bien formé pour compatir à mes chagrins, la cause même de ceux-ci l'eût déterminée à ne sentir aucune pitié à mon égard, mais seulement une amère fureur ! Il me semblait que moi, au contraire, si elle eût possédé un amour dont elle eût souffert, mon cœur eût été pour elle un refuge et que j'eusse désiré la consoler, lui faire du bien, la guérir...

Ah ! pourquoi n'éprouvions-nous pas l'un pour l'autre le même sentiment ? Mais c'est trop d'elle-même qu'elle voulait me donner, et justement tout ce que je n'avais pas de Suzanne et que de celle-ci je désirais avec tant de passion ! ... Ah ! pourquoi donc fallait-il que je sois attiré vers celle qui se déro-

bait, et que celle qui s'offrait ne m'inspirât plus d'amour!...

Ma pauvre Lina, je la regardais pleurer, je la voyais souffrir, et je pleurais comme elle, et je souffrais comme elle, et j'avais le cœur déchiré...

Il se produisait heureusement un répit, parfois, dans ces journées épuisantes. Nous avions maintenant un ami, André Privas. C'était ce camarade de ma jeunesse qui m'avait si obligeamment prêté sa garçonnière pour y rencontrer Suzanne. A la suite de ce service, nous nous étions vus assez souvent. Il était venu à la maison; il y était revenu. Je ne sais pourquoi : Lina le supportait mieux que mes autres amis. Peut-être parce qu'il approuvait généralement tout ce qu'elle disait, et qu'il avait compris qu'avec elle il ne fallait pas se montrer léger et superficiel, à la parisienne. Le fait est que, devant Lina, il exprimait des idées qui ressemblaient assez peu à l'André que je connaissais. Il faisait le jeune homme sensible, le rêveur, le sentimental. Je jugeais que cela était fin, et j'étais enchanté de voir Lina l'accueillir sans ennui, parce que sa présence rompait la tristesse de nos tête-à-tête, et que, d'autre part, comme il était mon confident, il me rendait service. Par exemple, il me fournissait des alibis : nous nous donnions devant ma femme de faux rendez-vous, il m'aidait ainsi à sortir facilement pour aller retrouver Suzanne...

Cette existence, cependant, me devenait de jour en jour plus insupportable. Avoir toujours, toujours là ma femme!... La nuit, dans mon lit; le jour, à côté de moi, autour de moi, devant moi!... Si je soupire, elle l'entend; si je ne dors pas, elle le sait. Je lève les yeux, et je trouve, fixés sur moi, les siens, ses yeux sombres et tristes... Elle ne cesse de m'observer, de m'examiner, de penser à moi. Je sens sa présence m'entourer comme les murs d'une prison. J'étouffe de cette captivité. Ah! qu'elle me gêne! Ah! qu'elle me pèse!.. Alors que j'aurais tant besoin d'être seul, de ne point me contraindre, de pleurer si je veux, de crier si j'en ai envie. Ah! quand, quand pourrai-je souffrir en paix, quand ne l'aurai-je plus là pour me tourmenter!...

Je disais cela quelquefois à André, je lui dépeignais mes tortures, je lui demandais conseil : « Comment faire pour me

séparer de Lina? » — Un jour il me répondit : « Fais-toi tromper! » Il avait un sourire singulier. Mais je n'y fis guère attention. Je pensai seulement : Ce brave André, avec ses idées du boulevard!... Il arrange tout de suite les choses. Il ne connaît pas Lina, hélas! Il la croit de la même pâte qu'une Parisienne...

Je lui répondis :

— Ah! mon vieux! Si cela ne dépendait que de moi!...

XVI

Elle n'était pas venue. Deux heures, je l'avais attendue chez nous, énervé, frémissant, malade d'impatience. Avec Suzanne je ne pouvais jamais rien prévoir. La dernière fois, elle s'était montrée plus douce, plus gentille, plus tendre. J'en étais surpris, et si heureux! J'espérais : elle allait peut-être s'humaniser, elle allait peut-être enfin m'aimer... Ah! je ne la connaissais pas!... Elle s'était repentie de sa courte faiblesse, ou bien c'était une feinte, et pour se payer, aujourd'hui elle ne venait pas, et elle m'infligeait cet odieux supplice de l'attente. D'habitude, quand elle ne pouvait me rejoindre, elle m'avertissait. Aujourd'hui pas un mot... J'étais resté là-bas deux heures et maintenant je revenais, accablé et irrité, les nerfs tendus, dans une contraction et un desséchement de tout l'être... Il faisait un peu de soleil, on était au mois de mars, l'hiver touchait à sa fin. Mais je ne sentais pas la fragile grâce de cette journée, j'étais enfermé en moi-même et rien du dehors ne m'atteignait : je me hâtais vers l'île. J'avais dit à Lina que je ne rentrerais que pour le dîner, et elle devait profiter de mon absence pour faire des achats dans les magasins; sans doute elle ne serait pas là de bonne heure. Je me trouverais seul, en paix, chez moi. Je m'allongerais dans un fauteuil, et j'attendrais que le calme, petit à petit, reprît possession de mon cœur...

Je tournai la clef dans la serrure. J'entrai. J'eus, sur le seuil, l'impression fugitive de quelque chose d'anormal, parce que la femme de chambre, qui, généralement, l'après-midi, se tenait assise dans le vestibule et cousait, n'y était pas aujourd'hui. Mais j'aimais autant cela : une présence, même la plus indifférente, m'eût été importune en ce moment, et cette fille, en profitant de l'absence de Lina et de la mienne pour aller se

promener de son côté, avait été bien inspirée. J'enlevai mon pardessus, je l'accrochai au porte-manteau, puis je pénétrai dans le petit salon. C'était une pièce agréable où je m'installais toujours quand j'étais à la maison ; elle donnait sur le quai. Je m'approchai de la fenêtre : un chaland glissait lentement sur la Seine, je le suivis des yeux. Mais je ne sais pourquoi, son mouvement si régulier, si monotone, me fut pénible; le quai était désert, on n'entendait aucun bruit, et rien ne vivait devant mes yeux que ce chaland, et sa vie me paraissait morne. Un immense ennui m'envahit. J'allai m'allonger sur un canapé, et je restai là, inerte. Puis, apercevant des livres sur une console, j'eus envis d'en ouvrir un... Je cherchai monBaudelaire, et je me rappelai que je l'avais laissé dans la chambre.. J'ouvris alors la porte pour traverser la salle à manger. Mais à peine était-elle ouverte que je reculai, frappé de stupeur... Quoi ! je ne me trompais pas ! on parlait dans notre chambre!.. Oui : c'était la voix de Lina, et celle d'un homme; de qui? Mais la voix... la voix d'André!..Et cette dernière prenait des inflexions tendres, que je ne connaissais point. Comment! que signifiait cela?.. Etait-ce vrai ! était-ce possible !... Il y eut un silence, un silence qui me sembla particulier,puis j'entendis comme une sorte de plainte langoureuse de Lina. Mon Dieu ! Je m'étais appuyé au mur, je me laissai tomber sur une chaise. Mon cœur battait à se rompre. Ah ! je comprenais maintenant le sourire d'André l'autre jour, — et cette femme de chambre qui n'était pas là aujourd'hui : on l'avait éloignée... J'écoutais, j'écoutais, j'étais haletant... Eh bien ! si je m'en allais maintenant, si je sortais tout doucement, si je ne disais rien,si je n'avais rien vu,rien entendu ; à présent j'étais libre!...Mais j'entendis encore un gémissement de Lina,qui souleva mon sang dans mes veines, et me fit me dresser soudain sur mes pieds.Je m'élançai vers la porte,je l'ouvris... Ah ! les misérables! les misérables!...Je m'étais précipité sur André, et je l'avais jeté à bas de mon lit, je le frappais, j'allais l'assommer... Cependant Lina dit un mot, mon nom, seulement : Edouard! mais avec un tel accent de mépris qu'il me toucha au cœur et que ma colère tomba subitement. Je me redressai, je la regardai... Elle était devant moi, les cheveux épars, mais elle avait croisé les bras sur sa poitrine, et me considérait, debout, sans honte, la tête haute, les yeux droits et qui ne

fuyaient pas les miens. Elle ne dit plus une parole, mais de ses yeux superbes elle me lançait des regards de dédain. Alors, devant son regard, à elle qui avait dépouillé sa robe, qui était presque nue, qui était adultère, je me sentis, moi, le coupable. J'avais perdu mes droits. Je courbai la tête, je quittai la chambre.

XVII

Elle s'était mise, avec une domestique, à faire ses malles. Elle se taisait. Elle ne me voyait pas. On eût dit que je n'étais plus là... D'abord son linge, puis ses robes. Ses robes, silencieusement, prenaient place, l'une après l'autre, dans les caisses grandes ouvertes au milieu de la chambre. Les armoires se vidaient. Chaque fois qu'on décrochait une robe, mon cœur se serrait : elle, un aspect d'elle, un moment de notre amour qu'on m'arrachait, qu'on couchait là, comme dans un cercueil... Mon adoration m'avait repris toute l'âme. Ah! qu'arrivait-il?... Vraiment, elle partait, elle se séparait de moi, elle m'abandonnait?... Ce n'était pas possible!

Elle ne me voyait pas. Sans un regard de mon côté, sans un mot, elle poursuivait son affreux déménagement. Mon Dieu! allait-elle donc tout emporter, ne me resterait-il rien d'elle! Je faisais des vœux pour qu'elle oubliât quelque chose, un mouchoir, une chemise, une étoffe qui me conservât son parfum, qui me donnât quand elle serait loin, qui me donnât l'illusion, en fermant les yeux, qu'elle était encore tout près de moi. Je sentais maintenant combien j'étais attaché à tout ce qu'elle avait porté, à tout ce qu'elle avait touché. Ah! non, non! je ne voulais pas qu'elle partît, je ne voulais pas qu'elle emportât tout cela, qu'elle m'enlevât ce qui faisait ma vie!...

Et je ne disais rien, son air glacé me fermait la bouche. Je le sentais : tout serait inutile. On ne peut pas faire que ce qui a été ne soit pas. On ne peut pas revenir en arrière... Et j'étais là, accablé, avec un amer regret.

Ainsi, les mille liens qui nous attachaient l'un à l'autre étaient rompus. Tout était fini. Etait-ce possible!...

Etait-il possible que cette créature muette et glacée, au visage fermé, dans laquelle je sentais une résolution implacable, et qui ne voulait plus me voir, et pour laquelle je n'existais plus, fût la même que celle qui m'avait adoré, au fond de

la vie de laquelle je vivais tout entier, et qui avait été frémissante et sensible, et docile au moindre de mes gestes?...

Elle était toute à moi. Elle était moi. Elle était le reflet de moi, elle m'appartenait. Etait-il possible qu'elle se fût reprise, qu'elle eût démêlé son être du mien?...

Que s'était-il passé? Et en elle? *Il* avait dit tout ce qu'il savait; alors, sans doute, elle s'était sentie trop outragée, soufflетée, frappée dans son orgueil, et cela avait tué son amour... Mais qu'elle se soit donnée à *lui*, à celui-là!... Il avait peut-être mis un prix à ses révélations, ou abusé de son trouble?... Ou bien elle avait voulu tout briser, et placer entre nous un abîme infranchissable?

Dans un silence affreux on fermait les malles. Et maintenant, les malles fermées, au milieu de la chambre dépouillée, cela sentait la mort.

Ah! si je parlais! si je la suppliais! si je me jetais à ses pieds! si j'implorais son pardon!...

J'avais croisé les mains, esquissé un geste de supplication, mais elle me regarda avec hauteur, et elle passa devant moi pour attendre seule, dans le salon, la voiture de la gare.

Bientôt j'entendis la voiture rouler sur le pavé du quai.

Puis on chargea les bagages.

Enfin Lina parut, en manteau de voyage. Elle s'inclina et dit : « Adieu, Monsieur. »

... Et maintenant, je ne vis plus. Je ne pense qu'à elle. J'erre comme une ombre. Je ne vois, je n'entends qu'elle! Je rêve d'elle. Je l'aime, je n'ai jamais aimé qu'elle, je l'adore! Je suis à elle, à elle!...Je revis notre amour, là-bas, sur une terre divine, notre fol amour!... Ma Lina!... Tout cela perdu!... J'en meurs!...

EUGÈNE MONTFORT.

Naples et Paris, 1909-1911.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

M. Croquant

Sa bibliothèque (suite). — Souvenirs. — Nouvelles pensées.

J'ai terminé, un peu hâtivement peut-être, l'inventaire de la petite bibliothèque de M. Croquant. Elle est moins significative que je ne l'espérais. C'est qu'il n'a trouvé que peu de livres où mirer son âme, si même il en avait une, ce qui est peu probable et ce qui l'eût peut-être bien embarrassé.

Pourtant, il me disait, dans les derniers temps, sachant combien je lui trouvais le cœur sec, l'esprit positif : « Non, non, ne me croyez pas dépourvu d'une certaine poésie. Une table bien servie me va au cœur. Je suis sensible aux truffes, au Champagne. »

Et encore :

« Tenez, on avait coupé, sur mon ordre, tous les lilas de mon jardin, à la campagne, pour les envoyer aux halles. Eh bien, quand je les ai vus partir, ça m'a fait de la peine, et j'en ai retenu une botte d'au moins six sous, au pris de gros ! »

Il me répétait souvent au printemps :

« Vous ne sauriez croire combien j'aime la vue des petites filles en blanc, des petites communiantes. Elles sont si jolies, si douces avec leurs yeux baissés, leur chapelet au bras ! Et puis, ça donne des idées !... »

« Depuis que nous avons une maison de campagne à Bagnolet, j'ai compris l'amour de la nature. Oh ! Repiquer des radis ! Arroser des salades ! Planter des choux ! Echeniller des haricots ! »

« Que d'enseignements on retire d'un jardin ! Rien ne développe comme cela les idées d'ordre, d'économie, de prévoyance. »

« La musique des petits oiseaux est un peu monotone, mais elle ne coûte rien. »

On voit qu'il y avait des coins champêtres dans cet esprit solide, pratique avant tout.

INVENTAIRE (suite)

8. Marcel Prévost. — *Les Demi-Vierges*.

« Voilà le plus beau roman que j'aie lu, au temps où je lisais des romans. Ayant tardé un peu, malgré l'excitation où m'avait mis le titre (car je suis économe, quoique passionné), je ne pus en acquérir

que la 7.813e édition. Le succès du livre me répondait de sa qualité et je l'ouvris peut-être avec un peu de prévention. Mon souvenir en est encore ébloui, après des années. Je n'en dis pas plus. Comme j'aurais voulu alors que l'auteur donnât une suite à son ouvrage ! J'ai attendu longtemps *les Quarts de Vierges*. Je crois bien que cela n'a jamais paru. Maintenant, je me désintéresse de la question. »

9. Alexandre Dumas. — *Les Trois Mousquetaires.*

« Le Livre de ma jeunesse. Ah ! si on faisait un roman comme celui-là sur chaque période de notre histoire ! Toutefois, j'y voudrais moins de duels, moins d'intrigues, moins de complaisance pour les militaires. »

10. — George Sand. — *La petite Fadette.*

« Quel style coulant ! On dirait un ruisseau dans la campagne. C'était la lecture favorite de Mme Croquant et son idéal. Je crois bien que, de sa vie, elle ne lut autre chose. Avec *la Clef des songes*, *le Petit journal*, et *les Chants du soldat*, à cause du pantalon rouge, la coquine ! »

11. — François Coppée. — La *Bénédiction.*

Amen, dit un tambour, en éclatant de rire.

« Quand je dis que je n'aime pas la poésie, entendons-nous. J'aime celle qui ne fait pas d'embarras, qui est amusante et je respecte celle qui est célèbre. Il salue Béranger, Coppée, Déroulède et Rostand. »

Il y a encore plusieurs livres enfermant quelques notes assez brèves, mais je renonce à les déchiffrer. En voici la nomenclature abrégée :

12. — *Le Couvent de Gomorrhe.*

13. — *Les livres secrets des confesseurs.*

14. — *Les Usages du monde, du demi-monde, du quart de monde et autres subdivisions.*

15. — *L'Art d'écrire enseigné en 37 heures trois quarts.*

16. — *Lettres à Adalbert sur la syphilis.*

17. — *Fleur d'alcove, grand roman mondain, international et incestueux.*

18. — *Catéchisme de la solidarité.*

19. — *Propos d'une table : Pensées de Victor Hugo, Anaïs Ségalas, Platon, Mme de Sévigné, Descartes, Raspail, André Theuriet, etc.*

20. — Erckmann-Chatrian, Eugène Sue, Ponson du Terrail : *Divers romans incomplets.*

Telle était, modeste par le nombre, mais significative par le choix, encore qu'un peu mêlée, la bibliothèque d'Alcide-Médor Croquant. Un peu mêlée ! Cela me rappelle le mot du regretté Edouard VII. Salué par son tailleur, à la sortie d'un bal corporatif, il lui demanda familièrement : « Eh bien, comment avez-vous trouvé ce bal ? —

Magnifique, Sire. Un peu mêlé... — Comment, M. Smith, vous auriez voulu qu'il n'y eût que des tailleurs? »

Maintenant que j'ai dit mon anecdote, je ne sais plus comment l'appliquer à la bibliothèque de M. Croquant, ni surtout comment la faire cadrer avec l'esprit de M. Croquant. Peut-être n'aurait-il compris le mot, ni comme le roi, ni comme le tailleur. C'était un esprit bien universel que celui de M. Croquant.

PENSÉES DE M. CROQUANT (suite).

Sur la repopulation.

— Je ne mange jamais de morue sans penser au problème de la repopulation. O fécondité!

— A quand la procréation sous peine de mort?

— Le septième enfant devrait être décoré à sa naissance, comme les Dauphins. L'ordre du *Lapinisme* est tout indiqué.

— Mme Croquant ne m'a pas donné d'enfants. La patrie française y perd ce qu'y gagnera la pensée humaine.

— Il est assez ordinaire que les nombreuses familles crèvent de faim. Sans doute, mais n'ont-elles pas la fierté du devoir accompli?

— Vous ne pouvez déjà pas nourrir les quatre premiers? Alors, vous ne risquez rien. Les quatre suivants ne modifieront pas la situation.

— Il y a un grand avantage à avoir beaucoup d'enfants dans un petit logement. Quand on est en colère, on peut taper tout autour de soi sans risquer de s'écorcher les poings.

— Des enfants? Des enfants qui mangeraient ma soupe, qui boiraient mon vin, qui me chiperaient mes sous et mon tabac! Non, non, cela me dérangerait trop, j'ai besoin de calme, j'ai besoin de silence : je pense!

Sur les sentiments.

— Je ne me suis jamais senti à l'aise que devant ceux qui avaient besoin de moi.

— La vue d'un pauvre m'enrichit.

— Je n'aime pas les cadeaux : il faut les rendre.

— Il vaut mieux avoir les mains sales que trop blanches.

— N'hésitez jamais à rendre service à un homme généreux.

— Au jeu de l'amour, il y en a toujours un qui perd, je me suis toujours arrangé pour n'être pas celui-là.

— L'amitié est un échange de petits profits.

— Les sentiments sont quelquefois plus productifs qu'on ne le croit.

— Le dévouement a besoin d'être médité avec soin.

— Il est prudent de ne pas trop se fier aux gens désintéressés, mais il serait imprudent de refuser leurs services.

— La gratitude fait de vous un esclave; l'ingratitude vous donne une mauvaise réputation : tenez-vous entre les deux.

— Un service rendu est le plus sûr des placements.

— Les meilleurs amis ne sont souvent que des complices.

— La facilité de tromper qui vous aime en gâte le plaisir.

— Les égoïstes ont beau dire : il y a une grande satisfaction à obliger ses amis, quand on est sûr d'en retirer quelque avantage.

Les carnets de M. Croquant sont loin d'être épuisés.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Œuvres de Arthur Rimbaud (édition revue, complétée et mise en ordre par Paterne Berrichon, préface de Paul Claudel. *Mercure de France*, 7 fr.). — Voici que l'on publie une nouvelle édition des œuvres de Rimbaud. En vérité, ce nom peut-il retentir aux oreilles d'un écrivain sans l'incliner à rechercher la solitude propice aux examens de conscience? Un poète ayant des désirs et des ambitions — n'eût-il que celle de jouer noblement son rôle — peut-il entendre prononcer les deux syllabes de ce mot : Rimbaud, sans s'arrêter dans la carrière et donner un froid regard à sa personne, au chemin qu'il foule, à cette ombre qu'il allonge sur la terre?

Rimbaud est né en 1854; il est mort en 1891, à l'âge où les poètes bien doués, qu'on appelle encore les *bons poètes*, reçoivent la croix de la légion d'honneur. Rimbaud est mort à 37 ans, mais il avait cessé d'écrire dès sa dix-neuvième année achevée. De 15 à 19 ans il a connu le talent et le mépris du talent, le génie et le dégoût du génie. En moins de quatre ans il a brûlé toutes les étapes et il a atteint, puis dépassé ce but que des esprits plus vastes, mais moins ardents, ne font parfois que deviner après quatre-vingts années de labeur et d'entreprise.

Rimbaud ne saurait être pris pour maître ou pour exemple : il est une exception héroïque et inquiétante; mais ceux qui peuvent dire son nom sans trembler sont-ils dignes de s'enorgueillir d'une lyre?

C'est vers 1869 que Jean-Arthur Rimbaud, alors âgé de 15 ans, a commencé d'écrire. Ses premiers essais poétiques témoignent d'une culture étonnante, d'une faculté d'assimilation précoce, d'un exceptionnel don d'imitation. Cette période de la vie de Rimbaud, de cette vie qui est comme un raccourci violent de l'histoire des littératures, semble bien montrer que l'imitation est le premier temps de l'initiation, et, lorsqu'elle est temporaire, la plus sûre école de la personnalité. Rimbaud, abreuvé de lectures, plaide contre l'autodidacte; il est le plus intuitif et le plus isolé des écrivains de son siècle, mais il a toutefois promené, ne l'oublions pas, dans le monde des sensa-

tions, une âme torturée de littérature. Rien n'est plus grave à méditer qu'un tel fait. Rimbaud, dans la maturité de son génie, sera un *barbare*, mais un barbare par renoncement, un désinstruit.

En 1869 et en 1870, Rimbaud est de son temps. Il participe avec avidité de l'esprit d'une époque fort troublée. Il est romantique avec les romantiques, parnassien avec les parnassiens ; il se passionne pour l'événement, il juge et condamne ; il est, en l'espace de quelques mois, ce que les poètes sont de dix-huit à trente ans. Il compose des poèmes, mais semble se perfectionner, dans cet art, d'un vers à l'autre. Il aborde une par une les difficultés du *métier*, et il les vainc tour à tour. Le premier en date de ses poèmes connus : *les Etrennes des orphelins*, est une chose candide et, somme toute, médiocre. Mais le suivant : *le Forgeron*, encore que pénétré de romantisme, contient déjà de ces vers rares qui suffiraient pour assurer la fortune poétique d'un écrivain, et, coup sur coup, de nouveaux poèmes sont écrits qui annoncent la maîtrise chez cet enfant. Immédiatement après le truculent *Châtiment de Tartufe*, c'est cette *Vénus Anadyomène*, dont la cruelle horreur eût peut-être fait hésiter le satanique mais délicat Baudelaire. Rimbaud a vite épuisé les vertus de l'époque : du printemps à l'automne de cette année 1870, Rimbaud apprend à être gracieux comme Banville, éloquent comme Hugo, habile comme Gautier, sarcastique comme nul autre.

Dès lors l'adolescence du poète Arthur Rimbaud est achevée ; il entre dans ce qui doit être sa brève, son ardente, sa magnifique maturité.

Un sens prodigieux de la langue, la perception efficace de tous les traits sans quoi un être ne serait pas ce qu'il est, une implacable précision vocabulaire, une imagination unique et qui ne renonce à rien, un esprit prompt au plus fol enthousiasme, une sensibilité aiguë jusqu'à l'écœurement, la faculté de réunir dans l'éclat du même rayon les objets les plus distants, une oreille fidèle au plus secrètes harmonies, il connaît certes tout cela, l'homme qui a écrit *Bateau ivre*, *les Assis*, et *les Pauvres à l'Eglise*, et *les Chercheuses de Poux*, et tant d'autres poèmes qui sont parmi les plus beaux de notre littérature.

A ce moment de sa vie, Rimbaud, en pleine possession de son jeune et sauvage génie, écrit autant pour les autres que pour soi-même. Malgré les déboires d'une existence nomade et contrariée, Rimbaud rencontre une sorte de gloire : d'illustres sympathies se prononcent, des hommes qui sont ses aînés de beaucoup voient en lui un maître et l'honorent comme tel, il étonne à plaisir une société plus encline au mépris qu'à l'admiration, il assujettit Verlaine, à jamais ébloui d'une pareille rencontre. A toutes les exigences de l'art il a satisfait comme par jeu ; il a fait aussi bien et mieux que les

plus célèbres de son temps ; il a parlé de tout sans avoir rien vu et aussitôt il a fait admettre la précellence de la divination sur la science.

On n'imagine pas ce qu'à compter de ce moment eût pu devenir la vie d'un homme possédant les vertus d'écrivain de Rimbaud, mais ne possédant pas son âme. On n'imagine pas cela, parce que toutes choses sont si justement coordonnées dans la nature qu'à une grande puissance correspond presque nécessairement une grande faculté de désirs. On ne voit pas Rimbaud, après qu'il eut écrit *Bateau ivre*, écrire un second poème équivalent, puis un troisième, puis d'autres livres et ainsi jusqu'à l'Académie.

Dès cette époque, Rimbaud ne peut déjà plus tenir son regard constamment fixé sur le public idéal que le moins exigeant des poètes est en droit de rêver. A tout instant, il quitte la surface où les efforts du nageur sont visibles, et, d'un élan solitaire, il sombre vers les profondeurs. A tout instant, dans ses plus limpides poèmes, un vers nous étonne et nous émeut par ce qu'il laisse soupçonner d'inconnu.

A peine a-t-il eu le temps de se familiariser avec l'expression qu'il en a déjà compris l'inutilité. Les plus grands hommes vivent dans une solitude d'esprit que diverses illusions rendent heureusement tolérable. Ceux qui obtiennent la confiance, l'amitié, le dévouement de leurs contemporains sont les plus favorisés ; ceux qui supputent l'intelligence attentive d'autrui s'exposent à de cruels mécomptes.

L'écrivain passionné de spéculation pure, ou de pure poésie et, plus généralement, de création gratuite, est fort enviable s'il peut intéresser à sa plus intime pensée un quatuor d'âmes généreuses. Le reste est servilité, faiblesse, jalousie, information, haine et mode. La réputation d'un écrivain est l'œuvre de hasards misérables. Eût-on écrit cinquante volumes, on est pour tous et pour chacun l'homme non seulement d'un seul volume, mais le plus souvent d'une seule page d'un volume, et encore cette page a-t-elle été la proie des déformateurs ; des adaptateurs, des commentateurs et des interprètes. Dire que l'on écrit pour quatre personnes, cela revient à dire que l'on écrit pour soi-même. Telle est la vérité qui est apparue à un adolescent.

Rimbaud compose *les Illuminations*. A-t-il jamais eu souci d'étonner ou de plaire ? Je ne sais. Mais graduellement il ne songe plus qu'à satisfaire cet unique esprit qui est le sien. La prosodie, qu'il a éprouvée jusque dans ses plus secrets ressorts, le lasse déjà : il prend avec ce jeu toute liberté ; il devance les réformateurs du symbolisme ; il semble découvrir incidemment le vers libre et puis il écrit en prose. Dès ce moment il oublie l'auditoire.

L'essentiel est pour lui de parler, assuré qu'il est de parler dans le désert. Certes il lit ses poèmes à Verlaine, certes il les montre,

avec un reste de crédulité, à ceux qui, dominés par son étrange génie, tournent vers lui leur face inquiète et curieuse. Mais il est déjà au-dessus du public : il s'élève avec rapidité, de jour en jour, d'heure en heure, et il ne redescendra plus jamais. S'il est encore assez naïf pour donner ses soins à l'édition d'*Une Saison en Enfer*, il s'en punit presque aussitôt en jetant au feu toutes les brochures à peine sèches. Et le même autodafe réduit en cendres les manuscrits demeurés entre les mains du jeune homme.

Les derniers ouvrages de Rimbaud, j'entends *les Illuminations* et *Une Saison en Enfer*, nous apparaissent comme les feux d'un festin solitaire où nous n'avons pas été conviés. Nous écoutons une voix qui ne s'adresse point à nous.

Stéphane Mallarmé n'a pas écrit que pour lui-même : il a pris soin d'initier quelques rares esprits et de constituer, hors de lui, quelque chose qui est *le public par excellence*. Cette initiation se transmet maintenant que le maître est mort. Il y a un ésotérisme mallarméen. Il n'y a pas d'ésotérisme de Rimbaud.

Des biographes autorisés et fervents comme M. Berrichon peuvent s'employer à nous révéler le secret inclus dans telle pièce des *Illuminations :* nous leur savons gre de la lumière qu'ils nous apportent ; mais nous n'en gardons pas moins l'impression, en ouvrant ces héroïques grimoires, de porter un regard indiscret dans une conscience qui n'a pas voulu se livrer.

Nous suivons une âme inspirée dans la ténèbre où, bien seule, elle s'aventure. De magnifiques éclairs nous dédommagent de nos faux pas...

A dix-neuf ans, Rimbaud a jugé qu'il était inutile d'écrire, même pour soi-même, et qu'il suffisait de penser. L'histoire ne dit pas à quelle époque il a décidé de ne plus même penser et de se contenter de vivre. Il a vécu jusqu'à l'âge de trente-sept ans et je pense qu'au moment où il est mort il ne croyait plus, depuis déjà longtemps, à la nécessité de vivre.

Que de robustes et laborieux génies poursuivent, pendant près d'un siècle, sans découragement effectif, leur besogne de brutes divinement obstinées : le nom de Rimbaud, comme un avertissement et une menace, reste inscrit en lettres de feu sur toute page blanche. Ceux qui ne l'aperçoivent pas au moment de saisir la plume sont des manouvriers à l'âme ou candide ou rusée.

Cependant les livres affluent dans les boutiques empestées, les banquets littéraires se donnent dans une grande rumeur de louanges et de verres cassés, les enquêtes se poursuivent dans les revues pleines d'histoires malpropres et de papier taché, les enterrements succèdent aux conférences, et les sociétés artistiques réclament à grands cris des distinctions pour des vieillards odieux ou pitoyables.

Mais rapide, pure, lumineuse, l'âme de Rimbaud voyage dans le monde, pressée comme autrefois « de trouver le lieu et la formule ».

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

G. de Pawlowski : *Voyage au pays de la quatrième dimension*, Fasquelle, 3,50. — Pierre Custot : *Traits galants et aventures du sieur Pierre D'fleurville*, Fasquelle, 3,50. — Abel Hermant : *Coutras voyage*, Louis Michaud, 3,50. — Jeanne Marais : *Nicole courtisane*, Calmann-Lévy, 3,50. — Jacques des Gachons : *La Vallée bleue*, Fontemoing, 3,50. — O. Diraison-Seylor : *L'Amour en croupe*, A. Lecler, 3,50. — André de Régis : *Primaire*, « Renaissance contemporaine », 3,50. — Pierre Maudru : *Suzanne Leclasnier*, P. Grasset, 3,50. — Georges Virrès : *Le Cœur timide*, Gabalda, 3,50. — Jean et Paul Fiolle : *Les Oudinot*, E. Basset, 3,50. — Michel Provins : *L'Art de rompre*, Fasquelle, 3,50. — Brada : *La Voix qui accuse*, Hachette, 3,50. — Henri de Régnier : *Images vénitiennes*, Fontemoing.

Voyage au pays de la quatrième dimension, par G. de Pawlowski. « Malgré son nom imparfait on ne saurait considérer, en effet, *la quatrième dimension* comme une quatrième mesure ajoutée aux trois autres (largeur, hauteur et profondeur), mais plutôt comme une façon platonicienne d'entendre l'Univers sans qu'il soit besoin pour cela de se brouiller avec Aristote, comme une méthode d'évasion permettant de comprendre les choses sous leur aspect immuable et de se libérer du mouvement en quantité pour ne plus atteindre que la seule qualité des faits. »

Ce que j'aime le mieux dans l'énoncé des matières qu'on offre ici en pâture à notre esprit c'est la *méthode d'évasion*. Oui, c'est le seul moyen de nous tirer un peu du chaos des romans ordinaires. Fuir... usqu'à perdre de vue complètement toutes les pauvres petites inventions psychologiques, c'est-à-dire le Monsieur, la Dame et l'Autre ! Il y a en littérature une formation de Léviathan dont chaque cellule représente le chapitre d'histoire que nous osons y ajouter et ce Léviathan-là ne fait qu'un gros in-folio d'animal toujours le même, bête férocement tranquille, mais qui entoure de ses tortueux replis une multitude effroyable de lecteurs à moitié endormis par ses émanations soporifiques. Je comprends qu'on cherche une méthode d'évasion ! Donc voici du neuf ! C'est assez difficile à comprendre, me direz-vous. Pas plus, vous répondrais-je, qu'il vous serait difficile de respirer un air pur sur des sommets en sortant brusquement de Paris par le chemin... de la quatrième dimension, mettons par le rapide aéroplane de la pensée. Essayons de nous expliquer plus clairement. Quand vous assistez, dans l'ombre, à une représentation cinématographique et que, par exemple, on vous transporte en Norvège dans une course en *luge* ou en *ski*, vous ne protestez pas contre l'impossibilité d'être là en chair et en os devant une scène réelle quoique antérieure ? Il vous arrive, je pense, comme à tout le monde, cette surprise de l'imagination de respirer le vent de la course

et d'avoir l'impression *fraîche* de trembler au tournant dangereux de la montagne neigeuse, du précipice rempli de glace transparente. Eh bien, l'auteur nous convie à un déroulement des films futurs. Pourquoi nier les propriétés de telles nouvelles découvertes scientifiques dont on a pas encore défini toute la puissance? De l'armoire des frères Davenport, truc de féerie dont on n'a jamais bien connu le fin mot, l'auteur nous sort un petit coffret dont le sceau à la cire s'enlève et se remet, la ligature se noue et se dénoue, sans que lui-même arrive à s'en rendre compte et, de là, il part pour le pays de la 4e dimension où il rencontre *la chambre verte*, *la maison plate*, le fameux *Léviathan*, et la désolation de vivre de sa vie, de fournir à sa matérialisation sa propre matière, le fait bondir jusqu'à *la vision de l'invisible*. Je ne veux point vous promener sans guide et vous pousser au hasard sur tel sujet qui m'a plu, mais je vous préviens qu'il faut tout lire si vous voulez que l'initiation soit complète. Vous verrez alors que *les ferropucerons* forcent un aéroplane à se gratter, parce que le dit aéroplane est *d'abord* une forme d'oiseau, et qu'ensuite, si le besoin crée l'organe, l'organe peut certainement engendrer le besoin! Il y a dans l'illogisme une logique d'instinct que nous appelons le paradoxe... et qui n'est, comme vous le savez peut-être déjà, que la vérité de demain. Je ne prétends pas avoir tout compris, cependant je crois fermement à *la révolte des machines*, parce que c'est la force logique d'un illogisme préparé de mains humaines. Un grand poète, Villiers de l'Isle-Adam, a prévu, dans *l'Eve future*, ce qui pourrait arriver le jour où, la machine, devenue parfaite, trouverait enfin son magnétisme animal qui la doterait d'une impulsion personnelle; remarquez que je ne prononce même pas le mot d'*âme*, si désuet. Il ne faut pas oublier que les lois de la nature sont violées par la nature quand elle s'occupe seule de ses intérêts : il naît des poissons sans yeux dans les rivières souterraines. Or, des poissons ayant des yeux y sont allés un jour... et leurs enfants n'en possèdent plus que la place. Nous aurons un jour les yeux remplacés par un autre sens qui nous permettra de voir l'invisible... et je souhaite que ce soit plus drôle que ce que nous contemplons !... Après la mort du *Léviathan* viendra le siècle, l'âge de *l'oiseau d'or !...* « L'intelligence complète à quatre dimensions demeure comme morte si elle ne s'applique pas au rachat de la matière. » Et c'est là la belle morale du livre de G. de Pawlowski : s'évader le plus possible de la vile matière! Je crois qu'il a, ma foi, merveilleusement réussi.

Traits galants et aventures du sieur Pierre Defleurville, par Pierre Custot. Ceci est l'existence puérile et un peu canaille de jadis, du temps où l'on songeait à faire de jolis gestes inutiles, mais où on ne perdait pas à ce point la carte qu'on ne sût la tirer proprement d'un mauvais jeu. Le sieur Defleurville est un petit

jeune homme instruit, de 1767. Il est polisson et très adroit. Il se sert de son épée et de son latin pour avancer sa fortune et pousse sa pointe d'acier et d'esprit dans tous les mondes. Amoureux, comme il sied, d'une noble demoiselle, il l'enlève en tout bien tout honneur pour ne l'épouser légitimement qu'après avoir acquis du bien, aux dépens d'une pauvre affolée par les incantations diaboliques ; il récolte tous les honneurs en sauvant le roi d'Espagne. Ce roman d'aventures du genre passé a le mérite de ne pas paraître trop démodé et à voir grandir ce personnage en expérience et en sagesse, on lui pardonne l'exubérance et le dévergondage de son imagination.

Coutras voyage, par Abel Hermant. Ce jeune cadet des Coutras accomplit, suivi de son précepteur, Gosseline, un voyage extraordinaire en Albanie et en Italie au cours duquel il lui arrive les pires aventures. Il serait plus juste d'attribuer ses aventures à son précepteur dans les bras de qui tombe une sœur de roi. Les types de la famille royale de Séleucie sont vraiment curieux. Depuis le roi à la sébile emplie de pierres précieuses, jusqu'à la princesse toquée d'esthétisme, toute cette lignée peut faire la fortune d'un Offenbach (s'il y en a encore un), et le plus extraordinaire dans ces aventures, c'est le ton absolument naturel que l'auteur sait conserver pour les narrer. Cela n'est pas arrivé, mais c'est possible, tant Coutras et Gosseline sont bien vivants et toujours sincères dans leur façon d'agir. La vie moderne étant un perpétuel *Cinéma*, on ne s'étonne pas de voir succéder, chez Gosseline, les sentiments d'orgueil aux exaspérations de sa situation de prince... consort. Et pourtant, on peut, on doit citer une page sur l'angoisse dans un château italien qui ressemble fort à une très belle dissertation sur la spiritualité de la peur. La vraie vie est à jamais ridicule et la façon dont est présentée cette situation bien italienne la rend presque tragique.

Nicole, courtisane, par Jeanne Marais. Ce n'est pas une courtisane, cette Nicole. C'est une femme de la haute finance, une valeur que des hommes ont le devoir de mettre en valeur, et pour que son prix s'élève de plus en plus, il faut qu'elle paraisse très disputée. Appartenant à un seul maître qu'elle tolère par habitude, quand elle essaye d'en changer elle s'aperçoit qu'elle se moque encore moins de l'amour que des hommes. Un garçon se tue pour elle et elle comprend, après sa mort, que la mort peut devenir un piment de l'amour. L'histoire se termine par un mariage d'amour, du reste, qui est aussi un mariage d'argent. Au cours de ces rapides mémoires de femme glorieusement entretenue, on esquisse un portrait frappant, quoiqu'en chemise, de Léon Brochart, notre plus sympathique (j'allais dire notre seul) homme d'Etat.

La Vallée bleue, par Jacques des Gachons. Il ne faut jamais chercher à réunir des gens qui ne sont pas faits pour vivre sous le même

ciel. Cette famille moitié citadins et moitié provinciaux finit par se désagréger totalement parce qu'on s'efforce de faire au grand soleil ce qu'on a l'habitude de dire dans les couloirs d'un théâtre parisien. Mais la vue de cette paisible vallée, de cette même fenêtre où la contemple ce vertueux papa entouré de ses enfants sages repose les yeux et si on sépare la fiancée timide, un peu sotte, du bon garçon digne du meilleur sort, on le regrette moins quand on songe que ces gens étaient heureux sans le savoir. Pas de bonheur bien vécu sans comparaison possible.

L'Amour en croupe, par Diraison-Seylor. C'est un roman de demain, mais est-ce que demain on aura encore des chevaux de courses autrement que *vapeur* ? Un jeune homme est disqualifié par un tour de passe-passe au pari mutuel. Sa fiancée ne croit pas à son innocence et il en est réduit à fuir dans un pays où l'on fait encore courir des chevaux honnêtement. Il s'en va suivi d'une petite danseuse éprise de lui qui n'a pas de grands scrupules, car elle se fait disqualifier à son tour pour lui gagner une somme énorme. On nous montre les dessous de San-Francisco, où l'on rencontre un bon brave homme qui possède le cheval gagnant par excellence. Retour à Paris où un roi... de la finance a rétabli les courses et où l'on fait jouer un cheval tout frais sorti d'un procédé conservant les animaux sans usure vitale. Et cela se termine par la mort du dit cheval, de la danseuse et la réhabilitation du jeune homme. A part certains détails un peu poussés, ça pourrait aussi bien se passer hier que demain.

Primaire, par André de Régis. Pourquoi *scènes de la vie universitaire* ? Est-ce que toutes les petites institutrices blondes, d'ailleurs sages et de bonne volonté, tombent amoureuses d'un Monsieur malade à la seconde rencontre avec ce Monsieur malade ? Et est-ce que toutes les petites institutrices brunes épousent un comte veuf et riche après avoir voulu assassiner un valet de chambre qui ne... résistait pas ? Je pense que les scènes en question sont surtout dans le remplissage du livre, descriptions et tableaux de mœurs rurales plus douces, bien préférables à ces intrigues terriblement romantiques.

Suzanne Leclasnier, par Pierre Maudru. Une mère tâche d'apprendre à sa fille, élève du Conservatoire, tous les dangers qu'elle peut courir dans sa profession. La fille, qui n'a ni l'étoffe d'une grande courtisane, ni celle d'une grande artiste, devient seulement une fort mauvaise épouse, et son mari, pas très intelligent, finit par prendre le dessus, ce qui sauve la situation de ce ménage baroque. On ne comprend pas bien pourquoi tout ce vice pour arriver à tant de vertu... à moins que ce ne soit dans l'intention unique de dire son fait à un professeur du Conservatoire où se fabrique ces intéressantes jeunes personnes.

Le Cœur timide, par Georges Virrès. Mœurs belges. Un jeune homme de la meilleure société perd quelques bonnes occasions de s'amuser ou de se marier. Il analyse trop ses sentiments avant et, après, il en est réduit à sa vie sentimentale, qu'on ne comprend pas toujours bien autour de lui. Ses nombreuses hésitations lui permettent d'attendre la femme qu'il n'a pu su choisir et de la reconnaître enfin pour celle qu'il attendait sous ses voiles de deuil.

Les Oudinot, par Jean et Paul Fiolle. Une famille riche en province. La femme ambitieuse, le mari doux gâteux, le fils un imbécile et la fille petite sacrifiée. Il y a une apothéose dans les arènes d'Orange, en face du fameux Mur, qui est une des meilleures pages de cette apothéose des fortunes solides mal gagnées, et aussi la triste mort d'un pauvre diable, le chauffeur souffleté devenant un héros sur la terre d'exil, qui pourrait servir de morale.

L'Art de rompre, par Michel Provins. Ou l'art de nous prouver en des jolis tableaux bien vivants, et pas trop théâtre, que les liaisons faciles peuvent se dénouer facilement, avec des mots souvent très humains malgré leur habileté d'auteur.

La Voix qui accuse, par Brada. Un drame au village. La voix du père assassin ressemblant à celle du fils innocent La fiancée, qui croit à l'innocence du fils, arrive à le sauver, mais par l'intermédiaire d'un être encore bien plus innocent, un pauvre animal enfermé dans la maison du crime, mis sous scellés malgré lui et qu'elle va nourrir de temps en temps.

Images vénitiennes, par Henri de Régnier. Réédition très luxueuse des visions de la ville des doges par Henri de Régnier, qui sut trouver, dans le somptueux décor convenu des coins d'intimité d'un charme tout nouveau et plus vraiment poétiques peut-être que les décors déjà tant chantés.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Joanny Bricaud : *J.-K. Huysmans et le Satanisme*, 1 vol. in-12, 2 fr., Chacornac. — Henri Blandin : *J.-K. Huysmans*, 1 vol, in-18, 3.5o, « Maison du Livre ». — *Collection des Plus Belles Pages : L'Arétin, Notice* de Guillaume Apollinaire, 1 vol. in-18. 3. 5o, « Mercure de France ». — S. Rocheblave : *La Vie d'un Héros. Agrippa d'Aubigné*, 1 vol. in-18, 3.5o, Hachette. — Jean Richepin : *De l'Olympe à l'Agora*, 1 vol. in-18, 3.5o. Fayard. — Jean Richepin : *D'Eschyle à Aristophane*, 1 vol. in-18, 3.5o, Fayard.

Encore un petit livre sur Huysmans : **J.-K. Huysmans et le Satanisme**, livre très amusant, parce qu'il est écrit par quelqu'un qui croit au Diable. D'irréfutables documents, dit M. Joanny Bricaud, attestent l'existence du Satanisme : « Tout comme Dieu, Satan a ses fidèles dévots, qui lui rendent un culte, en de ténébreux sanctuaires. » Cela ne prouve ni l'existence de Dieu ni celle de Satan;

et si, comme le constate M. Bricaud, le satanisme fut fort à la mode il y a quelques années, cela signifie seulement que des croyants ont associé au vieux mythe diabolique quelques pratiques de spiritisme. Ce fut le cas de Huysmans. « Il assista, d'abord en sceptique, aux séances spirites ; mais son scepticisme dut s'évanouir devant l'évidence d'incontestables faits de matérialisation, d'apports, de lévitations d'objets. » Et il ne s'agissait plus de vulgaires matérialisations, mais de la propre matérialisation du Général Boulanger. C'était troublant, en effet, et Huysmans en acquit la conviction qu'il y avait des points communs entre le Satanisme et les évocations du spiritisme, ce qui est aussi la conviction de l'Eglise. On voit qu'on peut être un excellent écrivain et manquer totalement du sens philosophique. Il faut bien le dire, le spiritisme en est resté à la période mythologique, et ceux qui s'occupent de cet occulte ne sauraient avancer dans leur connaissance, puisqu'ils cherchent ce qui n'existe pas. Il faudrait d'abord dissocier Satan du satanisme, dissocier les esprits du spiritisme; alors, on commencerait à y voir clair dans ces sciences occultes qui n'ont d'occulte que notre ignorance et notre mauvaise méthode d'introspection. Car il ne s'agit ici que de notre subconscient.

Partant donc de cet axiome que le satanisme est une chose réelle, M. Joanny Bricaud verra le diable rôder autour de Huysmans, dont l'âme épicée le tentait.

Le satanisme tel que l'entendait Huysmans était une sorte de divin dépit amoureux : le sacrilège n'a de signification que pour les croyants. Alors, on frémit à l'image de ce mauvais prêtre qui s'était fait tatouer, sous la plante des pieds, l'image de la croix, « de façon à toujours marcher sur le Sauveur », et qui entretenait, dans des cages, des souris blanches nourries d'hosties consacrées... ; on frémit, ou on sourit, selon sa mentalité. Mais on voit ce que, pour un homme pieux, il y a de tentant dans le satanisme : se faire l'idée grandiose d'un Dieu chrétien (dont on connaît la formule), le savoir tout entier, dans toute sa divinité, dans une hostie, et imaginer cette hostie violée, polluée, etc... N'est-ce pas l'humiliation suprême pour un Dieu qui n'est pas Jupiter ; mais quelle sensation de puissance pour l'être éphémère qui peut imposer cette infamie à son Maître Eternel !

L'Abbé Boullan, l'initiateur de Huysmans au satanisme, se livrait à ces singulières pratiques. Il y avait de tout dans ces pratiques, écrit M. Bricaud : « du mysticisme délirant, de l'érotomanie, de la scatologie, du sadisme et du satanisme. » Il y avait aussi au moins de l'érotomanie dans le cas de Huysmans. Mais voici que Boullan meurt d'une mort mystérieuse. Huysmans attribue cette mort aux pratiques magiques de Stanislas de Guaita, et Jules Bois accuse

« formellement Guaita et ses collègues de la Rose-Croix d'avoir envoûté l'abbé Boullan ». Voici un fragment de la lettre singulière qu'il écrivait à ce sujet dans *le Gil Blas* du 9 janvier 1893 :

... On m'a assuré que M. le marquis de Guaita vit seul et sauvage; qu'il manie les poisons avec une grande science et la plus merveilleuse sûreté; qu'il les volatilise et les dirige dans l'espace; qu'il a même — M. Paul Adam, M. Dubus, M. Gary de Lacroze l'ont vu — un esprit familier enfermé chez lui dans un placard et qui en sort visible sous son ordre...

M. Paul Adam a vu le fantôme familier du placard!

Ce que je demande sans incriminer qui que ce soit, ajoute gravement M. Jules Bois, c'est qu'on éclaircisse les causes de cette mort. Le foie et le cœur par où Boullan fut frappé, voilà les points que les forces astrales pénètrent.

Interviewé par *le Figaro*, Huysmans prononçait qu'il était indiscutable que Guaita et Peladan pratiquaient quotidiennement la magie noire.

Accusé d'une manière aussi précise d'avoir envoûté Boullan, Guaita s'émut et répondit avec esprit : « ... Les allégations produites dans les journaux, ces jours derniers, seraient abominables, si elles ne respiraient la plus intense bouffonnerie. » Mais M. Jules Bois n'est pas convaincu : M. de Guaita, écrit-il, « s'empêtre dans les pièges qu'il tend et le magister noir décrit en connaissance de cause ses propres maléfices; il se mire dans ses envoûtements... Mais quand il s'agit de se défendre de ce soupçon de satanisme, M. de Guaita recule... » Pourtant, le satanique Boullan, le vieux sadique plutôt, n'était mort que d'une maladie de cœur, qu'il avait sans doute aggravée en se livrant « aux rites secrets de l'incubat et du succubat, qu'il qualifiait *d'union de vie...* ».

Spécialiste de ces cas mystico-pathologiques, l'abbé Boullan fut souvent appelé par plusieurs mères abbesses, dans des couvents, auprès de sœurs visitées la nuit par des démons.

Arrivé auprès des malades, il se servait de fumigations spéciales et de pratiques sacrilèges, qui, au lieu de guérir les nonnes, perfectionnaient leur mal. Il leur enseignait les méthodes d'auto-hypnose et d'auto-suggestion leur permettant de rêver qu'elles avaient des rapports avec les saints, avec Jésus-Christ. Il leur indiquait des poses spéciales, des procédés occultes pour que des entités de l'au-delà, ou même son propre corps astral, à lui, réussisse mieux à les visiter, à les posséder. Dans leur exaltation mystique, ces religieuses croyaient avoir affaire à des saints! La correspondance entre le prêtre sataniste et ces pauvres filles était déroutante par la naïveté des aveux et l'abomination des conseils. L'étrange, disait Huysmans, c'est que ce prêtre n'était pas un vulgaire érotomane, et qu'il agissait très sincèrement sur des êtres invisibles qu'il pouvait à volonté déchaîner ou restreindre.

Cette page nous renseigne admirablement sur le satanisme de Boullan et sur le satanisme en général : il se réduit à quelques pratiques d'auto-hypnose et d'auto-suggestion, appuyées de formules religieuses et de gestes obscènes. Ces maisons de recueillement où l'Abbé Boullan dirigeait si spécialement les consciences des nonnes étaient des maisons doublement closes. On songe au *Diable en enfer* de la Fontaine on songe aussi à l'Abbé Grandier. Je signalerai aussi sur **J.-K. Huysmans** le nouveau livre où M. Henri Blandin étudie l'homme, l'écrivain, l'apologiste. M. Blandin, qui est prêtre se place, on le comprend, à un point de vue tout à fait spécial. Il me reproche d'avoir affirmé, dans mon analyse du volume de M. Coquiot, que la conversion d'Huysmans était « pathologique » ; je ne puis tout de même pas y voir le doigt de Dieu. Après avoir remis au point les mobiles de cette conversion, M. Blandin écrit : « Résumons-nous. Dans toute conversion, il y a l'action et le don divin et la contribution bien humaine, la grâce et la correspondance à la grâce. » Voilà qui est clair et irréfutable.

§

En tête de ces *Plus Belles Pages* de **l'Arétin**, M. Guillaume Apollinaire a écrit une notice critique qui nous apporte quelques précisions sur la vie et sur l'œuvre de ce Pierre, dit l'Arétin, qui, « à cause de sa gloire et de son déshonneur, est devenu une des figures les plus attachantes du XVI^e^ siècle..., les plus mal connues » aussi. Il demeure l'homme des postures, non pas à cause de ses sonnets, « mais bien grâce à un dialogue en prose qu'il n'a point écrit et où on en indique 35 ». Tandis qu'en Italie les lettrés le voient d'un mauvais œil, chez nous les gens du monde accouplent sa mémoire à celle du marquis de Sade. M. Apollinaire apprendra à beaucoup que l'Arétin fut un personnage, ami du Titien et de Michel-Ange :

> Dans le palais qu'il habitait, écrit M. Apollinaire, se pressait chaque jour la foule des artistes, des disciples, des patriciens, des aventuriers, des ecclésiastiques, des mérétrices, des ganymèdes et des étrangers. L'Arétin plaisante et rit souvent à gorge déployée. Il est l'homme le plus libre du monde, il ne craint personne. Il reçoit des présents de tous les souverains. François I^er^ et Charles-Quint lui ont donné des chaînes d'or, mais ne l'ont point enchaîné... Il ne ménage rien et dit hardiment sa pensée... Fléau des princes, il les flagelle par droit divin.

Mais, ceci déroutera davantage encore l'opinion fixée : l'Arétin n'était pas un mécréant et on possède du curé de San Luca, sa paroisse, une attestation de sa mort chrétienne. Si Jules III ne fit pas de lui un cardinal, ce fut pour des raisons plus politiques que morales : « Celui qui écrivit tant d'ouvrages pieux et les ornait avec la reproduction de la fameuse médaille qui le proclamait Fléau des Princes était, autant que bien d'autres, digne de la pourpre cardi-

nalice et, n'eût été la bassesse de son extraction, n'aurait peut-être pas fait si mauvaise figure sur le trône pontifical ! »

M. Apollinaire étudie ensuite l'œuvre de l'Arétin, son théâtre, que Molière et Corneille semblent avoir connu, ses ouvrages religieux qui eurent une vogue considérable, enfin ses Ragionamenti. A ce sujet, M. Apollinaire voudrait que l'on restitue à l'Arétin la paternité de quelques ouvrages comme *la Puttana errante*, etc., auxquels il lui paraît impossible que le Divin n'ait pas mis la main.

Dans son choix des œuvres M. Apollinaire ne nous donne pas les sonnets luxurieux, qui sont connus, qui sont même les seules œuvres vraiment connues de l'Arétin. Ceux qui les ignorent encore les trouveront dans *l'Œuvre du Divin Arétin*, à la Bibliothèque des Curieux, ouvrage que je ne connais pas d'ailleurs.

On trouvera ici d'amples extraits des *Ragionamenti*, dialogue de courtisanes, des fragments bien choisis du théâtre, tragédie et comédie : l'Orazia, le Philosophe, la Femme de Cour, enfin des Lettres qui sont une des parties les plus importantes de l'Œuvre arétinesque ; c'est par ces lettres qu'il exerça cette grande influence sur l'opinion publique qui fit de lui le Fléau des Princes. Enfin, en Appendice, un essai de bibliographie arétinesque, traitant des éditions en italien, qui rendra service aux lettrés.

Constatant que beaucoup des écrits d'Arétin sont encore obscurs, M. Apollinaire termine sa savante et amusante notice, en souhaitant que les érudits italiens parvinssent « à éclaircir un texte très agréable à la vérité, mais rempli d'allusions à des événements, à des coutumes, à des personnages dont le public n'a pas idée aujourd'hui. » Toutefois, ajoute-t-il, c'est avec justice qu'en son temps on a écrit que le divin Pierre Arétin était *la règle de tous et la balance du style*.

§

M. S. Rocheblave, qui nous a donné, dans la collection des *Grands écrivains français*, une étude littéraire sur d'Aubigné, nous offre aujourd'hui dans cette *vie d'un héros :* **Agrippa d'Aubigné**, une esquisse de l'homme, et de l'homme amoureux. Il nous raconte ses amours pour Diane Salviati, qui le fit souffrir et lui inspira la partie que l'on pourrait appeler romantique de son œuvre : les poèmes du *Printemps*. Diane lui préfère un vague M. de Limeux, et d'Aubigné, qui songe au suicide, ne perd cependant pas le sentiment de sa valeur :

> Diane, repens-toi ! Pense que tu as tort :
> Donner la mort à ceux qui te font immortelle !

Diane le bannit de ses yeux : « Une sorte de macabre folie s'empare de lui. Il fait tendre de noir la pièce où il s'enferme, fait pein-

dre ces tentures « d'os blanchissants et de têtes de morts », et, parmi cet appareil funèbre à peine éclairé de chandelles mortuaires, il place le portrait de son infidèle, et il essaie de se dégoûter d'elle en se la représentant cadavre hideusement rongé par les vers... » Cette scène à la Baudelaire, observe très justement M. Rocheblave, fait déjà pressentir « le biblisme affreux » des *Tragiques*. Il écrit :

> Les herbes sécheront sous mes pas, à la vue
> Des misérables yeux dont les tristes regards
> Feront tomber les fleurs et cacher dans la nue
> La lune et le soleil et les astres épars.
> Ma présence fera dessécher les fontaines,
> Et les oiseaux passants tomber morts à nos pieds,
> Etouffés de l'odeur et du vent de nos peines :
> Ma peine, étouffe-moi, comme ils sont étouffés !

Les grands romantiques ne trouveront pas d'accents plus romantiques.

Abandonné de Diane, Agrippa d'Aubigné fut presque aussitôt attaché officiellement au roi de Navarre, et habita avec lui au Louvre. De son côté, Diane Salviati, fiancée à M. de Limeux, vint à la cour. La *Vie* mentionne cet épisode : « En un tournoi où le roy de Navarre, les deux Guisards, et l'écuyer de ce roi (d'Aubigné lui-même) parurent, Diane de Talcy assista, lors promise à Limeux, les premiers accords (avec Agrippa) étant rompus à cause de la religion. Cette demoiselle, apprenant et voyant à l'estime de la Cour les différences de ce qu'elle avait perdu et de ce qu'elle possédait, amassa une mélancolie dont elle tomba malade, et n'eut santé jusqu'à sa mort. »

La mort de Diane le bouleverse; il appelle lui-même la mort pour rejoindre aux Champs-Elysées celle dont il n'a pas reçu un baiser d'adieu. Le souvenir, l'image de Diane le hantera toute sa vie. « Au fond de son cœur d'homme fait, de huguenot, de mari même, — lui qui lui épousa de passion une femme qu'il adora, — d'Aubigné, constate M. Rocheblave, portrait gravé en caractères indélébiles, le nom de Diane. » Jusque sur le lit conjugal, ajoute-t-il, aux côtés de sa fidèle épouse Suzanne de Lezay, il avait, lui, le fidèle aussi, une pensée pour l'infidèle :

> Suzanne m'écoutait soupirer pour Diane,
> Et troubla de sanglots ma paisible mi-nuit.
> Mes soupirs s'augmentaient, et faisaient un tel bruit
> Que fait parmis les pins la rude tramontane.
>
> — Mais quoi ! Diane est morte ! Et comment, dit Suzanne,
> Peut-elle du tombeau plus que moi dans ton lit,
> Peut bien son œil éteint plus que le mien qui luit ?
> Aimer encor les morts, n'est-ce chose profane ?

Tires-tu de l'enfer quelque chose de saint ?
Peut son astre éclairer alors qu'il est éteint,
Et faire du repos guerre à ta fantaisie ?

— Oui, Suzanne, la nuit de Diane est un jour :
Pourquoi ne peut sa mort me donner de l'amour,
Puisque, morte, elle peut te donner jalousie ?

Et, tout de même, malgré son infidélité, Diane de Talcy est immortalisée par le poète qui l'aima.

§

De l'Olympe à l'Agora, d'Eschyle à Aristophane. C'est sous ces titres rayonnants que M. Jean Richepin a réuni en volume les Conférences où à l'Université des Annales il révéla *l'âme athénienne* à de jeunes âmes féminines. M. Richepin parle de la Grèce, de Platon, de Sophocle, d'Aristophane avec abondance et avec amour. Il ne dit pas tout ce qu'il sait, d'abord parce qu'il n'a pas le temps : « Si j'avais le temps (mais je ne crois pas l'avoir) », mais surtout parce que cette littérature grecque doit demeurer secrète pour ces jeunes intelligences, secrète comme les mystères d'Eleusis. Aristophane, c'est très beau Aristophane, mais je ne vous conseille pas de le lire : « C'est un auteur qui n'est pas fait pour les jeunes filles ni pour les femmes. » J'espère bien que le conseil ne sera pas suivi et qu'il ne fera que donner à ces jeunes intelligences le désir de cueillir ces pommes intellectuelles défendues. Il existe une excellente traduction, que M. Richepin indique lui-même, celle du professeur Zévort ; et si les plus curieux passages ne sont traduits qu'en latin nous vous donnerons des leçons de latin, Mesdames.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Comte de Mayol de Lupé : *La Captivité de Pie VII*, d'après des documents inédits, Paris, Emile-Paul, s. p. — Ernest d'Hauterive : *La Police secrète du premier Empire*. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur. Tome II, 1805-1806, Perrin, 15 fr. — Ernest Daudet : *La Police politique*. Chronique des temps de la Restauration, 1815-1820, Plon-Nourrit, 7 fr. 50.

Ecrite déjà par MM. d'Haussonville et Henri Welschinger, l'histoire des rapports de Pie VII avec Napoléon Ier reçoit, de M. Mayol de Lupé, une nouvelle et volumineuse contribution, avec cet ouvrage sur **La Captivité de Pie VII**. M. d'Haussonville avait utilisé les papiers de Bigot de Préameneu, ministre des cultes de Napoléon Ier, papiers détruits pendant la Commune ; tandis que M. Welschinger a pu consulter, aux Archives nationales, des documents dont le second Empire avait refusé communication à son devancier. M. Mayol de Lupé, qui a pu profiter, en même temps que de ces recherches, de l'ouvrage

capital du P. Ilario Rinieri, documenté directement dans les archives du Vatican, a de plus disposé, en fait de pièces inédites, de la correspondance de M. de Chabrol, préfet du département de Montenotte, avec le ministre de la Police, pendant la captivité du Pape à Savone. On connaissait déjà, par M. d'Haussonville, la correspondance de ce fonctionnaire avec le ministre des Cultes. Celle du même personnage avec le ministre de la Police, tout en reproduisant des détails de l'autre série, ne fait pas double emploi avec elle. M. Mayol de Lupé s'est de plus renseigné aux Archives royales de Turin et à celles de nos Affaires étrangères.

Son ouvrage se recommande par ces recherches à l'attention. Notamment, après avoir raconté l'enlèvement du Pape, son voyage à travers l'Italie, son arrivée en France, son séjour à Grenoble et enfin sa translation à Savone, l'auteur étudie en détail la période de près de quatre années que dura la captivité de Pie VII dans cette dernière ville, avant le séjour final à Fontainebleau, où le Pontife devait rester encore jusqu'en 1814. La partie consacrée à Savone compte 400 pages compactes in-8° (sur 700). On juge par là des développements donnés à l'histoire de cette période. C'est la partie neuve des recherches de M. Mayol de Lupé. Notés journellement, dans leurs moindres particularités, par M. de Chabrol, le haut fonctionnaire impérial commis à la garde du prisonnier, les opinions et les agissements de Pie VII, dans le conflit qu'il soutenait avec Napoléon, nous deviennent définitivement connus. Ils nous deviennent connus aussi, d'une autre manière, par l'historique des démarches du clergé auprès du pape, exposé qui est une des parties essentielles de l'histoire de cette captivité. Ces démarches ne furent pas toujours irréprochables, dans l'idée de M. Mayol de Lupé. Il lui arrive même d'appeler cela « la conjuration de Savone », lorsque des cardinaux et des évêques vinrent, de la part de Napoléon, essayer de faire adopter par le pontife les décrets du « Concile » de 1811. On sait que Pie VII répondit négativement par le fameux bref qui fut la cause de l'éclatante disgrâce de Portalis. Il y a sur tout cela des détails très intéressants. Sans apporter rien de très nouveau, la dernière partie contient ce qu'il faut, en ce qui concerne la phase finale du long conflit, notamment le lamentable Concordat de 1813, où se résume en ses traits principaux toute la politique d'absolutisme napoléonien : incorporation des États du Pape à l'Empire, résidence du Pontife en France, restrictions touchant l'investiture spirituelle.

On ne reprochera certes pas à cet ouvrage la parcimonie des détails. On pourra même trouver qu'ils sont en trop grand nombre, que leur importance n'est pas toujours égale. L'inconvénient est d'autant plus sensible que ce gros tome manque un peu de composition, et qu'il se présente d'ailleurs sans ces formes bibliographiques qui, dans

les ouvrages documentaires plus qu'ailleurs, sont d'un secours indispensable au lecteur : pas d'index, pas de sommaires, pour ainsi dire pas de table, à peine une division en une demi-douzaine de trop longs chapitres. Quelque imprécision aussi dans les références.

Cela n'empêche pas l'ouvrage de se recommander par de réels mérites : étude très poussée de la despotique politique impériale et de la résistance pontificale ; nombreux documents reproduits ; fréquentes vues de l'auteur. Ces vues sont, autant qu'il paraît, celles d'un catholique irréconciliable qui, n'ayant rien négligé pour rendre très sombre son tableau de la politique religieuse de Napoléon, a des conclusions à l'avenant. Dans la conduite de Napoléon à l'égard de Pie VII, M. Mayol de Lupé voit deux mobiles : faire du Pape un simple lieutenant spirituel de l'Empereur ; achever l'œuvre de la Révolution en ce qui concerne la position de la société civile par rapport à l'Eglise. Le premier mobile est incontestable. Quant au second, quoi que l'on puisse affirmer à cet égard, on ne sait trop s'il est permis, comme le fait M. Mayol de Lupé, de mettre dans le même sac, en quelque sorte, Napoléon Ier et les politiciens de l'anticléricalisme actuel. Avouerai-je qu'il y a quelque chose qui me choque dans cette solidarité imposée à l'Empereur ? M. Léon Bloy, récemment, en concevant le Pape et l'Empereur comme deux grandeurs qui doivent nécessairement s'entendre, a indiqué une nuance dont certaines délicatesses peuvent s'accommoder, en ces difficiles antinomies. Il n'a fait que l'indiquer ; mais il le faut retenir.

Ces Bulletins de **la Police secrète du Premier Empire**, adressés quotidiennement par Fouché à l'Empereur, et dont M. Ernest d'Hauterive publie une deuxième série, qui comprend les années 1805 et 1806, ces Bulletins, dans la partie relative au clergé, pourraient former une des explications de la politique religieuse suivie par l'Empereur d'après les vues constatées plus haut. Vues d'un despotisme assez justement ombrageux, à s'en tenir aux contingences. Même en faisant la part de la curiosité tendancieuse qui était la seconde nature des informateurs dressés à l'école de Fouché, l'esprit du clergé, dès 1805 et 1806, n'apparaît pas, du moins à s'en rapporter à ces témoignages, comme très sûr. Certes le loyalisme ne manque pas, ni même, à mesure qu'on monte dans le haut clergé, la servilité. Mais l'on sent aussi, en maint et maint endroit de la France, bien des résistances. Souvent les prêtres refusent de lire, à l'église, les bulletins des armées. D'une façon générale, le Concordat n'avait nullement réussi à calmer, chez les anciens prêtres non jureurs, un esprit d'intolérance qui perpétuait les querelles de la Révolution, au dam certain de l'ordre impérial. Beaucoup de ces prêtres manifestèrent aussi leur mécontentement en entravant la conscription ; et c'est ce qui fait que, dans ces Bulletins, le chapitre des difficultés

religieuses et le chapitre des difficultés de la conscription vont pour ainsi dire ensemble, rapprochement qui donne à penser. On s'explique assez que Napoléon ait voulu dominer le Pape. Par le Pape, il tenait le clergé de France. L'on peut rappeler en passant qu'il échoua dans ce double projet. Le livre de Lamennais : « Réflexions sur l'Eglise de France » (1808), est, dans les hauteurs spirituelles, l'indice de la situation dénoncée en bas, dès l'année d'Austerlitz, par les bulletins de Fouché.

Dans les Bulletins apparaissent toutes les préoccupations intérieures et même extérieures du gouvernement impérial. A côté de renseignements secrets sur les opérations et fluctuations de la Bourse, sur les affaires des Biens Nationaux, sur la Chouannerie, etc., etc., en voici sur Louis XVIII, sur le faubourg Saint-Germain, sur l'esprit public, sur les chansons séditieuses ou révolutionnaires, sur les bruits de guerre et, — chapitre important, — sur l'Armée.

Les Bulletins relatifs aux affaires étrangères, ceux, notamment, compris sous la rubrique « Coalition », présentent un intérêt en quelque sorte classique, surtout pendant une période que marquent Austerlitz et Iéna. Juillet 1805 : « Il y a très certainement un plan de coalition générale contre la France. » Août, même année : « La grande hausse et l'accaparement de l'or se font par le gouvernement prussien. Les nouvelles des frontières de Russie sont toutes à la guerre. On croit que l'armée autrichienne entrera en Suisse, où l'opinion est contraire à la France. » Septembre, même année, dans l'Ouest : « Nous verrons comment Napoléon se sortira de cette nouvelle coalition. » Novembre, même année : « On dit chez M. de Lucchesini (ambassadeur de Prusse à Paris) que des cris de guerre se sont faits entendre à Berlin en faveur de l'Autriche. » Cependant, vers le même temps, lors des réjouissances fêtant les succès remportés sur l'Autriche, « l'illumination de M. de Lucchesini était très brillante... Quelques jours après Austerlitz, « il a été gagé, au café Lloyd, à Londres, 2000 guinées contre 100 qu'avant trois mois Bonaparte serait assassiné ». « Lorsque la nouvelle de la victoire d'Austerlitz est arrivée à Berlin, la cour a fait circuler un bulletin, par lequel tous les faits étaient altérés : La victoire est restée indécise... La France a perdu 15.000 hommes et plusieurs généraux. » M. d'Antraigues, émigré notable, « ne se lasse pas d'écrire, de Dresde, que les Français auraient perdu plus de monde que les Russes ; sur 50.000 hommes, la perte des Russes ne serait que de 15.000 ; qu'il a vu beaucoup de déserteurs français, que l'armée est très fatiguée et mécontente, que l'empereur de Russie se retire parce qu'il n'est pas satisfait de celui d'Allemagne, etc. » — Février 1806 : « On a su de M. de La Ferronays que, sans les victoires de Sa Majesté en Allemagne, on eût exécuté une descente sur les côtes de France, avec 10.000

Russes et les émigrés commandés par un prince du sang. » Enfin, Berlin, 19 août 1806 : « Le roi a dit en présence de la reine : Il est temps enfin de se lever et de marcher contre les brigands, les autres me suivront s'ils le veulent. » Tout ceci n'est-il pas infiniment suggestif ?

Il faut remercier M. Ernest d'Hauterive de son labeur. Ajoutons que cette collection volumineuse est d'un maniement aisé, grâce à une excellente table analytique, complétée par une table des noms de personnes et une table des noms géographiques.

La Restauration eut toutes sortes de raisons de conserver l'organisation policière du Premier Empire ; autant que celui-ci, elle eut à en faire usage. M. Ernest Daudet a exposé, sous forme d'une « Chronique des temps de la Restauration », ce rôle de **La Police politique** à cette époque. La Terreur blanche où, selon M. Daudet, « tout s'est déroulé au grand jour », n'est par aucun côté, assure-t-il, une affaire policière. Mais, pour n'être point tragiques, les autres circonstances où la police secrète intervint n'en furent pas moins importantes. Louis XVIII eut recours à ses services pour être renseigné sur bien des choses : espérances des bonapartistes ; réfugiés d'Allemagne, des Pays-Bas et de Londres ; opposition du parti de la Révolution, et surtout zèle beaucoup plus dangereux des ultras ; opinion des grandes puissances de l'Europe, etc.

Sans avoir réuni des documents très complets, M. E. Daudet a pu utiliser une partie du fond de la police pour la période 1815-1821. Il a également consulté, dans des archives privées, diverses pièces instructives : rapports d'agents, dépêches diplomatiques, plus maints dossiers du fameux Cabinet noir. Il a pu de la sorte écrire quelques chapitres curieux, dont le titre dit l'intérêt : « la Police et les Etrangers »; « la Police Royale et les Bonaparte (1) » ; « la Police française à Londres ». Cette dernière étude nous montre la surveillance policière s'exerçant sur le duc d'Orléans, dont l'on surprit maintes lettres qui, évidemment, n'étaient pas à montrer : « Mesures anti-constitutionnelles adoptées contre moi... La Charte violée de toutes parts sans déguisements... Quant au motif d'empêcher qu'on me croie exilé, ma foi c'est leur affaire et non la mienne... Toutes les troupes étrangères vont certainement quitter Paris. Je crains que ce ne soit pas pour longtemps... On ne veut rien de solide en France. » Et ailleurs : « Mon séjour à Paris ne ferait que me placer en opposition avec le roi. » Cette surveillance s'exerçait également, en Angleterre, sur le duc de Bourbon, bien que celui-ci ne fût nullement homme de calcul, mais de plaisir. D'ailleurs, pour ce dernier, Louis XVIII était un

(1) M. E. Daudet, dont les opinions politiques l'inclinent à quelque indulgence pour la Police de la Restauration, aurait pu nous dire ce qu'il pense des sales inventions de celle-ci touchant les rapports de Napoléon et de Pauline à l'Ile d'Elbe.

pur révolutionnaire, et son Decazes un vulgaire jacobin. C'était aussi l'avis de la famille royale ; et vraiment la position de Louis XVIII, à mesure qu'on la connaît mieux, apparaît de moins en moins facile, ce qui n'est pas sans faire valoir le bon sens du « patriarche goutteux de l'Emigration », qui, aux Tuileries, était toujours impotent de partout, sauf d'esprit.

Ces Bourbons n'étaient pas aimés décidément ; si peu même que ce n'était tout de même pas assez, et qu'on se demande s'il n'y a pas eu, chez leurs contemporains, quelque injustice à leur égard.

On trouve aussi des choses intéressantes sur Chateaubriand, très espionné après sa disgrâce, comme on pouvait s'y attendre ; ainsi que sur les frères Humboldt, ces braves Allemands cosmopolites, qui n'aimaient pas trop la Légitimité, et qui le disaient, ou étaient à même de le dire, dans des lieux de choix où cela pouvait porter, en France et en Europe ; peu terribles malgré cela, avec ou en dépit de leur candeur. Ces deux études « policières » sur Chateaubriand et les Humboldt ne répandent guère que des lueurs éparses et inachevées : mais, ajustés aux autres éclaircissements acquis touchant l'histoire de l'opposition sous Louis XVIII, les quelques renseignements que l'on trouve ainsi auront leur utilité.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'œuf et le milieu. — Les oiseaux des îles et la variabilité des espèces. — Diagnostics médicaux et zoologiques. — Rayons ultra-violets et ferments. — Les glandines et les horticulteurs.

Les livres ne nous renseignent que très imparfaitement sur le mouvement scientifique : le plus souvent ils n'exposent que les faits et les idées déjà admis. Pour suivre les progrès de la science, il ne faut pas chercher seulement dans les livres ; il faut consulter aussi les recueils scientifiques relatant les travaux des laboratoires. C'est de ceux-ci que je me propose de parler de temps en temps à mes lecteurs.

L'Œuf et le milieu.— La recherche des causes qui déterminent le développement de l'œuf est l'un des problèmes qui, à l'heure actuelle, préoccupent le plus les biologistes. Les avis sont partagés au sujet de l'importance relative des causes actuelles et des causes passées. Pour certains auteurs, le milieu est tout, et l'hérédité qu'un mot, qu'une illusion. Pour d'autres, le développement d'un être vivant ne pourrait se comprendre que si l'on connaissait toute l'histoire de son passé. La méthode expérimentale n'a guère fourni jusqu'ici de documents probants ; il est en effet très difficile de dissocier, par l'expérience, ce qui est dû aux propriétés héréditaires contenues dans

l'œuf et ce qui se forme sous l'influence du milieu dans lequel le développement s'accomplit.

L'œuf des Mammifères offre un intérêt tout spécial. Il se développe en effet dans un milieu particulier, le corps de la mère, l'utérus. A son sujet deux questions se posent : 1° l'œuf est-il capable de vivre et de se développer en dehors de l'organisme maternel ? 2° dans l'affirmative, s'adapte-t-il au milieu artificiel en édifiant des organes spéciaux, ou bien ébauche-t-il quand même ses organes normaux de nutrition ou de fixation ?

Un embryogéniste de grande valeur, professeur à l'université de Bruxelles, M. Brachet, a cherché à répondre à ces questions, en employant une méthode analogue à celle dont Carrel s'est servi récemment pour la culture *in vitro* de tissus détachés d'un organisme.

Il a fait une prise de sang sur une Lapine et a distribué le plasma sanguin dans une série de petits godets, où il a placé de très jeunes œufs recueillis dans l'utérus du même animal. Le plasma en se coagulant a emprisonné les œufs. Ceux-ci ont continué à se développer tout à fait normalement : les cellules se multipliaient activement par mitoses, les ébauches des diverses parties du corps et des organes apparaissaient successivement ; mêmes les papilles qui d'habitude s'enfoncent dans la muqueuse utérine pour y fixer l'œuf et pour chercher de la nourriture se sont formées ; au niveau de ces papilles, les cellules superficielles, volumineuses, absorbaient visiblement les éléments du caillot dans lequel l'œuf était enchâssé.

Ainsi l'embryon s'est édifié normalement et le placenta a commencé à se former, tout comme dans l'utérus. *Le changement de milieu n'a modifié en rien le déterminisme héréditaire de l'œuf.* Il est vrai que le développement a été suivi au maximum pendant 44 heures. Quoi qu'il en soit, le résultat est tout à fait remarquable et important pour la biologie générale.

§

Les Oiseaux des îles et la variabilité de l'espèce. — Nous ne sommes plus au temps de Cuvier ; nous ne croyons plus à l'immuabilité de l'espèce. Souvent on assiste à la formation de « sous-espèces » locales ; ceci en particulier dans les îles. Les Oiseaux de la Corse, de Madère, des Canaries, des Açores, sont particulièrement intéressants à cet égard, et ont donné lieu, dans la *Revue générale des sciences*, à des considérations intéressantes de la part du Professeur Trouessart, du Muséum.

Beaucoup d'oiseaux de nos pays, comme on le sait, vont passer l'hiver en Afrique, et il leur arrive de traverser la Corse. Or, le climat de cette île est comparable à celui de Ténériffe. La température et une nourriture abondante engagent les migrateurs à s'arrêter.

Un certain nombre ne vont pas plus loin; au printemps suivant, ils sont déjà accouplés et ne se mêlent plus à ceux qui nichent sur le continent. Au bout de quelques années, la sous-espèce est constituée : elle tend de plus en plus à s'éloigner du type par ses mœurs et par quelques particularités de taille et de plumage.

Les oiseaux des îles de l'Atlantique ont un faciès tout à fait spécial. On a pu croire, sur la foi de certains auteurs, que les espèces de Passereaux qui sont propres à ces îles représentent la faune résiduelle de cette *Atlantide* qui aurait prolongé, à une époque géologique antérieure, l'ancien continent vers l'ouest, jusqu'au 30e degré de longitude. Mais ces oiseaux ont dû venir d'Europe à une époque plus ou moins récente. Le Pinson teydée, qui habite Ténériffe, et dont le plumage est entièrement d'un bleu ardoisé, semble bien différent de notre Pinson d'Europe. Cependant il est facile de montrer que l'on peut passer d'une façon insensible d'une des livrées à l'autre; le Pinson de l'Algérie est un des intermédiaires : les couleurs sont déjà fortement atténuées; la teinte gris bleu du Pinson teydée est certainement aussi le résultat de l'atténuation et de la disparition des pigments rouge et jaune qui entrent dans la livrée du Pinson vulgaire. Faut-il voir dans cette teinte une couleur protectrice, une sorte de mimétisme, chez un oiseau habitant une île entourée de tous côtés par la mer? Est-il bien nécessaire de répondre à cette question? Je crois qu'il y a toujours plus d'intérêt à chercher la cause d'une variation que son utilité.

Quoi qu'il en soit, l'étude de formes locales, dites « sous-espèces », se montre fort importante en ce qui concerne l'influence du milieu sur la morphologie des êtres.

§

Diagnostics médicaux et zoologiques. — Quand on injecte une certaine quantité de sucre (saccharose) dans le sang, ce corps, non assimilé par l'organisme, se retrouve tout entier dans l'urine ; cependant, à la suite des injections répétées, il ne tarde pas à se former dans le sang un ferment susceptible de dédoubler la molécule de sucre en molécules plus simples (glucose et lévulose), assimilables par l'organisme. Le sang apprend en quelque sorte à digérer le sucre.

Quelque chose d'analogue se passe chez la femme, pendant la grossesse. A mesure que l'embryon se greffe dans la paroi de l'utérus, certaines cellules des membranes fœtales émigrent dans le sang maternel, constituant des éléments étrangers pour le sang, mais il ne tarde pas à s'y former des ferments qui digèrent ceux-ci. Abderhalden, auquel on doit les constatations précédentes, a imaginé un procédé de diagnostic *très précoce* de la gravidité. Quand on soupçonne

qu'une femme peut-être enceinte, on retire un peu de son sang et on le met en contact avec un fragment de placenta coagulé : s'il y a attaque de celui-ci (attaque révélée par la réaction dite du biuret), c'est que l'œuf humain s'est déjà greffé sur les parois de l'utérus ; dans le cas contraire, on peut être certain qu'il n'y a pas commencement de grossesse.

Les zoologistes commencent à utiliser de semblables procédés chimiques pour apprécier la parenté des espèces animales. Récemment on a trouvé dans les glaces de la Sibérie des fragments de squelette du fameux Mammouth, des âges préhistoriques, avec des lambeaux de chair attenants ; on a eu l'idée d'injecter des extraits de cette viande, conservée par le froid depuis des centaines de siècles, à des Cobayes. Dans la suite on a constaté que le sang de ces Cobayes donne un précipité avec le sang de l'Eléphant d'Asie et non avec celui de l'Eléphant d'Afrique ; ceci constitue la preuve chimique de la parenté, admise par les paléontologistes, entre l'Eléphant d'Asie et le Mammouth.

De même, en appliquant aux animaux la célèbre réaction de Wassermann, qui décèle chez l'homme la syphilis, on est arrivé à montrer que les Vers némertes sont plus près des Vers plats que des Vers annelés.

Les considérations chimiques prennent de plus en plus d'importance en biologie et en pathologie —, et la limite qu'on avait voulu établir entre les phénomènes biologiques et les phénomènes chimiques devient de plus en plus incertaine. Les récentes expériences de M. Daniel Berthelot sont particulièrement intéressantes à cet égard.

§

Rayons ultra-violets et ferments. — *In vitro*, au moyen des rayons ultra-violets, ce savant a obtenu des synthèses et des analyses chimiques qui se produisent d'habitude au sein des êtres vivants sous l'influence des ferments.

Nous avons vu tout à l'heure que, pour être assimilés par l'organisme, les sucres complexes doivent être décomposés en deux ou plusieurs molécules de sucres simples, en un mot doivent être digérés ; d'habitude la digestion a lieu dans l'intestin grêle de l'homme. Or, avec les rayons ultra-violets, M. Berthelot a obtenu le dédoublement du saccharose en glucose et lévulose, c'est-à-dire la digestion du sucre. Il a employé des vibrations ultra-violettes assez lentes ; la digestion a commencé en milieu neutre, et a passé par les mêmes stades que dans le cas des ferments.

Avec les rayons ultra-violets, M. Berthelot a également effectué les synthèses réalisées par la chlorophylle, ou matière verte des plantes, sous l'influence des rayons du soleil.

§

Les Glandines et les horticulteurs. — Les Glandines sont des mollusques à coquille spiralée et carnivores, qui vivent au Mexique. Le professeur Bouvier, du Muséum, a pensé qu'il pourrait être utile de les acclimater dans nos jardins, afin qu'ils détruisent les Escargots, Limaces,et autres ennemis des plantes et légumes.On doit déjà à M. de Vilmorin quelques observations à cet égard. Les Glandines se sont montrées très avides d'Escargots,et n'ont pas touché aux plantes ; elles se sont accouplées dans les jardins de la région parisienne et y ont même pondu. Mais vont-elles résister aux froids de l'hiver ?

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Antoine Hekler : *Portraits antiques*, Hachette, 40 fr. — Gabriel Faure : *Sur la Via Emilia*, Sansot, 5 fr. — Henri Guerlin : *La Touraine*, Laurens, 5 fr. — Ad. Van Bever : *La Normandie vue par les écrivains et les artistes*, Louis Michaud,4 fr.— H.-G. Duchesne : *Le Château de Bagatelle*, Jean Schemit,12 fr.— Dr A. F. Legendre : *Kientchang et Lolotie*, Plon,5 fr. — Memento.

Le très beau volume publié par la librairie Hachette, **Portraits antiques**, — recueil de planches donnant les principales statues historiques des époques grecque et latine, d'après les collections des musées d'Europe et même d'Amérique,s'ouvre par une étude intéressante de M. Antoine Hekler, mais que je ne puis que résumer brièvement.— La statuaire grecque,écrit l'auteur,commence par des effigies honorifiques,mais selon un type encore idéal,et l'un des plus anciens portraits qui nous soient connus est celui de Périclès. D'ailleurs, on ne représente alors les hommes que sous leur angle de beauté, si l'on peut ainsi dire; le portrait du vieux poète Anacréon est tout conventionnel ainsi que celui d'Homère, — figuré sous les traits d'un homme vénérable, avec une longue barbe et des yeux clos pour indiquer la cécité. Au milieu de ve siècle et avec l'œuvre à peu près près perdue de Démétrios, nous arrivons à des réalisations plus certaines : on lui attribue une tête d'Euripide, du musée de Naples; l'art désormais représente la vieillesse, mais l'ennoblit volontiers. De l'an 440, environ, est l'hermès double d'Hérodote et de Thucydide du musée de Naples, et le portrait devient réaliste, toujours avec une tendance à l'idéalisation, comme on le voit pour les bustes de Socrate. Le réalisme dès ce moment s'emploie dans la statuaire funéraire ; on commence aussi à traiter, dans les têtes, la chevelure et la barbe d'une manière plus exacte (fin du ive siècle); les caractères individuels, les signes de l'âge s'accentuent : le Démosthène du Vatican est d'une réalité saisissante. Mais les têtes de femmes resteront jusqu'à la fin

des effigies conventionnelles, — Bérénice, Arsinoé, Cléopâtre — sauf peut-être dans les camées. La sculpture poursuivant toujours la ressemblance, en vint à employer le moulage des figures, bientôt des corps (école de Lysistrate) ; mais quand même la statuaire grecque, qui cherchait à traduire le caractère individuel, inclinait aussi à rapprocher l'individualité du type général.

L'art italien, avant la conquête de la Grèce est pour ainsi dire nul. C'est l'art étrusque qui d'ailleurs disparaît bientôt et laisse la place à la statuaire hellène. On nous montre d'abord les durs paysans du Latium aux faces énergiques et têtues, qui s'affadiront bientôt, et dès le commencement de l'époque impériale ne seront plus que les Romains de la décadence. Les portraits de femmes expriment la droiture, mais aussi l'intelligence plutôt bornée des matrones, — en somme la simplicité ; la grâce leur manque. Avec le siècle d'Auguste on voit survenir des visages fins, aristocratiques, de culture intellectuelle, plus intense, mais qui n'ont plus l'énergie et l'obstination des ancêtres. — Il est du reste curieux d'étudier cette série nombreuse de portraits — encore que beaucoup demeurent anonymes — et d'en rapprocher le geste des personnages, — par exemple les Empereurs, presque tous des fous ou des malfaiteurs que drape la pourpre impériale et dont Tacite, plus tard les bas commérages de l'*Histoire Auguste*, nous retracent la vie et le destin. Mais surtout, pour qui sait rapprocher, malgré le temps, les époques et la différence de civilisation même, les types humains, il est curieux de voir combien ces êtres si anciens physiquement se rapprochent de nous, — des gens que nous pouvons voir passer dans la rue et que d'ailleurs, le plus souvent, nous ne ferions pas asseoir à notre table. Parmi les Grecs, Démosthène a l'air d'un orateur de club ; Zénon est un contre-maître d'usine ; Socrate porte la tête d'un bistro ; Platon, d'un député à la Chambre ; l'Aristote du musée de Vienne est un vieux pauvre et Diogène le Cynique, tout nu, aujourd'hui ne sortirait guère de son tonneau que pour être mené au poste. — Parmi les Romains, c'est une bien autre série : le gras Pompée ; Cicéron qui a la tête d'un avoué de province ; César, face tourmentée d'ambition ; Auguste, avec l'expression ambiguë de l'homme qui a réussi ; puis, c'est le masque tourmenté de Vipsanius ; Titus, qui semble un gros garçon surfait ; Nerva, figure autoritaire de vieillard ; Adrien, avec le nez allongé, la bouche tombante ; le bellâtre Antinoüs, à la bouche méprisante ; les effigies d'Antonin le Pieux, au regard d'éberlué ; de Marc-Aurèle, solide gaillard breton qui a le physique d'un portefaix ; de Caracalla, l'air mauvais avec son nez en cuillère ; de Gallien, le regard torve, enfoncé sous l'orbite, etc. — Pour ceux que les récits d'histoire et les considérations générales n'intéressent que médiocrement il peut y avoir de l'intérêt, on le voit, à regarder ces images. Elles sont de toute beauté, nous le

répétons avec plaisir, et l'ouvrage ne dépare nullement les collections de la maison Hachette.

§

M. Gabriel Faure a réuni en un volume, —dont l'édition est d'ailleurs remarquable — ses promenades sur **la Via Emilia**, par Plaisance, Bologne et Rimini. C'était, comme nul ne l'ignore, sans doute, une des voies d'accès de l'Empire romain, et à Plaisance débouchaient trois des routes principales des Gaules par Gênes, par Suze et le Petit Saint-Bernard. — On sait aussi, par les publications précédentes, le charme des récits et les délicates impressions qu'apportent les livres de M. Gabriel Faure. En suivant cette route antique comme un des plus beaux pèlerinages d'art et de beauté qu'on puisse faire en Italie, il note, dès Plaisance, le Municipio, palais gothique de marbre blanc et briques vermeilles, et les aspects du Dôme qui est une belle église romane. Mais tout un tiers de la ville, vers le Pô, est entamé par les démolisseurs; on modernise ici comme en France, — c'est-à-dire qu'on enlaidit sous prétexte de progrès, pour la joie de tous les imbéciles. — Entre Plaisance et Parme se trouve Borgo San Donnino, encore avec une cathédrale de style roman, puis le pont sur le Taro. Parme est la ville du Corrège — sur lequel M. Gabriel Faure donne des pages d'agréable critique; c'est ensuite Modène, qui garde, outre le Dôme, des coins de vieux remparts; Bologne avec San Petronio et les admirables sculptures de Jacopo della Quercia ; la route de Rimini avec Imola, Faenza, Forli, — la campagne autrefois cultivée par les Romains, — Ferlimpoli, Césène, enfin Rimini avec San Francesco, la porte Aurea et le souvenir tragique des Malatesta. — Mais on parle peut-être un peu trop de peinture dans les livres de M. Gabriel Faure, et il y a tout de même, dans les villes, autre chose à voir que des tableaux. Pourtant le récit est d'un bel enthousiasme. L'auteur semble toujours faire un voyage de noces, et c'est sans doute un de ses éléments de succès.

§

Après la série toujours en cours des « Villes d'art célèbres », dont nous avons souvent parlé, — série abondante, enfermant déjà la majeure partie des endroits qui se sont trouvés, plus ou moins, à l'abri des transformations modernes — et les « monographies » d'édifices qui décrivent méthodiquement les plus précieuses constructions du passé de notre pays, la librairie Laurens a entrepris la publication de notices provinciales qui débutent par **la Touraine** — « jardin de la France » où s'apparient si heureusement l'art et le paysage, et où l'on rencontre ces merveilleux châteaux qui s'appellent Blois, Chenonceaux, Chambord, Ussé; ces cités, précieuses pour l'histoire et le pittoresque, que sont Vendôme, Chinon ou Loches. Le tome actuel,

dû à M. Henri Guerlin, est une étude consciencieuse du climat et du sol, du caractère et du type humain ; il retrace l'histoire du pays, décrit ses édifices, suit la lente courbe de la Loire de Tours à Candes, parmi des sites presque tous célèbres, et se termine par une anthologie, — des extraits nombreux d'auteurs dont les écrits se rapportent à la province ou la mettent en scène plus ou moins directement. — Volontiers, je citerai ainsi les notes d'André Hallays sur Azay-le-Rideau ; d'André Boylesve sur la rue Saint-Maurice à Chinon ; les pages d'histoire consacrées par Comines et plus tard par Walter Scott au Plessis-les-Tours ; le récit de François Miron concernant l'assassinat du duc de Guise à Blois, etc. — Mais je dois dire que l'épisode, attribué à Agrippa d'Aubigné, de la *Conjuration d'Amboise* est plutôt de Pierre de la Place (pp. 33-36 de l'édit. Buchon, *Panthéon littéraire*). — L'illustration, très nombreuse et intéressante, donne aussi, entre autres reproductions, un bien curieux portrait d'Alfred de Vigny, — avec l'air surtout décontenancé du Monsieur qui vient de recevoir une paire de claques, — ce qui, pourtant, à notre connaissance, ne lui advint jamais.

La librairie Louis Michaud a commencé une nouvelle série de publications sur *la France pittoresque et artistique*, dont le premier volume a été consacré à **la Normandie** par Ad. van Bever. C'est la Normandie *vue par les écrivains et les artistes*, — une suite de contes, de légendes, de nouvelles, de descriptions, de relations de voyages émanant d'écrivains surtout normands ou ayant écrit sur la province. On y trouve en plein le goût du terroir ; — le caractère normand, toujours un brin matois, y apparaît, comme le goût de l'érudition sérieuse et les recherches d'art ou d'archéologie y voisinent avec les chansons populaires. C'est un recueil varié en somme, — curieux et agréable par le choix, la diversité même des pièces reproduites, et où l'on rencontre des légendes anciennes comme celle des *Enervés de Jumièges*, ou la tradition populaire du Loup vert ; des contes de l'arrondissement de Bayeux ; de précieuses notes de folk-lore dues à Barbey d'Aurevilly ou des épisodes tragiques comme *le Compte de l'adjudant*, de Gaston Lavalley ; des histoires amusantes qui valent surtout par les types et caractères des personnages, comme *En diligence*, de Paul Vautier ; des détails rétrospectifs sur d'anciens jeux populaires comme la *Soule*, — dont nous parle longuement, de même, Emile Souvestre dans ses *Derniers Bretons* — et où les paysans s'arrachaient littéralement une grosse balle de cuir. On peut indiquer encore un article de Remy de Gourmont sur le Mont-Saint-Michel ; des notes anonymes sur Lisieux, tirées de *l'Histoire des villes de France*, tome V ; sur le vieux Honfleur par Paul Decharme ; une description du Havre en 1830, qui nous a été laissée par Stendhal (*Mémoires d'un touriste*, tome I)

et le curieux tableau des rues de la ville aux XVII^e et XVIII^e siècles, dû à Charles Vesque. Mais, de fait, il faudrait tout citer. L'ouvrage, abondamment fourni en notes, surtout bio et bibliographiques, sur les auteurs qui s'y trouvent figurer, se termine par une liste succincte et établie alphabétiquement des monuments et curiosités à voir en Normandie. — L'illustration nombreuse et diverse, — principalement fournie par d'anciens ouvrages devenus rarissimes, — contribue à donner de l'intérêt à cette publication qui devra surtout être consultée par les nombreux promeneurs que Paris déverse chaque année sur les villes et plages de la région.

§

Le **Château de Bagatelle**, dont M. H.-G. Duchesne nous a retracé consciencieusement l'historique, paraît avoir eu des origines modestes. On a établi que c'était primitivement la maison d'un portier du Bois de Boulogne et que, vers 1720, le maréchal d'Estrées fit bâtir à la place le pavillon qui devint, de 1737 à 1742, un des « temples d'amour », — style du temps — du roi Louis XV. A la mort de la Maréchale, héritière de son mari, l'immeuble passa à Levesque de Gravelle, puis, en 1747, à M^me de Monconseil, qui fut encore des « amies complaisantes » du Roi, et y donnait des fêtes célèbres pour leur galanterie. Plus tard le pavillon échut au prince de Chimay, qui le céda au comte d'Artois, — le futur Charles X de l'Histoire, — « étourdi, bruyant et libertin », qui démolit Bagatelle et le fit refaire en *soixante-quatre jours*, à la suite d'un pari. Il est vrai qu'il n'avait alors que dix-neuf ans et que cette *bagatelle* lui coûta 3 millions. Mais il en devait manger bien d'autres et en 1790, a-t-on rapporté, son passif atteignait 39 millions. La « Folie d'Artois », le bâtiment actuel, toujours est-il, vit dès ce moment nombre de fêtes ; mais à la Révolution tout fut confisqué et le mobilier vendu ; l'immeuble servit aux « réjouissances publiques » et en 1797 devint un lieu à la mode. Napoléon I^er l'acheta ensuite ; dès 1814, il passa au duc de Berry, puis au duc de Bordeaux ; Louis-Philippe le vendit à un Anglais, Lord Herfort. Bagatelle échut bientôt à Richard Wallace, à Henry Murray Scott et enfin fut acheté par la ville de Paris. — On y organise désormais des expositions, surtout des derniers siècles, où nos grand'mères viennent rêver du vieux temps et se souvenir de leur jeunesse.

Le volume de M. H.-G. Duchesne est une étude consciencieuse, — peut-être avec des détails et potins inutiles, et nombre de petits vers galants qui méritaient bien de continuer à dormir dans les cartons. Mais il y a laissé d'assez nombreuses fautes de typographie, surtout dans les renvois et notes des premières feuilles, qui gâtent ce joli ensemble, et pouvaient être évitées, sans doute, avec un peu d'attention.

§

J'ai gardé pour la fin le livre du Dr A. F. Legendre : **Kiant-chang et Lolotie**, qui est un récit d'observations sérieuses, — n'excluant pas d'ailleurs le pittoresque, — sur une des régions les moins connues de la Chine, — le pays voisin du Thibet qui s'étend de Tchen-tou-fou à Ning-Yuan-fou. C'est une région surtout accidentée et où l'on rencontre d'admirables paysages, mais presque partout déboisée par le Chinois, qui coupe tous les arbres, sauf ceux qui sont d'une utilité immédiate, avec l'idée stupide qu'il améliore le sol. N'était l'indolence, en effet, la paresse du Chinois, la région serait un véritable paradis, car tout y pousse, fruits et fleurs, et toute l'année ; mais l'incurie et la saleté des populations se retrouvent de ce côté, dans les habitations comme sur les êtres ; dans les villages, des porcs galeux se vautrent dans toutes les flaques ; à Li-Ki-Tchan, sur douze enfants, le voyageur en trouva onze qui étaient dévorés par la gale ; neuf avaient la gale et la teigne. Les femmes de même sont d'une saleté déconcertante ; les hommes, dès qu'ils sont au repos, fument l'opium, dont les ravages de ce côté sont terribles, ou s'épouillent l'un l'autre au soleil, sous les portes. Tous manipulent, transportent, pataugent continuellement dans l'engrais humain, — que nous autres barbares d'Occident nous transformons en *poudrette*, —sans parler du surplus que consomment de pauvres chiens dressés à cet office, évitant là-bas les frais de vidange. — Le Dr Legendre donne encore des indications curieuses sur l'observation d'une éclipse ; sur les routes impossibles du pays ; sur les coolies employés pour le transport des charges et qui utilisent une sorte de fer à cheval ; sur les « lampes du ciel », lanternes destinées à guider les âmes des morts ; sur l'eau-de-vie chinoise — et quelle ! — qui se vend cinq sous la livre ; sur l'intelligence des mules et même des moutons du pays ; les productions régionales : le fromage de haricots, le haricot ficelle, le haricot griffe-de-chien ; la patate en forme de pied ; le févier qui produit du savon végétal — on ne dit pas s'il est à la rose ou à la violette ; — le *mon-eul*, champignon comestible qui croît sur les troncs et souches de chênes en décomposition ; enfin sur les fermes et villages fortifiés des pays où subsiste une population batailleuse de Lolos et de Sifans qui peuvent bien avoir été les plus anciens occupants de la région. Sur les Sifans — fins, bronzés, l'œil très angulaire et mongoloïde — et sur les Lolos qu'il a longuement observés — population mi-sauvage, armée de longues lances, de casques et de boucliers de cuir, — d'ailleurs accueillante et hospitalière, le Dr Legendre apporte des observations nombreuses, intéressantes, et, je dois le dire, pleines de sympathie. D'ailleurs le Chinois de ce côté est si bête qu'il croit se préser-

ver des incursions de ces pillards en élevant, aux approches des villages, des cônes de terre revêtus de ciment, qui figurent autant de soldats, de sentinelles. Mais, — détail surtout appétissant ! — dans plusieurs repas faits chez les Lolos, le Dr Legendre a été forcé de constater qu'on y fait cuire et qu'on y mange le gibier *sans le vider*. — Il ne dit pas qu'il ait goûté de cette mixture, mais évidemment il fallait se garder d'en rien perdre.

Memento. — Dans les derniers numéros du *Tour du Monde*, on trouvera le Journal du Dr Emily sur la *Mission Marchand; le Voyage en Finlande*, de M. Maurice Chalhoub ; *A Travers la Hollande*, de MM. L. et C. de Fouchier ; des articles sur *l'Ile de Rhodes*, et *Pu-Tu, l'île des Pagodes ou la terre de Bouddha* (îles Chu-San), par François Mizande ; les *Béguinages de Gand et de Bruges*, par Hélène Roque ; *Dordrecht*, par Henri Poty ; *A Travers le Tyrol Méridional*, par Albert Dauzat ; *la Décadence de Malte; le Véritable état civil de Christophe Colomb*. etc... — Dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, *le Couvent de Baudeloo et la Cour de Herzele, quartier de Waterwyck, près Saint-Jacques à Gand*, et *le Casteel Wandelaert*, par A. Heins ; une longue note sur *l'église Saint-Nicolas*, de M. Serdobbel, et un intéressant travail sur les *deux Roger Van der Weyden*, par M. L. Maeterlinck, dont il a été fait un tirage à part. — Les *Annales* de la même Société contiennent, de M. G. Brunin, des *Recherches sur les Armoiries primitives de la Gilde des Escrimeurs, dite chef-Confrérie de Saint-Michel à Gand*. — Dans la série des *Publications pour faciliter les Etudes d'Art en France (Bibliothèque d'Art et d'Archéologie)* : Les *Artistes décorateurs du Bois*, par Henri Vial et André Girodie, tome Ier, précédé d'une étude sur la *Corporation* et la *Vie Corporative*, par Adrien Marcel.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Loi autorisant la recherche de la paternité. Sénat, 8 novembre 1912.— *Vérités judiciaires*, par René Lafon. Paris, Schleicher frères, édit., 1 vol., 3.50.

Enfin, le 2 novembre 1912, le Sénat a voté la **Loi autorisant la recherche de la paternité**. Cette loi n'émanait point de l'initiative gouvernementale, et les parlementaires qui eurent le courage de la proposer et de la soutenir rencontrèrent une résistance aussi tenace qu'hypocrite. Comment s'en étonner puisque la prohibition qu'il s'agissait d'abolir favorisait toutes les trahisons et les lâchetés de l'égoïsme masculin !

Le Sénat fut particulièrement hostile à la réforme. Cela se comprend. Quelle que soit l'étiquette qu'ils collent sur leurs fronts chenus, les sénateurs sont, pour la plupart, des bourgeois cossus, jouissant de revenus dus aux bienfaits de l'héritage ou de la politique, et quelquefois des deux réunis. A vingt-cinq ans, lorsqu'ils palabraient

dans les brasseries ou cherchaient fortune dans les réunions électorales, ils n'avaient point de mots assez sévères pour les injustices qu'abritait ce vieux réactionnaire qu'est le Code civil; mais avec le temps, la réussite est venue, le bohême politique, autrefois pourchassé par tous les huissiers de France, est devenu un capitaliste. Son foyer est confortable; il possède maison de campagne, ses enfants seront bien dotés; il savoure enfin la paix bourgeoise, douce comme la calme digestion d'un bon repas après des jours de privation, et vous lui demandez de compromettre cette quiétude si péniblement acquise! Et pourquoi? pour un geste de générosité en faveur de personnes qu'il ne connaît pas, qui ne votent pas, dont il n'a rien à attendre et dont il peut redouter beaucoup.

Car enfin, cet homme arrivé a des fils, des jeunes gens élégants et joyeux, auxquels il assurera un bon emploi et un joli mariage. Certains de l'avenir, n'est-il pas naturel qu'ils s'amusent, les chers enfants? Et, s'ils sont de bons fils, ils éviteront ces « créatures » avec lesquelles on compromet sa santé et dilapide l'argent si péniblement gagné par le papa dans les services politiques. Dans Paris et les grandes villes gazouillent des volées de petites ouvrières. Elles sont saines et désintéressées. Un bout de ruban, un bijou en toc, une partie de campagne, les voilà ravies. Et puis, n'est-ce pas romantique et romance à souhait : *Mimi Pinson*, *la Vie de Bohême*, *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans*, *Ma Lisette*, etc...

Oui, mais si le bon petit jeune homme de vingt ans, en s'ébattant dans le grenier, fait un enfant à Lisette? La belle affaire! On quitte Lisette, on recommence avec une autre, et au bout de quelques années, cette série d'exploits heureux vous permet de prendre un petit air fat, tandis qu'un camarade vous envoyant une bourrade familière vous traite de « lapin » et, avec des clignements spirituels, évoque la ribambelle de gosses semés au petit bonheur et complètement oubliés.

Le Code civil était parfait à cet égard; le petit bourgeois pouvait faire un enfant à Lisette, ça ne comptait pas... pour lui. Ainsi, sous la protection de la loi, les familles vivaient tranquilles, suivant avec un sourire indulgent, encourageant même, les fredaines de l'héritier. Il faut que jeunesse se passe, n'est-ce pas; l'essentiel est qu'elle se passe bien, c'est-à-dire sans tourment pour les parents. Alors plutôt que de faire des dettes et d'affronter les vilaines maladies, ne vaut-il pas mieux courir le risque de faire un enfant, puisque cela n'engage à rien. La loi, la vieille loi protectrice est là; le prétoire est fermé à cette dévergondée qui a le cynisme de concevoir sans l'autorisation de Monsieur le Maire; et si, à défaut de prétoire, elle veut faire entendre ses plaintes d'abandonnée sous les fenêtres du bon jeune homme, la police veille; on la coffrera, et des juges,

songeant à leurs fils, la condamneront à la prison pour tentative de chantage et menaces.

Et voilà que des rêveurs voulaient ouvrir le prétoire à ces délaissées.

Ce fut un bel émoi dans les maisons bourgeoises.

— Alors, disaient les dignes mères, si mon fils s'amuse avec la femme de chambre ou avec l'ouvrière qui vient en journée (ce qui, en vérité, est fort excusable), ce pauvre chéri pourra avoir des ennuis! Ces filles auront le droit de prétendre qu'il est le père de l'enfant qu'elles mettront au monde? Mon fils, père de l'enfant d'une domestique, d'une ouvrière, et, qui plus est, d'un enfant naturel (horreur!); mais c'est la fin de tout! Et la Famille, la Famille Honnête, la Famille en règle avec la Loi, les Convenances, la Religion, notre Famille, on ne la défend donc plus? Nous payons cependant assez de contributions!

Longtemps les sénateurs résistèrent. Ils se retranchaient derrière de grands mots. L'Ordre social, la Patrie, la Famille. Il fallait défendre plus que jamais l'institution du mariage. Toutes les insanités inventées pour le maintien des vieilles et profitables injustices furent reprises.

— *La paix des familles serait troublée par le scandale des procès en recherche de paternité.*

— Et la paix de la famille de la fille séduite n'est-elle pas troublée par la naissance de l'enfant et l'obligation de pourvoir à son entretien?

— *On n'est jamais sûr qu'un amant est le père de l'enfant que sa maîtresse met au monde.*

— Est-on plus sûr qu'un enfant légitime est le fils du père que lui donne la loi? Chaque jour, de cinq à sept, dans les garçonnières élégantes, se prépare la naissance d'enfants de l'amour ou de l'argent. Ils seront les fils légitimes d'un homme qui, à la même heure, cherche des distractions analogues, à moins que, pieux et grave, il ne remercie le Ciel de la bénédiction spéciale sous laquelle sa famille s'accroît régulièrement.

Pour quiconque est de bonne foi, il n'existait aucune raison honorable de maintenir cette prohibition injuste.

A mon avis la réforme est trop timide, car il reste tout un lot, un pauvre lot de déshérités que la loi continue à traiter en parias; ce sont les enfants adultérins.

Pour ceux-là, elle n'a point de pitié. Non seulement ils ne peuvent rien réclamer, mais ils ne peuvent même rien recevoir. Leur père fût-il loyal et généreux, la loi s'oppose aux réparations qu'il voudrait tenter. On ne peut reconnaître un enfant adultérin, on ne peut rien

lui léguer, il n'a droit qu'à des aliments, comme un chien. Adultérin, il n'aura ni nom, ni famille ; il est hors la Société.

Devant cette monstruosité les défenseurs des principes ne s'émeuvent pas. Elle leur paraît nécessaire. On ne peut admettre, disent-ils, que les fautes du père de famille portent atteinte aux droits sacrosaints des enfants légitimes. Autoriser la reconnaissance des enfants adultérins, c'est absoudre l'adultère, le consacrer même ; or, l'adultère est une faute abominable qu'on ne saurait trop châtier, et ce sera l'enfant qui en supportera l'infamie.

Ce serait déjà abominable si l'adultère était regardé comme un véritable crime ; mais que penser de ce raisonnement maintenant, alors que l'adultère n'est plus considéré que comme l'inobservation d'un engagement civil et que sa radiation de la liste des délits est réclamée avec insistance ?

Pourquoi, alors que les tribunaux, devançant le législateur, n'appliquent plus à ce délit suranné que des peines dérisoires, continuer à considérer les enfants adultérins comme des « fruits du crime », des scandales vivants, qu'il faut étouffer dans l'ombre ?

Enfin, ne soyons pas trop exigeants. Un grand pas est déjà fait ; espérons que la crainte des responsabilités sera le commencement de la sagesse pour ceux sur lesquels le sentiment des devoirs n'avait aucune prise.

Il n'y a plus que les hommes mariés qui, dorénavant, pourront, sans risques, séduire et engrosser autour d'eux. Peut-être, après tout, le législateur a-t-il escompté que cette faveur spéciale constituerait un sérieux encouragement au mariage.

§

René Lafon, avocat à la Cour d'appel de Paris, est un grand chasseur. Lorsque sa profession lui laisse quelques loisirs, il bat plaines et bois à la poursuite du gibier qu'il massacre impitoyablement. Que ce soit poil ou plume, tout ce qui se lève devant lui est immédiatement condamné et jamais René Lafon n'accorde la loi de sursis. Quand vient la fermeture, il abandonne à regret les champs et c'est dans les couloirs du Palais de Justice qu'il se livre à son sport favori. Vous l'apercevrez facilement traversant à grands pas la Galerie Marchande, ou embusqué derrière un pilier de la salle des Pas-perdus, ou encore se glissant mystérieusement dans l'ombre de la galerie des Prisonniers. Il chasse la Fantaisie. Vainement, elle tente de se cacher dans l'ombre des salles où délibèrent gravement les magistrats, derrière les dossiers des greffes, ou parmi la cohue des audiences. René Lafon, vieux chasseur qui connaît toutes les ruses du gibier, la piste, la lève, et, pan... pan, voilà une pièce de plus dans sa gibecière de fantaisiste.

Il fait de magnifiques tableaux qu'il a la bonne pensée d'offrir. C'est ainsi qu'après avoir publié *la Fantaisie au Palais*, il nous donne aujourd'hui un livre charmant : **Vérités judiciaires.** C'est une suite de commentaires spirituels sur des procès récents. Dans un procès René Lafon ne voit pas qu'une banale affaire judiciaire; il en saisit de suite le côté amusant ou y découvre des révélations curieuses sur la vie sociale et le droit. Son ironie est toujours de parfait aloi et le livre est un bon livre à tous égards.

JOSÉ THÉRY.

ESOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Matla et Zaalberg van Zelst : *Le Mystère de la Mort*, in-8 raisin, Hector et Henri Durville, 8 fr. — Charles Lancelin : *La Fraude dans la production des phénomènes médiumniques*, in-8, mêmes éditeurs, 5 fr. — Georges Meunier : *Le Spiritisme faut-il y croire ?* in-8, Nourry, 2 fr. — Annie Besant : *Précis universel de Religion et de Morale*, in-12, Publications théosophiques, 2 fr. — Paul Vulliaud : *Les Prétendues infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, in-8, « Entretiens idéalistes », 3, 50 — Dr R. Allendy : *L'Alchimie et la Médecine*, in-8, Chacornac, 3 fr. — Joanny Bricaud : *J. K. Huysmans et le Satanisme d'après des documents inédits*, p. in-12, *idem*, 2 fr. — Charles Lancelin : *Comment on meurt, comment on naît*, in-12, Hector et Henri Durville, 1 fr. — Memento.

La mort est sans aucun doute le problème dont la solution definitive importerait le plus au bonheur de l'homme. C'est pourquoi il y a toujours des chercheurs qui s'efforcent de percer son mystère. C'est ce que viennent de tenter deux Hollandais : MM. Matla et Zaalberg van Zelst. Au moyen d'un appareil, le dynamistographe, dont ils sont les inventeurs, ils prétendent avoir démontré l'existence d' « un être invisible, matériel, pensant, ayant conscience de lui-même, *inconnu* jusqu'à ce jour ». Le volume de ce corps serait de 491.20, à 0° et 760 mm. de pression, son poids de 360 mmg. 12 et sa densité 12, 24 fois moindre que celle de l'hydrogène.

Cet « être » constituerait l'âme humaine ou plutôt ce qu'ils appellent « l'homme-force ». L'homme-force, composé de force et de matière, survivrait au corps physique, mais son existence ne serait que *temporelle*. Au bout d'un temps plus ou moins long — variable suivant les individus — il se dissoudrait et ses éléments retourneraient dans leur milieu primitif. Ainsi l'individualité de l'homme serait anéantie. Cete existence *post mortem* constituerait la deuxième vie de l'homme.

Les auteurs du **Mystère de la Mort** professent, en outre, que l'homme est un *binaire*, composé d'un corps et d'une âme, que ces deux parties sont nées « *en même temps* par la réunion des cellules paternelle et maternelle », que l'homme commence « à se former à ce moment » et qu'ayant un commencement il a aussi une fin. Donc l'âme ne serait, suivant eux, ni immatérielle ni immortelle.

Les spirites et les occultistes pourraient répondre à MM. Matla et Zaalberg van Zelst que ce qu'ils nomment âme n'est pas autre chose que le *périsprit* ou *corps astral*, mortel comme le corps physique. Quant à l'âme, elle a échappé jusqu'ici à toute preuve expérimentale.

Les nombreuses expériences décrites dans *le Mystère de la Mort* devraient être, bien entendu, reprises et soumises à un contrôle rigoureux. Si l'hypothèse de l'homme-force était démontrée, un grand pas serait fait dans la voix de la connaissance de l'homme et nombre de problèmes psychologiques pourraient être résolus.

§

L'appareil de MM. Matla et Zaalberg van Zelst offre l'avantage inappréciable de pouvoir communiquer avec l'homme, dans sa seconde forme de vie, *sans l'intermédiaire d'un médium*. Voilà qui va réjouir les psychistes et surtout M. Lancelin qui, dans son dernier livre, cherche à prévenir et à empêcher **la Fraude dans la production des phénomènes médiumniques**.

L'auteur affirme « avec la certitude d'être dans le vrai qu'il n'est *aucun* médium, si honnête, si probe et si loyal soit-il, qui n'ait fraudé, ne fraude ou ne doive frauder, soit consciemment, soit semi-consciemment, soit inconsciemment sous l'empire d'un état psychologique, physiologique ou mental qu'au fond nous ne faisons que commencer à soupçonner ».

Ce serait donc un grand progrès accompli si l'on pouvait se passer de médium dans l'étude des phénomènes psychiques ; la connaissance objective et scientifique de ces phénomènes marcherait dès lors à grands pas.

Ce serait d'autant plus à souhaiter qu'il n'y a pas que les médiums qui fraudent. Il y a aussi les assistants et — si l'on en croit l'auteur — les Entités astrales qui se manifestent. La fraude des assistants peut être consciente, semi-consciente ou inconsciente, hostile ou favorable au médium. En général, ils agissent sur lui, par suggestion mentale. Quant aux Entités de l'Astral, elles peuvent produire également des fraudes volontaires ou inconscientes.

Il arrive souvent que des fraudes dues à ces Entités ou aux assistants sont faussement attribuées au médium, qui n'en peut mais. M. Lancelin met en garde les expérimentateurs contre ces accusations injustes.

§

Le Spiritisme, *faut-il y croire ?* se demande M. Georges Meunier. A cette question, il répond catégoriquement non. C'est contre la doctrine spirite que vont ses critiques et non contre les faits spirites, qu'il admet. Je ne serais pas aussi affirmatif que lui. J'avoue néanmoins qu'il a plus d'une fois raison.

A mon avis, la doctrine spirite n'est qu'une hypothèse, que les faits ne justifient pas d'une manière indiscutable. Il n'y a pas d'ailleurs actuellement de théorie expliquant ces faits, qui s'impose à l'exclusion de toutes les autres. Toute théorie, au surplus, me paraît prématurée.

Avant de s'occuper à expliquer les phénomènes spirites — mal dénommés, parce qu'ils préjugent une théorie — il serait préférable de chercher à les mieux connaître et d'appliquer à leur étude toutes les ressources de la méthode expérimentale. Il est même indispensable — car tout fait exige, pour être saisi et connu, des procédés d'expérimentation particuliers, — d'inventer de nouveaux moyens d'observation et de contrôle, propres à rendre observables, certains et indestructibles, chacun des faits psychiques. Un fait *prouvé certain et indestructible* vaut plus que mille faits insuffisamment connus ou faux. Celui-là peut aider à la découverte de faits nouveaux, ceux-ci non. Ceux-ci sont stériles, aboutissent à une impasse ; celui-là ouvre de nouveaux horizons, car il est seul fécond.

§

Le deuxième volume du **Précis universel de Religion et de Morale**, par Mme Annie Besant, est, comme le premier, un recueil de citations empruntées aux divers livres sacrés. Ces citations ont pour but de démontrer que toutes les religions enseignent la même morale. Mme Besant les a disposées en sept chapitres. Le premier traite du but et de la base de la morale; le second de la moralité, des passions, des vertus et des vices; le troisième de la classification des vertus et des vices, et les suivants des vertus et des vices dans les rapports avec les supérieurs, entre égaux et avec les inférieurs et dans leurs réactions mutuelles.

Ainsi s'édifie peu à peu la religion théosophique. Après le dogme, voici la morale. Malheureusement, elle ne nous apporte rien de nouveau. Elle apparaît donc inutile. Pas plus que ses devancières, elle ne réalisera l'unité religieuse.

§

Les Prétendues infiltrations maçonniques dans l'Eglise est une réponse de M. Paul Vulliaud, directeur des *Entretiens idéalistes*, aux attaques de M. l'abbé Emmanuel Barbier contre ce périodique. Cet abbé a écrit, paraît-il, que cette « revue est hérétique, archi-hérétique et, dans son fond, absolument anti-catholique ». C'est une accusation très nette et très catégorique. Si la très sainte Inquisition pouvait encore aujourd'hui pendre, torturer et brûler, mon sympathique confrère Vulliaud et ses collaborateurs des *Entretiens* n'échapperaient pas à ses supplices. Heureusement pour eux que nous sommes dans un temps où les mécréants et les

indifférents dominent. Et c'est aussi pour cela que la querelle qui divise M. l'abbé Barbier et M. Vulliaud n'intéressera pas grand monde, sauf quelques catholiques étroits et fanatiques. Une chose pourtant m'amuse en cette affaire. C'est que M. Vulliaud, qui — dans son compte-rendu de mon dernier ouvrage — m'accusait d'être anti-catholique, se voit à son tour traité de la même manière. Que voulez-vous, cher monsieur Vulliaud, on trouve toujours un plus catholique que soi, aux yeux duquel on est suspect. Avouez d'ailleurs que l'occultisme et surtout la Kabbale — à laquelle vous accordez une large place dans votre revue, ce dont je suis loin de me plaindre — ne sont pas d'une orthodoxie irréprochable. Je crains même que votre kabbalisme ne finisse par déteindre sur votre catholicisme au point de le rendre méconnaissable. Mais comme vous êtes de taille à bien vous défendre et au besoin à prendre l'offensive, il vous sera facile de persuader que vous êtes toujours un catholique bon teint. C'est la grâce que je vous souhaite.

§

L'Alchimie a forcé dernièrement les portes de la Faculté de médecine de Paris. Le Dr R. Allendy y a, en effet, soutenu une thèse hardie sur le rôle et l'importance des théories hermétiques dans l'histoire de la médecine. Ceci montre que le temps n'est plus où l'on considérait l'alchimie comme une chimère.

Le Dr Allendy dit d'abord le but et l'objet de l'Alchimie, expose ses théories, explique ses symboles et raconte son histoire, depuis la plus haute antiquité jusqu'à Hahnemann, en rappelant les œuvres des médecins Grecs, Romains et Arabes, de R. Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, de Basile Valentin, d'Agrippa et surtout de Paracelse. Chemin faisant, il fait des rapprochements entre les doctrines des hermétistes et les théories et les découvertes modernes. Il montre ensuite comment la médecine alchimiste opérait selon qu'elle voulait agir sur le corps physique, le corps astral ou l'âme, et il conclut son étude par ces mots, qui en sont le résumé :

« Nous devons aux médecins alchimistes non seulement toute notre thérapeutique minérale, mais aussi l'emploi des extraits et la notion des médicaments spécifiques. On trouve chez eux les indications de l'Opothérapie, de la Sérothérapie, de la Métallothérapie, de la Psychothérapie et de l'Homœopathie. »

Cette thèse sur **l'Alchimie et la médecine** est écrite dans une langue facile et claire. Elle est complétée par une importante bibliographie...

§

Dans un petit livre édité avec soin, M. Joanny Bricaud nous raconte comment Huysmans fut initié aux pratiques du spiritisme

d'abord et à celles de la magie noire ensuite. Les bibliothèques avaient fourni à Huysmans des documents sur la sorcellerie et la magie au moyen âge, mais, pour ce qui est du satanisme moderne, ce fut surtout l'abbé Boullan qui le renseigna.

Cet abbé Boullan, dont M. Bricaud nous rappelle l'histoire et ses démêlés retentissants avec les affiliés de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, dont Stanislas de Guaita était le chef, se proclamait le successeur d'Eugène Vintras, fondateur et pontife du Carmel d'Elie.

Huysmans, qui avait été son ardent défenseur contre les attaques des Kabbalistes, se convainquit plus tard —grâce aux papiers que lui avait laissés Boullan, que celui-ci se livrait aux pratiques démoniaques. Ce que Boullan mettait sur le compte du chanoine Docre ou des occultistes de la Rose-Croix, il le faisait lui-même. C'était lui qui nourrissait, avec des hosties consacrées, des souris blanches, dont le sang devait plus tard servir aux envoûtements de haine ; c'était lui qui se livrait « aux rites secrets de l'incubat et du succubat qu'il qualifiait d'*union de vie* » ; c'était lui enfin qui « s'adonnait aux pratiques de la sorcellerie et de la goëtie la plus noire ».

Huysmans n'a jamais publié tous les documents qu'il possédait, concernant l'abbé Boullan et d'autres prêtres satanistes. Quelque temps avant sa mort, il les brûla, de crainte que les détails horribles qu'ils contenaient ne fussent livrés à la publicité.

§

M. Lancelin s'appuie, d'une part sur les doctrines occultistes et d'autre part sur des expériences de magnétisme et de régression de la mémoire pour décrire les diverses phases de la mort sous ses deux aspects physique et astral, puis celles de la réincarnation ou de la naissance. Le processus de ces deux phénomènes est inverse. Tandis que, dans celui de la mort, les principes supérieurs de l'être se séparent les premiers du corps, dans celui de la naissance, ils s'incarnent les derniers. L'incarnation ne serait complète que vers l'âge de sept ans. La mort complète, c'est-à-dire la désagrégation du corps physique, du corps éthérique et du corps astral peut durer plus longtemps encore. Les expériences que cite M. Lancelin ne nous paraissent pas aussi concluantes qu'à lui. Nous sommes encore en pleine hypothèse, en ce qui concerne notre connaissance des phénomènes de la naissance et de la mort. Bien entendu, je ne nie pas plus que je n'affirme les théories occultistes et théosophiques sur ces deux points.

Memento. — La Foi, c'est la Vérité, c'est l'Absolu, dit M. Kristian Hus's dans *l'Evangile de la Fin* (Durville). Mais quelle est cette foi ? La foi chrétienne. L'auteur déplore qu'il n'y ait plus de foi, même parmi les prêtres, que la France, « qui était l'incarnation de l'idée chrétienne » (?), ne

reconnaisse plus aucun culte, que l'Eglise elle-même ait cessé d'être chrétienne, en devenant *catholique*, *apostolique* et *romaine*. Aussi c'est « la fin, l'abominable fin » ! Tout va être consumé par le feu, conclut ce doux prophète, d'après les Ecritures.

— *Le véritable Almanach du Merveilleux* (A. Leclerc) contient de nombreux articles sur les sciences divinatoires (astrologie, chirognomonie, chiromancie, graphologie, etc), l'alchimie, la magie, la sorcellerie, le spiritisme, l'hypnotisme, les talismans, les bijoux, les gemmes porte-bonheur, les fakirs, les pythonisses modernes, les sourciers et quantité de faits divers se rattachant au merveilleux. Il contient aussi des prédictions pour l'année 1913 et les horoscopes des principaux ministres.

— *Germes de Vie de l'Astral*, par Ernest Bosc (Daragon). C'est un exposé des théories occultistes sur les habitants de l'Astral, spécialement sur les larves, les élémentaux et les égrégores. Il y est question aussi de génération spontanée, de vivisection, de microbiculture — que l'auteur assimile, non peut-être sans raison, à la magie noire, — de psychoses, d'incubat et de succubat, de sorts et de sorciers.

— H. Durand : *L'Occultisme littéraire* (Durville). Cette plaquette est une réunion de comptes rendus sur les ouvrages de A. Porte du Trait des Ages.

— Sous le titre : *Les Forces secrètes de l'Homme*, M. G.-A. Mann a résumé les principaux points qu'il avait traités dans ses précédents ouvrages : *Développement de la Volonté, Cosmogonie et Force-Pensée*, etc.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

L'Heure qui sonne...pour M. Paul-Napoléon Roinard, ou un hommage littéraire et public à l'auteur de « Nos Plaies », de « la Mort du Rêve », des « Miroirs », notamment honoré d'une « fragmentaire prose » de M. Sébastien Voirol. — *La Plume :* souvenirs de M. Laurent Tailhade sur Paul Verlaine. — *La Route :* un poème de M. Jean de Brisis. — Memento.

L'Heure qui sonne (janvier) rend hommage à M. Paul-Napoléon Roinard, par la plume de poètes illustres, d'autres qui le deviendront, de critiques cultivés ou en chemin d'acquérir l'universelle connaissance des Lettres, de sociologues, de romanciers, réunis au nombre de quarante-deux. MM. Henri de Régnier et Jean Richepin apportent personnellement le tribut de l'Académie Française à cette glorification. MM^mes^ Rachilde et Annie de Pène y représentent les femmes de lettres. MM. Paul Fort et Han Ryner saluent princièrement le chantre de *la Mort du Rêve* qui méconnaît toute hiérarchie et manqua devenir prince malgré lui. MM. Roger Allard, Henri-E. Gonnelle, Louis de Gonzague Frick, Jean Royère, chantent en vers les mérites de M. Paul-Napoléon Roinard. M. Apollinaire lui dédie un poème et M. Sébastien Voirol une « fragmentaire prose » intitulée *Hangdir et Nehdir*, où dialoguent « l'adolescente Gemmina », « Chtô la brise », laquelle a « l'œil blanc et vide », et Ful-

gio, qu'on voit entrer « cheveux aux vents » et sortir, non sans avoir défini Chtô en ces termes : « perdiablée si fastuaire! » ce qui, pour le moins, démontre chez Fulgio le ferme dessein d'enrichir la langue française.

Nous ne voudrions pas quitter ces trois personnages, sans vous les faire entendre :

CHTÔ, narquoise.

Ton cœur ne se nourrit d'aucun amour, je vois.

GEMMINA

Pourtant! j'aime un fier camarade et son ardeur épie mes doutes. Vieille ! Certes je voudrais être aimée autrement, ou ailleurs, ou plus encore.

CHTÔ

Promets obéissance et mes conseils te profiteront... Hangdir et Vehdir te guériront de trop amers et vains désirs.

(Chtô se lève, et fouillant entre les goberges tire dehors deux miroirs ronds, encerclés d'os poli que cloutent des pointes en métal noir et jaune. A Gemmina d'un geste, elle ordonne immobilité, puis, s'interposant, elle dissimule les miroirs entre la paillasse grise et son foulard en bisonne usée.)

CHTÔ, baissant la voix et s'adressant aux miroirs.

Absorbe trace — Heur et advers — Mire la matrice — aux Destins seconds! Vehdir, flambe incendiaire! Hangdir, éclaire solaire!

(La porte heurtée ripe le seuil. Fulgio entre, cheveux aux vents. Gemmina se couvre la face des mains.)

GEMMINA

Tu m'as suivie?

FULGIO

Veux-tu comprendre pourquoi?

GEMMINA, sourit et murmure.

Ne serait-ce pas ainsi que se donnent les preuves d'amour? Jalousie d'amant induit à plaisir.

FULGIO

Oh! non. Seulement j'atteins qui se dérobe. Jaloux je ne voudrais, peuh! je répudie tout bas sentiment : un amour m'attache et me dispense la force.

Plus loin, celui-ci prononce le discours ci-après, non sans s'être écarté de Gemmina, qui cherchait à l'étreindre :

FULGIO, à CHTÔ.

Spéculaire, tes nouements goétiques ne pourront me nuire! Mon miroir d'incantation est le monde tragique ou serein, mais sublime d'éternels scintillements. Ce monde m'est familier... astres qui vivent et meurent de leurs feux échangés en gouvernant nos rêves, terres qui dans l'espace luisent, eaux, fleuves et lacs lustrés pour réfléchir la vie toujours grandissante de mystères que l'homme peu à peu doit percer par sortilège de

bonnes pensées. Miroir de la vie je vous connais et je vous aime... brumes et nuages rosis, aurores et crépuscules confondent sous leur clarté le triste gris de vos mensonges ! Ce qui mire est mien. Formez-vous, facettes ! La lignée des enchanteurs ira jusqu'à vous. Ils réaliseront les miracles vrais, l'un ou l'autre solidaires à travers espaces et temps. En nos âmes multiples les obsidianes s'apparentent et chacune d'elles réserve des visions que nous seuls nous savons. Nos songes se revêtent d'une splendeur unique ; rayonnement et source sont nos privilèges. Vibrent les feuilles, qu'elles bercent notre fantaisie ! Glissent les pétales dans les airs qui glacent, poussent les fruits que parfume la fatale certitude.

(Fulgio tourne le dos à Gemmina, se penche, sort, redressant la tête comme pour mieux voir la transparence des nues.)

Si M. Paul-Napoléon Roinard peut être sensible à l'offrande d'une conversation qui tombe de telles hauteurs, on peut dire que nul ne l'a mieux représenté que lui-même. En effet, le poète a dessiné, en 1912, son propre portrait qui ajoute au prix de ce « numéro exceptionnel » de *l'Heure qui sonne*. M. Paul-Napoléon Roinard avait appris, naguère, pour être peintre. On le voit, en regardant l'image qu'il a faite d'après soi et placée dans un décor fleuri. Elle est d'une exacte ressemblance, et physique et morale. Le vaste front, l'excellent regard, la bonne figure pleine, la moustache à la gauloise, la chevelure en crinière de lion, — c'est un révolté pour qui méditer est agir, un poète ardent et doux, cérébral et ingénu, selon sa muse.

Il s'est dessiné devant des roses trémières. Nous y pressentons un délicat essai de réhabiliter une espèce dédaignée du bourgeois opulent qui orne ses corbeilles de « Maréchal Niel » ou des dernières créations de l'horticulture. Car M. Paul-Napoléon Roinard a le cœur généreux et les moindres injustices de ce temps l'ont indigné comme les plus éclatantes.

Sur la proue et debout contre la voile d'or,
L'œil lucide de l'âme éblouie,
Tu mènes, ô Roinard, de ton bras juste et fort
La noble Nef de la Poésie !

chante M. Roger Allard.

Et M. Henri-Martin Barzun écrit, fièrement :

Il ne me coûte qu'orgueil et joie de désigner l'œuvre entier de Roinard à la perspicacité des historiens du lyrisme et du drame, et Roinard précurseur, à l'hommage de la Postérité.

« Beaucoup le lurent ; et ses lecteurs devinrent ses amis », dit M. Nicolas Beauduin, qui le tient pour « un grand artiste, un pur et beau poète, et aussi et surtout un brave homme, dans toute l'acception du mot ». En vérité, ce dernier compliment, le poète mérite qu'on le lui décerne avec le laurier.

Parmi les poètes que préoccupe l'honneur d'une conscience littéraire au-dessus de toute critique, et le souci d'une dignité de vie incontestée, P.-N. Roinard est, on en convient, une des figures les plus belles. Au-dessus du rastaquouérisme qui envahit aujourd'hui le monde des Lettres, au-dessus des Faublas, des Valmont, des Rubempré que plagient, avec des aptitudes indéniables et des élégances disparates, maints hommes de lettres, Paul-Napoléon Roinard s'érige dans un mépris tranquille. Indifférent à la comédie quotidienne de notre vie littéraire, sous les ironies et quelquefois les sarcasmes d'une gendelettrie douteuse, il passa la tête haute, le front calme.

Voilà qui est de M. Marc Brésil.

Une lettre de M. Paul Brulat :

Je suis heureux de l'occasion que vous m'offrez d'exprimer ma sincère admiration pour Napoléon Roinard qui, pendant toute sa carrière, a poursuivi, sans jamais consentir à aucune concession, la réalisation de l'art le plus difficile et le plus élevé.

Je n'ai pas moins d'estime pour le caractère de l'homme qui, avec la foi et l'intrépidité d'un apôtre, a gravi le long calvaire d'un noble et fier poète méconnu de la plupart et que pouvait seule comprendre une petite élite.

M. Jean Clary nomme Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, et il associe M. P.-N. Roinard à « ces purs poètes ». M. Manuel Devaldès annonce la foule qui « aimera et honorera » cet aède normand « qui jamais, au long d'une vie très dure, n'a douté de son art », comme le constate M. F. Divoire.

« Je suis Chouan, il est rouge, on s'entend très bien », déclare M. Ch. -Th. Féret. Ensuite, M. F. Fleuret souhaite que « l'œuvre et la vie » de M. P.-N. Roinard soit « aux jeunes gens un exemple de volonté, de dignité, de persévérance et d'héroïsme ».

Ceci est de M. J. Francis-Bœuf :

Sa conscience et son génie n'ont d'autre diadème que ses cheveux blancs : au bout de sa route, Paul Roinard reste ce qu'il a été, un poète, et cette gloire vaut toutes les pauvres gloires des Hommes-paons, qu'ils soient de rive droite ou gauche.

M. Louis de Gonzague Frick écrit quatre quatrains, dont tel est le suprême :

Le rêve par ton vers et meurt et ressuscite
Plus pur et plus royal sous ton grand front d'élite
Que sacre par les fleurs, le cinname et le nard,
Daïmoura, ton épouse impossible, ô Roinard !

« Je crains pour nous, que notre génération n'ait pas de P.-N. Roinard ! » s'écrie M. Ernest Gaubert.

M. Remy de Gourmont évoque un passé déjà lointain ; puis :

Roinard, d'ailleurs, n'avait encore publié que fort peu de vers, mais il

nous paraissait destiné à la réputation qu'il a rencontrée plus tard. S'il n'avait pas été si paresseux, il l'aurait trouvée bien plus tôt. Mais je crois aussi que les circonstances lui furent très défavorables. Vous avez grand' raison de le célébrer enfin, et à cela je m'associe très cordialement. Il n'a jamais guère pensé qu'à la gloire, qu'elle vienne : il l'attendait et elle ne ne le surprendra pas.

M. Henri Guilbeaux est éloquent :

Je salue allègrement celui qui fait si étrange figure parmi les innombrables plumitifs poisseux et puants, celui qui — dans une taverne peuplée de littérateurs en majorité nationaleux — osa faire le procès de notre vile et cupide société. Salut à Roinard, demeuré libertaire. Salut à Roinard qui fut l'un des très, très rares de sa génération, à ne pas suivre l'exemple des « adaptés », des renégats, des cyniques profiteurs.

M. J. Hébertot aime en M. P.-N. Roinard « un normand de la grande race ». M. Gustave Kahn espère « l'applaudir au Théâtre : il a écrit la pièce qu'il faut pour cela ».

MM. S.-Ch. Leconte, P. Lombard et Millet, V.-E. Michelet, G. Périn, G. Polti admirent l'œuvre et le poète.

M. Maxime Revon :

Sa pensée est noble et cordiale. On est tenté, après l'avoir lu, de se demander si l'intelligence et le cœur sont deux choses distinctes.

M. Han Ryner exprime sa prédilection :

Malgré les beautés innombrables répandues dans *la Mort du rêve*, il n'y a pas d'injustice à l'appeler : l'auteur des *Miroirs*. Mais, cherchez un titre plus noble à donner à un écrivain d'aujourd'hui : je doute que vous trouviez.

M. Paul Pourot déplore :

Il est venu trop tard, à une époque où le snobisme sportif et le poison des romans frelatés détruisent chez nos braves compatriotes le goût des belles choses.

Puisse la génération de l'avenir lui rendre justice !

M. Henri Strentz parle en technicien du vers de M. P.-N. Roinard et il voit, dans l'œuvre du poète, la force, pour « prééminente qualité », la personnalité de syntaxe, un style « plus modelé qu'écrit ».

M. Gustave-Louis Tautain commence par ces lignes :

J'ai rencontré le poète dans la vallée de la Mort, une nuit d'hiver austère comme un gibet. Nous marchâmes. Nos pas faisaient craquer des ossements desséchés. Sur l'ossuaire sa voix planait, aigle noir :

— « J'ai prophétisé la ruine de Gog, prince de Rosch, de Mélesch et de Tubal. J'ai dit la fin des sœurs prostituées. La montagne de Seir a été détruite, car j'avais clamé la vengeance de l'Éternel et sa justice...

Enfin, M. Emile Verhaeren, beaucoup plus simplement, écrit :

Voici rapidement esquissé mon sentiment sur Roinard. Son œuvre m'inspire et de l'admiration et du respect. Personne autant que lui ne met de conscience, j'oserais dire de scrupule, à travailler ses poèmes et à les garer de la banalité diminuante.

Il est poète et par le cœur et par la pensée. Ses *Miroirs* étonnent par le haut souci d'art qui s'y manifeste à chaque page. Il est de la race des Villiers pour qui le suffrage de la foule n'était que leurre et qui portent l'assentiment de la gloire qu'ils rêvent dans leur poitrine.

§

Sous ce titre : « Fantômes de jadis », M. Laurent Tailhade — ce grand poète et ce maître de la prose, — publie, dans **La Plume** (1er janvier), des souvenirs d'où nous tirons cette page évoquant Paul Verlaine :

Sagesse venait de paraître, chez l'éditeur Palmé, ce qui n'empêchait en aucune façon le poète d'écrire *Parallèllement* et le reste.

La sensation nouvelle d'avoir conquis.

Une candeur d'âme d'une fraîcheur délicieuse alternait en lui avec les pires ordures et les jurons désordonnés. Il ne s'en apercevait même pas. Nul doute d'ailleurs qu'il ne fût sincère. La foi puérile, un peu taquine, le patriotisme vociférateur et bon enfant qui « revient de la revue », à l'heure où les bourgeois sont couchés, n'ont rien qui doive surprendre chez un tel homme. Cet être aérien, sonore et fugitif aurait perdu la grâce et non acquis la force par l'étude et la méditation qui, seules, affranchissent des dieux.

Ce fut une intelligence quasi féminine, intelligence d'adolescent, avec la surémotivité, le désarroi, la faiblesse nerveuse, l'appétit de mysticisme et de débauche, d'extase et de bestialité, propres aux « dégénérés supérieurs », en mal d'hiérogénie.

Ainsi l'a dépeint Anatole France, dans le Choulette, quelque peu grimaçant, du *Lys Rouge*, hétéroclite et surprenant, mélange bizarre de biberon et d'illuminé, quelque chose comme un François d'Assise tombé dans les spiritueux, Diogène et Bernadone, allant de la buvette à Sancta Maria-dei-Fiori, tantôt baisant les pas de Béatrice, « alors que la servante du soleil avance lumineuse », tantôt popinant avec les commères de Boccace : tantôt servant la messe, tantôt versant à boire, quittant volontiers la procession pour chanter vêpres au cabaret, alternant l'Eucharistie et la bouteille, prosterné devant le Seigneur ou couché dans ses vignes, promenant aux regards des Philistins ébahis un amalgame paradoxal de repentance et de godaille, de transports mystiques et de délires imbriaques, de contrition et de mal aux cheveux.

La conversion de Paul Verlaine datait de sa captivité dans la geôle de Mons, où le mauvais vouloir de ses proches le garda sans raison et sans humanité, quand la plus mince démarche auprès des autorités belges eût obtenu son élargissement.

« La société — dit Henri Heine — est une république. Quand l'individu

« prétend s'élever, la communauté le refoule par le ridicule et la diffama-« tion. »

Le pharisaïsme, le goût du médiocre, la haine des supériorités, l'exécration du génie inhérente au public, chaque élément du pacte social concourut à exagérer les peccadilles verlainiennes ; on mit aux fers cet ivrogne tumultueux et candide, comme le pire malfaiteur.

De le savoir blessé, tout les chacals, tous les dogues, tous les ânes vinrent s'ébattre sur son nom. Et pas un de ses anciens amis, pas même François Coppée, qui devait plus tard assumer le ridicule d'écrire une préface au Florilège de Verlaine, pas un n'éleva la voix pour notifier au monde tant d'ignominie et tant de lâcheté.

Les malencontres de Paul Verlaine, pendant la première partie de son existence, prirent toutes leur origine dans ses noces avec Mlle Mauté, dans la haine prud'hommesque du beau-père buveur d'eau et grand admirateur de Béranger.

Verlaine, pendant ses fiançailles, proféra les serments et les exécrations habituelles aux ivrognes. Il avait promis, juré de ne plus boire. Or, un matin, fort peu avant midi, ne le voyant pas descendre à l'heure du déjeuner, sa mère le vint quérir dans sa chambre. Nu comme un ver, mais chaussé de bottines fangeuses et gardant sur la tête son chapeau haut de forme cabossé, l'auteur de la *Bonne Chanson*, — la Bonne Chanson : Cantique des Cantiques aux Batignolles, — cuvait ses libations nocturnes et ronflait comme un chantre sans plus se soucier de la petite fée « en robe grise et verte avec des ruches » que de la reine Pétauque ou de Sémiramis.

J'ai rencontré, douze ans plus tard, Mme Mathilde Mauté, depuis peu divorcée et, faut-il croire, épaissie, dans la maison de Charles Cros, qui lui-même devait mourir bientôt victime de l'alcool. C'était un lieu cocasse, plein de bonhomie et de cordialité — de zutisme aussi, pour imiter en son langage le maître de la maison où, par façon de médianoche, on arrosait de genièvre et de whisky, sans aucune espèce de soda, quelques tranches de viande froide et du gingembre confit.

Mme Mathilde Mauté ne paraissait pas autrement se plaire dans un tel milieu. Nous ne l'approchions guère sans timidité, car c'était pour elle, pour cette femme effacée et tout de noir vêtue, que Verlaine repentant avait écrit les vers si doux, qui nous frappaient au cœur.

Et certes, nous hésitions à baiser la main de Mme Mauté, comme un croyant du Moyen-Age eût hésité à boire un vin profane dans les vases sacrés. Au demeurant, ses propos étaient d'une bourgeoise ; elle ne paraissait d'ailleurs se souvenir ni des hontes ni de la gloire. Verlaine avait disparu du champ un peu étroit de son esprit. On la disait fiancée à je ne sais quel rond-de-cuir. C'était Marie-Louise appelant Neipperg « le Général ».

§

La Route, « revue de l'effort social », a ouvert un concours de « poèmes sociaux ». Elle publie en supplément (15 janvier) les envois des concurrents. Ce sont des sonnets pour exalter le travail et l'ouvrier. Voici l'une des très curieuses productions imprimées par la revue. L'auteur signe Jean de Brisis :

LE FIL

L'homme fit du regard le tour de l'horizon :
Un étique bétail broutait l'aride plaine.
— Mais l'Australie avait ses vaisseaux lourds de laine
Et l'Amérique sa cotonneuse toison.

Et voilà qu'au désert s'allongent des maisons
Côte à côte, par rangs serrés à la douzaine,
Sous une cheminée énorme, rouge, hautaine,
Avec à ses pieds l'ouvrière floraison.

Et bientôt ce rucher fume, halète, tressaille...
Un fleuve de ballots éventrés s'y travaille
Pour ressortir rubans, satins, draps vers le seuil.

Mercure, balayeur d'une inutile faune,
A créé cette vie ardente en un clin d'œil.
Il a suffi d'un fil au faîte d'un pylône !

§

Memento. — *Les Feuilles de mai* (n° 1, daté de novembre 1912 à janvier 1913). — Cette revue nouvelle n'annonce pas son mode de périodicité. Elle a pour programme : Art, Poésie, Mouvement social. M. Jean-Richard Bloch y traite de la « Renaissance révolutionnaire », M. Paul Lombard, des « conditions d'une Renaissance ». M. André Spire donne un poème; M. B. Naudin, un croquis ; M. E. Riadis, de la musique. M. Ch. Rappoport écrit sur « les Intellectuels et le Peuple ». On y lit des poèmes arméniens de M. Giamento et des « Complaintes » de M. Dop Bles.

La Nouvelle Revue (1er janvier) : — M. André Gayot : « La Littérature de Mme Lafarge. » — M. G. Guesviller : « La Psychologie de la Révolution. »

La Phalange (20 décembre) : — « Fleur de mirage », poème de M. J.-A. Nau. — « Odes », par M. Jules Romains. — « Le Prix Nobel à Gerhardt Hauptmann », par M. C. Pitollet.

La Revue hebdomadaire (28 décembre) : — « Traditions gasconnes », par M. Ed. Dulac.— (4 janvier) : —« L'Esthétique de l'automobile », par M. T. de Visan.

Pan (novembre-décembre) : — Poèmes de MM. A. Godin, A. Léger, G. Clouzet, Ph. Lebesgue. — Auguste Callet : « Le Théâtre de Shakespeare et le théâtre français. »

Les Rubriques nouvelles (1er janvier) : — M. Paul Adam interrogé sur les « tendances actuelles de la Littérature française ». — « La Ville », poème de M. Nicolas Beauduin. Vers de MM. Joseph Périer, Edm. Périer, Ch. Mokel.

La Grande Revue (25 décembre) : — M. E. Verhaeren, un admirable poème : « Devant mon seuil. » — M. Léon Carias : « Quelques sources d'Anatole France. »

Le Temps Présent (2 janvier) : — M. L. Leluc : « Mon ami Pierrot. Du théâtre italien aux Funambules (1573-1848).

La Revue critique des idées et des livres (25 décembre) : — M. Claudel Arès : « Les Enseignements de la guerre des Balkans. »

Revue bleue (4 janvier) :— Inédits de la Princesse Mathilde.— Ouverture d'un concours de nouvelles, M. Paul Flat dénonçant la décadence de ce genre littéraire. — « Le Retour de Corinthe », par M. Péladan.

La Revue de Paris (1er janvier) : — M. J.-E. Blanche : « Notes sur la peinture moderne. » — M. de Heidenstam : « La Conquête du Pôle Sud. » — « Notes d'un prisonnier en Russie », mémoires du colonel Rœderer.

La Revue (1er janvier) : — « L'Aventure de Léon XII », nouvelle inédite de Stendhal. — M. J.-B. Coissac : « Les Superstitions des petites ouvrières parisiennes. »

La Nouvelle Revue française (1er janvier) : — M. A. Thibaudet :« L'Esthétique des trois traditions. » — « François Villon », par M. A. Suarès. — Une étude de M. Jacques Copeau sur « M. F. de Miomandre ».

Le Parthénon (5 janvier) : — M. Maurice de Faramon : « Transsubstantiation. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Découverte de la Montagne (*L'Opinion*, 11 janvier).— Illusions poétiques (*Bulletin de la Société des poètes français*, nov.-déc.). — Néo-malthusiens (*La Génération consciente*, 1er janvier). — Une phrase (*L'Attaque*, 11 janvier).

M. Jacques Morland nous conte, dans l'**Opinion**, l'histoire de la découverte de la Montagne, si fort à la mode maintenant, non durant l'été, bien entendu, car elle est à ce moment fort belle et diverse, mais l'hiver, où, uniformément blanche, elle prête à ces sports norvégiens ou canadiens dont on n'a pas l'idée dans nos tristes pays tempérés. Mais ceci a peut-être moins de rapports avec la montagne que ne le croit M. Morland. Qui n'aime pas la montagne sans sports ne l'aime guère, comme rouler en automobile à travers la campagne ne prouve pas qu'on ait un amour particulier pour la nature. Laissons donc les sports pour nous occuper du sentiment de la montagne.

M. Morland nous dit :

Les hautes vallées ont l'avantage d'être à l'abri des vents. Dès que le soleil y paraît, tout est en fête. La neige accentue les reliefs et la lumière distribue ses valeurs d'une façon inaccoutumée. L'œil du citadin y trouve toutes les surprises, depuis l'éblouissement douloureux jusqu'à cette blancheur mate qui est peut-être ce qui repose le plus agréablement. L'air surtout, prend une saveur particulière, qui grise un peu et dont on est insatiable une fois qu'on l'a goûtée.

Les véritables amateurs de la montagne commencent à nous dire que c'est en hiver qu'il faut la voir pour bien la comprendre. On nous conseille aussi d'aller admirer la Provence en plein été. Voilà qui est aimer la nature d'une manière complète et désintéressée, jusqu'au sacrifice de soi-même.

Ces sentiments eussent bien étonné nos aïeux du dix-septième siècle. C'étaient de grands voyageurs qui se mettaient en route avec une facilité surprenante, mais qui n'aimaient que les bons chemins bien fréquentés, les

seuls qui fussent en ce temps-là à peu près sûrs. L'aspect des Alpes parut abominable à ceux d'entre eux qui eurent l'occasion de s'en approcher. La Suisse passait pour un pays affreux qu'il fallait fuir. Songez qu'une vallée étroite prend facilement l'apparence d'un coupe-gorge quand il ne s'y trouve ni bonne route ni chemin de fer à crémaillère. Enfin, on voyageait alors pour voir les hommes, pour s'instruire dans leur fréquentation et non pour contempler les spectacles de la nature.

Le goût du pittoresque nous est venu d'Angleterre. Les Anglais, depuis longtemps, avaient pris l'habitude de peindre l'univers. La nature est dans Shakespeare, et Milton en donne des descriptions somptueuses. Thomson, Chatterton, Collins ressentaient une émotion religieuse devant un beau paysage. Gray, montant à la Grande Chartreuse en 1739, en rapportait cette impression caractéristique : « Pas un précipice, pas un torrent, pas un rocher qui ne soit plein de religion et de poésie, ce sont des spectacles qui feraient croire un athée! » Un voyage à travers la campagne ressemblait à un pèlerinage. Des champs « éclatants de fraîcheur, de verdure et de joie » étaient regardés comme une preuve de l'existence de Dieu. On peut penser dans quel état d'âme ces Anglais visitèrent les vallées alpestres ! Ce sont eux qui découvrirent Chamonix, où ne s'étaient encore aventurés que des moines bénédictins. Alors, tout d'un coup, des audacieux osèrent escalader les pics les plus escarpés. L'homme surmonta les dangers que la superstition avait placés sous la forme d'êtres fantastiques sur les sommets qui dépassaient les nuages.

Ce n'est que beaucoup plus tard, aux approches de la Révolution, que Saussure s'enthousiasma pour le paysage alpin.

§

Les poètes croient très sérieusement que chaque fois qu'un éditeur malin publie un volume de vers il encaisse de fortes sommes. Pourtant les poètes n'en voient rien : on les dépouille. C'est avec une admirable candeur que M. Charles Dornier explique tout cela dans leur **Bulletin** :

De tous les écrivains, les poètes sont les plus mal protégés par la loi. Les éditeurs, non seulement ne les payent pas, mais parfois s'en font payer. Je sais des poètes notoires qui se vendent bien, ne touchent jamais un centime, et doivent, quand ils veulent faire hommage à quelqu'un d'un de leurs livres, le racheter.

Mais il y a mieux : Quand un lettré s'avise de composer une anthologie qui devient, pour l'éditeur qui l'a lancée, un succès de librairie, on voit un autre éditeur accourir, arguant qu'il a bien autorisé, mais pour l'étranger seulement, un choix de ses auteurs, et réclamer sa part de bénéfices : alors, le premier, sachant que la loi le défend mal, donne à l'autre, pour la quinzaine de poètes relevant de sa firme, quelques billets de mille francs.

La part du lion étant ainsi faite, on comprend qu'il ne reste plus rien pour rétribuer l'auteur et les poètes, qui composent tout le livre, mais qui,

s'ils veulent l'avoir dans leur bibliothèque, sont encore obligés de l'acquérir de leurs propres deniers.

Que dire encore des recueils de morceaux choisis à l'usage des écoles ? Avec la seule autorisation bénévole des éditeurs, un instituteur, un professeur, du fond de sa province, collationne de droite et de gauche des poèmes, et se fait, sans travail personnel, sur le dos des auteurs, une rente annuelle de 30 ou 40.000 francs.

§

Est-il possible que M. Pierre Mille ait écrit ce qui suit? Ma caution est la **génération consciente** qui l'a trouvé dans une publication qui s'appellerait *la Controverse* (15 sept. 1912). S'il ne l'a pas écrit, il protestera ; si telle est son opinion, il me saura gré de la propager :

.... la propagande néo-malthusienne est, en France, funeste. On la poursuit au moyen des lois existantes contre la pornographie. Celles-ci sont-elles juridiquement applicables ? Cela est douteux ; et d'ailleurs la pornographie jouit d'un traitement si indulgent ! Qu'on prenne donc, contre le néo-malthusianisme, des dispositions directes et plus sévères. Du point de vue social, qui est le seul, rien n'est plus légitime, puisque c'est utile. Les travaux forcés, ou même la mort, pourraient être édictés contre les néo-malthusiens sans aucune espèce d'inconvénient, puisque, ne voulant pas se reproduire, on peut les considérer comme déjà morts.

Pour moi j'avoue goûter davantage une autre citation du même journal, que je voudrais même voir afficher dans tous les taudis et cabarets :

Mieux vaut n'avoir pas d'enfants que d'en élever pour l'ignorance et la faim, pour la mendicité et l'hôpital, pour l'ivrognerie et la prostitution.

Ce n'est pas un homme d'un grand génie qui a écrit cela, c'est un homme de bon sens, l'économiste Courcelle-Séneuil. Mais des hommes de génie furent plus précis encore : Heureux, dit Homère, qui vit et qui meurt sans enfants !

§

On goûtera, je crois, cette phrase, citée par **L'Attaque** : on lui accordera même une célèbre filiation :

C'est déjà trop qu'en ce palais (l'Elysée) il y ait une chambre qui devrait être murée, celle où expira Félix Faure.

On n'avait rien vu de si beau, dans le genre, depuis Henri Monnier. L'auteur est M. Paul-Hyacinthe Loyson.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre Réjane : *Un Coup de téléphone*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Paul Gavault et Georges Berr (12 novembre). — Théatre Antoine : *Crédulités*, pièce en 3 actes, de M. Louis Bénières (14 novembre). — Odéon : *Le Dernier Madrigal*, comédie en 3 actes, en vers, de M. Jean Auzanet. — *L'Heure des Tziganes*, pièce en un acte, en vers, de M. Léo Larguier (30 novembre). — Théatre Antoine : *L'Homme qui assassina*, pièce en 4 actes, de M. Pierre Frondaie, d'après le roman de M. Claude Farrère (19 décembre). — Une Anecdote. — Memento.

M. Georges Berr est un excellent comédien. Il n'y a rien chez lui d'excessif. Il a si bien profité de l'enseignement du Conservatoire que, depuis qu'il est à la Comédie-Française, il est resté tout ce qu'il était en y entrant. Cette belle uniformité, que n'ont pu entamer près de vingt années de théâtre, est le trait le plus saillant de son talent. Rien de ces auteurs qui disparaissent sous les personnages qu'ils représentent. Qu'il joue des choses gaies ou des choses tristes, qu'il paraisse dans des pièces d'époque ou dans des pièces modernes, M. Georges Berr ne varie pas. Il a au plus haut degré le don de la récitation. C'est son originalité. Quelque rôle qu'on lui confie, on peut être certain qu'il le pliera à sa mesure, sans qu'aucune différence paraisse. En un mot, le comédien parfait, aussi bien à sa place à la Comédie-Française qu'il le serait en province. Pourtant, M. Georges Berr ne joue pas souvent. Pourquoi? on ne sait pas au juste. Probablement faut-il voir là l'effet des menées sournoises de ses camarades, jaloux d'un talent partout si bien égal. Il en résulte pour M. Georges Berr de grands loisirs, qu'il emploie à écrire des pièces de théâtre. Vous me direz que cela n'est pas nécessaire, que nous avons déjà beaucoup d'auteurs dramatiques et que ce qu'on voit jouer n'est déjà pas si drôle? Vous ne connaissez rien au théâtre. Vous ne connaissez rien surtout à la Comédie-Française. Oubliez-vous donc Molière? Molière était comédien, et Molière écrivait des pièces. Demandez à M. Mounet-Sully, à M. de Féraudy, à M. Truffier, à M. Silvain, à M. Charles Esquier. Ils vous le diront, eux qui écrivent des drames, des romans, des adaptations, des traductions, des mélodrames. Dignes continuateurs de leur illustre patron et modèle! De si beaux exemples ne pouvaient qu'engager M. Georges Berr à les imiter. C'est ce qu'il a fait, et il faut reconnaître que ses qualités de comédien ne l'ont pas moins bien servi comme auteur. Je n'ai pas eu la chance de voir les précédentes pièces de lui qu'ont données pendant quelques soirs deux ou trois de nos théâtres. Mais j'ai vu **Un Coup de téléphone**, que le Théâtre Réjane a offert récemment à quelques privilégiés. C'est une œuvre. Je n'aurais guère à faire d'objection que sur le titre. Un *coup* est un peu trop fort. Une *tape* eût été plus juste. Mais pour le reste c'est parfait. On sait que plus un vaudeville est bête, plus il est plat, meilleur il est.

Grâce à son talent, M. Georges Berr nous a donné là le modèle du genre.

On a joué au Théâtre Antoine une très curieuse pièce de M. Bénières : **Crédulités.** Il y avait longtemps que je n'avais vu une œuvre dramatique d'un si excellent comique. Je trouve, d'ailleurs, qu'on n'a plus le sens, à notre époque, du comique, j'entends le vrai, celui qui naît de l'observation et de la peinture des travers humains, et non celui qui ressort de situations bouffonnes inventées de toutes pièces. Rien de plus difficile que le premier. Rien de plus facile que le second. D'un côté, c'est Molière. De l'autre, c'est le plat vaudeville. M. Bénières a réuni dans sa pièce quelques types très réussis de la crédulité. Navoly, marchand d'objets de piété, catholique voltairien, qui a la foi la plus profonde dans le spiritisme ; Sicre, onctueux dévot, commerçant et parasite, qui monnaye ses services religieux et emprunte dessus; Mme Navoly, bigote fiéleuse, toujours en quête d'un titre de dame patronnesse ; la bonne de la maison, à qui les cartes prédisent tous les événements ; le médecin, pour lequel tout ce qui est écrit est indiscutable et qui soigne ses malades d'après ses livres, sans regarder plus; jusqu'à un enfant, à qui une mère riche fait croire que tous ses désirs sont réalisés par une petite baguette magique, ce sont là des personnages que l'auteur a peints avec un relief, un don de la caricature et une ironie qu'on ne rencontre pas tous les jours au théâtre. Voyez pourtant : cette œuvre, qui était, en même temps que du très bon théâtre, une pièce d'observation vraie est extrêmement amusante, je ne sais pas si on l'a jouée un mois entier. Mystère du goût du public ! Sans doute faut-il n'être pas trop vrai pour lui plaire. S'il se reconnaît trop, l'hypocrisie le prend, et il fait le dégoûté. Quels tableaux, cependant, qui méritaient d'être vus et applaudis ! M. Bénières l'a bien montré : dans toute crédulité, comme dans tous les autres sentiments, le principe essentiel, au fond, c'est l'intérêt. Je vous ai nommé, au nombre des personnages, cet enfant qui croit tenir tout son pouvoir d'une baguette magique. Sa mère achetant en cachette tout ce qu'il désire, il offre ainsi un piano à une demoiselle Navoly, un collier à une autre, deux chandeliers d'église à un ami de la maison. Il donne même un million en espèces au père Navoly, qui n'a pas craint de demander cette somme pour éprouver le pouvoir du gamin. Il fallait voir alors tous ces personnages, chacun sentant s'ébranler en soi sa propre superstition, considérer avec crainte autant qu'avec admiration la petite baguette du bambin, tous prêts à la vénérer comme une idole vraiment puissante. Il fallait surtout voir et entendre le père Navoly (c'était M. Gémier). A un moment, Mme Navoly, très malade, est près de mourir. Navoly, à qui son petit guéridon a annoncé cette mort comme certaine, s'engage publiquement, avec

grande ostentation, si sa femme en réchappe, à se rendre à pied à Jérusalem. Mme Navoly recouvre la santé, et naturellement le bon spirite ne veut plus rien savoir du voyage. L'astucieux Sicre lui rappelle alors son serment, lui faisant entrevoir en même temps quelle réclame ce pèlerinage serait pour son commerce. Mais Navoly voit la malice. Sicre serait heureux de le voir trotter ainsi, pendant qu'il resterait à se chauffer : partir de Paris, sortir par la porte d'Ivry, prendre un peu à gauche, s'engager sur telle route. Navoly décrit ainsi tout le voyage, en s'échauffant à mesure, les villages, les villes à traverser, les différentes frontières à passer, la traversée des Balkans, puis le Bosphore, l'arrivée en Asie-Mineure, etc., etc. Le comique, la verve de tout ce morceau, touchent vraiment à la perfection. Il y a là un *Itinéraire de Paris à Jérusalem* autrement vivant et pittoresque que celui de Chateaubriand. Toute la pièce est d'ailleurs une belle comédie de caractères, satirique dans le meilleur sens du mot, et extrêmement plaisante. On rit, certes, mais on pense aussi, tant l'auteur, dans ses personnages, a à peine dépassé la vérité. Que de choses, dans ce monde, ne sont que superstitions, crédulités. M. Bénières nous en a présenté quelques-unes. Il y en a d'autres. Peut-être, après tout, si risibles qu'elles soient, sont-elles nécessaires. Le monde s'arrêterait peut-être s'il n'avait pas toutes ces crédulités pour le faire marcher. Faire la moindre action, bonne ou mauvaise, accomplir le moindre acte, ce n'est guère qu'agir sous l'empire d'une crédulité Je vais sans doute étendre un peu le sens du mot. Mais moi-même, je n'écris ces chroniques qu'en croyant qu'on les lira, et vous, de votre côté, quand le *Mercure* vous arrive et que vous vous préparez à les lire, ce n'est qu'en croyant qu'elles vous procureront une distraction. *Crédulités* a été joué à merveille par les artistes du Théâtre Antoine, et son directeur, M. Gémier, dont on ne sait plus, à la fin, quels éloges faire, tant il est, à chacun de ses rôles, étonnant de nouveauté, de transformation, de trouvailles, de puissance dramatique ou comique.

L'Odéon nous a donné, à une Matinée inédite du samedi, **Le Dernier madrigal**, de M. Jean Auzanet. C'est une fort jolie et gracieuse comédie en vers, qui rappelle, par certains côtés *les Romanesques* de M. Rostand. Costumes et décors à la Watteau, couplets où le romanesque s'allie à la moquerie, l'atmosphère de *l'Embarquement pour Cythère* et des *Fêtes galantes*. C'est l'œuvre d'un poète aussi délicat que plein de virtuosité. Elle a produit un grand charme et a été fort applaudie. Je ne peux malheureusement en dire autant du petit acte, également en vers, de M. Léo Larguier : **L'Heure des Tziganes**. Je connais M. Léo Larguier. Plutôt, je l'ai beaucoup connu. Il fut un temps où il m'honorait de son amitié. Comme dit un vers fameux : « L'amitié d'un grand homme

est un bienfait des dieux. » Et M. Léo Larguier est une sorte de grand homme. C'est même moi qui lui ai donné le surnom qui lui est resté dans les milieux littéraires : *Le Victor-Hugo de la rue Tournefort*, du nom de la rue où il habite. M. Léo Larguier est, en effet, le dernier représentant, j'entends dans le monde des nouveaux poètes, de la poésie hugolienne. Un peu de Lamartine, un peu de Coppée aussi, se mélange dans son œuvre à cette influence. Cela lui a fait écrire plus d'une fois des poèmes à la fois familiers, pleins d'images, et d'une belle mélancolie lyrique. *La Maison du Poète*, *Les Isolements*, ses deux premiers recueils, en offrent de nombreux exemples. En ce beau temps de nos relations, je voyais assez souvent M. Léo Larguier. Nous étions très bien ensemble, moi le plaisantant, et lui riant de bon cœur de mes plaisanteries. Je me rappelle un déjeuner que je fis chez lui, un dimanche, servi par une vieille bonne à la trogne colorée. Lui en robe rouge, majestueux, moi en simple veston et familier, c'était déjà marquée entre nous toute la distance qui sépare l'anecdote, l'impresssion rapide, des grands élans de la lyre. Quand nous eûmes fini, M. Léo Larguier voulut bien me lire plusieurs morceaux d'un livre qu'il écrivait alors, ce roman en vers qu'il a publié sous le titre de *Jacques*. Nous allâmes ensuite faire un tour de promenade au hasard des rues. Cela nous mena vers le soir dans les environs de la rue Rousselet, où j'habitais alors. Nous trouvant si près, j'offris à M. Léo Larguier de venir dîner chez moi, et n'ayant personne le dimanche, j'achetai en sa compagnie les provisions nécessaires chez les fournisseurs du quartier. M. Léo Larguier partagea de la meilleure grâce, lui poète et romantique, ce repas un peu prosaïque. Au dessert, je tins à le remercier de sa compagnie. « Certes, lui dis-je, ce dîner ne vaut pas votre déjeuner. Je le sais. Pourtant, il a tout de même son agrément. » M. Léo Larguier me regardait, semblant ne pas comprendre. « Mais oui, lui dis-je. Moi, je ne vous lis pas de vers. »

Ce temps est-il déjà si lointain que je n'aie pas reconnu M. Léo Larguier dans le petit acte qu'il a fait jouer à l'Odéon ? Ou lui-même a-t-il changé à ce point ? Je l'avoue dans ma candeur : je n'aurais pas attendu de lui une œuvre aussi anodine. M. Léo Larguier avait pourtant quelque esprit à la ville ? Comme c'est curieux ! On voit dans *L'Heure des Tziganes* une reine à son déclin et un vieux poète français qui se sont aimés au temps de leur jeunesse, quand ils étaient, elle une belle altesse mal mariée, et lui son lecteur. Tous les deux, sans le savoir, sont dans la même ville d'eaux. Un ambassadeur en retraite les remet en présence l'un de l'autre, et ils se laissent aller à leurs souvenirs. Ce sujet eût-il pu être intéressant ? Peut-être ? La poésie embellit tout. Cette fois-ci, elle a dépassé la mesure. Les personnages de M. Léo Larguier parlent pour ne rien dire.

Son poète, surtout, est extraordinaire. Jamais je n'ai entendu nommer autant de fleurs au théâtre. On se serait cru à un cours d'horticulture. Je vous donnerai un exemple de cette parfumerie. A un moment, la reine, évoquant le passé, parle du bonheur. Le poète l'interrompt aussitôt, pour lui dire cette jolie chose : « Le bonheur est à l'ombre d'un lilas.» Hein ? avoir un petit lilas et se mettre à son ombre et trouver là le bonheur ! Quel rêve ! Et ce poète est membre de l'Académie française, il nous le dit lui-même. M. Léo Larguier a fait là un joli compliment à l'Académie. Si l'on y est de cette force...

L'Homme qui assassina est un des meilleurs romans de M. Claude Farrère. Le plus curieux aussi, peut-être, autant par son sujet que par la manière dont l'auteur l'a conduit. M. Claude Farrère y peint des choses et des gens qu'il connaît et l'intrigue qu'il y raconte est fort intéressante. Le fin mot de l'histoire ne nous est pas dit. C'est au lecteur de le deviner. Tant de romans ne nous laissent rien à deviner ! C'est un livre que j'ai eu grand plaisir à lire. M. Pierre Frondaie en a tiré une pièce très adroite, pleine d'action, et dans laquelle, s'il y a ajouté, je crois, un ou deux personnages, on retrouve bien tout l'essentiel, tout le dramatique et tout l'inattendu du roman. Un mérite aussi, pour une pièce, de ne pas savoir complètement, dès le premier acte, où l'on va et comment cela finira. Et un mérite également assez rare. Le troisième acte, surtout, a un grand succès par sa vigueur, sa rapidité, sa surprise. *L'Homme qui assassina* est d'ailleurs joué on ne peut mieux, dans tous ses rôles, par M. Gémier et les acteurs de son théâtre.

M. Fernand Gregh, qui est aussi auteur dramatique et rentre un peu, à ce titre, dans ma rubrique, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur. Je me suis rappelé, en lisant son nom dans les promotions, une petite anecdote que j'ai recherchée dans mes papiers. Il n'est rien d'indifférent touchant nos grands écrivains. C'était à l'époque où M. Fernand Gregh fréquentait beaucoup chez M. Anatole France, dont il sollicitait les conseils en toutes circonstances. Il lui disait un jour : « Voyons, mon cher maître, avez-vous confiance en mon avenir? —Mon Dieu ! mon cher Gregh, répondit M. Anatole France, votre question est bien délicate. Un grand poète a toujours eu autour de lui des gens de talent. Voyez Lamartine, Hugo, Musset ! Or, qui y a-t-il autour de vous ? Muller ? Reboux ? autant dire personne ! Alors... »

Memento. — Théâtre Antoine : *Une Affaire d'Or*, comédie en 3 actes, de M. Marcel Gerbidon (15 octobre).— Renaissance : *L'Idée de Françoise*, comédie en 4 actes, de M. Paul Gavault (31 octobre). — Folies-Bergère : *La Revue des Folies-Bergère*, en 36 tableaux, de M. P.-L. Flers (31 octobre). — Théâtre Sarah Bernhardt : *La Maison de Temperley*, pièce en 5 actes et 7 tableaux, de Conan Doyle, adaptation de M. Eugène Gugenheim

(6 novembre). — Théâtre des Arts : *Le Grand Nom*, pièce en 3 actes, de MM. Victor Léon et Léo Feld, adaptation de M. Pierre Veber (8 novembre). — Athénée : *Le Diable ermite*, pièce en 4 actes, de M. Lucien Besnard (15 novembre). — Variétés : *L'Habit Vert*, comédie en 4 actes, de MM. Robert de Flers et Gaston de Caillavet (17 novembre). — Théâtre Fémina : *Le Valet de cœur*, comédie en 3 actes, de M. Louis Gilbert. *La Casquette blanche*, pièce en un acte, de M. Louis Gilbert (22 novembre). — Bouffes Parisiens : *La Bonne Vieille coutume*, pièce en 3 actes, de MM. Davis et Doerman, version française de M. Bénédict (22 novembre). — Théâtre Michel : *L'Escapade*, comédie en 3 actes, de M. Gabriel Trarieux. *La Crache*, comédie en 2 actes, de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff (24 novembre). — Porte-Saint-Martin : *Les Flambeaux*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bataille (26 novembre). — Palais-Royal : *La Présidente*, pièce en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber (27 novembre). — Châtelet : *Le Roi de l'Or*, pièce en 4 actes et 23 tableaux, de MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse (28 novembre). — Grand Guignol : *La Poire en deux*, pièce en 2 actes, de M. A. Edwards. *Le Grand Oiseau*, pièce de MM. Pierre Jeaniot et A. Muller. *Une Place de libre*, pièce en un acte, de M. Léon Michel, d'après M. Henri Duvernois. *Le Baiser dans la nuit*, pièce de M. Maurice Laval. *Le Rapide de 22 heures*, de MM. Paul Giafferi et Raymond Duez (12 décembre). — Odéon : *Faust*, de Gœthe, traduction en 3 parties, de M. Emile Vedel (21 décembre). — Gymnase : *La Femme seule*, pièce en 3 actes, de M. Brieux (23 décembre).

MAURICE BOISSARD

MUSIQUE

Opéra-Comique. — *La Sorcière*, drame musical en quatre actes et cinq tableaux, d'après Victorien Sardou, paroles de M. André Sardou, musique de M. Camille Erlanger. — Opéra-National. — *Fervaal*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

La Sorcière est l'une des pièces les plus chiquées et les plus vides qu'ait pondues Victorien Sardou. Elle ne gagne certes rien à l'adaptation qu'en perpétra le fils de son auteur pour la scène lyrique. Ce mélo d'Ambigu, dénué de la psychologie la plus infime, enfantin, grossier et incohérent, était assurément ce qui pouvait convenir le moins à l'art musical. J'ignore si le texte du livret est extrait plus ou moins fidèlement de l'original : il apparaît en tout cas du style des feuilletons d'un canard de sous-préfecture. On conçoit mal que tout cela ait pu séduire un musicien. M. Camille Erlanger aurait-il été, par hasard, influencé par l'invraisemblable « succès » que M. Carré sut assurer à *la Tosca?* Outre qu'on n'a pas le droit de lui prêter à priori une préoccupation de ce genre, ce qui est certain, c'est qu'elle eût en la circonstance été bien malheureuse. Rarement compositeur fut aussi cruellement desservi par le sujet choisi, et on ne peut guère être étonné qu'il en résulte la partition la plus médiocre qui soit sortie de sa plume. Les œuvres de M. Erlanger n'ont jamais démontré

péremptoirement qu'il dût s'ensuivre pour l'art sonore un irréparable dommage à ce qu'il n'ait pas embrassé la carrière qu'il lui plut d'élire. Il ne sait manifestement faire que de la musique extérieure, décorative. Mais, comme le génie ne court pas les rues et que le cahier des charges de l'Opéra-Comique a d'inlassables exigences, on pouvait espérer de la sincérité de M. Erlanger, sinon une évolution inopinée, du moins quelque progrès, quelque agréable affirmation de sa personnalité dans ce domaine. C'est à peine si *la Sorcière* lui permit d'exploiter un instant ses facultés spéciales avec un « thème de l'Inquisition » bien trouvé, adroitement utilisé, mais noyé dans le plus oiseux fratras. La maladresse stupéfiante de ce pseudo-drame, fabriqué cependant par un « homme de théâtre » entre tous, gêna visiblement la mise en scène et plus encore les interprètes. Dans le rôle du cardinal Ximénès, M. Jean Périer lui-même en fut inconsciemment entraîné jusqu'à la caricature du « traître » le plus désarmant qu'aient jamais contemplé sans doute les contemporains d'Eugène Sue sur les scènes du Boulevard du Crime.

§

C'est à un tout autre spectacle que nous convia l'Opéra en reprenant **Fervaal**, délaissé depuis quatorze ans par la Salle Favart. L'œuvre apparaît d'ailleurs ici à sa véritable place, et on ne saurait trop vivement féliciter M. Messager, à qui Paris jadis en a dû la révélation, d'avoir voulu classer au répertoire un ouvrage qui compte légitimement pour une des manifestations les plus considérables de notre art lyrique national. En se souvenant de la sensation profonde qu'il produisit dans notre vie musicale, il paraissait évidemment du plus haut intérêt de réentendre *Fervaal* à la scène. Il semble néanmoins qu'il soit bien regrettable qu'on l'ait laissé attendre tant d'années, et que l'œuvre n'ait pas bénéficié quelque peu du régime de faveur intermittente qui fut si tutélaire à *Sigurd*, par exemple. Il serait inutile de le dissimuler : après un aussi long délai, *Fervaal* nous fait un peu l'effet d'un revenant. Depuis, rien qu'au théâtre, nous avons connu *Pelléas*, puis *Salomé ;* et que de choses se sont passées dans la musique! Et, en songeant que *Pelléas* fut joué quatre ans seulement après *Fervaal*, que les deux musiciens ont écrit en même temps, créé lentement côte à côte leurs œuvres respectives, on ne peut plus guère aujourd'hui découvrir dans *Fervaal* qu'un hommage pieux, dévot, mais déjà tardif, à la gloire de Richard Wagner. Tout y est wagnérien, volontairement, et jusqu'au titre traduit mot à mot : « Action musicale », et tout d'abord aussi, naturellement, l'élaboration d'une « action » légendaire. Il est remarquable, entre parenthèses, que « la légende », intronisée par Wagner au théâtre lyrique, n'y réussit à bien peu près qu'à lui, probablement surtout à cause tout bonnement de sa musique, car *Boris* a prouvé que le gé-

nie d'un musicien s'accommode fort bien d'autres prétextes. Mais la légende, chez Wagner, présente différents aspects. Il y a la légende populaire, humaine, ingénuement touchante, comme dans *le Vaisseau-Fantôme* et *Lohengrin*, poignante dans *Tannhaeuser*, et qui, dans *Tristan*, s'entortille de pathos et de métaphysique. Mais il y a aussi la légende mythique, philosophique et symbolique de la *Tétralogie* et de *Parsifal*. C'est celle-ci que l'auteur de *Fervaal* a prise pour modèle. Je l'avoue à ma honte : en dépit de lectures aussi nombreuses qu'attentives du poème et malgré l'audition de l'ouvrage, il me fut impossible de parvenir à percer le mystère du symbolisme de *Fervaal*. Et l'embarras est d'autant plus fâcheux que ce symbolisme doit évidemment constituer l'élément capital de l'« action », car, démuni de son secours énigmatique, le drame en soi est vraiment d'une incohérence assez décevante et malaisément compréhensible. Sans doute, ses héros évoquent des figures familières à tous les visiteurs de Bayreuth. Fervaal est fort comme Siegfried, simple et pur comme Parsifal et succombe à l'instar d'Amfortas ; Guilhen, la Sarrasine, amalgame assez bien Brunnhilde, Isolde et Kundry ; Arfagard est un cousin germain de Gurnemanz. Mais, en dehors dudit inscrutable symbole, leur personnalité s'atteste proprement inexistante. On éprouve l'inécartable impression que ces héros eux-mêmes ne soient, au fond et en réalité, que des symboles, et leurs devis ou leurs exploits ne sauraient nous intéresser que pour des raisons dont je me confesse humblement incapable de deviner le rébus. On écoute Arfagard dévoiler à Fervaal qu'il est « le descendant des Dieux et le fils des Nuées », puis, lui confier cet oracle « clamé naguère par l'antique voix de la montagne » : « Tzeus est mort. Esus dort. Yésus veille, Yésus vient ! », tandis qu'un peu plus tard on voit Guilhen prêcher « la guerre sainte » au nom d'Allah ; et cet imbroglio de théogonies disparates n'aboutit qu'à amonceler des ténèbres d'où rien ne sort et qu'aucune lueur ne traverse. Par ailleurs, M. Vincent d'Indy ne possède ostensiblement pas les dons de dramaturge qui distinguaient Wagner. Même abstraction faite du symbole, sa pièce est d'une gaucherie peu commune, confectionnée d'une succession de scènes ou tableaux de quoi l'enchaînement factice apparaît trop souvent à l'excès cousu de fil blanc, sans que la plus élémentaire vraisemblance soit parfois mieux traitée que dans certains livrets de Scribe. L'exposition, qui remplit le prologue et le premier acte, est aussi artificielle que languissante, et, après le long duo d'amour et la fuite brutale de Fervaal, le revirement de Guilhen abandonnée, passant de la douleur amoureuse à la haine en deux secondes, accuse une psychologie toute « vériste ». Mais, le plus singulier, c'est ce que l'auteur inventa pour fournir à Guilhen les moyens de châtier son amant infidèle. En vérité, au milieu de cette contrée paradisia-

que, peuplée « de citronniers et d'orangers », couverte de « forêts d'oliviers », de laquelle, sous un ciel d'azur, la « végétation méridionale » atteste la fécondité luxuriante et la fertilité facile, on est plutôt abasourdi que surgisse soudain une horde déguenillée, hurlant : « Du pain ! De l'or ! Mort et pillage ! » Et c'est ce troupeau d'affamés, qui n'auraient qu'à tendre la main pour se gaver de fruits, sans compter le gibier foisonnant, dont Guilhen détourne la rage, et que, poursuivant Fervaal, elle mène à la conquête de Cravann. Dans un ouvrage d'ambitions aussi hautes, la bévue d'expédients de cette innocence est évidemment déplorable. Le pittoresque du second acte, avec ses apparitions, ses cortèges, ses cérémonies et son tumulte de combat, compense favorablement l'incertitude où on continue de plonger toujours plus profond. Il n'est pas facile de comprendre à quoi riment ces visions et ces apprêts, ce rassemblement dans la nuit et cette élection de Fervaal au rang de chef suprême ; de discerner le but de ce « Conseil » qu'interrompt l'attaque imprévue des hordes de Guilhen, et, si la victoire finale de ces milices inexercées sur des guerriers professionnels est pour réjouir M. Jaurès, elle semble fort loin d'apporter quelque clarté dans l'aventure. Peut-être bien s'y cache-t-il quelque symbole. Le dénouement a vraiment les allures d'une indéchiffrable charade. L'arrivée impromptue de Guilhen est particulièrement déconcertante. La fière, saine et robuste Sarrasine, écuyère consommée puisque infatigable chasseresse, cette opulente fille d'Emir, princesse souveraine en son pays et par surcroît victorieuse ici avec ceux qu'elle a conduits, elle s'avance exténuée, misérable, pour tomber dans les bras de Fervaal et y agoniser. On se demande vainement d'où elle vient toute seule en ce triste état et pourquoi elle meurt. La notice du programme qu'on vend à l'Opéra prétend qu'elle est « frappée par l'inclémence des hauteurs », ce qui n'explique pas grand'chose — et expliquerait certes moins que n'importe quoi la décision de Fervaal, unique survivant de l'armée vaincue de Cravann, entouré de cadavres qui gisent dans la neige y compris celui d'Arfagard que lui-même a tué tout à l'heure, de gravir lentement la montagne glacée d'Iserlech en emportant le corps de son amante et en chantant : « Le jeune Amour est vainqueur de la Mort. » La conclusion n'apparaît pas d'évidence flagrante à qui manque l'intelligence limpide du symbole dont un thème liturgique trahit en cet endroit l'intervention occulte.

Mais si l'action de *Fervaal* s'avère d'une incohérence aussi malaisément transparente que l'hermétisme de ses symboles, on se prend presque à regretter que les paroles qu'on entend ne bénéficient pas du même privilège que les énigmes qu'elles ont mission d'exprimer. Grâce aux progrès de la diction chez nos chanteurs, et même à l'Opéra, le malheur est qu'on les comprend trop souvent et trop bien,

ces paroles, et il advient qu'elles soulignent de façon gênante la trop candide inexpérience du dramaturge. Lorsque, pour attester la force de Fervaal, Moussah signale à sa maîtresse le « prodige étonnant » qu'on ait « trouvé dans la clairière près de quarante paysans tous morts et tous frappés du même glaive », le premier mouvement est de chercher à quoi le brave serviteur a bien pu reconnaître chez ces quarante occis les marques d'une unique épée, et un tel miracle de perspicacité provoque plutôt le sourire que la « pensive » admiration que dénonce Guilhen en répétant : « Du même glaive?...» D'analogues ingénuités pullulent dans *Fervaal*, au grand ennui de l'auditeur, au dam plus grave encore autant de la psychologie purement humaine des personnages que des intentions symbolico-métaphysiques de leurs discours, lesquels, en délayant gauchement les indications indispensables à l'intrigue, qu'il s'agisse d'amour, de devoir, de joie, d'héroïsme patriotique ou de mystique exaltation, ne semblent guère qu'épuiser la quenouille des lieux communs dont le chanvre clément fournit de tradition les simplistes ficelles à la muse spéciale aux librettistes. Enfin M. Vincent d'Indy n'est évidemment pas plus poète que penseur. Il traduit des idées d'une inconsistance ou naïveté excessives dans la langue la plus adéquate, où le pathos échevelé, le poncif et le mirlitonisme rivalisent. Si la hantise de *Tristan* lui dicte ces exclamations plagiées, mais, en somme, acceptables : « Destin pareil, destin contraire... Sort inconnu... Sort attendu... », en revanche, le lyrisme des transports passionnés de Fervaal s'énonce ainsi qu'il suit : « Sur mon coursier noir au galop fantasque, je veux t'emporter, et dans la fraîcheur des forêts sauvages, je veux t'enlacer ! Les sommets tout blancs des hautes montagnes envieront les blancheurs de ton corps vermeil, et les pins élancés, moins souples que ta taille, salueront de leur tête amicale la brune fille du Soleil » ! Plus loin, le désespoir de Guilhen délaissée l'induit en ce quasi-quatrain : « Faible et misérable femme ! — Naguère je poursuivais les fauves redoutés... — Je pleure aujourd'hui, je pleure l'infâme — qui m'apprit l'amour et la lâcheté ! » En résumé, pour l'impéritie de la forme, l'inanité de la pensée, le pompiérisme de l'épithète, le poème de *Fervaal* rappelle fâcheusement celui de la *Bérénice* de M. Magnard. En dépit du concours de la légende, il n'en résulte qu'un livret d'opéra à la fois nébuleux, grandiloquent et puéril, dont la teneur détonne assez cruellement au regard du sérieux, de l'élévation noble et de l'envergure quelque peu démesurée et téméraire des aspirations de l'auteur. Outre d'autres accents, la mégalomanie de Wagner avait d'autres ressources, s'entendait à coordonner une « action », même la plus complexe, à en badigeonner le décor pour le moins d'un glacis de logique apparente; savait, non seulement parer de poésie verbale, mais vivifier de quelque humanité le symbo-

lisme de *l'Anneau* et jusqu'à la mystagogie de *Parsifal*. Cependant ces ouvrages illustres ne compteront, ne comptent plus guère dès aujourd'hui que pour ce qui y ressortît exclusivement au génie du musicien. Le modèle eût été dangereux même pour un poète dramaturge infiniment mieux doué que M. Vincent d'Indy. Il est trop évident que *Fervaal* n'a et n'eut jamais d'autre valeur que celle de sa musique, et, malgré ses visées proclamées, ce serait faire grand tort à son auteur que de la considérer comme partie intégrante et indissoluble d'un tout dont le livret qu'elle accompagne constituerait un élément non moins essentiel. La dissociation, d'ailleurs, n'est pas toujours d'une difficulté extrême. Non pas que le malencontreux poème n'exerce à maints égards et très funestement ses effets. Grâce à sa grandiloquence imperturbable, la déclamation, dans *Fervaal*, est obstinément ampoulée de prudhommesque emphase, et, en débitant sur ce ton un tel texte, il faut tout le talent de tragédienne que possède Mme Bréval pour éviter un ridicule que la bonne volonté de M. Muratore ne laisse pas à l'occasion que d'effleurer et où la belle vaillance de M. Delmas exécute opiniâtrément le plongeon. Mais l'obscure « action » de *Fervaal* apparaît tellement fastidieuse en son impénétrable décousu comme en ses discours singuliers, que bientôt l'attention se lasse et souvent s'en détourne inconsciemment. Assurément on se sait au théâtre et on ne peut douter un instant qu'on assiste à un drame lyrique systématiquement « wagnérien », mais on n'écoute plus que la musique. Les motifs conducteurs deviennent sans effort les thèmes d'une longue symphonie dont on suit les péripéties purement musicales. Et ces moments de distraction sont certes les meilleurs de la soirée.

La musique de *Fervaal* est marquée au coin de la plus haute probité. Elle est aussi d'une indiscutable maîtrise, et cette écriture magistrale constitue peut-être le plus incontestablement original de l'œuvre, comme aussi de la personnalité du musicien. Le style qui en découle appartient bien à M. Vincent d'Indy; c'est dans ce style que s'objective le plus nettement son individualité d'artiste. On y sent avant tout la volonté, la réflexion, l'application, sinon l'effort ; on y constate rarement l'abandon ou l'élan. L'abondance y est tout intellectuelle, se résout en combinaisons, en développements thématiques. Le principe favori de ces développements apparaît ce que le Directeur de la Schola a baptisé « la grande variation ». Bien rarement, au théâtre, on éprouva une aussi invincible impression de « musique savante », jamais peut-être à un pareil degré depuis Rameau, avec lequel on peut trouver chez M. d'Indy de profondes affinités. Ceux qui se plaisent à reconnaître dans Rameau la plus parfaite incarnation musicale du « génie français » auront évidemment la faculté d'estimer la remarque un compliment. Il s'ensuivrait alors que ce

fût par ce style un peu sec, précis, volontaire, châtié, intellectuel, que M. Vincent d'Indy aurait « nationalisé » les influences où, pour à bien peu près tout le surplus, il se débat, et dont les principales sont celles de Wagner et d'un Franck mâtiné de quelque Mendelssohn, à quoi se superpose entre temps celle de Chabrier. Si nombreux que soient les leitmotifs de *Fervaal*, l'inspiration mélodique n'y apparaît rien moins qu'émanée d'une spontanéité jaillissante ; on a plutôt la sensation de « thèmes » soigneusement et préalablement élaborés. La plupart de ces thèmes sont heureusement caractéristiques de l'objet auquel ils s'attachent, et certains fort savoureux, sans pourtant, le plus fréquemment, réussir à tourner tout à fait l'écueil de la réminiscence. Le prélude orchestral du premier acte est sans doute l'inspiration la plus personnelle de tout l'ouvrage. Par contre le thème des Nuées s'accuse exagérément tétralogique, le duo d'amour est un décalque de *Tristan*, les chœurs du sacrifice sont un pastiche, un peu pâlot, de *Parsifal*. La composition de *Fervaal* dura, paraît-il, neuf années, dont sept pour la musique, et, vers la fin de la partition, on discerne une évolution curieuse, où se trahit une fois de plus la volonté réfléchie qui préside à la productivité de l'artiste. L'harmonie, jusque-là surtout wagnérienne, encore que pimentée de quintes augmentées debussystes, se conforme de plus en plus, dans le dernier acte, au système de M. Hugo Riemann, dont M. Vincent d'Indy s'est fait à la Schola le vulgarisateur chez nous. Le fameux et d'ailleurs si expressif arioso de Fervaal : « Ils dorment... » est construit sur des mouvements harmoniques classés par le théoricien allemand dans ses traités. En somme, *Fervaal* s'atteste à l'heure qu'il est une œuvre épigonique à presque tous égards, musique aussi bien que poème. De cette musique, le temps a détruit pour nous l'illusion d'audaces qui n'étaient qu'apparentes, et notre réceptivité mieux avertie y distingue surtout aujourd'hui un enchevêtrement d'influences insuffisamment déguisées. Et cependant, *Fervaal* est l'un des très rares ouvrages dont notre école française ait le droit de s'enorgueillir au théâtre. Par ses vastes dimensions, sa maîtrise contrapunctique et la sécurité de ses combinaisons intellectuelles, cette œuvre est même assurément l'une des plus fortes que notre art lyrique ait produites. C'est peut-être que nous sommes un vieux peuple, un peu, sinon très fatigué, chez qui la sensibilité spontanée semble désormais s'épuiser vers la quarantaine et dont l'esprit survit aux sens anémiés. Peut-être ne sommes-nous plus capable d'atteindre à quelque semblant de « puissance » que dans le domaine de l'intellectualisme pur. C'est sans doute encore assez pour constituer une sorte de génialité particulière. Si, comme prétendait Gœthe, « le génie a des ailes légères », crée en se jouant et innove à son propre insu, M. Vincent d'Indy en est certes absolument dépourvu.

Mais, si Buffon avait raison, si le génie était « une longue patience », on ne manquerait guère d'arguments pour en accorder l'auréole au musicien qui écrivit *Fervaal*.

JEAN MARNOLD.

ART

Une rétrospective Camille Pissarro (Bernheim-Jeune, avenue de l'Opéra). — Exposition d'Art contemporain (Galerie Manzi et Joyant). — IV^e^ Exposition du *Groupe libre* (Bernheim-Jeune, rue Richepanse.)

Une rétrospective **Camille Pissarro** ne saurait laisser indifférents les fervents de la belle peinture et c'est avec joie qu'on revoit à la galerie Bernheim-Jeune une vingtaine de toiles de périodes diverses du faire de l'artiste et qui sont, comme tout ce qu'il a établi, sérieuses, nobles et puissantes, avec ce don de relief par le modelé de la couleur qu'inaugurèrent les impressionnistes, qui leur permit de juxtaposer au lyrisme des paysagistes et de leurs devanciers une vérité lumineuse plus stricte et une poésie plus réaliste. Il faut dire, néanmoins que l'amateur de peinture (heureusement impossible à concevoir) qui ne connaîtrait Camille Pissarro que par cette rétrospective, n'aurait de lui qu'une idée partielle. Ne voyons en cette exposition que l'heureuse réunion de quelques toiles du maître, insuffisante en nombre et en valeur pour caractériser complètement sa place dans l'Impressionnisme et vis-à-vis des efforts nouveaux.

Un point qui relie fortement Camille Pissarro à la littérature de son temps, ou plutôt du temps de sa jeunesse, c'est sa façon de saisir le motif. Plus qu'aucun de ses émules il le conçoit à la façon des écrivains réalistes ; à la tranche de vie des romanciers, il confronte des tranches de paysage, des tranches de lumière, saisies dans une disposition très esthétique, mais qui veut paraître nonchalante et égalitaire, accordant un égal droit de beauté à toute disposition du sol pur-al des arbres, d'un jardin, si la lumière est généreuse et l'heure favorable. En ce système, la peinture d'un sillon, près d'un ruisselet, avec au fond le profil d'un cheval de labour, a autant d'importance que celle des quais de ville grouillants de foule, des jardins publics, des boulevards parisiens vus d'une fenêtre. Il y a aussi une influence japonaise dans cette façon de découper un carré du premier plan et un fond d'horizon n'importe où dans la nature. Si le peintre a ainsi donné l'impression fugitive que sorti le matin avec sa boîte à couleurs il s'est arrêté volontiers au bord du premier chemin tentant, pour y fixer en un microcosme toutes les poésies naturistes, il n'en est pas moins certain que, malgré cette apparence, il y a dans son œuvre une grande recherche de la variété et de l'originalité du motif.

Simplement Pissarro évite les dehors d'une composition laborieuse.

Il aime montrer que son arrangement n'est pas cherché, mais trouvé par un artiste ébloui du moindre rayonnement sur les arbres et la terre et de la féerie solaire sur les statures et sur les loques des cueilleuses de pommes et des travailleurs agrestes. Il y a deux parties dans l'œuvre de Pissarro : des vues de villes panoramiques faites pour la joie de l'œil et d'après des perceptions confuses et successives; l'autre se compose de rusticités très ordonnées. Il y a synthèse autant que chez les peintres qui affichent des ambitions de synthèse. Mais ce sont des synthèses momentanées qui vont se résoudre immédiatement sur une nouvelle face des choses, ce sont des résumés de minutes heureuses ; l'ensemble de ces rusticités donne en une formidable série la synthèse totale de la vie de la terre normande, avec sa lumière et ses travaux ; ce sont d'admirables et abondantes géorgiques et malgré l'apparence, très enchaînées, tout l'été et tout l'automne agricole présenté dans une belle lumière; le champ normand sans autre relief que de très légères ondulations de terrain et les cimes touffues et mobiles de ses clos y apparaît avec de merveilleux foisonnements d'horizon, qui sont comme des voiles successifs sur la lumière, laissant deviner derrière la clôture des pacages les jardins et les champs et les clochers des villages. Pas d'autre anecdote que l'image d'un travail rustique, tantôt par la silhouette, tantôt par la présentation détaillée des personnages. Le changement d'avec Corot, c'est l'exclusion de l'imagination et du détail mythologique (plus la recherche du plein soleil) et d'avec Millet (qui avec Corot est la plus grosse influence sur Pissarro) l'exil du sentimentalisme. Les paysannes de Pissarro travaillent, cousent, cueillent, labourent, lavent le linge, le tordent, paissent des moutons ; jamais elles ne semblent empreintes ni de religiosité, ni de romance. On lui en a fait reproche, c'est un tort, car en ces séries, ses meilleures, Pissarro n'a cherché qu'à rendre la beauté des choses, et le rôle qu'y peuvent avoir les allures vraies des gestes habituels.

Par cette abstention volontaire, pour n'être que celui qui présente les vérités de la lumière, il accomplit, après Millet, un pas en avant, et le geste obstiné et calme de ses cueilleuses vaut mieux sans doute que les recueillements lyriques des beaux héros rustiques de Millet; en tout cas c'est une volonté et une esthétique réfléchie qui les présente ainsi chez Pissarro comme de strictes fleurs s'épanouissant du sol et de la vie rurale. Dans ces pages calmes il est sans égal.

Ses villes équivalent-elles à ces Paris tumultueux et ordonnés qu'a su créer Raffaëlli? Il ne semble point. La foule des quais, celle des passants qui paraissent défiler (en une toile de cette exposition) devant la statue d'Henri IV sont plantées sans recherche du mouvement détaillé. Comparez cette toile du Pont-Neuf avec un petit tableau du Pissarro de date ancienne et qui montre sur une route quelques pay-

sannes allant paisiblement à leurs occupations ; ces silhouettes rurales sont parfaites de justesse et de mouvement ; on supposerait presque leurs propos qui doivent être très machinaux et quotidiens ; ce sont, par la simple allure, sans gestes, de parfaites figurines, bien supérieures aux taches qui formulent les passants dans ses tableaux de ville ; c'est que Pissarro est, là, tout à fait dans son élément et dans la vérité de son talent de grand peintre des ruralités.

§

A la Galerie Manzi et Joyant, une seconde exposition **d'art contemporain** ; la première allait jusqu'à MM. Vuillard, Bonnard et Roussel. La seconde sélecte des artistes plus jeunes ; sans doute, il y a des lacunes ; le groupement est un peu arbitraire ; on voudrait voir là Picard, Le Doux, Doucet et quelques autres encore. Telle quelle, si partiel ait été le choix, il groupe en un beau décor d'excellents artistes ; un aîné de ces peintres, Charles Guérin, leur apporte la présence d'une belle étude ; M. Bugatti rehausse l'exposition par d'étonnantes silhouettes animales ; voici vraiment sans conteste possible le premier des animaliers de ce temps. On n'avait rien vu de tel depuis Barye. Mais si Barye, parfois amusé, est le plus souvent tragique, M. Bugatti saisit dans la vie animale le pittoresque, le rare et disons même le comique involontaire et gauche de la bêtise. La statuette de M. Bugatti est souple comme un instantané fixé en bronze. Il y a là un hippopotame bâillant, un kangouroo sautelant, des pélicans très amusants, un fourmilier étrange serré en une volute de grand style ; ces admirables amusements, je les préfère pour ma part à ces lions de M. Bugatti, qui se souviennent trop des frises où les rois d'Assur les perçaient de flèches ; Bugatti est surtout un notateur extraordinaire de mouvements rares et rapides.

Parmi les peintres qui forment le fond même de cette sélection, voici M. Urbain avec un grand panneau tout plein d'œuvres de premier ordre ; personne ne construit mieux, personne n'a la lumière plus juste ; on revoit avec grand plaisir la fête nautique dans un port de Provence, si étonnante par la justesse absolue de la plantation des bateaux sur les flots ; on revoit aussi ce portrait, qui fit si bel effet au Salon d'Automne de l'an dernier. Cette peinture si nette et si harmonieuse parut aux anciens amateurs de ce peintre un retour à l'académisme. Que c'était faux ! Simplement le peintre, après de beaux essais, arrivait à sa maîtrise. De beaux paysages d'Italie et de Provence (un surtout très beau, des baigneurs avec le fond d'une petite ville italienne aux maisons inégales et violemment colorées) complètent ce bel ensemble. Il y a aussi M. André Chapuy avec des coins d'ateliers d'une élégance vraie, et des études amères et mordantes de vie populaire parisienne, des lutteurs falots, des buveurs près du cime-

tière, et des puissants effets de neige et de lividité sur la Seine, et ce marché Saint-Médard, cette cour des miracles bariolée, affairée, hurlante où M. Chapuy a frappé en médailles strictes les camelots bonisseurs, tout proches du recéleur ou du bandit, toute la ruse de leur concurrence et de leur avarice aux yeux. MM. Louis Charlot et Challié appartiennent aussi au meilleur de cette sélection. Encore que chez M. Charlot l'influence de Guillaumin et celle de Cézanne affleure encore trop au premier aspect de la toile, ce sont là des œuvres nobles et solides. L'hiver neigeux est chez lui sombre, grave, pesant ; le triste Morvan apparaît grand et tragique. M. Challié est un peintre de fleurs et d'intérieurs lumineux et solides d'un grand goût. On connaît les fortes pages provençales de M. Chénard-Huché ; les meilleures sont groupées ici. M. Dézir présente de très belles et somptueuses natures-mortes que nous préférons à ses blanches mythologies. Citons à côté de ces beaux peintres M. Tristan Klingsor, le bon poète coquet et fleuri, avec des peintures d'une simplicité cherchée et obtenue ; Bourdot-Lamotte très sincère, avec des portraits de ton très juste, d'une belle humilité devant la nature ; M. Pierre Chapuis, dont des esquisses de tapisseries sont parfaites et donneraient à l'exécution des pages très ordonnées fleuries d'élégance vraie ; voir aussi M. René Debraux avec de bonnes gouaches, M. Maurice Delcourt avec d'intéressantes études de femme, un peu lourdes, très architecturées, M. Marcel Fournier avec des coins de Nossi-Bé, M. Gabriel Rousseau avec des études de Paris très poussées, mais d'un coloris un peu terne, Mme Galtier-Boissière, M. Jaulmes, M. Renefer, M. Roby (un grand et beau portrait de femme), M. Claude Rameau dont les paysages décèlent une réelle émotion, bien traduite, M. Roustan, M. Vauthrin, très en progrès, avec de bonnes pages de Bretagne et de Hollande ; n'oublions point à la sculpture une belle série de M. Halon (à noter un très bon baguier) et des études curieuses de M. Joseph Millou.

Les bons peintres et les bons sculpteurs ne manquent point parmi les jeunes. Cette exposition le démontre abondamment. Souhaitons seulement de les voir se regrouper plus nombreux.

§

Le **Groupe libre** (chez Bernheim-Jeune, rue Richepanse) est une réunion de jeunes artistes sans grand point commun d'esthétique, unis simplement par une réciproque estime et voisinant bien. Il n'y a dans le groupe qu'un sculpteur, M. Arnold, dont on connaît de belles statues et qui a là de curieuses statuettes d'un art précis, mouvementé et de lignes classiques ; des décorateurs assez heureux, MM. Capon.

Des peintures de M. Bucci saisissent par leur rapide vérité, par d'harmonieuses colorations. Ce sont des points de la côte niçoise,

et des images de Sardaigne; parmi ces dernières, une belle évocation d'église nue et populaire avec de sobres silhouettes de paysannes aux mantes éclatantes. On peut regretter que M. Bucci, qui occupe parmi nos plus jeunes aqua-fortistes une des premières places, n'ait point présenté, cette année, de ces coins du Paris populaire dont il traduit si bien l'esprit et le bouillonnement. M. Jacob Hians expose un beau paysage de Creuse très large avec une belle coulée de fleuve et une ronde païenne qui n'est pas sans grâce. Il y a de bons envois de M. Berteaux, un chercheur personnel au luminisme ardent; M. Rivera a un grand don de mouvement; il relève (en clair) des derniers maîtres espagnols. Il dresse bien la stature humaine et se plaît à de larges paysages. Plus détaillé, M. Jacquemot, qu'on connaissait surtout par des natures mortes très poussées, donne de bonnes séries de paysages. On voit avec agrément des toiles de MM. Marcel Bach, Offner, De Nayer, Baudier (dont on présente aussi des gravures de bel aspect) et Batigne, un peintre très consciencieux, qui construit solidement des natures mortes et des paysages de Paris dans une très claire tonalité, qui est agréable à voir.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Georg von Lukacs: *Die Seele und die Formen*, Berlin, Egon Fleischel et Cº, M. 5. — Kurt Aram : *Mit 100 Mark nach Amerika* ; 2 vol. Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 3. — Hans von Hoffensthal : *Das dritte Licht* ; Berlin, Egon Fleischel u. Cº M. — Hermann Stegemann : *Die Himmelspacher* ; Berlin, ib. id., M. 5. — Hermann Kesser : *Lukas Langkoster* ; Francfort, Literarische Anstalt, M. 3. — *Die Bücherei Maiandros* ; Berlin, Paul Knorr, M. 1 — *Die Neue Zeit* : Munich, Bachmair, M. 2. — Memento.

Die Seele und die Formen. — M. de Lukacs ne s'est pas contenté de réunir au hasard une série d'articles publiés çà et là dans des revues. Il a voulu s'appliquer à dégager une certaine unité de conception des œuvres et des personnalités qu'il étudie tour à tour. Comment établir un rapport psychologique entre Stefan George et Charles-Louis Philippe, entre Sœren Kierkegaard et Lawrence Sterne ? A première vue la tentative paraît assez malaisée. Si M. de Lukacs avait simplement analysé l'œuvre de Théodor Storm, de Beer-Hofmann et des autres écrivains sur lesquels a porté son choix, ses essais, écrits avec recherche et pas mal de perspicacité, eussent présenté un intérêt littéraire qui suffirait à leur assigner un rang dans la critique européenne. Mais l'auteur s'est demandé ce que représente chacune des personnalités qu'il envisage si on la traîne devant « la suprême juridiction de la vie », qui n'est autre que la *forme*. Au point extrême de la sensibilité, où tous les aspects se confondent, où les âmes les plus disparates peuvent communier, M. de Lukacs a

placé le début de ses investigations de telle sorte qu'il est parvenu à écrire un livre d'un aspect assez neuf, mais d'une lecture difficile.

En prenant, par exemple, comme point de départ le mot de la Marie Donadieu, de Charles-Louis Philippe : « l'amour, c'est tout tout ce que l'on n'a pas », il en a déduit une théorie du désir et de la forme qui revêt ce désir. Comment Philippe a-t-il donné une forme à sa sentimentalité ? L'étude de ses livres permet à M. de Lukacs de répondre à cette question. Le plaisir que prend un jeune Viennois, M. Richard Beer-Hofmann, à jouir des joies du moment, permet à l'auteur de présenter un autre aspect de sa théorie. Nous arrêtons ici cette trop brève analyse d'un livre dont nous avons dû nous contenter de signaler l'originalité.

Mit 100 Mark nach Amerika. — Avec un billet de passage et 100 marks dans sa poche, M. Kurt Aram s'est rendu en Amérique et il est parvenu à y vivre et à se tirer d'affaire. Il a accompli cette prouesse à la suite d'une gageure et a raconté ensuite dans la *Gartenlanbe* tous les détails de son aventure. L'amusante relation qu'il publie maintenant en volume, et où il faut signaler surtout l'entrain et la bonne humeur dont il ne s'est jamais départi, est accompagnée d'un guide pratique pour les émigrants où M. Kurt Aram s'applique à démontrer que les conditions de vie en Amérique sont devenues très différentes de ce qu'elles étaient jadis. A vrai dire, nous nous en étions un peu douté. Mais on lira néanmoins avec intérêt cette étude de mœurs particulièrement vivante.

§

Das dritte Licht. — Avec ce nouveau roman, M. Hans von Hoffensthal se rattache à l'école des écrivains dont M. Arthur Schnitzler est le plus illustre. La littérature autrichienne, depuis bientôt vingt ans, nous a présenté les types les plus variés de « l'homme à femmes » dont l'auteur de *Libeelei* avait le premier fixé les traits dans cet *Anatole*, qui reste le modèle du genre. Voici Anatole en province. Il s'appelle, dans la réplique qu'en a donnée M. de Hoffensthal, Wilhelm von Vintler. Ce jeune stagiaire, qui se prépare à suivre la carrière administrative, trouve à Bozen, dans le Tyrol, un terrain favorable à la satisfaction de sa soif de vivre. Il s'imagine que la recherche de la petite aventure constitue le but même de l'existence et, quand il sera convaincu de la facilité de ses triomphes, il ira d'intrigue en intrigue, jusqu'à ce qu'il se soit brûlé les ailes. La mort de son père le met à la tête d'une fortune suffisante pour qu'il abandonne ses dossiers, en quête d'une liberté nouvelle. Après avoir séduit à Bozen la fille de sa logeuse et une amie de celle-ci, il s'en ira étudier la peinture à Munich, sans pouvoir arriver à la conviction qu'il est capable d'autre chose que de plaire au beau sexe.

Quand, après avoir goûté les amours populaires, Wilhelm von Vintler aura étendu ses enquêtes à l'aristocratie, il s'apercevra enfin de la vanité de ses aspirations et se rabattra sur les joies agrestes qu'il trouve dans la solitude d'un pavillon de chasse. Là il aimera encore, mais ses amours seront chastes et robustes, et de la sorte ce Don Juan connaîtra « la troisième lumière » et se rendra compte de la vanité qui s'attache à tout le reste. Ainsi finit cette histoire très morale, écrite d'une plume alerte, où les descriptions de milieux, les traits de mœurs sont enregistrés avec soin.

Die Himmelspacher. — M. Hermann Stegemann aurait pu situer n'importe où ce roman champêtre qui gravite autour d'une ferme des Hautes-Vosges. Mais l'auteur de *Daniel Junt* tient absolument à se faire passer pour un écrivain alsacien. Le public allemand lui pardonne ainsi plus facilement les imperfections de son style et l'allure un peu lâchée de ses descriptions. En introduisant de temps en temps, dans son dialogue, quelques locutions françaises comme *Allons !* ou *Eh bien*, ou *Tant mieux*, il crée une sorte de couleur locale artificielle, destinée à impressionner le lecteur. Ce sont là des moyens extérieurs qu'on ne saurait assez critiquer. M. Stegemann ne manque cependant pas de dons précieux. C'est avec un véritable tempérament d'écrivain qu'il définit les types robustes des campagnes et qu'il insiste sur les conflits d'intérêts qui les divisent. Ses procédés réalistes opposent l'homme à la nature. Il imagine des situations dramatiques, mais il a tort de vouloir donner à ces situations des cadres qu'il connaît mal, alors que n'importe quelle région de l'Allemagne du Sud pourrait parfaitement leur servir de théâtre.

Les *Himmelspacher*, c'est le drame de la ferme et de la survivance de la ferme. La vieille paysanne soucieuse, de faire vivre le domaine après elle en confie la garde, sur son lit de mort, à un vieux domestique. Ce vieux domestique apparaît comme la figure centrale du livre, une figure d'une magnifique venue. Le fils Himmelspach, quoique marié depuis de longues années, n'a pas d'enfants, et c'est sa sœur qui héritera du domaine, elle et le bâtard qu'elle amène au foyer. C'est alors la lutte du couple stérile pour assurer malgré tout la lignée et qui finit par cet acte de haute sagesse sociale qui consiste à adopter l'enfant illégitime de la sœur, à condition que celle-ci disparaisse. L'opposition des caractères prête à ce conflit un puissant intérêt que d'interminables descriptions rustiques ne parviennent pas à ralentir.

Lukas Langkoster. — M. Hermann Kesser a réuni deux contes d'une valeur inégale et qui permettent d'apprécier deux aspects très différents de son talent. Le premier se déroule à la cour de Charles IX, où un jeune escholier tyrolien s'éprend d'une grande dame, pour finir tragiquement dans la nuit de la Saint-Barthélemy. Le style

est celui des vieilles chroniques allemandes et l'on y sent percer une âpre volupté, contenue par les exigences de l'étiquette. Le second récit est le développement psychologique d'un fait divers dans le cadre bourgeois de nos jours. Il vaut surtout par la pureté de la langue et l'auteur s'affirme, dès ses débuts, écrivain de race.

§

Trois jeunes écrivains, jeunes du moins pour le talent, ont réalisé l'audacieuse entreprise de publier un recueil qui porte le titre **Die Buecherei Maiandros**. Ils affirment leur dessein d'y faire paraître des œuvres nouvelles qui forment un tout, prose ou vers, et qui s'imposent par leur originalité. MM. H. Lautensack, Alfred Richard Meyer et Anselm Ruest ne sont représentés dans ce premier fascicule que par des notes de critique. Ils ont tenu à débuter par un hommage posthume à un écrivain assez singulier, Samuel Lublinsky, dont ils éditent une nouvelle intitulée *Teresa und Wolfgang*. Critique sagace, dont on a regretté la disparition, Lublinsky s'affirme ici réformateur audacieux. Ses visions de l'an 3000 — c'est à cette époque lointaine qu'il place sa nouvelle — sont aussi paradoxales qu'inattendues. L'auteur imagine une transformation complète de la morale courante, en retournant les valeurs reçues jusqu'à les rendre dignes d'être placées dans le domaine de l'absurde. Dans *Teresa et Wolfgang*, il est question de l' « honneur de la honte » ; du « désir vampirique de ne diviniser que ce qui est durable, vu que la durée est pleine d'épouvante » ; de la « transpolarisation (*sic*) de toutes les valeurs psychiques de telle sorte que l'amour apparaisse comme de la haine et le meurtre comme de la tendresse ».

Mais une littérature aussi paradoxale ne vaut que par la façon dont elle est présentée. Si Edgard Poe et Villiers de l'Isle-Adam n'avaient pas eu du génie, leurs inventions eussent paru être sorties de l'imagination de redoutables maniaques. Le talent de M. Lublinsky, son art du style très remarquable ne suffisent pas toujours pour faire accepter ses visions incohérentes.

Die Neue Zeit. — Quel est le point de vue qu'occupe la jeune génération des écrivains allemands vis-à-vis de ses aînés. Nous l'apprenons par un recueil qui s'intitule *le Temps nouveau* et qui prétend offrir une « contribution à l'histoire de la poésie moderne ». Sous la direction de M. H. F. Bachmair, quatre jeunes écrivains publient des études sur *Gerhart Hauptmann* (Waldemar Bonsels) ; *Johannes Schlaf* (Bernd Isemann) ; *Richard Dehmel* (Johannes R. Becher) et *Otto Erich Hartleben* (Alfred Günther). Une retenue admirative est le trait commun qui distingue ces pages écrites presque toujours avec une piété où la critique ne tient peut-être pas assez de place.

Memento. — *Deutsche Rundschau* (janvier) commence la seconde partie du nouveau roman de Mme Enrica Handel-Mazzetti : « Stephane Schwertner ». Wilhelm Dilthey,le philosophe allemand, à qui l'on doit le meilleur ouvrage sur Schleiermacher, est présenté par un de ses élèves, M. Bernhard Grœthuysen, privat-docent à l'université de Berlin. M. Erich Schmidt consacre une chaleureuse nécrologie à Otto Brahm, qui fut collaborateur de la revue. Enfin les lettres de Jacob Burckhardt,dont nous avons déjà parlé, sont analysées par un écrivain suisse, M. Adolphe Frey.

Le professeur Martin Spahn, de l'université de Strasbourg, publie en tête de *Hochland* (janvier) un article sur « l'Entente internationale », où il revient sur certains incidents du récent congrès de Heidelberg.Une étude de M. Ranftl sur les « Préraphaélites anglais » est accompagnée de fort belles reproductions, d'après Watts,Dante-Gabriel Rossetti et Burne-Jones. M. Pierre Paulin consacre un article très élogieux à l'œuvre de Francis Jammes, à propos de la publication des « Géorgiques chrétiennes ».

M. Hans Brandt communique au *Literarisches Echo* (1er janvier) une série de lettres inédites de Zacharias Werner qui montrent le futur poète mystique préoccupé d'intérêts matériels et cherchant surtout à tirer bénéfice de sa plume. Le portrait de Zacharias Werner, dessiné par E. T. A. Hoffmann, accompagne ces documents. M. Karl Strecker critique vivement les procédés de Gerhart Hauptmann, tels qu'il s'affirment non sans gravité dans son dernier roman *Athlantis*. Il démontre au lauréat du prix Nobel par de nombreuses citations qu'il fait fausse route. « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire », écrivait Voltaire. — M. Oscar Ewald considère M. Henri Bergson comme un néoromantique qui renouvelle Schelling (15 janvier). Le poète Gustave Falke,qui vient de célébrer le cinquantième anniversaire de sa naissance,publie un roman auto-biographique, « la Ville aux tours d'or »,auquel Hambourg sert de cadre. M. R. Pechel en rend compte.

Depuis le 1er janvier, M.Wilhelm Herzog a pris la direction de *Maerz*, la revue munichoise fondée par Albert Langen. On ne peut qu'applaudir à ce changement qui contribuera certainement à relever le niveau de cet hebdomadaire, souvent embourbé dans les marécages de la politique dogmatique. Le jeune écrivain auquel nous devons une si excellente biographie de Kleist entreprend une tâche qui ne sera pas trop lourde pour ses épaules. Son bagage d'idées générales est considérable. Il possède sur l'avenir de l'Allemagne intellectuelle et économique des vues générales qu'il s'efforcera d'appliquer avec discernement. Nous suivrons de près les impulsions qu'il saura donner et serons heureux d'en noter les résultats. Les premiers fascicules, que dirige M. Herzog, ne contiennent encore que des promesses. M. André Tardieu a été appelé à donner son avis sur la paix européenne qu'il ne croit pas compromise si le système d'alliances reste le même et si la puissance militaire d'aucun des alliés n'est affaiblie (11 janvier). M. Herzog mentionne les écrivains allemands qui ont fêté leur cinquantenaire et, à propos de Gerhart Hauptmann, il revient sur le prix Nobel et affirme : « Le comité du prix Nobel, qui a commis l'infamie de négliger Strindberg,ne pourrait envisager, s'il était capable de jugement, qu'un seul candidat pour le prix littéraire, Anatole France. »

Güldenkammer (janvier) contient de jolies fantaisies de M. Otto Flake qui s'intitulent « Disharmonies ».

Le docteur M. Anthropos publie son fascicule annuel de sa *Oesterreich-Ungarische Pariser Rundschau*, avec une série d'articles d'ordre essentiellement philosophique.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Elie Halévy : *Histoire du Peuple Anglais au XIXe Siècle*, vol. I, *L'Angleterre en 1815*, 15 fr., Hachette. — W. L. George : *Woman and To-Morrow*, 2 s. 6 d., Herbert Jenkins. — Elizabeth Robins : *Where are you going to...*, ?6 s., Heinemann. — Memento.

Au cours du XIXe siècle, l'Europe a subi des bouleversements profonds, tant politiques qu'économiques et intellectuels, alors que, dans cette période de révolutions et de crises, la société anglaise jouit d'une stabilité exceptionnelle. Quelle est l'explication de ce qu'on peut appeler le miracle de l'Angleterre moderne, anarchiste et cependant bien ordonnée, positive, industrielle et cependant religieuse jusqu'au piétisme? M. Elie Halévy a voulu résoudre cette question, et, pour y parvenir, il a entrepris d'écrire rien moins que l'**Histoire du Peuple Anglais au XIX**e siècle, ouvrage qui se divise en quatre volumes dont le premier a paru récemment. Il y est traité de *l'Angleterre en 1815;* c'est une fresque immense, monumentale, que l'auteur brosse sous nos yeux, en même temps qu'il discerne et indique, avec une subtilité et une perspicacité remarquables, les causes et les effets de l'évolution à laquelle il nous fait assister. Sans doute, dans un volume aussi copieux, il serait facile de relever maints sujets de discussion, de contester certaines opinions ; mais nous n'en avons ni le loisir ni l'intention. Tout au plus regretterons-nous qu'il ne soit accordé à l'art, à la science et à la littérature qu'une part réduite et un peu superficielle, et que l'aspect pittoresque de la vie sociale, de l'existence quotidienne, des mœurs et des coutumes, aspect bien caractéristique cependant, soit apparemment sacrifié. L'auteur examine toutes les branches de l'activité anglaise; il puise à toutes les sources d'information, il rassemble des faits, des conclusions, des résultats obtenus jusqu'ici séparément, et il les coordonne de façon à tracer un tableau fort complet de la vie nationale.

Pourquoi les forces turbulentes de la révolution industrielle n'ont-elles pas disloqué l'édifice, dont Sismondi, en 1817, prévoyait l'écroulement prochain? Si l'Angleterre se maintient debout, prétend M. Halévy, ce n'est pas à la supériorité de ses institutions politiques qu'elle le doit. Sa Constitution, malgré ce qu'en a dit Montesquieu, est incohérente et confuse : un enchevêtrement de pouvoirs qui se contrecarrent aux dépens de l'autorité. L'extraordinaire développement

de l'industrie a créé des conditions nouvelles que la législation n'a pas prévues ; patrons et ouvriers entrent en lutte pour la défense de leurs privilèges et de leurs intérêts. Pour obtenir gain de cause, la masse a recours à tous les moyens, agitation tumultueuse, émeute, insurrection. Mais, malgré toutes les secousses, l'armature nationale reste solide, rien ne l'ébranle. A quel principe d'ordre doit-elle cette résistance ? Selon M. Halévy, elle la devrait à la religion.

Les progrès du méthodisme provoquent des réveils religieux de tous côtés, jusque dans les autres sectes dissidentes et même dans l'Eglise établie. Toute l'organisation sociale s'édifie sur le mouvement wesleyien ; les sectes favorisent l'esprit d'association, surveillent les mœurs, réclament l'application des lois ; elles exercent partout une influence souveraine, dont on sent les effets plus ou moins tyranniques ou paralysants, dans le domaine des lettres, des arts, des sciences et de l'éducation publique. La bourgeoisie méthodiste a consolidé et régénéré l'Angleterre, grâce à un curieux mélange d'idéalisme et d'utilitarisme. Tous les mouvements sociaux porteront cette marque, et les principaux chefs qui les provoquent et les mènent seront issus du méthodisme. Elle fut féconde, leur doctrine, et constructive. Leur idéalisme actif les poussant en avant, et leur piétisme, servant de frein, les empêchent d'aller jusqu'aux extrêmes. Pas d'esprit de révolte à craindre, avec une pareille doctrine; on ne se paie pas de mots, on ne s'affole pas de paradoxes ; on sait que la liberté comporte le respect de soi-même et des autres, qu'elle condamne l'indiscipline et s'accommode surtout de l'obéissance volontaire. Il y aurait un piquant contraste à établir entre le citoyen anglais et le citoyen français à ce point de vue; et l'on expliquerait ainsi la différence profonde qui distingue la démocratie britannique de la nôtre. On montrerait l'Anglais conscient de ses devoirs autant que de ses droits, respectueux de ceux des autres et soumis volontairement à l'autorité qu'il reconnaît à la fois utile et nécessaire ; et on lui opposerait le Français impulsif, turbulent, jaloux de ses droits et insouciant de ses devoirs, toujours prêt à profiter de passe-droits et du favoritisme, toujours frondeur, indocile, récalcitrant, regimbant, indiscipliné et perturbateur. L'Anglais, par éducation et sans doute aussi par tempérament, est « public spirited » ; le Français n'a pas le moindre sens de cette subordination de ses caprices ou de son intérêt à la bonne organisation et à la prospérité générale. La thèse de M. Halévy est certes intéressante, mais on peut se demander s'il ne confond pas le *post hoc* avec le *propter hoc*. C'est parce qu'il a naturellement ce sentiment du bien public, cette âme à la fois ardente et contenue, que l'Anglais s'accommode si bien d'une organisation sociale qui est « un mélange confus d'oligarchie et d'anarchie », c'est parce que le citoyen anglais a le sens inné de l'obéissance

volontaire, de l'organisation spontanée, que « l'Angleterre est un pays libre », le pays de la liberté de l'individu. En France, l'individu exige toutes les libertés pour sa personne, et on les lui délimite pour garantir l'indépendance de chacun et la bonne organisation de la communauté.

§

Le mouvement féministe prend, en Angleterre, des proportions et une violence qu'on ne lui connaît pas en France. Ici, sans doute, les femmes ont plus de bon sens et moins de passion, encore qu'à en juger d'après leurs écrits les militantes françaises paraissent animées des mêmes ardeurs que leurs sœurs britanniques. Dans la littérature qu'inspire la noble cause, il est rare de trouver un livre qui, de bout en bout, soit raisonnable. Il semble que tous ceux qui abordent cette question soient contraints d'être pour ou contre, de prendre parti, et tout partisan, fatalement, est injuste. Malgré tous ses efforts, Mr W. L. George n'est pas sans partialité souvent dans son volume **Woman and To-Morrow**, « le livre que les femmes attendaient », assure l'annonce de l'éditeur. Certes, cet ouvrage n'est pas sans mérite ; l'auteur y a rasemblé tout ce que nous connaissons d'arguments sur la question, il expose ce que les femmes ont fait pour l'homme et il esquisse toutes les merveilles dont elles deviendront capables dans un avenir de liberté. Nous ne doutons pas un instant qu'en effet elles accompliront des miracles.

Ce n'est pas, dit-il, que j'imagine une société d'unités où les hommes e les femmes vivront des existences séparées, mais une société d'organisation volontaire, *an orderly anarchic society* (?) où les sexes n'exigeront pas plus de services l'un de l'autre que ne le font les individus (??)

L'organisation sociale écrase la femme, le foyer est une prison pour elle, l'époux un tyran brutal, sadique presque... Evidemment! Mr. W. L. George plaide cette thèse avec éloquence et il accumule les preuves dans les plus menus détails. Vite on est convaincu que la femme est bien la martyre qu'il dépeint, la victime asservie à l'homme. Ensuite vient un tableau de l'existence de la femme dans un avenir régénéré, quand elle profitera enfin de la révolution intellectuelle, sentimentale et économique qui l'affranchira. Elle ne se substituera pas à l'homme, non ; l'auteur reconnaît qu'il existe entre l'homme et la femme une inéluctable différence, et qu'ils sont faits pour des rôles qui se complètent ; en poussant l'examen plus loin, il serait facile de constater que l'état actuel des choses n'est pas très éloigné, somme toute, de ce que réclament les féministes ; à tyran, tyran et demi, et il serait peut-être temps de songer à créer un mouvement hoministe pour l'affranchissement des hommes... Mais ces misérables hommes sont bien trop malins!

§

Un livre de Miss Elizabeth Robins est toujours un événement littéraire ; il est peu de femmes-écrivains, en Angleterre, qui aient autant de talent qu'elle. On la comparerait assez volontiers à notre Colette Willy. Ses livres sont peu nombreux, mais ils ont tous une valeur réelle et un caractère très original. Celui que vient de publier Mr Heinemann : **Where are you going to...?** est appelé à un grand retentissement ; il provoquera une émotion considérable dans l'opinion anglaise, car c'est un peu cette fois un plaidoyer à la Brieux. Il s'agit de la traite des blanches et, pour ce sujet si dangereux, on ne peut une seule fois reprocher à l'auteur une expression scabreuse ou une situation risquée. Deux jeunes filles, deux sœurs d'excellente famille et très bien élevées, tombent entre les mains d'une femme qui les enferme dans son établissement. C'est l'aînée qui est la narratrice, et pour en arriver à leur incroyable aventure qui occupe les dernières pages du livre, elle remonte à sa plus tendre enfance, raconte longuement leur monotone existence à la campagne auprès d'une mère sans cesse alitée, tout cela sur un ton biblico-mystico-lyrique, quelque peu fatigant à la longue. Bettina, sa jeune sœur, est coquette et écervelée ; elle reste dans l'infâme maison. La fuite, la course à travers les rues de Londres, l'affolement de la malheureuse aînée, l'inertie de la police, forment quelques pages de drame intense, d'émotion poignante. On regrette seulement que, pour arriver à ce dénouement, il faille avaler deux cent cinquante pages languissantes ; non pas qu'elles soient dénuées d'intérêt ni même inutiles ; elles sont même indispensables pour rendre admissible l'inconcevable naïveté, l'étourderie avec lesquelles les jeunes sœurs se laissent enlever ; l'aînée s'enfuit sans penser à savoir d'où elle sort, si bien qu'elle ne peut retrouver la prison où est restée sa sœur. Evidemment, s'il est aussi facile que cela, à Londres de détourner des jeunes filles, la police a besoin d'être sérieusement secouée et la législation anglaise renforcée. Souhaitons que l'œuvre de Miss Robins atteigne le but qu'elle se propose et que l'opinion britannique s'émeuve de l'impuissance où reste la police d'intervenir dans des cas semblables. Du moins, chez nous, « on the continent », la police a plus d'initiative, et, le sachant, les bandits ont moins d'audace.

Memento. — Mr T. Fisher Unwin a publié les œuvres posthumes de Richard Middleton, deux volumes de *Poems and Songs*, deux recueils de prose : *The Ghost Ship and other Stories* et *The Day before yesterday*, rassemblées par les soins de Mr Henry Savage. Nous consacrerons prochainement une étude à cet écrivain, à ce poète si prématurément enlevé aux lettres, et, en attendant, nous signalons ses œuvres à l'attention de tous ceux qui prennent plaisir à connaître un esprit original et sincère.

La Collection Tauchnitz s'enrichit de *Salve*, ce second volume de la trilogie autobiographique entreprise par George Moore : *The Inn of Tranquillity*, recueil d'essais et d'esquisses par John Galsworthy ; *General Mallock's Shadow*, le dernier roman de W. B. Maxwell, auteur des *Gardiens de la Flamme*, traduit récemment par M. Louis Fabulet ; *Mrs Lancelot, A Comedy of Assumptions*, par Maurice Hewlett ; *Bunch Grass*, récits de la vie californienne par Horace Annesley Vachell ; *The House Opposite*, une histoire de crime mystérieux, par Rita ; *Set in Silver*, agréable et brillant roman, en 2 vol., par C. N. et A. M. Williamson.

Dans sa « Collection Pallas », la librairie Delagrave publie des *Œuvres choisies de Ch. Dickens*, préface et analyse de Léo Claretie.

M. Bernard Grasset publie *En Caravane*, par l'auteur d'*Elizabeth and her German Garden*, récit humoristique très amusant traduit avec précision en excellent français par Jean d'Albray.

The Edinburg Review n'a que deux articles anonymes dans son numéro trimestriel du début de cette année : *Marriage, Divorce and the Divorce Commission* et *European Reconstruction and British Policy*. Les autres sont signés : une étude sur le Canal de Panama et les glissements du sol, par Dr Vaughan Cornish ; la destinée de la Suisse, par Francis Gribble ; Madame du Deffand, par Lytton Strachey ; les débuts des condottieri en Italie, par Miss March Phillipps ; la Civilisation et le Bonheur, par E. B. Mc Cormick ; Beethoven, par H. Heathcote Statham ; les Etudiants Hindous en Angleterre, par F. H. Brow ; quelques agréables pages sur le goût, *de Gustibus*, et la bonne chère, par Mrs Alfred Earl ; Walter Scott et Joanna Baillie, par Victor G. Plarr ; des comptes-rendus d'ouvrages récents, par Walter de la Mare ; la question des Balkans, par Geoffrey Drage, et un article sur la politique intérieure, par Mr Harold Cox, directeur de la Revue.

L'anonymat perd tout autant ses droits dans *The Quarterly Review*. Trois études seulement sont sans nom d'auteur : la Crise actuelle en Orient, la Stratégie de la Guerre des Balkans, et le rapport de la Commission du Divorce. Les dix autres sont signées : une étude sur Leopardi, par Henry Cloviston ; sur le puritain Cotton Mather, par le professeur Barrett-Wendell, d'Harvard ; sur la correspondance de Swift, par Stanley Lane-Poole ; sur le Père Tyrrell, par la Rev. Alfred Fawkes ; sur Matthew Prior, par Francis Bickley ; sur l'influence de l'esprit sur le corps, et l'autosuggestion dans les traitements médicaux, par Sir Thomas S. Clouston ; sur la Philosophie de Nietzsche, par F. C. S. Schiller ; sur les tarifs douaniers du Canada, par Edward Porritt ; sur l'éducation de la Reine Victoria, par lady Eleanor Cecil ; sur Disraeli et sa récente biographie, par Algernon Cecil.

The Athenæum, la revue critique fondée en 1828, s'obstine toujours à publier ses comptes-rendus sans nom d'auteur ; pourtant il a passé, dans le numéro du 11 janvier, une critique d'un récent livre de Mr J. E. C. Bodley : *Cardinal Manning and other Essays*, critique signée du nom de M. André Chevrillon. Cette exception a été fort remarquée, tout autant que la discussion brillante et approfondie à laquelle M. Chevrillon soumet l'un des chapitres de Mr Bodley. Dans le numéro suivant, une lettre de Mr Bodley relève l'exception et plaide en faveur de la signature des articles, à l'encontre de la tradition observée encore par l'*Athenæum* et un bon nom-

bre d'autres périodiques. Là-dessus, l'*Athenæum* ouvre ses colonnes à un référendum sur la question ; nous en donnerons les résultats.

The Academy s'en tient aussi à la tradition de l'anonymat des comptes rendus, tout en publiant des articles signés. Dans les récents numéros, Mr Cecil Cowper donne de judicieux et perspicaces commentaires politiques ; Mr Eden Phillpotts, de jolies esquisses ; Marc Logé, d'excellentes chroniques sur les livres français ; etc.

La Revue Germanique publie une étude sur la morale de W. James et les éléments de l'activité mystique, par E. Seillière, et une revue du roman anglais en 1911-1912, par A. Koszul.

The Nineteenth Century and after publie des articles sur le style dans la littérature anglaise, par R. Y. Tyrrell ; sur les portraits de G. P. Watts, par M. H. Spielmann ; sur Disraeli, par Walter Sichel ; et des réflexions sur le roman, par Mrs Frederic Harrison.

Dans *The Fortnighty Review : Hints on Sketching from nature*, par Sir Hubert von Herkomer ; *Alfred de Vigny on Genius and Woman*, par le prof. M. A. Gerothwohl : *The Report of the Divorce Law Commission*, par E. D. P. Haynes ; *The masters of the Southern Slav*, par Henry Baerlein ; et quelques pages sur le livre de M. André Lafon : *l'Eleve Gilles*.

The English Review, dirigée habilement par Mr Austin Harrison, reste un organe vivant et indépendant, et donne de lumineuses pages de Mr Frederic Harrison sur les pronostics de 1913, et de curieuses reflexions sur le théâtre, par Mr. Gordon Graig.

The Oxford and Cambridge Review devient *The British Review*, dont le premier numéro offre un sommaire excellent avec des études de Cecil Chesterton sur Huxley et la foi catholique ; sur George Tyrrell, par Gerald Maude ; sur Falstaff, par W. L. George ; sur W. B. Yeats, par W. T. Stace, et des vers de G. K. Chesterton, d'Hilaire Belloc, etc.

Dans *The Bookman*, des articles sur Lord Morley écrivain, par Alexander Mackintosh ; sur le Cardinal Manning, par Mgr R. H. Benson ; sur Disraeli, par Walter Sichel ; sur le théâtre de Mr John Galsworthy, par W. W. Gibson ; sur William Sharp, par Francis Bickley ; sur Stevenson, par Neil Munro ; sur Swinburne, par John Freeman ; sur Anatole France, par R. Curle, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Mort de E. A. Butti. — Une preface de Charles Maurras à la *Divine Comédie*, Librairie Nationale. — Gabriele d'Annunzio : *La Vita di Cola di Rienzi*, Treves, Milan. — Guilou de Frenzi, *L'Italiano errante, Casanova*, Ricardi, Naples.

Avec la mort de **E. A. Butti**, les « cénacles » italiens en général, et milanais en particulier, c'est-à-dire quelques salles de cafés connues et fréquentées pêle-mêle, à Rome, à Florence ou à Milan, par des journalistes plus ou moins repus et des écrivains plus ou moins errants, ont perdu une de leurs plus singulières figures. Ils ont perdu un causeur fin, caustique et paradoxal, et le plus étrange misanthrope amant de la société, que l'on puisse concevoir. La lit-

térature italienne a perdu de son côté l'espoir de l'œuvre très puissante, du chef-d'œuvre hautain et profond qu'on avait le droit d'attendre, et qu'on attendait, du talent le plus inquiet de l'Italie contemporaine.

E. A. Butti a été, et demeure, comme la plus émouvante personnification de l'inquiétude.

Fils de cette race plus germaine que latine, qui, aux pieds des Alpes et dans les plaines lombardes, s'acharne depuis des siècles à imposer son droit héroïque à la vie, il eut de sa race l'orgueil individualiste étroitement, douloureusement lié au plus inapaisable mysticisme.

S'il eût vécu au temps de Manzoni, en pleine et fière éclosion romantique, il eût été, comme celui-ci, un chrétien qui porte sa foi comme un agréable fardeau. Il a vécu dans une époque de trouble spirituel, qui dure, où l'affranchissement humain de toute croyance leurre l'esprit d'un adolescent avec l'une quelconque des mirifiques promesses entassées dans les cours et les basses-cours positivistes. Mais tout le positivisme du XIXe siècle, ou l'ensemble des systèmes fort divers et de fort différente utilité que l'on appelle de la sorte, n'est qu'un « allumeur » de soifs. E. A. Butti est mort de cette terrible soif qui l'a consumé peu à peu depuis sa jeunesse ; il est mort d'avoir cru à la non-croyance, et d'avoir cherché pendant tout le reste de sa vie les sources désaltérantes d'un mysticisme qui s'égarait dans le spiritisme, dans la théosophie, et surtout dans la plus cruelle, la plus implacable analyse de soi-même. Il est mort en invoquant en vain le nom et les attributs de Dieu.

Toute sa raillerie amusée, son indulgence pleine de menace et de dédain, l'acuité spirituelle, très milanaise, de ses regards, jetés, en s'en moquant, sur la vie, n'ont pu le sauver. Il s'est abîmé au fond du gouffre spirituel ouvert depuis quelque vingt ans devant tout être dont la sensibilité a la moindre noblesse, c'est-à-dire le moindre hautain désintéressement dans la recherche et dans l'affirmation des choses de l'âme.

A ce point de vue, le talent réel et profond, quoique incomplètement réalisé, de E. A. Butti est souverainement représentatif d'un état d'âme collectif qui n'est pas qu'italien. Après son premier volume de critique, *Ni haines, ni amours*, après l'expression passionnée de soi-même donnée avec prodigalité à son roman *l'Automate*, paru en français aux éditions du *Mercure*, il mesura son angoisse, dans les Mémoires d'Albert Sarcori, *l'Anima*, l'Ame, aperçu très émouvant des préoccupations mystiques qui l'avaient saisi et enveloppé dans sa retraite temporaire de Sufurs, sur les bords du Rhin. « Toute fierté est donc vaine, écrivait-il ; le Monde et la Vie ne finissent certainement pas là où commence l'ignorance humaine ;

au contraire,le Vrai, le Vrai absolu peut commencer justement là où notre savoir finit. »

Un des grands mérites, solitaires et méconnus, de E. A. Butti, fut celui de s'être efforcé, sur la scène italienne si pauvre, vers quelques « représentations d'âme et de corps », selon le mot du réformateur de la Pastorale au xvi[e] siècle. Il rêva d'un théâtre italien d'allure pensive et de composition artiste,capable d'indiquer les souffrances profondes et actuelles de l'esprit humain, et d'attirer vers elles des masses émues. Avec *Flammes dans l'Ombre*, il présenta aux Italiens l'ébauche d'une scène où tous les droits humains, de la chair et de la pensée, se trouvent exaltés. Et lorsqu'il ne sourit pas amèrement avec des satires telles que le *Géant et les Pygmées*,ou *le Coucou*,il voulut répandre sur les autres un peu de son incertitude, un peu de son magnifique et cruel trouble en écrivant *l'Utopie*, *la Course au plaisir*, *Lucifer*.

Ceci donc restera de ce grand écrivain : son art, semblable à un miroir voilé,un miroir aux reflets quelque peu sataniques,du trouble de son temps.Il restera que ce philosophe incapable d'atteindre à un système, ce poète incapable d'atteindre à un style, aura donné à son pays les œuvres littéraires les plus profondes de ces dernières cinquante années, aura été *le seul* à répondre ainsiaux multiples appels que les grands cœurs mystiques répandent à travers le monde depuis,surtout,un quart de siècle, *et que des phalanges de musiciens acueilleront, peut-être, dans la création d'un culte nouveau*. Il restera de E. A. Butti qu'il fut de ceux qui résistèrent au mirage étincelant du succès que les snobs internationaux et les artistes facilitaient considérablement aux esthètes virtuoses qui emboîtèrent le pas à M. d'Annunzio.

Lorsque le sort de la littérature italienne nouvelle sera affermi, on suivra la trace marquée par l'auteur de *l'Ame*. On suivra le rêve éperdu du dramaturge épris de la grande leçon tragique laissée par Villiers de l'Isle-Adam. La renommée de E. A. Butti grandira.

Et l'on se souviendra de son testament pathétique, si courageusement romantique, dans lequel il a demandé des funérailles de pauvre. « Ni convoi funèbre, ni discours, ni fleurs. Silence ! Ma vie fut douleur. Je prie Dieu que ma mort soit paix. »

E. A. Butti a été jusqu'à sa fin un grand orgueilleux, a eu jusqu'à sa fin l'orgueil de son inquiétude.

§

Encore une fois le hasard de la librairie m'offre le loisir d'un rapprochement, qui est absurde en soi. Cette fois-ci, je rapproche l'écriture de M. Charles Maurras de celle de M. Gabriele d'Annunzio, et Dante de Cola de Rienzi.

Deux biographies extrêmement littéraires viennent de paraître sur

ces deux héros de l'histoire italienne. On peut les comparer, et les déclarer également belles, si l'on croit pouvoir comparer une vigoureuse créature vivante avec une admirable statue. M. Charles Maurras a donné une vibrante évocation de Dante, pour la préface à la traduction nouvelle de la *Divine Comédie* faite par Mme Espinasse-Mongenet ; et M. d'Annunzio vient de faire paraître, précédée d'un prologue de l'auteur, un volume biographique sur Cola de Rienzi. Il serait inutile de confronter les deux « écritures » : M. d'Annunzio a cru devoir se conformer, en italien, aux règles de construction, d'expression, de style, du XVIe siècle florentin, le siècle de Machiavel et de Guichardin. M. Charles Maurras a écrit sa biographie dantesque dans un français net, vivant, riche d'indications « musicales » neuves et inattendues.

La magie du style d'annunzien nous présente un Cola de Rienzi tel qu'un styliste de la Renaissance, doublé d'un grammairien, aurait pu le voir. L'écrivain déclare même que son ambition n'est pas autre. Il s'efforce, dit-il, « de retrouver l'art latin de la biographie ». Il veut être un « portraitiste » de style ancien, car « entre l'historien et le biographe grande est la différence, comme entre le peintre de la fresque et le portraitiste. Le premier ne considère les hommes que dans le plus vaste mouvement des faits complexes et dans les plus efficaces accointances avec la vie publique; le second ne le représente que dans les reliefs les plus saillants de leur personne singulière. » Il veut donc faire jaillir de son cerveau la figure totale d'un homme illustre ou d'un homme obscur, par l'harmonisation toute particulière de certains caractères, par la valeur entière de certains accords et désaccords de tons d'âme, découverts par lui, exprimés par lui seul. Il pense à Boccace, à Machiavel, aux grands « anecdotiers » de l'histoire italienne, du XIIIe au XVIe siècle. Son idéal est classique. La « chose » faite par les anciens, laissée en paradigmes par les écrivains glorieux de sa langue, lui apparaît définitive au milieu de la race, à tel point qu'il en imite la tournure et l'agencement des phrases, et la sonorité, aujourd'hui rare, ou, comme on dit, archaïque, de certains mots. Les biographies anciennes apparaissent ainsi à M. d'Annunzio semblables à des formes que le génie a créées pour qu'elles durent comme la découverte des terres inconnues. Il ne veut pas laisser ces formes évoluer, servir de chaînon, ou, si l'on aime mieux, de semence pour des floraisons nouvelles, ainsi qu'il arrive réellement pour toute « forme » littéraire comme pour toute « vérité » scientifique. Il ne veut renouveler ni la matière, ni la manière; à l'instar de certains sculpteurs, qui foisonnent surtout en Italie, lesquels font encore des bustes *à la* Donatello, et des médailles *à la* Pisanello, il veut évoquer des êtres *à la* Villani ou *à la* Boccace...

Point d'inspiration innovatrice donc, chez l'écrivain ; seulement, sa psychologie et son style ont dans ce livre une énergie prodigieuse. Le livre est composé, on peut dire, de deux « biographies » : celle de l'auteur lui-même, contenue dans le Prologue, et celle de Cola de Rienzi. Dans l'une, l'écrivain évoque, sans grande émotion apparente du reste, les souvenirs de son long et laborieux séjour dans sa ville florentine. On sait — ou l'on ne sait pas, en France — que M. d'Annunzio joue devant les Italiens le rôle de « l'exilé ». Nul ne l'a exilé, et nul ne le retient, fors sa volonté ; mais le rôle est joli, quoique assez romanesque, et le poète semble s'y complaire. Dans son Prologue il parle de ce qui fut sa villa, où il « retrouvait, dit-il, sans effort, les mœurs et les goûts d'un seigneur de la Renaissance, entre chiens, chevaux et beaux atours ». Et certaines pages descriptives, où l'on retrouve le « paysage psychologique » de M. Barrès ou de M. d'Annunzio même, sont d'une grande beauté.

La biographie de Cola de Rienzi abonde en de semblables pages. La vie du Tribun romain est représentée avec une opulence telle de détails choisis que la figure du Plébéien bondit devant nos yeux claire, précise, troublante, comme la suprême parole d'un aveu. Vraiment, le livre tout entier résume et révèle les lignes physiques et psychiques d'un homme, comme un visage ; tout le livre est un visage expressif, celui de Cola de Rienzi, coulé dans le bronze d'une médaille. La proportion et l'équilibre du volume sont ceux d'une médaille parfaite. On ne peut pas le considérer entièrement comme un essai au souffle large, à la Montaigne, ou bien au souffle court mais singulièrement intense, à la Carlyle ou à l'Emerson. Il y a un peu de tout cela dans cette « Vie ». Il y a surtout le désir de se rapprocher des grands chroniqueurs et annalistes italiens. Le rapprochement va jusqu'au pastiche, que l'auteur accentue en publiant des documents, faux ou vrais, du Saint-Office et de la décrépite et vaine « Academia de la Crusca » florentine, qui l'autorisent à publier son livre. Mais que de force, que de poésie suggestive, dans un si grand nombre de pages. Je crois être d'accord avec l'auteur, en aimant particulièrement les lignes consacrées à la mort de Fra Moriale.

Il dit : « Soulever à nouveau je voulais cette ville qui est vôtre, ô Romains. Injustement, je meurs. » Il s'approcha du billot, s'agenouilla par terre, posa la tête sur le bois, pour l'essayer ; puis il se leva et dit : « Je ne suis pas bien. » Il se tourna vers l'Orient, et se recommanda à Dieu. De nouveau, il posa par terre les genoux, il embrassa le billot, et dit : « Dieu te sauve, Sainte Justice. » Il fit de la main le signe de la croix là où il était sur le point de laisser la vie, il embrassa le signe fait ; ôta le capuchon sombre, frisé d'or, et le jeta. Comme la hache lui fut ajustée sur le cou, il dit : « Je ne suis pas bien. » Et il appela son médecin des plaies, qui se trouvait à côté de lui avec d'autres intimes. L'homme de l'art cher-

cha la jointure de l'os,et l'indiqua au bourreau.Tout le peuple les entourait, suspendu, retenant la respiration ; les pâtres regardaient de loin, stupéfiés ; les tas de chanvre resplendissaient au soleil d'août, au sommet des piques des cordiers. Le silence était si haut que l'on entendait les chèvres brouter dans les buissons. Coupée au premier coup, la tête sauta. Au jet véhément du sang, on connut la puissance de cette vie...

La geste du Tribun de Rome est évoquée dans tout le volume avec une semblable magie du style. M. d'Annunzio se conforme même au principe historique qui imposait une passion vive à tout chroniqueur : il semble animé d'un si violent esprit de parti, hostile à Cola, que celui-ci n'apparaît que dans une grande laideur de corps et d'âme.

Cependant,ce volume qui est,dans l'esprit de l'écrivain, le premier d'une série consacrée aux *Vies d'hommes illustres et d'hommes obscurs*, pourquoi porte-t-il une date si récente ? Pourquoi M. d'Annunzio n'a-t-il pas poussé la « couleur locale », si l'on peut dire, jusqu'à le faire imprimer sur un papier mort, daté d'une date lointaine ? Et pourquoi a-t-il cru *encore une fois* que le summum de l'art, le « suprême classique » est dans l'imitation des formes abandonnées par l'esprit de l'homme? Pourquoi a-t-il poursuivi un tel grand travail de dilettante ?

Je sais que M. d'Annunzio n'est plus à l'âge où l'on se rénove, et qu'il est, au contraire, à celui où les penchants du passé deviennent des travers. Et c'est peut-être pour retrouver les anciennes formes du mélodrame italien qu'il s'offre à M. Puccini et se donne à M. Mascagni, ces maestri par lui si honnis jadis. Mais quel dommage que la Vie de Cola de Rienzi n'ait pas sollicité autrefois sa jeunesse créatrice !

§

Toute autre d'esprit, de forme, de vigueur et de vie, est l'évocation de Dante que M. Charles Maurras offre impérieusement à l'âme adolescente de ce que sera la grande France de demain. M. Charles Maurras a écrit un essai net,bref,profond,large de vues et de conséquences, en un mot très français, tel que les plus beaux esprits du grand siècle eussent aimé. Il ne l'a pas écrit dans une langue voisine de celle que Dante écrivit et parla, il ne l'a pas écrit en provençal ou en vieux français, pas même dans le français du dantologue Rabelais. M. Maurras a écrit une des plus belles biographies, des plus synthétiques, et pour cela même des plus complètes, que l'on eût souhaitées pour honorer le plus grand poète de la Chrétienté.Et sa langue simple et pleine, élégante et nerveuse, se cristallise dans des phrases qui étincellent et réchauffent.

M. Maurras n'a pas cru, à l'instar de M. d'Annunzio, que les modèles anciens sont des moules où il nous faut couler le bronze fondu

de nos sentiments nouveaux. Il a composé un « essai » véritable *à la française,* c'est-à-dire au souffle inépuisable, et il a campé devant nos âmes émues une figure de Dante que nous ne connaissions guère. Après l'admirable « médaille » de Cola de Rienzi, voici un Colleone inattendu, aux reflets métalliques et menaçants. C'est une statue de Dante.

Le long masque aiguisé et creusé, dont la stylisation excessive peut aboutir à une véritable caricature, dégage, à l'examen, les signes d'une sorte de supériorité générique antérieure aux distributions du destin. Sans le bonnet pointu, qui le classe déjà parmi les docteurs et les sages, la maigre effigie laurée d'or pourrait servir à désigner tout autre maître des hommes, guide politique ou chef militaire : volonté de Jules César ou du grand Condé, idées d'Aristote ou de Richelieu. Une destinée différente changerait peu de chose à l'accent décisif de ce visage supérieurement calme et clos, mais dont les traits crispés disent tant de passion : ingénieux, bien plus qu'inspirés et méditatifs. Le front haut, les tempes serrées, les joues creuses, une amère bouche abaissée qu'allonge encore la face, le grand œil reculé du profil aquilin, sous l'arcade proéminente font ressembler le dessin de ce caractère au type abstrait du maître entier, du chef essentiel, *l'homme et non l'homme qui s'appelle Callias* (modèle qui n'a pas été inventé au quinzième siècle et que le douzième avait déjà reçu de l'antiquité). La poésie aura été l'organe de Dante, et son moyen de l'exprimer ; mais sa fin primitive était de se porter en avant pour être suivi.

Depuis le grec Foscolo, qui fut un grand poète italien nourri du plus pur classicisme, nul n'avait vu avec une si intime compréhension la figure dantesque. M. Maurras dépasse d'un seul coup le travail de quelques centaines de biographes. Il voit en synthèse, et si Dante lui apparaît à la manière gigantesque avec laquelle Michel-Ange, qui venait de lire Homère, vit tout le genre humain, il ne se sert volontairement que de quelques lignes et de quelques couleurs d'une surprenante sobriété, pour que le Gibelin se dresse devant nous sous l'espèce titanesque.

Nous le voyons ainsi dans sa royale unité sous ses aspects les plus opposés. « Cette nature, écrit M. Maurras, est assez ample pour occuper et pour combler, par exemple, les intervalles, du patriotisme florentin le plus ombrageux au catholicisme universel le plus dégagé. Il n'y a pas contradiction, mais correction et achèvement, dans ces alternances de la justice et de la pitié, des cris de colère et des larmes de miséricorde. Il est bon que le visiteur de la Cité dolente arrose la voie qu'il descend de pleurs de compassion sur tant d'infortunes sans terme, mais il est d'égale bonté que certains scélérats soient insultés par lui, ou même que les traîtres aient la tête écrasée au passage de ses talons ; en ce cas, comme il le déclare, « ce fut courtoisie que de leur être vilain ! »

M. Maurras donne nettement les raisons qui lui font proposer l'exemple et l'étude de Dante aux générations qui s'élèvent. Celui qu'il appelle « le plus intellectuel de tous les poètes et le plus émouvant », peut « guérir plusieurs des défauts de ce jeune siècle et en stimuler les vertus ».

De ce maître suave, dur, irritable et puissant, les âpretés s'imposeront par un charme fait de raison et d'éloquence, de musique et d'amour. Debout et resserré dans sa longue cape sans plis, tel que l'évoque une iconographie assez véridique, il ne fera point grâce à la mollesse, à la dispersion, au vain rêve, à la fausse sensiblerie : mais le sentiment fort, l'idée vraie, l'image ferme et cohérente, les passions ardemment tenues ou menées ou utilisées, toutes les vertus, tous les biens qui le firent frissonner des pieds à la tête, sans faire osciller sa raison, ni hésiter son cœur, contribueront à faire entendre qu'il y a des façons de sentir sans faiblir, et que l'excès, l'abus sont de simples états de dégénérescence morale qui ramènent une âme fort au-dessous de son point de vigueur réelle et d'intensité véritable. Quand les jeunes lecteurs auront vu ce poète de la volonté et de la raison fondre en larmes comme un enfant, pâmer comme une femme, retomber sur la terre comme un corps mort ou rire de bonheur au rayon de belles étoiles, il aura peut-être donné une idée juste des mystères du sentiment, sur lequel ils auront moins de chances d'être abusés par les charlatans de toute origine.

A l'utile leçon de vérité antiromantique, ce Florentin en deuil de son *bel San Giovanni*, cet énergique *cittadin della citta partita* ajoutera une sérieuse leçon de civisme.

Et M. Maurras, après avoir affirmé que « ces Français modernes, dont les pères ont été trop heureux et qui ont besoin d'être avertis de la gravité d'une épreuve que tout prépare, ne trouveront nulle part ailleurs d'avertissement plus complet ni aussi pressant », dresse encore une fois, contre le spectre barbare qui menace et veut subjuguer toute une race, l'image souveraine de celle-ci, qui fut maîtresse de l'Occident.

Cet évocateur a aussi un esprit de parti, ce fameux *spirito di parte* des farouches chroniqueurs florentins. Mais le noble feu qui le brûle dedans ne laisse rien apparaître, hors de ses lueurs, ne laisse rien sentir hors de sa bonne chaleur. La violence du foyer est cachée. Le statuaire a moulé la statue de Dante avec des mains fermes et pleines d'amour, pour nous montrer l'homme médiéval, passionné et superbe, esclave et roi de sa chair comme de son esprit, dans tout le pathétique de sa plénitude. Il montre à des foules nouvelles le héros de la chrétienté, avec tous ses attributs prométhéides de maître de la flamme et du nombre, et ses attributs héraclides de vengeur humain désigné à la fois par les Dieux antiques et par la Providence contemporaine.

Ce n'est point la moindre originalité du biographe que d'avoir élevé

Dante, de nos jours, sur la cime où se tiennent les grands moniteurs immortels de notre cœur à tous, et de nous le montrer, d'une manière si inattendue à l'entrée de la plus moderne de nos cités, comme le plus moderne de nos héros. Un grand cri de la race nous revient aux lèvres, celui que poussaient les Initiés orphiques avant d'entendre la parole de Pythagore : Révère les Heros bienfaiteurs, les Esprits demi-dieux,..

Le plus fier et le plus noble des hommes de parti actuels vient de le prononcer sur le seuil de la Divine Comédie.

§

Encore une biographie d'un grand Italien : Casanova de Seingalt. Celui qui l'a écrite, est un « jeune », mais un jeune écrivain energique et orgueilleux, qui peut se vanter d'être un des inspirateurs et des chefs du parti nationaliste italien en pleine éclosion.

En publiant son livre sur Casanova, l'**Italien errant**, M. Giulio de Frenzi apporte aux études innombrables sur l'incomparable chevalier de l'amour une contribution fort remarquable. Il fait ressortir ce que de supérieurement beau et rare enrichit le caractère de cet homme prestigieux, qui fut appelé le *premier des hommes modernes*, et qui n'eut d'autre rêve que d'errer, « d'errer à travers toutes les castes de la société, de pénetrer dans les cours les plus somptueuses, de tomber dans la boue des plèbes les plus basses, de se faire à la compagnie des espions et des ruffians, de discuter de philosophie avec Voltaire, de forger d'ingénieuses adulations pour M^me^ de Pompadour, de repousser avec un trait plus impertinent les traits de Joseph II d'Autriche, de partager avec les compères du tripot l'or mal gagné, d'être tour à tour abbé, officier, historien, antiquaire, diplomate, violoniste, publiciste, industriel, financier, explorateur, poète, chimiste, mathématicien, espion. Essayer tous les milieux et toutes les conditions, effleurer toutes les âmes, surpasser les limites du temps et de l'espace — la Tradition et la Province — pour pouvoir vérifier dans l'immense spectacle de la vie sociale les différences, et y connaître les inutilités humaines : cette fièvre, inutile peut-être mais certes caractéristique, cette fièvre moderne de l'instabilité et de la curiosité, agite plus que tout autre de ses contemporains Jacques Casanova. »

Et M. de Frenzi voit en lui le plus typique des Italiens errants qui répandirent au xviii^e^ siècle à travers le monde leur intelligence étrange, diverse et féconde, après Joseph Balsamo, le sublime et encore méconnu Cagliostro, jusqu'à Goldoni et tant d'autres.

Ce livre de M. Giulio de Frenzi, romancier et critique de valeur et journaliste de particulière importance, est une œuvre belle consacrée à une des plus curieuses figures qui puissent resumer la sensibilité

de plusieurs siècles. Car le nerveux et humain Jacques Casanova attend le grand artiste qui leur permettra de détrôner le romantique et insupportable Don Juan.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES AMÉRICAINES

John Joseph Conway : *Footprints of Famous Americans in Paris*, 3 dollars; New York, John Lane. — Conrad Wright : *A History of French Literature*, 3 dollars ; New-York.Oxford Press. — Gustave Lanson : *Trois Mois d'Enseignement aux Etats-Unis*, 3 fr. 50; Paris, Hachette. — Morgan Shuster : *The Strangling of Persia*, 2 dollars 50 cents ; New-York, Century Company.— Richard H.Thornton : *An American Glossary*, deux vol. 8 dollars ; Philadelphie, Lippincott. — Ecrivains Américains dans l'*Everyman's Library*, chaque volume, 25 cents ; New-York, Dutton ; Londres, Dent. — Laurence M. Larson : *Canute the Great*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Putnam. — Memento.

William-H. Huntington, cet Américain de Paris qui fut un si fervent ami de la France et qui mourut en 1885, avait l'habitude de dire : « Si vous vous arrêtez assez longtemps à l'angle de la Chaussée d'Antin et du boulevard, vous y rencontrerez toutes les personnes que vous avez connues en Amérique. » Le livre que vient de faire paraître M. John-Joseph Conway, correspondant de journaux américains à Paris, justifierait la boutade de M. Huntington. **Footprints of Americans in Paris** est plein de ce va et vient, des faits et des gestes, à Paris, de centaines de personnalités des Etats-Unis, depuis le vénérable docteur Franklin jusqu'à l'excentrique Whistler. Ce livre, bien illustré, en est à sa seconde édition.

Le Professeur Conrad Wright, de l'université de Harvard (département du français), a publié **A history of French literature**, un gros volume de mille pages. L'auteur nous dit que son livre devrait être intitulé, peut-être, « une histoire littéraire de la France », vu qu'il a beaucoup appuyé sur les relations qui existent entre la littérature et l'entourage social. M. Wright nous dit aussi le point de vue auquel il s'est placé pour écrire son ouvrage : « L'écrivain actuel a une prédilection marquée, dans la littérature française comme dans toutes les littératures, pour le rationnel et le classique plutôt que pour le romantique, le sentimental et l'émotionnable. Pour cette raison, ses sympathies vont plutôt vers les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles que vers les auteurs et certains mouvements du XIX^e^ siècle. Il ne peut pas ne pas être convaincu que les excentriques modernes, depuis les bousingots de 1830 jusqu'aux décadents de 1880 et 1890, ne sont pas caractéristiques du bon sens français. » Mais comme le Professeur Wright a fait la plus grande partie de son éducation en France et a choisi pour travail de sa vie entière l'étude et l'enseignement de la littérature française, il est trop attaché à la France pour être dur ou partial dans ses critiques. Il va même jusqu'à dire dans

sa préface : « Dans mon opinion, la littérature française, prise en entier, dépasse en richesse, en qualité artistique et en influence historique, toutes les littératures depuis celles de la Grèce et de Rome. » Il est plein de considération lorsqu'il parle de la période contemporaine. Le *Mercure de France*, «le porte-parole de la littérature non-conventionnelle », et ses groupes y sont cités comme il convient. Anatole France y est dit « le principal prosateur de la France, » Urbain Gohier « l'Ismaël du journalisme », Jules Lemaître. « l'homme de lettres ultra-moderne, qui représente le type du littérateur français d'une curiosité brillante mais indolent et épicurien », Marcelle Tinayre « occupe la première place parmi les écrivains féminins ». Gustave Hervé n'est pas oublié quoique Joseph Fabre le soit. Mme Adam est toujours directrice de la *Nouvelle Revue*. Les erreurs de date et les coquilles sont rares, malgré la longueur du livre. La seule faute sérieuse qu'on pourrait formuler est l'insuffisance de l'index, qui se borne aux noms des personnes. Les titres de revues et d'ouvrages et quelques noms tels que Romantisme, Jansénisme, etc. y devraient figurer bien qu'ils l'eussent considérablement augmenté. Cette lacune est en partie comblée par une bibliographie très complète.

M. Gustave Lanson, qui occupe si brillamment la chaire de littérature française à l'Université de Paris, est revenu récemment d'un voyage aux Etats-Unis, où il avait été représenter officiellement la Sorbonne comme « exchange professor » dans les universités américaines. **Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis** est l'histoire de ce beau voyage. Ce qu'il y dit du système d'éducation en Amérique est nouveau et a de la valeur. Il monte sur le théâtre, si l'on peut parler ainsi, et nous dit ce qu'on voit dans les coulisses et ce qu'on y entend, ce que n'a jamais fait aucun Français voyageant aux Etats-Unis. L'examen qu'il fait passer aux élèves d'une classe de français de mon ancien lycée (le collège de la ville de New-York) est très suggestif. Son opinion du système d'éducation en Amérique nous est plutôt favorable. « Ce pays, qui chez nous passe pour le pays du bluff, est parfois, en matière d'éducation, trop modeste... J'ai rencontré un jeune Français qui faisait des études supérieures d'agriculture à Cornell, et s'en louait. » Il n'a que des compliments à faire sur l'organisation des bibliothèques américaines, et plus spécialement sur la Bibliothèque Nationale de Washington. Ses vues en ce qui concerne les sports dans les universités seront aussi approuvées. Un des meilleurs chapitres, le VIIe, pourra être lu avec profit par les étudiants d'une certaine catégorie. Il est intitulé : « Ce qu'on demande à la France et ce que la France peut recevoir dans les échanges universitaires avec les Etats-Unis. » M. Lanson y dit : « Ce n'est que parce qu'ils sont venus chez nous et ont vu, que les Américains, comme d'autres peuples, nous demandent d'aller chez eux. Etrange aveugle-

ment de certains *patriotes* qui vont criant qu'il y a trop d'étrangers à la Sorbonne ! » Il fait un éloge des plus mérités de M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, qui, comme je le tiens de source certaine, ne désire rien plus que d'être laissé où il est. Espérons, dans l'intérêt des deux pays, que ce vœu modeste sera exaucé. M. Lanson termine son excellent livre en donnant le texte d'une de ses conférences : « La France d'aujourd'hui », qui a été la plus demandée aux Etats-Unis, ce qui montre le côté pratique des Américains et le bon sens du conférencier qui a su parler sur un sujet vivant. Il serait bon de la faire connaître en France en lui donnant une plus grande publicité que celle qu'elle peut obtenir dans un livre, car elle est remplie de sagesse, comme par exemple dans le paragraphe consacré à Anatole France et Maurice Barrès, « qui ne remplissent pas assez une des fonctions de la littérature, qui serait de fortifier l'unité de la conscience française ».

Le livre de M. Morgan Shuster, **The Strangling of Persia**, a comme sous-titre : *Histoire de la diplomatie européenne et de l'intrigue orientale qui aboutirent à la dénationalisation de douze millions de Mahométans.* Quoique l'ouvrage nous dise, en première page, que c'est « un récit personnel », il est tout à fait exempt d'animosité et de personnalités, quoiqu'il faille admettre que la façon dont la trésorerie générale en Perse fut supprimée, il y a un an, par l'Angleterre et la Russie, autoriserait, de la part de l'ancien trésorier-payeur général, un langage encore plus énergique que celui employé dans ce livre de premier ordre. Les efforts futiles de ce jeune Américain — il n'a que 36 ans — pour régénérer un des plus anciens peuples sont racontés ici en termes mesurés mais décidés. Sa narration est intéressante par bien des côtés et l'on est tout disposé à approuver le dernier paragraphe de l'avant-propos : « Les Constitutionalistes de la Perse moderne n'auront pas vécu, souffert et souvent donné leur vie en vain, si la destruction de la souveraineté de la Perse a montré plus clairement au monde civilisé l'esprit de brigandage qui a marqué la Politique mondiale de l'an 1911. » M. Shuster dédie son son livre « au peuple persan ».

Me Richard Thornton, du barreau de Philadelphie, qui occupa la chaire de droit à l'université d'Orégon de 1884 à 1905, publie aujourd'hui deux très intéressants volumes, **An American glossary**, qu'il dit être « un effort pour expliquer, suivant les principes historiques, certains mots de la langue anglaise particuliers aux Américains ». Ce travail comprend des expressions provinciales ou maintenant en désuétude en Angleterre, des mots et des phrases d'une origine toute américaine, des mots qui ne veulent plus exprimer les mêmes choses dans les deux pays, et des phrases et des mots qui sont employés aujourd'hui en Angleterre mais qui semblent avoir

été en usage d'abord aux Etats-Unis. Il est donc évident que le travail de Mr Thornton est très étendu et l'on ne sera pas surpris d'apprendre que ces volumes ne contiennent pas moins de 14.000 citations d'ouvrages divers où se trouvent les mots en question. Le savant auteur m'écrit les lignes suivantes : « Cet ouvrage ne prétend pas être complet. J'ai senti qu'il était temps de s'arrêter lorsque je suis arrivé à la millième page. J'ai en manuscrit la moitié d'un troisième volume. C'est tout de même un grand progrès sur ce qui avait été fait dans ce genre jusqu'à présent. » L'ouvrage complète bien les dictionnaires ordinaires, mais on ne devra pas cependant conclure, en parcourant ces deux formidables volumes, que l'anglais de l'Angleterre diffère essentiellement de l'anglais de l'Amérique. Le langage écrit ou parlé de la classe instruite — la seule qui puisse être en cause ici — est en effet le même des deux côtés de l'Atlantique. Lowell, lorsqu'il fut ambassadeur américain à Londres, et Bryce, qui est sur le point de quitter l'ambassade britannique à Washington, employaient le même vocabulaire et le faisaient de plus, surtout le premier, avec un art exquis.

Everyman's library, une véritable bibliothèque internationale de près de 700 volumes, composée des meilleurs classiques de toutes les époques, joliment reliée et bon marché, vient d'Angleterre. J'en parle ici afin de faire remarquer la part que prennent la littérature et les hommes de lettres des Etats-Unis dans cette importante collection. Ainsi, parmi les classiques américains qui s'y trouvent il faut citer l'*Autobiographie* de Franklin, le *Journal* de Woolman, précédé d'une introduction de Miss Scudder, toutes les œuvres principales de Washington Irving, les *Essais* d'Emerson, les meilleurs ouvrages de Longfellow, Cooper, du Dr Holmes, Motley, Hawthorne, Parkman, Prescott, Poe, etc. Viennent ensuite le *Fédéraliste* de Hamilton et ses amis, les histoires pour les enfants de Miss Alcott, naturellement la fameuse *Case de l'oncle Tom*, les *Essais* de George William Curtis, avec une préface du critique américain Mabie, *Two Years before the Mast*, le célèbre conte de mer de Dana, les poèmes de Walt Whitman, les discours du Président Lincoln, avec une préface de l'ambassadeur d'Angleterre à Washington, *Progress and Poverty* de Henry George, et *Letters from an American Farmer*, par Saint John de Crèvecœur, de la petite noblesse de Caen, qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, est devenu citoyen de New-York. L'introduction critique et biographique de ce dernier volume est due à la plume d'un des meilleurs littérateurs de New-York, M. Barton Blake. La célèbre étude d'Adam Smith sur *The Wealth of Nations* est précédée d'un discours préliminaire du professeur Seligman, de l'université Columbia, à New-York, et parmi les autres Américains qui ont fait la même chose pour un assez grand nombre de ces ouvra-

ges, on peut nommer M. Whitelaw Reid, qui est mort à Londres en décembre ambassadeur américain, Professeur Brander Matthews de New York et les professeurs Baker et Santayana de Harvard.

Le Dr Laurence Larson, professeur d'histoire à l'université de l'Illinois, vient d'ajouter un nouveau volume à la collection des *Heroes of the Nations*, une série d'études biographiques, racontant la vie et les travaux de certains personnages historiques et politiques autour desquels nous avons réuni les traditions des nations auxquels ils appartiennent et qui ont été acceptés comme le type de l'idéal de leur pays. **Canute the great** est l'histoire du monarque puissant de l'Angleterre, de la Norwège et du Danemark, qui vécut de 995 à 1035, et qui « commença comme pirate, se développa en un homme d'état ». Le livre du Dr Larson, facile à lire et savant en même temps, est, en un mot, l'histoire du progrès de l'impérialisme danois pendant l'époque des Vikings.

Memento. — *The Independent*, de New York, nous signale une coquille que l'on retrouve dans toutes les éditions des œuvres poétiques de Robert Louis Stevenson. « Our Lady of the Snows », qui parut pour la première fois dans ce périodique le 3 mars 1887, se termine par ces deux lignes :

> Where nothing speaks except the bell,
> The unfraternal brothers dwell.

Bell (cloche) fut imprimé *hell* (enfer) !

M. Schalck de la Faverie, de la Bibliothèque Nationale, dans *les Normands et la Découverte de l'Amérique* (Paris, Ficher) parle des relations qui ont existé entre l'Europe et le nouveau monde avant Christophe Colomb. Voici la conclusion de cette brochure : « La gloire d'avoir découvert l'Amérique au xe siècle appartient sans conteste aux Normands. »

Articles à noter dans des numéros récents des revues américaines : « Les Etats-Unis et la France », deux articles de M. Hanotaux, *North American Review* ; « Les Féministes françaises », Miss Rockwell, et « Henri Bergson », Alvan Sanborn, *Century Magazine* ; et « Les Français à Panama », Joseph Bishop, secrétaire de la commission américaine du canal de Panama, et « les Cafés Parisiens », Francis W. Huard, *Scribners Magazine*.

Dans *The Bookman* se trouve un article par A. B. Maurice sur Pierre Loti, et une notice, avec portrait, d'*Une Nuit au Luxembourg*, de Gourmont, par Cleveland Palmer, qui dit que, « dans les pages du *Mercure de France*, Remy de Gourmont s'adresse à un public plus étendu et plus cosmopolite que celui atteint par n'importe quel autre magazine moderne ».

The Forum, pour janvier a aussi un article, par Charles Vale, sur le livre de M. de Gourmont.

Une longue étude sur ce littérateur original John Synge, ci-devant bohême anglais du quartier latin, par le professeur Stuart P. Sherman, figure dans *The Nation*.

Dans le *Century Magazine* pour février paraîtra, en français et en anglais, le premier de deux articles par Pierre Loti sur ses impressions de voyage pendant sa récente visite en Amérique.

Dans ma chronique du 1er novembre dernier, je remarquais que, dans tous les pays et à toutes les époques, les hommes de lettres ont pris une part importante dans tout ce qui concerne la politique, et je citais l'Angleterre comme la nation qui tient le premier rang, peut-être, dans cet ordre d'idées. Depuis lors, j'ai vu dans *The Dial*, de Chicago, une lettre de son distingué correspondant de Londres, M. Lacon Watson, qui se plaint que les écrivains aient disparu de la Chambre des Communes et du ministère. Il cite comme ayant appartenu au Parlement des hommes de lettres tels que Gibbon, Addison, Andrew Marvell, Matthew Prior, Sheridan, Disraeli, Macaulay, Mill et Lecky, et bien entendu ne retrouve pas leurs pareils aujourd'hui à Westminster.

THÉODORE STANTON.

VARIÉTÉS

Une lettre de Chateaubriand inconnue de l'éditeur de sa Correspondance. — M. Victor Giraud, qui passe pour posséder son Chateaubriand, écrivait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet dernier (*Chateaubriand et ses récents historiens*, p. 313) : « *Il semble bien qu'il* [Chateaubriand] *ait détruit lui-même sa correspondance avec Mme de Beaumont, et, même, ce qui s'explique moins, presque toutes ses lettres à J. Joubert.* » Il n'est besoin, pour contrôler ce dire, que de consulter l'ouvrage, couronné par l'Académie, que M. P. de Raynal publia en 1883 : *Les Correspondants de J. Joubert*. A tel point que M. L. Thomas n'a pu qu'en extraire ce qui s'y trouvait, sans rien apporter de neuf, malgré son zèle. Voici, du moins, un billet, conservé par je ne sais quel hasard, qui permettra de combler, encore que très partiellement, les lacunes de la *Correspondance* lors du fameux voyage d'Orient, de juillet 1806 à juin 1807. L'on sait combien les affirmations de Chateaubriand voyageur ont besoin d'un soigneux contrôle. L'enquête faite pour le voyage en Amérique est connue. Le voyage en Orient a maintenant, comme correctif, le journal de Julien, sur la plupart des récits concernant le pèlerinage aux lieux saints. S'il est muet — et pour cause — sur les courses à travers l'Attique, il y a bien longtemps qu'Avramiotti a parlé (1) et, hier encore, M. L. Hogu en précisait divers détails dans une note de la *Revue d'Histoire littéraire de la France : Documents sur le séjour à Athènes de Chateaubriand* (t. XIX [1912], pp. 631-634). Le premier volume de la *Correspondance* (Paris, 1912) ne contient, sur tout le voyage d'Orient, que 3 missives complètes de Chateaubriand, deux de Constantinople, 13 septembre 1806 (pp. 224 et 226), et la troisième de

(1) On sait qu'Avramiotti, Italien résidant en Grèce, publia à Padoue, en 1817, une critique de Chateaubriand assez acerbe, que Millin a résumée, la même année, au t. II de ses *Annales Encyclopédiques*.

Jaffa, 16 octobre 1806 (p. 227), plus trois résumés, déjà connus, comme les trois missives en question, par des publications antérieures. De ces trois résumés, le premier (p. 223) l'est d'une lettre écrite, précisément, à Joubert le 30 juillet 1806, à l'arrivée à Trieste et dont le squelette a été donné par le destinataire lui-même dans sa lettre du 10 août 1806 à Mme de Vintimille. Aussi sommes-nous heureux de correspondre, dans une faible mesure, par la production du document qu'on va lire, au vœu formulé par M. L. Thomas dans la *préface* du tome II (Paris, 1912), p. VII, que *des travailleurs s'attachent à critiquer et à compléter son travail.* — C. PITOLLET.

A Monsieur Joubert aîné, rue Saint-Honoré, près celle de l'Echelle, 1re porte cochère à gauche, après le singe violet.

Constantinople, le 13 septembre 1806.

Me voilà au milieu de ma course, mon très cher ami, ayant vu la Grèce et partant pour la Syrie. Puisque je suis venu jusqu'ici, il faut aller à Jérusalem. Je suis cependant très fatigué, très ennuyé de voyager (1). J'ai été malade dans un bourg de l'Attique, car vous saurez que le hasard a rendu mon passage en Grèce plus complet. J'ai traversé tout le Péloponèse depuis Sparte jusqu'à Corinthe (2). J'ai écrit plusieurs fois sur la route, mais je crains bien que mes lettres ne soient pas parvenues en France. Les capitaines craignent de s'en charger à cause de la guerre et les jettent à la mer aussitôt qu'ils aperçoivent un vaisseau. Il faut au reste, mon cher ami, perdre votre commencement d'amour pour les Turcs. Ce sont des barbares bien pis que les Hurons et les Iroquois, je n'entrerai dans aucun détail; nous causerons de cela en hiver.

Vous jugez dans quel tourment je suis de n'avoir des nouvelles de personne et d'être encore condamné pendant des mois à cet état d'ignorance. Je voudrais savoir ce que fait et ce que dit la Chatte (3), si elle est un peu raisonnable, si elle habite Villeneuve avec vous, si elle a reçu mes lettres. J'ai promis d'être dans un port de l'Europe au mois de novembre et selon toutes les apparences j'y serai à cette époque — il y a cependant telle chance contraire qui peut me retenir un mois de plus en mer et je voudrois sur tout qu'on s'arrangeât pour cette idée.

Au fait, mon cher ami, tout ne sera-t-il pas à merveilles si je suis à Paris à Noël ayant vu la Grèce et la Judée, complété ainsi le cercle de mes

(1) On retrouve ici le trait noté par Julien, de la hâte extraordinaire qui talonna, dans tout ce voyage, Chateaubriand. Ce trait a été noté aussi par Fauvel (Hogu, *art. cit.*, pp. 632-633).

(2) D'après *l'Itinéraire*, il partit de Corinthe pour Mégare le 20 août 1806 (1re *éd.*, I, p. 144), et de Mégare pour Athènes le 21, par terre. Il serait arrivé le 23 au matin à Athènes (p. 165). Mais les documents publiés par M. C. Hogu établiraient qu'il y arriva le 19. Cela n'a pas grande importance, Chateaubriand étant mauvais chronologiste, comme en témoignent les diverses éditions de *l'Itinéraire*. En tout cas, il est désormais établi — M. A. Aulard en doutant (*les Illusions grecques de Chateaubriand*, dans la *Revue* du 1er octobre 1910 [t. LXXXVIII], pp. 31 *sq.*) — que Chateaubriand est bien allé à Corinthe. Quel intérêt, en effet, l'eût-il poussé à mentir, dans une correspondance comme celle-ci ?

(3) Sa femme.

voyages et de mes études et n'ayant plus rien à faire dans ce monde qu'à vivre tranquillement au milieu de vous ? Je n'aspire plus qu'à une vie reposée consacrée à l'amitié et à l'étude. Quand il me prendrait envie de courir le monde, où irois-je pour voir *quelque chose de nouveau* pour moi.

Que de questions j'aurois à vous faire ! Mais elles seroient inutiles puisque vous ne pourriez pas m'y répondre. Je voudrois vous parler de Fontanes, de Molé, de mon jeune imitateur de Tours (1), de vous. Je n'arriverai qu'en tremblant dans un lieu où je pourrai recevoir de vos nouvelles. Je craindrai d'apprendre quelque malheur. 4 ou 5 mois sont une telle portion de la vie humaine que l'on peut s'attendre à tout et être frappé de tous les maux dans ce court espace de tems. Je n'avois guère été plus long tems absent de notre amie lorsqu'elle est venue mourir auprès de moi. Mon cher ami voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi jusqu'à mon retour. Mille tendresses au loup, mille choses à toute la famille. J'écris par le même courrier à la Chatte.

Je vous embrasse tendrement et vous aime comme vous le savez.

CHATEAUBRIAND.

Le petit Guenon et Ziel sont-ils vos voisins ? Si vous les voyez, dites-leur que je pense souvent à eux et que je les prie de se souvenir de moi. Ne parlez pas à ma femme de mon voyage en Syrie, je lui écris que les vents contraires me retiendront long tems dans l'Archipel.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.

Gaston Durville : *L'Art de vivre longtemps;* H. et H. Durville. 2 »

Mme Gaston Méry : *Almanach de l'Echo du Merveilleux*, 1913; Basset 1 25

Folklore.

Gauthier d'Argies : *Chansons inédites.* Publiées par Eugène Vaillant; Messein. 3 50

Fernand Delzangles : *Chants populaires d'Auvergne.* Airs notés par Mme Fernand Delzangles ; chez l'auteur, à Aurillac. 3 »

Histoire

Hilarion Barthélty : *Le Maréchal Bernadotte, Prince royal de Suède, et les Souvenirs Palois ;* Champion. 1 50

Gaston Capon : *Casanova à Paris.* Ses séjours racontés par lui-même, avec notes, additions et commentaires ; Schemit. » »

E. Guillon : *Napoléon.* Textes choisis et commentés ; Plon. 1 50

Léon Hennebicq : *Genèse de l'Impérialisme anglais :* Alca... 6 »

J. Nouaillac : *Henri IV raconté par lui-même;* Picard. 3 50

Souvenirs inédits de la Comtesse d'Apchier. Précédés d'une *Introduction sur Louis XVII* par Jean de Bonnefon ; Dorbon aîné. 7 50

(1) C'est grâce à ce personnage — auquel Joubert envoya copie de la lettre de Chateaubriand, qui fut ensuite recopiée et envoyée à Nîmes — que le document que nous publions a été sauvé de la ruine. Il s'agit, en effet, d'un bon ami et admirateur de Reboul, le marquis de Valori, né en 1786 et mort en 1859 à Château-Renard de Provence. L'allusion à « l'imitation » qu'il fit de Chateaubriand a trait à sa protestation écrite contre l'exécution du duc d'Enghien, qui lui valut un emprisonnement à Tours. De Valori, monarchiste ardent, a composé divers travaux et poèmes dont nous parlerons quand nous publierons sa correspondance avec Reboul. Il a publié aussi les *Mémoires du marquis de Valori*, ambassadeur de Louis XV à la cour du roi de Prusse.

Linguistique

Ch. Dumaine : *Le Latin en quinze leçons ;* Tralin. 3 »

Littérature.

Bahâou'llah : *L'Epître au fils du loup.* Trad. française par Hippolyte Dreyfus ; Champion. 4 »

Boyer d'Agen : *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange*, avec une vie du maître par son élève Ascanio Condivi. Illustré de 26 dessins de Michel-Ange ; Delagrave. 7 50

Gustave Charlier : *Le Sentiment de la Nature chez les romantiques français ;* Fontemoing. » »

Henri Clouard : *Les Disciplines*, Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique ; Rivière. 3 50

Dante Alighieri : *L'Enfer.* Trad. nouvelle et notes de L. Espinasse-Mongenet. Préface de Charles Maurras ; Nouv. libr. Nationale. 5 »

Lamartine : *Œuvres choisies* (Prose), publiées avec une introduction, des notices et des notes, par René Waltz ; Hachette. 3 50

André Lirondelle : *Le Poète Alexis Tolstoï*, l'homme et l'œuvre ; Hachette. 12 »

André Lirondelle : *Shakespeare en Russie*, 1748-1840 ; Hachette 5 »

Gabriel Maugain : *Boileau et l'Italie ;* Champion. 2 »

G. Michaut : *La Fontaine.* I ; Hachette. 3 50

Henry du Roure : *Chroniques françaises et chrétiennes ;* libr. de la « Démocratie ». 2 »

Pierre Villey : *Montaigne.* Textes choisis et commentés ; Plon. 1 50

Musique

Emmanuel Chabrier (In Memoriam) ; La Belle édition. » »

Philosophie.

Vincent Berge : *La Vraie morale basée sur l'étude de la nature, sur les lois de la vie ;* Giard et Brière. 2 »

Jean-Pierre Brisset : *Les Origines humaines ;* Chez l'auteur, à Angers. » »

Dr G. Dromard : *Le Rêve et l'Action ;* Flammarion. 3 50

Dr Maurice Gide : *Les Idéalistes passionnés ;* Alcan. 2 50

Poésie

Pierre d'Arcangues : *Le Grain de Sénevé ;* Perrin. 3 50

Baronne de Baye : *Le Temple du rêve ;* Perrin. 3 50

Louis Fassina : *Brins d'amour, Brins de sagesse ;* Dorbon aîné. 2 »

Paul Géraldy : *Toi et Moi ;* Stock. 3 »

Henri Heine : *Cinquante Lieder*, mis en vers français par Jean-Victor Pellerin ; Ollendorff. 3 50

Adrien de Prémorel : *Le Chemin des ailes ;* Ed. de « Durendal ». 3 50

Paul Rougier : *La Première sonate ;* Figuière. 3 50

Emile Sicard : *Le Jardin du Silence et la Ville du Roy ;* Éd. du « Feu ». 3 50

René de Weck : *Les Stèles votives ;* Fontemoing. » »

Roman

Augustin Bar : *Le Besoin d'aimer ;* Plon. 3 50

Jean Bertheroy : *Les Trois filles de Pieter Waldorp.* Illust. de M. Lecoultre ; Lafitte. 0 95

Alexis Callies : *La Tatrice ;* Figuière. 3 50

Albérich Chabrol : *La Maison des Dames ;* Ollendorf. 3 50

Henri Davignon : *Un Belge.* Préface par Henry Bordeaux ; Plon. 3 50

P.-Louis Garnier : *Visages voilés ;* Ollendorff. 3 50

Gyp : *Le Grand coup ;* Flammarion. 3 50

Julien Hawthorne : *Confessions d'un condamné.* Trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Paul Margueritte : *La Maison brûle ;* Plon. 3 50

Jean Marsol : *Djelal*, histoire turque ; Champion. 3 50

Joseph Périer : *L'Homme aux deux âmes ;* Basset. 3 50

René des Pomeys : *L'Illustre Athanase Bonsang ;* Figuière. 2 50

Jules Simon : *Mémoires des Autres.* Illust. de Paul Thiriat ; Juven. 0 95

Lucien-Victor Meunier : *L'Assomption de Madame Brossard ;* Fasquelle. 3 50

H.-B. Marriott Watson : *Dick le Galopeur.* Trad. et Notice d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Baron Heinrich von X... : *Le Satyre de Berlin ;* Méricant. 3 50

Colette Yver : *Les Sables mouvants ;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Varia Kipiani : *Ambidextrie*, Etude expérimentale et critique suivie d'une note de I. Ioteyho; Alcan. 3 50

Stéphane Leduc : *La Biologie synthétique*. Avec 118 fig. dans le texte ; Poinat. » »

René Schwaeblé : *La Vie du règne minéral ;* Rousset. 3 »

Sociologie

Agathon : *Les Jeunes gens d'aujourd'hui ;* Plon. 3 50

Georges Cahen : *Le Logement dans les villes. La Crise parisienne ;* Alcan. 3 50

Henry Leyret : *Le Président de la République*. Son rôle. Ses droits. Ses devoirs; Colin. 3 50

Gaston Riou : *Aux Ecoutes de la France qui vient*. Introduction de M. Emile Faguet; Grasset. 3 50

Werner Söderhjelm : *Finlande et Finlandais ;* Colin. 3 50

Théâtre.

M. Berteval : *Ludwig van Beethoven*, drame en 5 actes, en vers; Basset. 5 »

Delmon Blois : *Le Vingt-neuf février*, comédie en 1 acte, en vers ; Messein. » »

Voyages.

René Le More : *D'Alger à Tombouctou*. Avec 1 carte ; Plon. 3 50

Gabriel-Louis Jaray : *L'Albanie inconnue*. Avec 80 grav. h. t. et une carte. Préface de M. G. Hanotaux ; Hachette. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Francis Latouche. — La question des langues et les progrès de l'italien en Suisse. — Les noms de la pomme de terre en France. — Les Manuscrits inédits de Mark Twain. — Société Française de musique allemande. — Publications du Mercure de France. — Le Sottisier universel.

Mort de Francis Latouche. — Un autobus dérape rue de Vaugirard, l'avant monte sur le trottoir, et Francis Latouche, qui passait, est écrasé debout contre le numéro 34. Peut-on imaginer une fatalité plus cruellement tragique et plus atroce ? Il avait vingt-huit ans. Fils d'un ingénieur de la Marine, il fit de solides études classiques au collège des Jésuites de Jersey et au lycée de Nantes. On le destinait à la carrière médicale et il prit son P.C.N., mais, devenu orphelin, il s'abandonna à son goût pour la littérature. Il voyagea aussi, hors de France, et se fixa pendant quelques temps en Angleterre; il n'était à Paris que depuis moins de deux ans.

Grand et de forte carrure, l'impression de vigueur physique qu'il donnait était toute apparente. On remarquait tout aussitôt chez lui la rareté et la sobriété des gestes, la grâce des mouvements, les inflexions douces de la voix, l'élégance des manières, comme une indolence de toute la personne, contrastant vivement avec sa stature et sa corpulence. Son visage entièrement rasé, au teint pâle presque blême parfois faisait penser à un masque antique. Les traits toutefois s'animaient souvent de façon très expressive et les yeux, derrière le lorgnon, s'éclairaient de lueurs soudaines. Peu combatif, nonchalant et dédaigneux même de l'activité pratique, il n'avait de passion que l'étude et le culte des choses belles. Francis Latouche était un artiste, un poète.

Dans le peu de temps qu'il fut parmi nous, il s'était acquis des sympathies nombreuses et quelques vives amitiés. Malgré sa réserve un peu

fière et son indépendance d'esprit, il y avait en lui quelque chose de curieusement séduisant à quoi peu de gens résistaient. Il était mon secrétaire depuis quelque peu plus d'un an, et tout de suite j'avais pu apprécier son intelligence et ses qualités de cœur. Peu à peu nous étions devenus des amis; la communion intellectuelle était facile avec lui et il m'avait accordé sa confiance comme à un frère de beaucoup son aîné.

Francis Latouche avait des ambitions littéraires qu'il était très capable de justifier. On en aurait jugé avant peu puisqu'il rassemblait les meilleurs de ses poèmes pour les publier en un recueil sévèrement choisi : car il avait peu d'indulgence pour lui-même. Rien chez lui de cette hâte fiévreuse qui pousse à faire imprimer les productions juvéniles sans mérite; rien non plus de ce besoin de réclame à tout prix dont tant d'autres sont affligés. Là encore on retrouvait cette discrétion naturelle, cette distinction d'homme bien élevé qui donnait tant de charme à son commerce.

Pendant son séjour en Angleterre, il avait édité une luxueuse plaquette contenant vingt-cinq *Sonnets Païens*. Sa véritable originalité n'y apparaît pas encore, mais il s'était adonné volontiers à cette discipline du sonnet, plus propre qu'aucune autre à assouplir et à rendre nette la forme de la pensée et l'invention de l'image et l'on ne saurait regretter que ces « sonnets païens » ne soient pas rigoureusement orthodoxes et réguliers tant on leur trouve de sûreté et de grâce. Ses vers récents sont plus personnels comme en témoignent les poèmes parus dans *Pan* et ici-même (1). Il y a quelques mois il publiait *Antinoüs*, « épisode dramatique en un acte et en prose », et il laisse inédits un grand nombre de poèmes et des nouvelles où s'affirmait son jeune et sûr talent.

Francis Latouche, le poète exquisement sensible et délicat, a été surpris par une mort tragique et odieusement brutale qui nous plonge dans une profonde tristesse, et les Lettres Françaises perdent un de ceux qui auraient certainement ajouté à leur gloire. — HENRY-D. DAVRAY.

§

La question des langues et les progrès de l'italien en Suisse. — On discute beaucoup, en Suisse, les résultats du recensement de 1910. Contrairement à ce qu'on avait constaté en 1900, l'élément allemand a manifesté cette fois un pourcentage d'accroissement plus élevé que l'élément français. Il ne faut pas s'en étonner : car, pour des raisons dans lesquelles il serait trop long d'entrer, les chiffres accusés en 1900 pour le français étaient trop élevés. Dans l'intervalle, le patriotisme linguistique de l'élément allemand s'est réveillé : d'où la différence qu'on note aujourd'hui.

Le fait le plus saillant est l'accroissement considérable de l'élément italien, dû presque entièrement à l'immigration. En 1900, on avait expliqué ce phénomène par les travaux du Simplon alors en cours et on déclarait qu'il était passager. Il n'a fait au contraire que se manifester avec plus d'intensité. L'élément italien a presque doublé en 22 ans (155.000 en 1888, 221.000 en 1900, 301.000 en 1910), et les immigrants, à eux seuls, ont quintuplé.

Les colonies italiennes, composées surtout d'ouvriers, s'essaiment le long des voies transalpestres — Simplon, Lœtschberg, Gothard, Albula — et sont nombreuses à leur débouché : Genève, Lausanne, Zurich.

(1) *Pan*, 1912, n° 5, et *Mercure de France*, 16 août 1910 et 16 mars 1912.

Ces résultats sont commentés avec satisfaction en Italie, où le professeur bolonais Giorgio del Vecchio vient de lancer une idée originale : celle de faire adopter l'italien comme langue littéraire et scolaire par les populations romanches des Grisons.

L'italien est déjà la langue nationale des autres populations rhéto-romanes, celles du Tyrol et du Frioul. Il est certain que l'italien résisterait mieux à la germanisation, si rapide dans les Grisons, que les dialectes romanches, morcelés et socialement inférieurs. Mais malgré tant de bonnes raisons la proposition a peu de chance d'aboutir, car elle froisse la fierté nationale des anciens conquérants de la Valteline.

§

Les noms de la pomme de terre en France.— La pomme de terre dans les patois de France a des noms très divers, qui s'expliquent par l'histoire et la propagation de sa culture. C'est le problème qu'un romaniste autrichien, M. Leo Spitzer, vient d'élucider dans un travail très documenté, publié par la revue allemande *Wœrter und Sachen*.

La pomme de terre a été connue et cultivée dans tous les pays qui entourent la France avant de l'être chez nous. Elle a pénétré dans nos provinces frontières à des époques assez variables. Bien entendu, suivant la provenance de la culture, chaque langue étrangère a apporté son terme avec le nouveau légume introduit. Ces mots incompris sont l'objet, à leur tour, de déformations curieuses.

Patate est introduit dans le sud-ouest par l'espagnol (*patata*), et sur divers points de nos côtes de la Manche par l'anglais qui a dit aussi *patata* avant le *potato* actuel. Le terme s'altère en *patasse*, *patane*, *patarde*, etc. L'argot des casernes a récemment importé à Paris, du Midi, *patate* au sens de « pomme de terre ».

L'italien a transmis au sud-est son *tartuffola*, qui pénètre jusqu'en Auvergne, et s'hybride, en formes multiples, avec le nom de la truffe. L'allemand a passé *cartoufle* (*Kartoffeln*) à quelques points de la Suisse romande, et a surtout exporté son *Grundbirn* dialectal (« poire du sol »), devenu *crompir*, et croisé parfois avec la pomme (*pomme pir*).

C'est là, en France, un cas remarquable et assez rare d'endosmose linguistique, s'exerçant sur toute la périphérie.

Il y a eu aussi des désignations indigènes comme *canada* (le légume venait d'Amérique) et *pomme de terre*, qui, adopté par Paris à la suite de Parmentier, rayonne aujourd'hui sur tout le territoire français et gagne même la Corse et la Lombardie.

§

Les Manuscrits inédits de Mark Twain. — Mark Twain a laissé en mourant un certain nombre de manuscrits inédits, que, pour des raisons diverses, il avait jugé bon de ne pas publier de son vivant. Il a confié à ses exécuteurs testamentaires le soin de les faire connaître au moment propice, et l'on assure qu'il y aura des surprises en même temps qu'on retrouvera le meilleur de la verve et de l'humour qui distinguent le créateur de Tom Sawyer. On annonce qu'une partie de ces écrits posthumes paraîtront prochainement dans le *Harper's Magazine*.

§

Société Française de Musique Allemande (*communiqué*). — Les personnes qui ont beaucoup voyagé savent que l'on ne connaît généralement bien dans un pays que l'art, la littérature et la musique de ce pays. « C'est ainsi que la musique française est relativement assez peu jouée en Allemagne, et qu'en fait de musique allemande nous nous arrêtons trop souvent à Wagner et que, si nous avons entendu souvent du Richard Strauss, le public français ignore à peu près entièrement les lieder de Brahms, ainsi que les ouvrages de Lœwe, de Bruckner, de Hugo Wolf, de Gustav Mahler, sans vouloir même parler des jeunes, comme Schœnberg, qui auraient peut-être davantage le temps d'attendre que leurs glorieux aînés. (Nous pouvons déjà annoncer que le premier Concert d'orchestre sera tout entier consacré à l'interprétation d'œuvres de Gustav Mahler.)

Le meilleur moyen d'espérer que l'on consentira, en Allemagne et en Autriche, à s'occuper davantage de la musique française moderne, est de faire mieux connaître à Paris la musique allemande ancienne et moderne. C'est dans ce but que vient de se fonder la *Société Française de Musique Allemande*.

Le Comité directeur de la S. F. M. A. organisera de quatre à dix Concerts annuels ; ces Concerts seront tantôt consacrés au lied et à la musique de chambre, tantôt à la musique symphonique.

Le Comité de la S. F. M. A., persuadé que la façon la plus sûre d'aider à la diffusion de la musique allemande en France est de la faire interpréter par des artistes de ce pays, fera cependant appel à des virtuoses allemands ou autrichiens toutes les fois où il jugera que leur concours est indispensable à la bonne interprétation des ouvrages inscrits au programme de la Société.

Le prix des places à tous les Concerts est fixé à 10 francs, 5 francs et 2 francs. (Le même prix sera demandé pour les répétitions générales des concerts avec orchestre, mais ces places seront réservées aux membres de la S. F. M. A.)

Les personnes qui désireraient soutenir les efforts de la S. F. M. A. peuvent s'inscrire comme Membre fondateur en versant une fois pour toutes une somme de 500 francs, ou comme Membre d'honneur en versant une somme annuelle de 100 francs, ou comme Membre actif en versant une somme annuelle de 50 francs, ou bien encore comme Membre adhérent en versant une somme annuelle de 20 francs.

Les Membres de la Société ont droit, à chacun de leurs versements, à une valeur totale de Billets de Concert égale à leur versement. Ainsi, un Membre d'honneur, en versant 100 francs, reçoit 10 bons échangeables contre 10 places à 10 francs, ou 20 Bons échangeables contre 20 places à 5 francs... (Sans indication contraire au moment du versement, nous enverrons toujours des bons de places à 10 francs.) Ces bons seront reçus en payement des places à la location (ou le jour du Concert, s'il reste des places libres).

La S. F. M. A. a choisi pour la représenter auprès du public la Maison Max Eschig, 13, rue Laffitte, Paris, où l'on trouvera des bons échangeables et places de Concert.

M. Louis Thomas, président du Comité de la S. F. M. A. (15, boulevard Exelmans, Paris, XVIe), recevra toutes communications concernant versant l'Administration de la Société et l'organisation des Concerts.

§

Publications du « Mercure de France ».

La vie intérieure de lamartine, *d'après les Souvenirs inédits de son plus intime ami J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents*, par Jean des Cognets. Vol. in-18, 3.50.

Odes et prières, poésies, par Jules Romains. Vol. in-18, 3.50. (ex. sur hollande à 10 fr.)

Les servitudes, poèmes, par Philéas Lebesgue. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Et l'on se doute aisément qu'une des filles de Richard Wagner, Mme Cosima Wagner, par exemple... — *Comœdia*, 20 janvier.

Le célèbre physicien Louis Cailletet... est mort hier après-midi. Le vénérable savant... était âgé de 85 ans. Il était né, en effet, à Châtillon-sur-Seine en 1852. — *Echo de Paris*, 6 janvier.

un village d'edgar poe [titre]. *Pégomas et ses Bandits invisibles* sous-titre. Malheureusement cette histoire, qui semble le titre d'un conte de Daudet ou de Paul Arène... — *Le Soleil*, janvier.

souvenirs de versailles [titre]. Il est remarquable que ce brillant Palais de François Ier... — *Figaro*, 18 janvier.

Sur quinze membres que compte le gouvernement anglais, huit sont favorables au vote des femmes, huit sont hostiles. Les trois autres sont douteux. — *L'Intransigeant*, 22 janvier.

Coquilles,

... Si je vous disais la mort de Violaine, tuée par Mara, et la furieuse lamentation que profère nt, par la douche de cette Mara... — *Revue critique des Idées et des Livres*, 10 janvier.

Un garçon de café, nommé Ferdinand Riéger, âgé de 2 ans, s'était rendu chez sa maîtresse. — *Le Journal*, 13 janvier.

« Une belle œuvre se ressent comme un coup de poing dans l'estomac », me disait l'admirable sculpteur-postier Joseph Carriès. — *Mercure de France* 16 août 1912, p. 857.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

Le Home et la Santé

LE LAITAGE

Le lait est l'aliment de tous les âges comme il fut celui de tous les temps, et l'on n'a encore rien trouvé de mieux pour refaire l'éducation d'un estomac fatigué.

Les grandes qualités nutritives, en même temps que le bon marché relatif du laitage, — lait, crème, beurre et fromage, — en font un aliment d'une popularité justifiée ; en tant que valeur nutritive, il faudrait 0 fr. 30 de viande pour produire le même effet que 0 fr. 04 de lait ! Lait de vache, s'entend, car les constituants varient selon l'origine ; les principaux sont : d'abord l'eau, de 85 à 90 o/o, le reste étant figuré par le beurre, le sucre de lait, la caséïne et divers sels. Le lait de vache est le plus riche en beurre ; le lait d'ânesse est le plus pauvre ; la teneur la plus uniforme dans tous, y compris le lait humain, est celle du sucre, de 5 à 6 o/o.

Sans entrer dans des détails techniques que ce cadre restreint ne permettrait pas de développer, il est intéressant de savoir que la valeur alimentaire du lait de vache est extrêmement variable ; elle dépend de la qualité du bétail producteur, de la nourriture qui lui est donnée, et enfin de l'honnêteté des manipulations que suppose un litre de lait rendu à domicile.

Quand on pense que le département de la Seine consomme à lui seul plus d'un million de litres de lait par jour, en provenance, pour les neuf dixièmes, d'environ 250 dépôts « de ramassage » répartis entre 19 départements, on comprend qu'il soit très difficile d'exercer une surveillance assidue, depuis l'origine, jusqu'au lieu de consommation. En ce qui concerne la qualité du bétail, cependant, la pasteurisation qui est pratiquée sur la masse dès l'arrivée du lait aux dépôts de ramassage est une sécurité que ne possède pas le consommateur de lait venant d'être trait.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris.

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Vivienne et toutes Pharmacies.

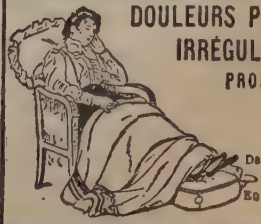
GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT

Maux d'Estomac. Indigestion

Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT



DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ RÉGULARITÉ

Mais du « pot » cacheté arrivant à Paris à la bouteille vendue au client il y a place pour un ou plusieurs « mouillages », sinon pour diverses adultérations plus savantes, dans le but d'égarer la dénonciation du « pèse-lait ». Aussi le service de la répression des fraudes a-t-il fort à faire, car, en dehors du « poids » du lait, la fraude ne peut être découverte que par une habile vérification d'un chimiste, et d'ailleurs la non-pureté du lait peut tenir à des causes naturelles, telles que l'état fiévreux de l'animal producteur, etc...

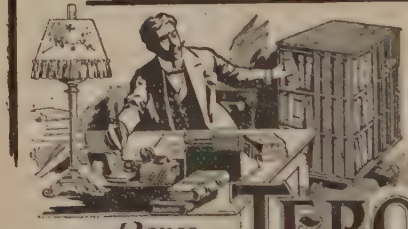
Divers moyens sont en usage pour la conservation du lait. Une méthode très efficace consiste à le purger d'air et à l'enfermer hermétiquement dans des bouteilles en même temps qu'on les soumet à la chaleur de l'eau bouillante (100° C.). On a pu ainsi conserver du lait pendant cinq à six ans! Une autre méthode très en honneur nous vient d'Amérique, où elle fut brevetée en 1856. Dès qu'il est tiré de la vache, le lait est refroidi à environ 15° C. Presque aussitôt on le chauffe rapidement dans un vase entouré d'eau chaude à 85° C.; on ajoute alors du sucre blanc, environ une partie pour neuf de lait. On met le tout en boîtes, on fait le vide et on condense le lait à consistance crémeuse épaisse. Ce procédé a l'avantage de rendre le lait facilement transportable; de plus, même la boîte entamée, le lait se conserve sans autre tendance que sa dessiccation complète.

Du beurre il y aurait fort à dire, car il est à la base de toute cuisine délicate, et sa préparation ne l'est pas moins. Le seul bon beurre est celui que l'on obtient pendant les douze premières heures de repos du lait; mais comme sa préparation serait fort dispendieuse, l'industrie laitière n'a garde de laisser dans le lait la moindre trace de partie grasse et le résultat est un beurre infiniment moins savoureux que celui que l'on peut encore trouver dans les campagnes, où les procédés de fabrication sont moins perfectionnés.

Quoi qu'il en soit, la préparation du beurre exige la plus grande propreté. Le lavage au sortir de la baratte doit être très soigneusement fait à l'aide d'instruments de bois, en évitant tout contact avec les mains. Bien entendu il ne faut pas songer y mêler des graisses ou autres ingrédients, sous peine d'en faire, à la cuisson, un véritable poison pour notre appareil digestif.

Dr ARGYRE.

tous vos livres sous la main



avec la bibliothèque tournante

TERQUEM

PARIS
31 bis Boul. Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour **relier soi-même**

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

Chronique Automobile

Le dernier omnibus à chevaux vient de disparaître du pavé de Paris, et c'est même avec des funérailles imposantes qu'il fut conduit à sa dernière demeure.

Il y eut foule considérable tout le long de son dernier parcours.

Les chevaux ne s'en plaindront certainement pas, et si cela continue, on pourra, dans un certain temps, enlever des rues de Paris les écriteaux : « Soyez bons pour les animaux. »

Ce qui est très curieux, c'est que l'on ait attendu que les chevaux commencent à disparaître de Paris pour s'apercevoir que l'on pouvait songer à enlever le crottin déposé par ces animaux sur la chaussée.

Oui, depuis quelques jours, on peut voir, sur les boulevards et dans la rue Royale, des cantonniers, au brassard bleu et rouge de la Ville, montés sur des bicyclettes spéciales : elles sont munies à l'arrière d'un balai rond comme les balayeuses et d'une boîte métallique placée entre ce balai et les pédales.

Par le mouvement des pédales, ce balai tourne et le crottin se trouve projeté dans la boîte; lorsque celle-ci est remplie, le cantonnier se met le long du trottoir, et par une trappe inférieure, vide le crottin dans le ruisseau.

A cette époque de l'année, c'est très appréciable pour la propreté de nos rues, mais ce sera encore plus utile en été. A ce moment du sol desséché, ce crottin se désagrège, et, emporté par le vent, vole partout et se transporte sur nous, sur nos vêtements, et voire même dans nos yeux et nos narines.

N'aurait-on pu y songer plut tôt ? puisque dans bien des villes de l'étranger cela se pratique depuis longtemps.

Dans toutes les grandes villes d'Allemagne, des équipes de cantonniers spéciaux ne faisaient que ce nettoyage toute la journée.

Même à Pékin, que bien des écrivains nous ont décrite comme un cloaque et un bourbier, on ne voit jamais un tas de crottin dans les rues...

La traction mécanique dans Paris va devenir de plus en plus absolue, on se demande même si dans un temps rapproché nous y verrons encore quelques chevaux.

Il y a une quinzaine d'années, lorsque passait un tricycle à pétrole ou une voiture automobile, les piétons s'arrêtaient pour les regarder passer.

Ce sera, dans l'avenir, probablement le contraire : on s'arrêtera peut-être pour regarder passer un cheval. On va me taxer d'exagération, et cependant, je crois bien que c'est ce qui se passera. Les fiacres sont en grosse majorité automobiles, les omnibus aussi. Les tramways sont tous à traction mécanique, et, d'ici peu de temps, seront tous électriques.

Les voitures de livraison automobiles se répandent de plus en plus et augmentent de jour en jour.

Le gros camion automobile de trois et cinq tonnes prend un développement imprévu; s'il n'augmente pas davantage, c'est par l'inconvénient des dates éloignées de livraison que demandent nos constructeurs.

Les balayeuses sont automobiles, les arroseuses sont automobiles, le service d'incendie est automobile.

Alors, que restera-t-il ?

Pas même les ignobles et repoussantes voitures d'ordures que l'on voit le matin déambuler dans les rues, horriblement chargées, et que deux chevaux traînent avec peine dans les rues en pente. Voilà de pauvres animaux qu'il fera plaisir de voir disparaître.

Oui, en 1913, nous verrons ce service de voirie automobile, Et, chose curieuse, ces voitures ne seront pas actionnées par un moteur à pétrole,

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
90, rue de Varenne, PARIS — Tél. 754.61.

elles seront électriques.

Le Parisien pourra s'en réjouir, car, comme plus rapides, le travail sera exécuté plus rapidement, et il faut espérer que nous ne les verrons plus dans les rues vers 9 ou 10 heures du matin. De plus, elles seront plus hermétiques et ne perdront plus une partie de leur chargement à chaque cahot du sol.

Un bon point pour le Conseil Municipal de nous doter de ces véhicules utilitaires.

G. CERNAY.

G... à B... — Cette dimension de pneus est trop faible pour votre voiture, vous serez toujours ennuyé. Faites donc faire immédiatement le changement des roues et mettez des 880.120.

Dr S... à J...— Cette marque de voiture est excellente et très solide. Mais rien à faire, il faut la conserver avec son défaut ; il n'y a pas possibilité d'obtenir une consommation moindre.

Gh... à S...— Mille fois non, à quelque prix que le vendeur vous la laisse, vous ferez une mauvaise opération.

G... à G...— Ecrivez-moi avec plus de détails, indiquez-moi les dimensions ou plutôt le type porté sur la plaque du constructeur.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

COURSES DE NICE
CARNAVAL DE NICE

Billets d'aller et retour spéciaux, à prix réduits, émis du 1er janvier au 3 février 1913.

	1re classe.	2e classe.
Paris à Cannes	177f40	127f75
— à Nice	182,60	131,50
— à Monaco - Monte-Carlo	185,45	133.55
— à Menton	186,65	134,40

Validité : 20 jours à compter du départ (ou du dernier jour de la période d'émission si le voyage est commencé après cette période), prolongeable deux fois de 10 jours moyennant un supplément chaque fois de 10 o/o.

Deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

Admission, sans supplément de prix, des voyageurs de 1re classe dans le train de jour "*Côte d'Azur rapide*" et "*Extra-rapide de nuit*".

Toutefois, les voyageurs empruntant le "*Côte d'Azur rapide*" ne peuvent s'arrêter en cours de route, à l'aller, qu'à partir de Marseille; aucun arrêt n'est autorisé au retour.

Certa igitur cum illo qui a te

All orders to be sent to

Librairie Universitaire

J. GAMBER

7, rue Danton, Paris (France).

L'ANNUAIRE
DE LA CURIOSITÉ & DES BEAUX-ARTS
1913

Vient de paraître :

Il contient :

I. Le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1912 ; des tableaux détaillés des grandes ventes qui ont eu lieu en 1912 en France et à l'étranger ; une liste des expositions artistiques annoncées pour 1913 et une foule de renseignements pratiques intéressant les amateurs, artistes, antiquaires.

II. Les antiquaires en tous genres du monde entier, ainsi que les professions qui s'y rattachent.

III. Les noms et adresses des amateurs collectionneurs bibliophiles de Paris et des départements, avec des indications sur le genre de leurs collections.

IV. Les noms et adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires, habitant en France, avec leurs titres, récompenses aux expositions.

Un volume de 575 pages, donnant environ 25.000 adresses, soigneusement tiré sur beau papier et relié ; l'ouvrage est en vente aux prix suivants : livré à Paris, 8 fr. ; franco-départements, 8 fr. 50 ; étranger, 9 fr.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, à Paris, le 6 février 1913, à deux heures

IMMEUBLE sis à **CHATILLON**-sous-Bagneux, rue de Fontenay et rue Kléber (ancienne rue de l'Épinette), nº 1. **Mise à pr. : 100.000 fr.** S'adresser à Mes Vallet et Hardouin, avoués, et Me Renaudin, notaire.

Maison à Paris **Rue du CHATEAU D'EAU,** 17. Ce : 185 m. R.br.: 13.010 fr. **M. à pr. : 145.000 fr.** Adj. 1re ench. Ch. not., 25 fév. Me Rocagel, not., 182, rue Rivoli.

---

2 MAISONS : 1º **17, r. Réaumur.** Ce : 307 m. 44. Rev. br. : 28 789 fr. 30. **M. à pr. : 280.000 fr.** ; 2º **r. de Sévigné, 38.** Ce : 616 m. R. br. : 22.516 fr. 60. **M. à pr. : 225.000 fr.** Adj. ch. not., Paris, 25 fév. 1913. Mes Saucier et Poisson, not., 196, boul. Malesherbes.

VENTE au Palais, à Paris, le 19 février 1913 à deux heures.

LOT DE TERRES dit Gagnage-de-Rouilly Saint-Loup (Aube)

Mise à prix..... 40.000 francs

S'adresser à Mes Cazier et Fromagrot avoués; Huguenot, notaire et Vignes notaire à Troyes.

VENTE au Palais le 15 février 1913, à 2 heures

HOTEL A PARIS, avec jardin et cour

AVENUE KLÉBER, 11 *bis*, et rue La Pérouse

Libre loc. Ce : 938 m. 91. **M. à pr. : 520.000 fr.** S'ad. à Mes Bethout, avoué, et Théret, notaire Paris.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes **Publicités** dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pyrénées et Golfe de Gascogne

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 0/0 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **5 itinéraires** différents *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Hendaye, Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er, 3e, 4e et 5e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** fr.— Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, **divisées en 5 zones**, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 Juin au 15 Septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les cartes de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 0/0.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :

à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brihgton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)

London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25, — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE : Trajet en 6 heures 45. — Traversée maritime en 1 heure

PRIX DES PLACES (droits de port compris) :

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Billets simples valables 7 jours :	viâ Boulogne-Folkestone	fr. 62,50	fr. 43,35	fr. 28,35
	viâ Calais-Douvres	70,80	49,55	32,05
Billets d'aller et retour valables 1 mois :	viâ Boulogne-Folkestone	109,85	78,80	46,70
	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	119,75	87,35	50,55
Billets d'aller et retour valables 2 mois :	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	136,60	95,70	61,90

Le coupon de retour de billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

La gare de Paris-Nord distribue, en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets de Londres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

6 express sur Bruxelles	Trajet en	3 h. 55	
3 express sur La Haye	—	7 h. 30	
— et Amsterdam	—	8 h. 30	
5 express sur Francfort-sur-Mein	—	12 h.	
5 express sur Cologne	—	7 h. 29	
4 express sur Hambourg	—	15 h. 19	
5 express sur Berlin	—	15 h. 31	
2 express sur Saint-Pétersbourg	—	50 h.	
Par le Nord-express bi-hebdomadaire	Trajet en	45 h.	
1 express sur Moscou	—	60 h.	
Par le Nord-express hebdomadaire	—	53 h.	
2 express sur Copenhague	—	26 h.	
— Stockholm	—	43 h.	
— Christiania	—	49 h.	

Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

BULLETIN FINANCIER

Donc, la question d'Orient ne sera pas résolue définitivement, faute d'argent, et nou allons avoir la paix boiteuse que nous avions prévue ! Les grandes puissances ont con seillé à la Porte de céder Andrinople aux vainqueurs et de s'en rapporter à elles pou régler au mieux la question des îles de la mer Egée. Comme toujours, le gouverneme Ottoman a commencé par pousser les hauts cris, déclarant que la Turquie résistera jusqu'au bout. Il s'est radouci bientôt devant la perspective que personne ne lui prêt rait un sou s'il résistait aux conseils de l'Europe.

Quant au différend roumano-bulgare, il y a lieu de croire à son règlement amiabl

Enfin, au point de vue de la politique intérieure française, notons que l'élection M. Poincaré à la Présidence de la République est partout bien accueillie.

L'horizon est donc moins sombre et la situation meilleure.

La plupart des cours marquent, par suite, un léger progrès qui ne tardera sans dou pas à s'accentuer avec force, d'autant plus que M. Briand a constitué un nouve ministère composé de gens compétents et prudents.

La rente française s'inscrit à 89,25, l'Espagne Extérieure à 91,60, l'Italien à 97,3 le Turc Unifié à 86,90, le Bulgare 5 o/o 1902 à 504, l'Hellénique 1881 à 303, le Roum 4 o/o 1898 à 88,50.

Les fonds russes gardent à peu près leurs cours : le consolidé 4 o/o fait 94,60; 4 1/2 o/o 1909, 99,90; le 5 o/o 1906, 103,90.

Les chemins de fer français progressent, l'Est à 920, le Lyon à 1275, l'Orléans à 13 le Midi à 1131, l'Ouest à 910. Seul le Nord est en léger recul à 1652.

Les établissements financiers présentent une tenue excellente. Le Crédit Foncier, cote 865, a fort bien réussi sa dernière émission malgré des circonstances défectueuse Il offrait au public 1 million d'obligations et le public en aurait volontiers absorbé p de 2 millions. Nous trouvons le Crédit Lyonnais à 1619, le Comptoir d'Escompte à 10 la Banque de Paris à 1745, la Société Générale à 817, le Crédit mobilier à 659, l'Un parisienne à 1165, la Banque française à 303, la Banque Ottomane à 657,50.

Toutes ces sociétés n'attendent que la certitude de la paix, sinon sa signature, p procéder à des émissions nombreuses et importantes. En attendant, le Comptoir d' compte a accepté de placer 50 millions de bons du Trésor grec à 6 1/2 o/o, à 6 mois renouvelables pour 6 mois.

Signalons, d'autre part, l'émission d'un emprunt 5 o/o de la ville de Bahia faite s les auspices du Crédit Français et de plusieurs autres banques. Il s'agit d'obligati émises à 472 fr. 50 et rapportant 5 o/o.

De son côté, la Société Centrale des Banques de Province offre des actions de 250 de la Société franco-italienne du chemin de fer Métropolitain de Naples.

Ces petites affaires ne sont que des préludes.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

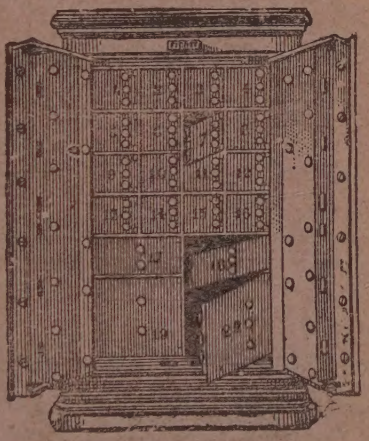
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.